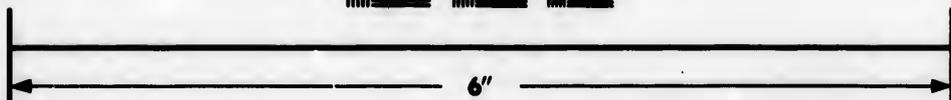
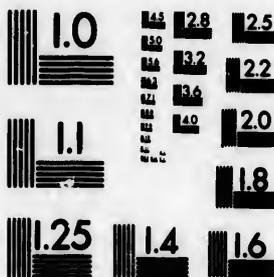


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

33 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1985

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

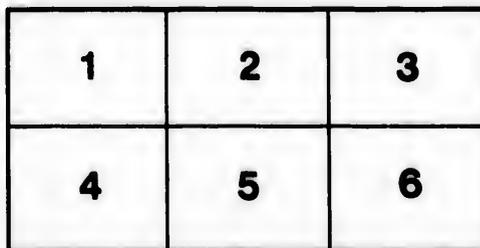
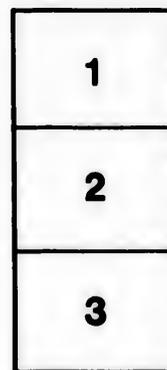
La Bibliothèque de la Ville de Montréal

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La Bibliothèque de la Ville de Montréal

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ails
du
odifier
une
mage

prata
o

elure,
à

32X

Co

Ch

SUPPLEMENT
D'U
VOYAGE
A TOUR
DU MONDE.

Contenant une description d'Achin, ville de
Sumatra, du Royaume de Bengale, & autres
Places des Indes, & des Isles de Castille.
Enrichi de Cartes & Figures.

Par GUILLEAUME D'AMPIRE,

Comte de Saint-Florentin.

ROUEN.

Chez JEAN-BAPTISTE MACHUEL, rue Escopée.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

John, Michael - 20-10-47 - 50.00 paid of balance

268273

ros
laru
S
mar
les
rive
qua
pivro
des
L
voss
l'ip
Ori
jusq
pren
de
mes
To
fai
con
han
de
mes
mi

P R E F A C E.

DAns la Préface de mon premier Volume, j'ai rendu compte à mon Lecteur du dessein de la méthode & du stile que j'y ai suivi, & que je me proposois dans la Relation de mes Voyages : de sorte qu'il ne me reste qu'à l'entretenir de ce troisième Volume. Je n'ai pas crû y devoir observer à tous égards ma première méthode, & je l'ai divisé en trois Parties, à cause que les matières dont il traite, diffèrent beaucoup entre elles, soit par rapport au tems ou à quelques autres circonstances ; mais je l'ai toujours retenu en ce que chaque Partie est divisée en plusieurs Chapitres, afin qu'il y eût quelque uniformité entre les trois Volumes.

La première Partie contient la Relation que j'avois promise de mes Voyages d'Achin, qui est dans l'Isle de Sumatra, en divers endroits des Indes Orientales, & dont je n'avois pas donné le détail jusques ici, pour les raisons alleguées dans mon premier Volume. Mais je m'acquies aujourd'hui de ma parole avec usure, puis que j'accompagne mes propres observations, sur tout à l'égard de Tonquin, de celles de quelques Anglois, qui ont fait un long séjour dans ce Royaume. Je suis très-convaincu moi-même de leur capacité & de leur bonne foi, qualitez requises pour des choses de cette nature : & mon Lecteur auroit eu la satisfaction de savoir à qui il est redevable de plusieurs de ces Remarques, s'ils avoient bien voulu me permettre de les nommer. Cependant j'ai presque tou-

P R E F A C E

Je n'ai distingué avec soin ce que j'avois vu moi-même, de ce que j'avois appris sur le rapport des autres. Cette Partie est un Supplément au premier Volume, & je suis persuadé qu'elle rendra complet le Voyage autour du Monde.

La seconde Partie contient l'Histoire de ce qui se passa durant le séjour que je fis à la Baye de Campêche, soit en qualité d'associé avec les Chasseurs de bois de teinture, ou de Négociant avec eux. Mon Lecteur verra bien d'abord que ceci précède mon Voyage autour du Monde; c'est ce qui m'a conduit à remonter si haut, & à parler de mon premier engagement à cette manière de vie errante & vagabonde. Pour ce qui regarde la Description que j'y donne de Campêche, des pays voisins du Yucatan & de la Nouvelle Espagne, &c. je renvoie mon Lecteur à l'Ouvrage même.

La troisième Partie est une Relation des Vents, des Saïsons, des Tempêtes, & des Marées qu'il fait autour du Monde, & en particulier des Courans de la Zone torride; ce qui peut servir à perfectionner la Navigation, & cette Partie de l'Histoire naturelle, qui traite de ces Matières. C'est un précis de ce que j'ai remarqué moi-même, ou de ce que j'ai appris des autres sur ce sujet, dans les longues courses que j'ai faites sur mer, & quasi que je n'aye pas manqué de parler de ces sortes de choses, dans le corps de la Relation de mes Voyages, lorsque l'occasion s'en est présentée; j'ai cru néanmoins qu'il étoit à propos de les ramasser toutes ensemble dans un discours méthodique, & de traiter de chacune à part, afin qu'on les puisse voir tout de suite sans interruption. Pour rendre même plus intelligible ce que j'en rapporte, j'ai mis une Carte Géographique à la tête de la première & de la seconde Partie, & deux au commencement de la troisième, qui traite des Vents.

P R E F A C E

Et afin que la variété des Vents alisez, fut de quelque manière représentée à la vûe, & que le Lecteur se trouvât moins embarrassé par la multiplicité des noms, qui marquent les differens rumbes de la boussole, ou des autres termes qu'il m'a fallu employer dans un discours de cette nature. Ces deux dernières Cartes contiennent la Zone Torride & auant de pass vers l'un & l'autre Pole, qu'il m'en faisoit pour l'exécution de mon dessein. Leur plan differe de celui des Cartes Communes, en ce que pour représenter d'une seule vûe l'Océan Atlantique & la mer du Sud, la division des Hemispheres n'est point faite au premier Meridien, à compter du Pic de Teneriffe, ni au trois cens cinquantième degré, suivant l'usage ordinaire, que j'ai suivi dans la Mappemonde, qui est inserée à la tête de mon premier Volume; mais je les ai divisés au trois cens degrés, quoi que j'aye retenu la Graduation ordinaire de l'Equateur, à la prendre du Meridien qui passe aux Canaries, ou au Cap Verd. Mais à propos d'Océan Atlantique, il est necessaire d'avertir mon Lecteur, que je ne comprends pas seulement sous ce nom la mer Septentrionale, mais tout ce vaste Océan qui est de l'un & de l'autre côté de l'Equateur, entre l'Europe & l'Afrique d'un côté, & l'Amerique de l'autre. Si l'on me demandoit pourquoi je prens cette liberté je croi qu'il me suffiroit de répondre, que j'avois besoin d'un terme general qui designât tout cet Océan entier, & que je n'en ai point trouvé de plus commode que celui-là. Mais pour en donner une raison plus solide, j'ajouterai que se la découverte d'une mer au Sud de l'Isthme de Darles ou des côtes de Mexique, a été une raison suffisante pour étendre le nom de Mer du Sud à tout cet Océan le plus vaste du monde, quoi qu'elle soit placée à l'Ouest de tout le Continent de l'Ame-

P R E F A C E,

que ; j'ai pour le moins autant de droit de donner une signification, qui n'est pas de beaucoup si generale, au nom de Mer Atlantique, que d'autres ont étendu depuis long-tems à une si grande partie de l'Océan, & si éloignée de ses premières bornes, qu'on avoit d'abord renfermées dans le voisinage du Mont Atlas, & les Côtes de la Mauritanie. Je sai bien que l'étendue de cet Océan, qui est au Sud du Fleuve Niger, portoit ordinairement le nom de Mer d'Ethiopie ; mais je ne voi pas qu'il y eut de bonnes raisons pour en user de même ; car quoi que les anciens apellassent du nom d'Ethiopie toutes les parties Meridionales de l'Afrique, jusques à l'une & l'autre mer, cependant à ce compte-là on auroit dû laisser le nom commun de Mer d'Ethiopie à l'Océan, qui est de chaque côté du Cap de Bonne-Esperance. Et si l'on veut resserrer la signification de ce nom, pourquoi le donner plutôt à la mer qu'on trouve à l'Ouest de l'Afrique, qu'à celle qui répond à sa côte Orientale, puis que cette dernière approche bien plus de l'Ethiopie interieure, proprement ainsi nommée, aujourd'hui l'Empire des Abissins, & qui par consequent devoit plutôt avoir le nom de Mer d'Ethiopie ? Aussi me suis-je hasardé à l'appeler de ce nom dans mon premier Volume, où je l'ai confondu avec la Mer des Indes, sous laquelle est compris tout l'Océan, depuis la côte Orientale d'Afrique jusqu'aux Isles les plus éloignées des Indes Orientales, la Nouvelle Hollande, & la Nouvelle Guinée ; encore que l'étendue qu'on donne ordinairement à la Mer des Indes soit beaucoup moins grande. Quoi qu'il en soit, j'ai trouvé à propos d'employer des termes generaux ; & ces trois noms d'Océan Atlantique, Indien & Meridional, me servent pour marquer tous le circuit de la Zone Torride, & les autres endroits de ces mers, dont j'avois occasion de parler.

P R E F A C E.

J'ai ajouté à la fin de ce Volume un Indice général de tous les deux ; & je n'aurois pas publié le premier sans y en mettre un , si je ne l'aurois réservé pour celui-ci , afin qu'on n'eût pas l'embarras de feuilleter deux Alphabets.

C'est ainsi que le Supplément que je m'étois proposé de donner au public , est devenu lui-même un Volume aussi gros que le premier. Malgré tout cela il y manque une partie que j'avois résolu d'y ajouter , c'est-à-dire la description des côtes Meridionales de l'Amerique , tirée des Livres des Pilotes Espagnols , &c. J'avoue de bonne foi que mon dessein étoit de l'insérer dans ce Volume ; mais outre la secheresse de cet Ouvrage , la peine qu'il y auroit d'en venir à bout , & le peu de loisir que j'avois pour cela , j'en ai tout-à-fait perdu l'envie ; lors qu'après avoir examiné la chose de plus près , j'ai trouvé que ces Relations & ces Cartes se contredisent en plusieurs endroits , & qu'il y a même des particularitez qui sont des erreurs manifestes , & contraires à l'expérience que j'en ai moi-même. Cependant avec tous ces défauts , elles peuvent être fort utiles à ceux qui naviguent dans ces quartiers-là ; parce qu'elles sont exactes pour l'essentiel ; mais j'ai eu de la repugnance à entreprendre un Ouvrage de cette nature , où il n'y auroit presque autre chose à faire qu'à corriger des erreurs , sans pouvoir éviter même d'y en laisser encore un plus grand nombre. Peut-être qu'il se trouvera d'autres personnes qui auront plus de temps & de moyens pour y réussir ; & que de nouvelles découvertes leur pourront donner de plus grandes lumières pour se conduire dans ce Labyrinthe. Pour moi , il me suffit qu'à cela près j'ai tâché d'exécuter le mieux qu'il m'a été possible , ce que j'avois promis au Public.



E
TRES,
. Tome.
RTIE.

à Malacca & à
 trumes, Religion,
 de la Milice, &
 par terre à Cachao.
 lques particularitez
 de Malacca &
 naturel & politique
 viles, &c.
 description de ce pais.
 en Voyage au Fort
 description de Bencaul

n. III.
che.

Campêche & son re-
 cleranes & de l'Isle
 description de la côte de
 sons, animaux &c.
 Campêche. Chasse des
 de Campêch^e, se
 ption de la côte de
 Espagne. Retour

VOYAGES





Canal de Malacca

3

2

1

1

Carte
 du Détroit de
MALACCA
 Les limites Angloises au dit Deyre

20 40 60

Les limites Angloises au dit Deyre

de Quade
 p de Serge

Longibocan

Inaraguet

E. Lincicaly

P. Parcalon

Antan

M

C

P. Cofon

P. Brien

Tany

Adrag

Q.

IAMB

THE DE
 LA DE
 ISLE DE
 Occidentale
 Orientale

SUMATRA

LA

P. Aru

P. Lalang

P. Cofon

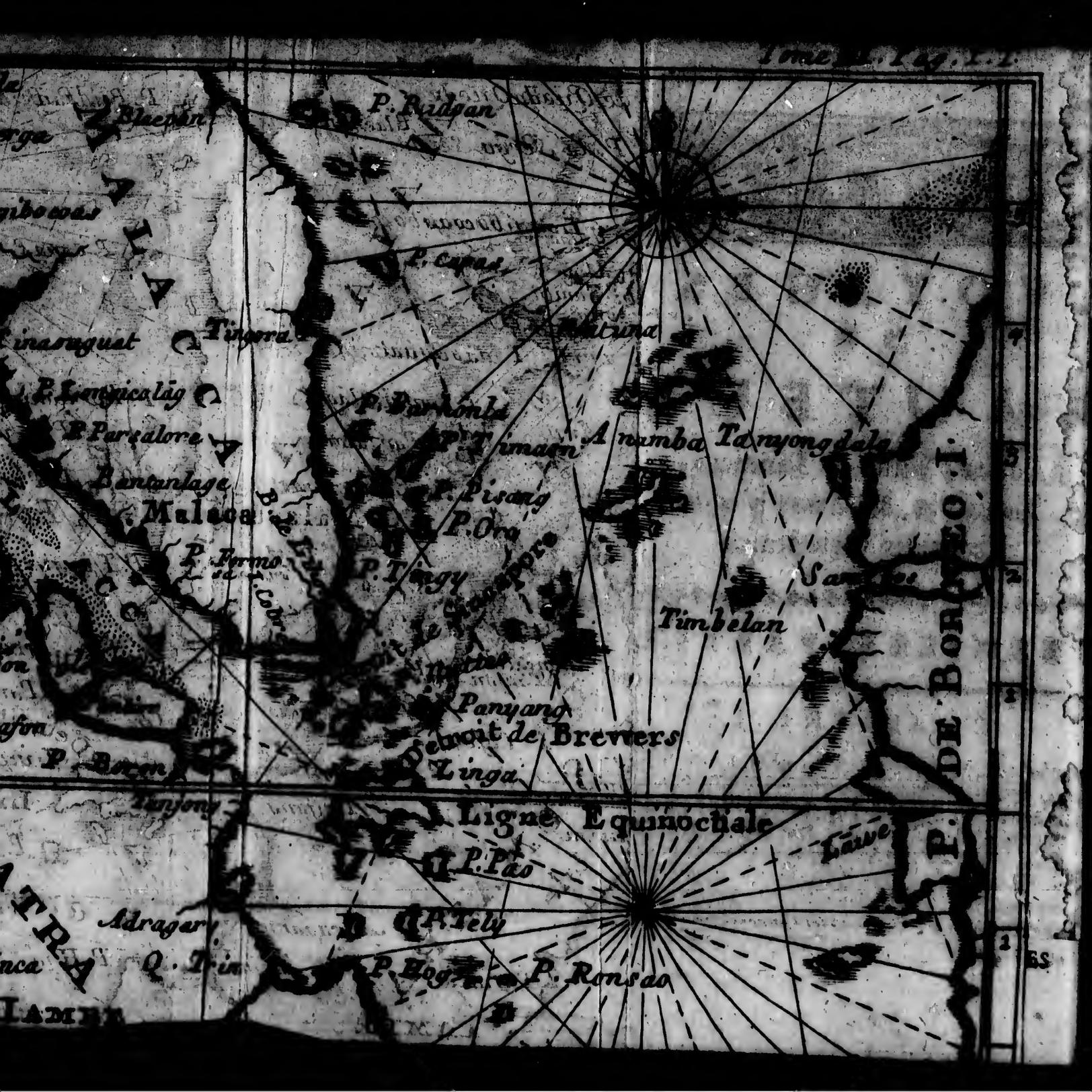
Bathang

P. Baby

Licon

talé

P. Sinca



1000

P. Padang

P. Capas

P. Timor

P. Barak

A namba Tanyongdala

P. Pisang

P. Ora

P. Tanyu

Sambora

Timbelan

Panyang

Strait de Breviers

Linga

Ligne Equinoxiale

P. Pao

Sawe

P. Tely

P. Bogor

P. Ronsao

P. DE BORNIO. I.

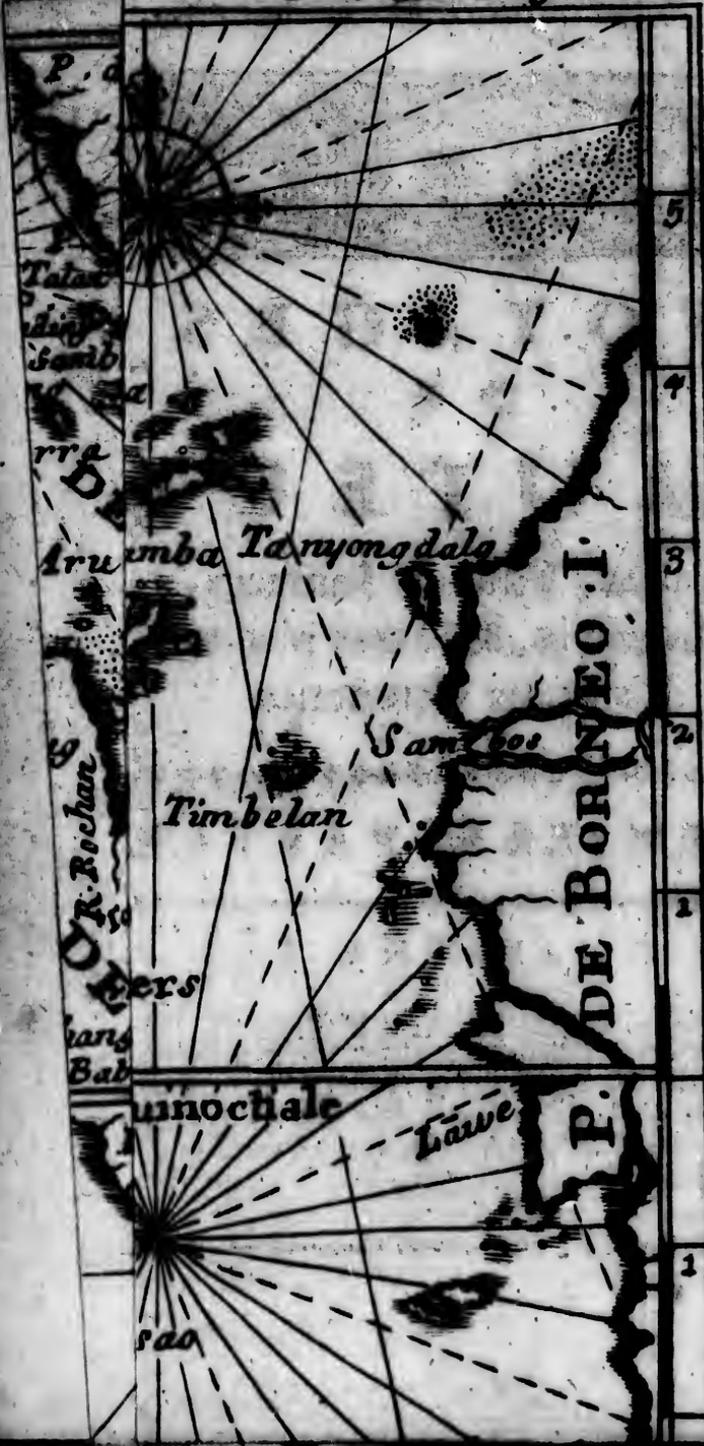
ATRA

Adragar

Q. Trin

2

ES



P. d

Talan
dang
Samb

rra
D

Aru umba Tanjungdala

Rochan
Bers

Timbelan

Sambos

Innochiale

Lawe

P. DE BORNEO. I.

P. DE BORNEO. II.

Sao

5

4

3

2

1

1

S

ifo
le.
San
ton
ste
e
Con
pio

VOYAGE

2 *Champello, riviere & ville de Quinam. Huïte de Marsoïius & de Torsuës. Ceux qui échapent du naufrage sont ordinairement arrêtez dans la Cochinchine & à Pegu. Bois d'Aguala vient de la Baye de Siam. Baye de Tonquin. Isle d'Ainam & autres Isles. Rokbo une des branches de la principale riviere de Tonquin. Isle des Pêcheurs. Riviere de Domea, l'autre branche. Sa barre & son entrée. Montagné de l'Elephant. Isle des Perles, Pilotes de Batsha. Ils montent la riviere de Domea. Domea, ses Jardins, & les Hollandois qui demeurent dans cette Ville. Ils laissent leurs vaisseaux à l'ancre au dessus de Domea, où les habitans du païs bâtissent une petite Ville. Ils vont à la Capitale dans des Chaloupes du païs. Riviere & païs d'alentour. Mendians lépreux. Hean Ville considerable. Il y a des Chinois. Le Gouverneur. Embarquement & Marée, Ils arrivent à Cachao, capitale de Tonquin.*



QU'UX qui liront la Relation que j'ai faite de mon Voyage autour du monde, s'apercevront aisement que je n'entre dans aucun detail des courses que j'ai faites d'Achin dans l'Isle de Sumatra, à Tonquin, Malacca, le Fort Saint George & Bencoult, & que je n'en donne pas la description que je m'étois proposé. Je ne fais que les y nommer en passant; mais je vais presentement en parler d'une maniere plus distincte & plus étendue. Mais pour garder l'ordre des tems, il est bon que mon Lecteur se ressouvienne que lors que je partis la premiere fois d'Achin, c'étoit pour aller à Tonquin avec le Capitaine Weldon, vers le mois de Juillet 1688. comme je l'ai dit dans la pag. du Volume. J'y ai representé une ou deux pages auparavant l'état miserable où nous fumes réduits, mes compagnons

AUTOUR DU MONDE.

Et moi, par les fatigues que nous essayames dans notre trajet de Nicobar à Achin. Quelque foible néanmoins que je fusse, je ne laissai pas de tenter quelque expédition, & de m'occuper d'une manière à pouvoir fournir honnêtement à mon entretien. Le Capitaine Weldon vint toucher à Achin, pour y vendre les Esclaves qu'il avoit amenez du Fort Saint George, c'étoit son chemin pour passer le détroit de Malacca, & pour se rendre à Tonquin, où il alloit. J'eus par là occasion de faire ce Voyage, où il m'invita fort honnêtement, & je fus d'autant plus porté à l'entreprendre, qu'il y avoit un fort bon Chirurgien sur son bord, & que j'avois besoin de ses avis. Ce fut aussi cette considération qui déterminâ Monsieur Hall mon ami à nous suivre, outre qu'il avoit résolu de faire ce même Voyage, & qu'il se trouvoit alors dans un état pire que le mien. D'ailleurs le Capitaine Weldon me promit qu'il acheteroit une chaloupe à Tonquin, dont il me donnoit le commandement pour aller delà négocier dans la Cochinchine, à Champa, Cambodia, & quelques autres pays voisins. Comme il n'y avoit presque personne de notre nation qui eut entrepris un semblable commerce, il y avoit sujet d'espérer qu'on pourroit en retirer un profit considérable. Cependant ce projet n'aboutit à rien.

Le Capitaine Weldon ayant terminé ses affaires à Achin, je passai avec lui le détroit de Malacca, & nous arrivâmes bien-tôt à la Ville de ce nom. Je devrois présentement faire la description de cette Ville & de son pays, mais j'aurai dans la suite une occasion plus favorable d'en parler. Nous trouvâmes ici le César de Londres, commandé par le Capitaine Wright, qui venoit de Bombai & s'en alloit dans la Chine. Il s'arrêta à Malacca pour faire de l'eau

& se rafraichir, comme ont accoustumé de faire les vaisseaux qui passent ce détroit. Il nous aprit que trois autres vaisseaux Anglois avoient mouillé ici, & avoient pris la route de l'Est dix jours auparavant. Ces trois vaisseaux étoient venus du Fort saint George avec le Capitaine Weldon, mais celui-ci ayant des affaires à Achin ils continuèrent leur voyage, & prirent les devans. Le Cesar fut bien-tôt prêt de remettre à la voile, & partit le lendemain de nôtre arrivée à Malacca.

Nôtre Capitaine ne connoissant pas bien la Baye de Tonquin, non plus que les gens de son vaisseau, il loua un Pilote Hollandois à Malacca, & après qu'il eut fini ses affaires nous mêmes à la voile deux jours après le Cesar de Londres. Comme nous souhaitions fort de joindre ces quatre vaisseaux, nous forçames de voiles autant que nous pûmes, de sorte qu'ayant un vent d'Oüest fort, & accompagné de terribles Bousées & de Tourbillons violens, nous les découvrimés le jour d'après, car ils n'avoient pas encore traversé un passage qu'on appelle le détroit de Sincapote. Nous les joignimes bientôt & passames de compagnie, & après avoir navigué environ trois lieuës plus avant, nous mouillames auprès d'une Isle appelée Pulo Nutée, qui appartient au Royaume de Ihor.

Le Capitaine Weldon fit ici provision de bois & d'eau, & quelques Indiens habitans du pais vintrent à nôtre bord dans leurs Canots. Nous achetames d'eux quelque peu de noix de cocos; du Plantain, & du Poisson frais. Nous n'y demeurames pas plus de vingt-quatre heures, parce que les autres vaisseaux avoient fait la plus grande partie de leur eau dans les Isles voisines, avant que nous les eussions joints. Car quoi que les vaisseaux ayent accoustumé de faire

AUTOUR DU MONDE.

de l'eau lors qu'ils sont dans la ville de Malacca, il ne leur est pas moins ordinaire de la décharger vers quelqu'une de ces Isles pour en prendre de meilleure.

Nous mîmes à la voile le jour d'après, & rangeâmes la côte de Malacca. Passant ensuite par l'embouchure de la riviere Ihor, nous laissâmes plusieurs autres Isles à nôtre droite. La riviere de Ihor passe par la Ville de ce nom, qui est la capitale du petit Royaume de Ihor. Ce Royaume est situé dans le Continent de Malacca, & consiste dans l'extrémité ou la pointe, où l'on double ce Cap. Il est fertile en poivre & autres bonnes denrées.

Les habitans sont Mahometans, ils ont beaucoup de bravoure, & une extrême passion pour le commerce. Ils se font un grand plaisir d'aller sur Mer; toutes les Isles voisines étant en quelque maniere des Colonies de ce Royaume, & dépendantes de son gouvernement. Ils trafiquent le long des côtes dans leurs propres vaisseaux, & vont en divers endroits de Sumatra, Malacca, &c. Leurs vaisseaux sont petits, mais fort commodes, & les Hollandois en achètent une grande quantité à un prix très modique; & en font ensuite de fort bons vaisseaux Marchands; mais ils les ajustent auparavant à leur maniere, & y mettent un gouvernail dont les Ihoriens ne se servent point, quoi qu'ils entendent très-bien la marine à leur maniere. Ils font leurs vaisseaux fort pointus aux deux bouts, quoi qu'ils n'en fassent servir qu'un pour la proue: Et au lieu d'un gouvernail ils ont à chaque côté de la poupe une espee de rame fort large, dont ils laissent tomber une dans l'eau à leur gré, selon qu'il faut aller d'un côté ou d'autre, laissant toujours abatuë celle qui est opposée.

lée au vent. Ils ont des barques qu'ils appellent Proes, extrêmement bien travaillées, & d'une grande propreté. Nous les appellons des demi-Lunes, parce qu'elles s'elevent de chaque bout au dessus de l'eau d'une telle maniere, qu'elles ressemblent beaucoup à une demi-Lune qui a les cornes en haut. Ils en prennent un grand soin, elles vont bien à la voile, & ils s'en servent beaucoup dans leurs guerres. Ceux de l'hor ont fait autrefois tout leur possible pour avoir commerce avec nôtre nation, & je ne sai quelles raisons nos gens ont eues de ne pas négocier avec eux. Les Hollandois y font un trafic très considerable, & il n'y a pas long-temps qu'ils ont fait tout leur possible pour porter le Roi, qui est fort jeune, à leur faire hommage.

Entre plusieurs Isles qui se trouvent au bout du déroit de Malacca, nous passames tout auprès de celle de Pulo Oro & de Pulo Timaon, On touche souvent à cette dernière Place pour avoir du bois, de l'eau, & d'autres rafraichissemens, mais pour nous nous les doublames. Entre plusieurs choses que l'on trouve autour de ces Isles; on y voit une grande quantité de Tortues verdâtres, qui sont excellentes.

Nous étant enfin débarrassés de toutes ces Isles, & ayant pris le large, nous allames de conserve jusqu'à ce que nous vinmes à la vûe de Pulo Condore, où après nous être rendus & avoir parlé ensemble, chacun prit sa route pour le voyage qu'il avoit dessein de faire. Le César, & deux autres vaisseaux qui alloient à la Chine, prirent la route de l'Est, tenant le Sud de Pulo Condore. C'étoit leur meilleur chemin, pour éviter les Bans de sable de Pracel. Nous & le Saphir du Fort saint George, commandé par le Capitaine Laci prires plus au Nord, & laissant Pulo Condore à nôtre droite, nous ri-

AUTOUR DU MONDE.

ames vers le Continent, & vinmes auprès de la riviere de Cambodia : Mais la laissant aussi à nôtre droite nous rangeames les côtes vers l'Est, nous tenans près du rivage de Champa & étant venus à la pointe qui borne le Sud-Oüest & la Baye de Tonquin, nous la doublames ; & après avoir rangé les côtes du Nord, & laissant toujours Champa à nôtre gauche, & les dangereux Bancs de Pracel à douze ou quatorze lieües sur nôtre droite, nous continuames nôtre route le long de la côte, justement au dessous de Pulo Canton.

Cette Isle est située environ à dix-huit degrez au Nord. Elle est beaucoup fréquentée par les Cochinchinois ; dont le pais commence ici autour, & est contigu au Royaume de Champa. Ce ne sont presque que des pêcheurs qui viennent ici, & leur occupation principale est de faire de l'huile de Matsouins. Car on y trouve une grande quantité de ces poissons-là dans de certaines saisons de l'année, & c'est alors que les Cochinchinois s'y rendent pour les prendre. Les gens que nous trouvames à Pulo Condore, dont j'ai parlé dans le quatorzième chapitre de mon Voyage autour du Monde, étoient de ces Cochinchinois-là. Les tortuës aussi qu'ils prennent sont la plûpart employées à faire de l'huile, que l'on tire de leur graisse, & il y en a une grande quantité sur toutes ces côtes.

Nous continuames nôtre route le long de ce rivage, jusqu'à ce que nous vinmes aux Isles de Champello. Il semble qu'elles ont quelque rapport avec Champa, à cause du son de ce mot, qu'on pourroit prendre pour un diminutif Portugais de Champa : Cependant elles sont situées sur la côte de la Cochinchine, & lui appartient, quoi qu'inhabitées. Elles sont au nombre de quatre ou cinq, éloignées de quatre ou cinq

lieux du bord de la Mer. On les appelle Champello de la Mar, pour les distinguer de quelques autres; qui sont plus enfoncées dans la Baye de Tonquin, nommées Champello de Terra. Ces dernières sont situées vers le seizième degré quarante-cinq minutes au Nord, mais celles de Champello de la Mar, sont environ à treize degrez quarante-cinq minutes Nord.

On trouve vis-à-vis dans ces dernières Isles, dans la haute Mer, une riviere large & navigable, qui s'y décharge. La ville de Quinam est située sur le bord de cette riviere, & l'on dit que c'est la principale du Royaume de Cochinchine. Pour ce qui regarde sa distance de la Mer, sa grandeur, ses forces, ses richesses, &c. elles me sont inconnues. J'ai seulement ouï dire que si un vaisseau échoué sur les côtes de ce Royaume, ceux de l'équipage qui se sauvent & peuvent gagner la terre, sont faits Esclaves du Roi. C'est ainsi que l'on en usa avec le Capitaine Jean Tiler, qui desespéroit d'obtenir jamais sa liberté. Mais après avoir demeuré là fort long-tems, il trouva moyen de se faire connoître au Roi, de sorte que lui ayant promis d'y revenir négocier, il le laissa aller. Je me suis trouvé avec lui dans un de ses vaisseaux, après que cette aventure lui fut arrivée, mais je ne l'ai jamais trouvé d'humeur d'y avoir plus aucun commerce. Cependant j'ai appris de ce Capitaine Tiler, & de plusieurs autres, que quelque rigueur qu'ils exercent sur ceux qui échappent du Naufrage, ils ont une passion extrême pour le commerce, quoi qu'ils manquent presentement de moyens pour le faire valoir. Il semble qu'ils tiennent cette passion de quelques Chinois fugitifs, qui s'enfuirent de devant les Tartares, lors qu'ils conquirent leur pais. Sc

trouva
yant p
à leur
d'Arts
supara
cette p
Naufr
être ab
qui a r
sux. C
nent à
à, &
de poi
quala,
enteur
res pla
roivre
as oui
une flo
eurs d
ertes,
upent
oudro
e long
, & à a
e Siam
de ce b
que c
Mer
La co
age jet
ire au
ns la
e y est
come
une m
voyet
iffent.

AUTOUR DU MONDE.

trouvant bien venus des Cochinchinois, & ayant parmi eux plusieurs Ouvriers, ils apprirent à leurs genereux Protecteurs diverses sortes d'Arts fort utiles, qu'ils ignoroient tout-à-fait auparavant. Il y a beaucoup d'apparence que cette pratique barbare de saisir tous ceux que le Naufrage jette sur leurs côtes, pourra bien-tôt être abolie par l'introduction du commerce, qui a même déjà fait quelque progrès parmi eux. Car les Marchands de la Chine entretiennent à present un petit Négoce avec ces gens-là, & ils emportent de chez eux quelque peu de poivre, de bois d'Aloes, & de celui d'Aguala, que l'on estime beaucoup pour sa bonté & son odeur, & dont on fait grand cas dans les autres places des Indes. Ils en apportent aussi du poivre bâtard, qui y croît en abondance. Je n'ai pas oui dire que les Cochinchinois aient aucune flotte considerable, mais j'en ai trouvé plusieurs dans leurs Barques ou Chaloupes découvertes, de quatre, cinq ou six tonneaux; ils s'occupent sur tout à transporter de la poix & du soudron, de l'Isle de Pulo Condore, à pêcher le long de la côte & de l'Isle, pour faire de l'huile, & à aller querir du bois d'Aguala dans la Baye de Siam. Au reste je ne saurois assurer si c'est là que ce bois croît ou non: j'ai seulement oui dire que ce n'est autre chose qu'un bois flottant que le Mer jette sur ce rivage.

La coutume de saisir tous ceux que le Naufrage jette sur les côtes, n'étoit pas moins ordinaire autrefois à Pegu qu'elle l'est presentement dans la Cochinchine; mais je ne saurois dire si elle y est encore en usage. Ils regardent ces gens comme des personnes que Dieu a conservées d'une manière particulière, & qu'il a voulu leur envoyer, afin qu'ils les nourrissent & les entretiennent. C'est pour cela que le Roi ordonne à

les sujets d'en avoir soin. On n'exige d'eux aucun travail, & ils ont la liberté de demander l'aumône. Ils amassent par ce moyen de quoi se nourrir & s'habiller. Les habitans du pais ont beaucoup de tendresse & de charité pour eux. Mais continuons nôtre voyage. Nous nous éloignames un peu de toutes ces Isles, & après avoir côtoyé cinq ou six lieues plus loin, nous nous arrêtames précisément du côté du Nord-Est de la Baye de Tonquin. Son entrée du côté de l'Oüest se trouve entre le Sud-Est de la pointe de Champa, qui est située à près de douze degrez de Latitude Septentrionale, & l'Isle d'Hainan du côté de l'Est, près de cette partie de la Chine qui est au Sud-Oüest. L'Isle d'Hainan est au dix-neuvième degre de Latitude Septentrionale ou environ. Cette Isle est assez considerable, elle est bien peuplée, & ses habitans sont Chinois. Ils ont des vaisseaux en leur propre, & font un grand commerce sur Mer. J'ai vü plusieurs de leurs vaisseaux, quelques-uns de cent tonneaux, avec une espece de rame large des deux côtez, & d'autres semblables à des Jonkos ordinaires sans ces rames. Mais je ne fai absolument rien de leur commerce que ce que j'ai dit dans mon Voyage autour du Monde, chapitre septième, qu'ils avoient des huîtres à perles.

Après du bout de la Baye de Tonquin il y a une grande quantité de petites Isles, dont je parlerai plus au long dans la suite. L'entrée de la Baye semble être fermée par les grands Bancs de Pracel, qui s'étendent tout du long devant elle, laissant néanmoins deux grands canaux de chaque côté, de sorte que les vaisseaux peuvent entrer & sortir par l'un ou par l'autre. C'est pourquoi les vaisseaux même qui vont du détroit de Malacca ou de Siam à la Chine,

peuvent
craindre

La l
te lie
y jett

& l'a
y a lo

te-fix
est no

du cô
ble re

vons p
confid

il n'y
quatre

Il y
petites

Tonqu
rables

deur,
les de

les de
Tonqu

ches,
Mer r

& son
six mir

re rivie
che de

qu'elle
on en

-fait
pour l

aire d

A u
ette r

assez é
est éle

AUTOUR DU MONDE. 11

peuvent aller & venir par ces canaux, sans craindre les bancs de sable.

La Baye de Tonquin est large d'environ trente lieues dans la plus grande largeur. On peut y jeter pat tout fort commodement la sonde & l'ancre. On ne trouve dans le milieu, où il y a le plus de profondeur, qu'environ quarante-six brasses d'eau. Dans cet endroit la vase y est noire & le sable de couleur de poivre, mais du côté de l'Oüest il y a un limon mêlé de sable rougeâtre : Outre les Isles dont nous avons parlé ci-dessus, il y en a d'autres moins considerables sur la côte de Cochinchine, mais il n'y en a point qui soit éloignée de plus de quatre ou cinq miles du rivage.

Il y a aussi dans le fond de la Baye quelques petites Isles, qui sont tout près du rivage de Tonquin. Il y en a deux qui sont plus considerables que les autres, non pas pour leur grandeur, mais parce qu'elles servent de balises pour les deux principales rivietes, ou plutôt pour les deux branches de la principale riviere de Tonquin. Une de ces rivieres, ou de ces branches, s'appelle Roxbo. Elle se décharge dans la Mer tout auprès du Nord-Oüest de la Baye, & son embouchure est environ à vingt degrez six minutes au Nord. Je n'ai jamais été sur cette riviere, ou pour mieux dire, sur cette branche de la grande riviere; mais on m'a assuré qu'elle n'avoit pas plus de douze pieds d'eau à son entrée; mais que son fond est un limon tout-fait mou, & par consequent très-commode pour les petits Vaisseaux; c'est la route ordinaire des Chinois & des Siamois.

A une lieue ou environ de l'embouchure de cette riviere vers l'Oüest, il y a une petite lieue assez élevée, appelée l'Isle des Pêcheurs. Elle est éloignée de deux miles du bord de la Mer.

& l'on y trouve un fort bon ancrage tout autour à dix-sept ou dix-huit pieds d'eau. De sorte qu'elle n'est pas seulement un bon indice pour connoître la riviere, mais encore un lieu où l'on peut entrer sûrement, & où les Vaisseaux peuvent très commodement jeter l'ancre, pour se mettre à couvert quand ils arrivent là: Sur tout s'ils ne peuvent pas d'abord entrer dans la riviere, soit parce qu'ils arrivent dans une saison trop avancée, soit à cause du mauvais tems qui ne le leur permet pas.

L'autre riviere ou branche est celle par où nous entrames. Elle est beaucoup plus large & plus profonde que la premiere. Je ne sai pas quel est son nom particulier, néanmoins je l'appellerai pour la distinguer de l'autre, la riviere de Domea, à cause que la premiere Ville considerable que j'ai vûe sur son bord, porte ce nom-là. L'embouchure de cette riviere est à vingt degrez quarante-cinq minutes de latitude: Elle se décharge dans la Mer vingt lieues au Nord-Est de Roxbo. Il y a entre ces deux rivieres plusieurs sables & bas fonds très-dangereux, qui s'étendent deux lieues dans la Mer ou même davantage. Toute la côte, depuis la Cochinchine à l'Oüest, jusqu'à la Chine qui est à l'Est, est aussi remplie de basses & de sables, qui s'avancent néanmoins beaucoup plus en Mer, en de certains endroits qu'en d'autres.

C'est par cette riviere de Domea, que la plupart des Vaisseaux Européens entrent, à cause de sa profondeur. Il y a néanmoins ici une barre large d'environ deux miles, & le passage peut bien avoir demi mille de large, ayant des sables de chaque côté: Les Pilotes qui ont le plus pratiqué cette riviere, nous aprennent que sa profondeur varie selon les differens tems & les diverses saisons. Car en certains tems de

Fannée
pieds
d'autre
vingt-
font d
ore &
egne;
uin &
ours;
ail là

Le C
e renc
ées re
ivers
& déce
er. C
nt or
ondui
asse,
aute,
es tire
st une
ans le
mettre
uart a
age, v
u'à ce
ors ve
u de l'
e dist
erles,
ut au
tte p
atter
Les P
tte riv
ans un
e la ri

tout au-
De for-
à indice
e un lieu
les Vaif-
ter. l'an-
arrivent
d'entrer
ent dans
du mau-

e; par où
large &
e fai pas
ins je l'a-
la rivie-
ere Ville
porte ce
ere est à
de lati-
gt lieuës
ces deux
rés-dan-
ns la Mer
depuis la
ne qui est
e sables,
plus en
autres.
ue la plû-
t, à cause
une bar-
e passage
ayant des
ui ont le
prennent
rens tems
s tems de

L'année, il n'y a pas plus de quinze ou seize
pieds d'eau dans la haute marée, au lieu qu'en
d'autres tems il s'en trouve jusqu'à vingt-six ou
vingt-sept. On dit que les plus hautes marées
sont dans les mois de Novembre, de Decem-
bre & de Janvier, lors que le Monson du Nord
regne; & les plus basses dans ceux de Mai, de
Juin & de Juillet, quand le Monson du Sud à
cours; mais je ne saurois entrer dans aucun dé-
tail là dessus, n'en ayant aucune experience.

Le Canal de la Barre est de sable dur; ce qu'il
rend beaucoup plus dangereux, & les ma-
rées remuant & transportant le sable, forment
divers chemins toutes les fois qu'elles montent
& descendent; ce qui augmente encore le dan-
ger. C'est pourquoi les Vaisseaux qui vont là
ont ordinairement besoin d'un Pilote pour les
conduire; & s'ils arrivent lors que la marée est
basse, ils sont obligez d'attendre qu'elle soit
haute, avant qu'un Pilote vueille se charger de
les tirer d'affaires. La marque de cette riviere
est une grande montagne haute & fort étendue
dans le païs, que l'on appelle l'Elephant. Il faut
mettre le Cap vers cette montagne Nord-Oüest
quart au Nord, faisant ensuite voiles vers le ri-
vage, vous trouverez moins de profondeur jus-
qu'à ce que vous veniez à six brasses d'eau, &
lors vous serez à deux ou trois miles du pied
de l'entrée de la Barre, & environ à la mê-
me distance d'une petite Isle, appellée l'Isle des
Perles, qu'on tient alors le plus près qu'il se
peut au Nord-Nord-Est. Ayant ces indices &
cette profondeur, vous pouvez jeter l'ancre
à attendre un Pilote.

Les Pilotes que l'on prend pour entrer dans
cette riviere sont des Pêcheurs, qui se tiennent
dans un village appellé Batcha, à l'embouchure
de la riviere. Il est situé de telle maniere qu'ils

peuvent voir les Vaisseaux qui attendent un Pilote, & entendre les coups de canon, que les Européens tirent souvent, pour faire connoître leur arrivée.

C'étoit dans cette rade devant la Barre, à la vûe du païs de l'Elephant que nous trouvames l'Arc en Ciel de Londres, commandé par le Capitaine Pool, lequel étoit à l'ancre en attendant un Pilote, lors que nous arrivames avec le Capitaine Laci. Le Capitaine Pool venoit tout droit d'Angleterre, & après avoir passé le Déroit de la Sonde, il avoit mouillé à Batavia.

Il avoit demeuré ici deux ou trois jours avant que nous y arrivassions : Mais le tems des hautes marées approchant, le Pilote se rendit à notre bord, & nous passames sur la Barre tous trois de compagnie, & lors que le flux n'étoit monté qu'à demi, nous eumes quatorze pieds & demi d'eau sur la Barre. Après avoir passé la Barre nous trouvames plus de profondeur, & un fond de limon. La riviere a plus d'un mille de large à son embouchure, mais elle s'etrecit à mesure que l'on monte plus haut. Nous eumes un petit vent de Mer assez moderé, qui joint à un très-bon flux, nous servit admirablement bien pour aller à l'endroit où nous devions jeter l'ancre.

Ayant monté environ cinq ou six lieuës dans la riviere, nous passames par un village apellé Domea. C'est un très-beau village, & le premier que nous vimes de considerable pendant que nous fumes sur le bord de cette riviere. Il est situé à la droite de la riviere en montant, & il en est si près que la marée baigne quelquefois les murailles des maisons; car ici elle hausse & baisse de neuf ou dix pieds. Ce Village peut bien avoir cent maisons. Les Vaisseaux Hollandois qui trafiquent ici se tiennent tou-

ours
Matel
aris en
de ceu
en sau
Car le
les, f
res de
ans f
Les
natifs
l'herb
l'autr
our le
Quo
egoci
aut q
ccoûtr
es; &
ems qu
e que
nea, &
Marée
ant no
Mais r
ong-te
nviroi
ons à l
se for
e and
Cett
es pa
s end
ng se
cette
n'ils p
ce, o
men
s Ma

AUTOUR DU MONDE. 15

Jours dans la riviere devant ce Village ; & les Matelots Hollandois qui y repassent tous les ans en revenant de Batavia, sont fort bons amis de ceux du païs, & y ont autant de liberté qu'ils en sauroient avoir dans leurs propres maisons. Car les Tonquinois sont en general fort sociables, sur tout les gens de metier & les plus pauvres du peuple. Mais j'en parlerai plus au long dans son propre lieu.

Les Hollandois ont appris le Jardinage aux Natifs du païs : Ils ont par ce moyen beaucoup d'herbages propres à faire de la salade ; ce qui en d'autres choses, est un grand rafraichissement pour les Hollandois lorsqu'ils y arrivent.

Quoi que les Vaisseaux Hollandois qui vont negocier dans ce Royaume ne montent pas plus haut que Domea, neanmoins les Anglois ont accoutumé de s'avancer encore près de trois milles ; & c'est-là où ils jettent l'ancre pendant quelques tems qu'ils sejourment dans ce païs-là. C'est aussi ce que nous fimes ; car après avoir passé par Domea, nous allames ancrer à cette distance. La Marée n'est pas si forte ici qu'à Domea ; cependant nous n'y trouvames pas une seule maison. Mais nos Vaisseaux n'y eurent pas demeuré long-tems, que les gens du païs y vinsent des environs, & commencerent à y bâtir des maisons à leur maniere, de sorte que dans un mois se forma une petite Ville tout proche de notre ancrage.

Cette pratique est assez ordinaire dans les autres parties des Indes, particulierelement dans les endroits où les Vaisseaux doivent faire un long sejour. Les pauvres gens du païs se servent de cette occasion pour échanger & troquer ce qu'ils peuvent : Et en rendant quelque petit service, ou en demandant l'aumône, mais sur tout en menant des femmes pour les louer, ils tirent des Matelots ce qu'ils peuvent.

L'endroit où notre Vaisseau alla jeter l'ancre n'étoit pas éloigné plus de vingt milles de la Mer : Mais le négoce de ce Royaume se fait à Cachao la principale Ville. C'est à cause de cela que les Compagnies des Indes Orientales Angloise & Hollandoise y ont des Commis qui y résident continuellement. Cette Ville est encore beaucoup plus avancée dans la riviere ; étant éloignée d'environ quatre-vingt milles du lieu où nous avions mis à l'ancre. Notre Capitaine se prépara d'abord à y aller ; la coutume étant d'y envoyer les Marchandises dans les chaloupes du païs qui sont assez larges & assez commodes. D'ailleurs on louë ces chaloupes, aussi bien que ceux qui les conduisent, à un prix très-raisonnable.

Ces gens-là sont Tonquinois ; ils se servent également de rames & de voiles. Les Commis que nous avons à Cachao furent informez de notre arrivée, avant que nous eussions mis à l'ancre : Là-dessus le principal de ce Comptoir, accompagné de quelques Officiers du Roi de Tonquin, vint nous joindre quatre ou cinq jours après notre arrivée. Les Officiers du Roi vinrent pour faire la revûe de notre Vaisseau & de la charge. Notre Capitaine les reçût fort honnêtement. Il fit faire quelques décharges du canon, les régala deux ou trois jours, & leur fit des presens quand ils s'en retournerent à Cachao.

Le Chef des Commis ne tarda pas beaucoup à les suivre : Nos trois Capitaines s'en allerent aussi avec lui & quelques autres, avec qui j'eus aussi la permission d'aller. Le Capitaine Welton m'avoit recommandé au Chef des Commis, pendant qu'il étoit à notre bord. Et la raison qui me fit aller à la Ville étoit pour le porter, s'il étoit possible, à m'aider dans le voyage

AUTOUR DU MONDE.

17

ter l'ancre
miles de la
se fait à
ause de ce-
Orientales
ommis qui
ille est en-
riviere ;
t miles du
ôtre Capi-
a coutume
dans les
es & assez
chaloupes,
ent, à un
se servent
s Commis
ormez de
ons mis à
omptoir,
du Roi de
ou cinq
ers du Roi
aisseau &
reçût fort
décharges
jours, &
ournerent
beaucoup
en allerent
e qui j'eus
aine Wel-
des Com-
. Et la rai-
ut le por-
le voyage

de la Cochinchine, Champa, ou Cambodie, que le Capitaine Weldon avoit dessein de me faire entreprendre ; & ce ne fut assurément pas la faute si ce projet n'eut aucune suite.

Nous allames de nôtre bord dans les chaloupes du païs, que nous avions loïées, avec le flux de la Marée, & nous jettames l'ancre durant le reflux. Car la Marée est forte jusques à trente ou quarante miles au delà du lieu où nous avions laissé nôtre Vaisseau. Nos gens se contentent de prendre garde à leurs Marchandises (parce que les Tonquinois ont la main fort legere) & laisserent entierement la conduite des chaloupes à leurs maîtres. Ces Barques n'ont qu'un Mât ; ils l'abarent lors que le vent est contraire, & ils se mettent à la rame, pendant que nous remontions ainsi la riviere, tantôt à voiles, tantôt à force de bras, nous avions l'agreable perspective d'un païs spacieux, plat & fertile. C'étoit en general des éturages ou des champs tout couverts de Ris. On n'y voit point d'arbres si ce n'est auprès des villages, où ils sont fort épais, & paroissent extrêmement beaux de loin. Il y a beaucoup de Villages sur le bord de la riviere, qui sont couverts d'arbres du côté qui avance dans le païs, mais découverts du côté de la riviere. Lors que nous aprochions de quelqu'un de ces villages, nous étions ordinairement abordez par de pauvres mendiens, qui venoient vêtus dans leurs petits bateaux faits de verges, & plattez par dedans & par dehors avec de l'argile, mais ils faisoient eau de tous côtes. Ce sont de pauvres lepreux que les gens du païs méprisent, à cause de cela, à vivre en leur quartier, leur permettant néanmoins de demander publiquement l'aumône. Dès qu'ils nous virent couvrir, ils se mitent à jeter des cris la-

mentables ; & quand nous passames auprès d'eux , nous leur donnames quelque peu de Ris , qu'ils reçurent avec des marques extraordinaires de joye.

Dans quatre jours nous arrivames à Hean , Ville située à l'Est de la riviere , qui se rejoint ici : Car un peu avant que nous arrivassions à Hean , nous avions trouvé l'endroit où elle se partage en deux branches , celle de Domea que nous remontions , & celle de Rokbo ; de sorte qu'il se forme une Isle triangulaire entre ces deux branches & la Mer. J'ai déjà dit que l'embouchure de l'une de ces branches , étoit à vingt lieuës de celle de l'autre.

Hean est éloignée d'environ soixante lieuës du lieu où nous laissames nôtre Vaisseau , & de près de quatre-vingt de la Mer qui est de ce côté-là. Mais le long de la riviere , ou plutôt de la branche qui s'apelle Rokbo , où la terre s'avance plus vers le Sud , il semble qu'elle est plus éloignée de la Mer. C'est une Ville fort considerable , elle peut bien avoir deux mille maisons. Mais les habitans sont la plûpart des gens fort pauvres , ou bien ce sont des Soldats , qui y demeurent en Garnison , quoiqu'il n'y ait ni murailles , ni Fort , ni de gros canon.

Il y a ici une ruë qui appartient aux Marchands Chinois. Il y a quelque tems qu'il y en avoit une grande quantité qui demeuroient à Cachao. Mais ils s'y multiplierent si fort dans la suite , que les gens du païs eux-mêmes en étoient opprimés. Ce que le Roi ayant appris il leur ordonna de se retirer , leur permettant néanmoins de s'établir par tout ailleurs dans ses Erats , excepté dans la ville de Cachao : Mais la plûpart ont abandonné le païs à l'heure qu'il est , ne trouvant point d'endroit qui leur fut plus propre pour demeurer que cette Ville-là , parce qu'elle

est la
le païs

Cep
voulu
demeu
pas d'
pour a
mais c
ment.
nois q
en soy
tout d
veux r

de de
Tartar
à Hean
à Cach
beau b
occasio

Le C
dence.

Natio
de qua

occupe

Outre
destiné

rai la
prêtes

expedi
tent ja

Vaissea
font m

jusques
y trou

à flot a
& ne b

On
vec le

est la seule Ville de Commerce qu'il y ait dans le païs, & le Commerce est la vie des Chinois.

Cependant il s'en trouva queques-uns qui voulurent bien aller s'établir à Hean, où ils ont demeuré depuis. Mais ces Marchands ne laissent pas d'aller nonobstant les défenses, à Cachao, pour acheter & pour vendre des marchandises, mais on ne leur permet pas d'y résider actuellement. Il y avoit deux de ces Marchands Chinois qui négocioient tous les ans dans le Japon en soye crüe & travaillée, & en raportoient sur tout de l'argent. Ils portent tous de longs cheveux tressez par derrière, comme c'étoit la mode de leur païs avant qu'il fut conquis par les Tartares. Les François ont aussi leur Comptoir à Hean, mais on ne leur permet pas de s'établir à Cachao, & le Palais de leur Evêque est le plus beau bâtiment de toute la Ville: mais j'aurai occasion d'en parler davantage dans la suite.

Le Gouverneur de la Province fait ici sa résidence. Il est un des principaux Mandarins de la Nation, & il y a toujours dans la Ville une grande quantité de Soldats & de bas Officiers, qu'il occupe à ce qu'il lui plaît quand il en a besoin. Outre cela il y a encore ici les Fregates du Roi, destinées à servir sur la riviere, dont je donnerai la description ci-après. Elles sont toujours prêtes à partir, lors qu'il s'agit de faire quelque expedition. Et quoi que les Européens ne montent jamais jusqu'ici, que je sache, avec leurs Vaisseaux, néanmoins les Chinois & les Siamois font monter les leurs par la riviere de Rokbo, jusques à Hean, & ils y mettent à l'ancre. Nous y trouvames plusieurs Jonkos Chinois. Ils vont à flot au milieu de la riviere, car l'eau ne hausse & ne baisse pas beaucoup dans cet endroit-là.

On ne peut pas même distinguer le flux d'avec le reflux, par le changement de la riviere,

car elle coule toujours vers le bas, quoi qu'avec moins de rapidité lors que la Mer est haute, que dans les autres tems. Car quoi que la Marée s'oppose au courant de l'eau, elle ne le fait que foiblement à cette hauteur de la riviere; mais encore qu'elle n'ait pas assez de force pour faire changer son cours, elle peut néanmoins le ralentir & faire hauffer un peu l'eau.

Le Gouverneur, ou son Député, donne un Passeport à tous les Vaisseaux qui montent ou qui descendent la riviere. On ne permettroit pas à une chaloupe de passer sans en avoir un. C'est aussi ce qui nous obligea de nous arrêter; mais comme ce ne fut pas long-tems, je ne voulus pas pour lors descendre à terre. J'eus pourtant quelque tems après une occasion plus favorable pour voir Hean.

Nous allames de Hean à Cachao dans nos chaloupes, demeurant encore près de deux jours dans notre voyage, à cause que nous n'avions plus la Marée pour nous aider. Nous abordames un Comptoir Anglois, & j'y demeurai sept ou huit jours, avant que de retourner à notre bord, ce que je fis encore dans une chaloupe du país. Nous eumes fort beau tems en remontant la riviere, mais il plut pendant le séjour que je fis la premiere fois à Cachao; & nous eumes après cela un temps fort humide. Mais puis que j'en suis venu ici, je m'en vais faire une description generale du país, que je tirerai tant de mes propres remarques, que de l'experience de plusieurs Marchands & autres personnes dignes de foi, qui ont fait ici leur demeure, & dont quelques-uns y ont fait un séjour de plusieurs années.

Tonquin

ses P

qu'il

quit.

& Li

qui po

dome

pour

& les

nier

& ma

Tbé.

Des g

Inonda

que d

Des d

appel

Moiss

L E R

& au

le Roy

la Coch

partie d

regarde

je ne sau

Mer, &

chao. M

sez grand

des Prov

tie de ce

país tou

celle de

CHAPITRE II.

Tonquin & sa situation, son terroir, ses rivieres & ses Provinces. Herbes, racines, fruits & arbres qu'il produit. Oranges apellées Cam-chain & Cam-quit. Leurs Limons, &c. Leurs fruits apellés Belle & Lichea. De l'Arbre nommé Pone & du Lack, qui porte le vernis. Mûriers & Ris. Leurs Animaux domestiques. Oiseaux privés & sauvages. Filets pour prendre les Canards sauvages, les Sauterelles & les Poissons. Balachann, Nukemum, Soi. Maniere de pecher. Marchés, provisions, nourriture & maniere d'apréter les viandes. Leur Chau ou Tbé. Temperature de l'air pendant toute l'année. Des grandes chaleurs auprès des Tropiques. Des Inondations qui y arrivent tous les ans, aussi-bien que dans les autres endroits de la Zone Torride. Des débordemens du Nil en Egipte. Des Tourbillons apellés Tiphons. Des influences qu'a la pluye sur la Moisson, à Tonquin & ailleurs, dans la Zone Torride.

LE Royaume de Tonquin est borné au Nord & au Nord-Est par la Chine, à l'Ouest par le Royaume de Laos, & au Sud & à l'Est, par la Cochinchine & par la Mer, qui baigne une partie des côtes de ce Royaume. Pour ce qui regarde ses bornes ou son étendue particuliere je ne saurois en bien juger, y étant venu par Mer, & étant ensuite allé directement à Cachao. Mais il est très-probable que c'est un assez grand Royaume, par la quantité de grandes Provinces qu'on dit qu'il renferme. La partie de ce Royaume qui aboutit à la Mer, est un país tout uni. On n'y voit des montagnes que celle de l'Elephant, & une suite de quelques

autres, beaucoup moins hautes, qui s'étend de-là jusques à l'embouchure de la riviere de Domea. Le país est par tout extrêmement bas, plat & uni, jusqu'à prés de soixante miles en avançant dans le Royaume, & il n'est guere plus haut à quarante miles au-delà jusques à Cachao, & même plus loin. On n'y trouve aucunes montagnes considerables, quoi qu'en general le país soit assez élevé, & qu'il y ait de côté & d'autres quelques petites éminences, ce qui fait un païsage extrêmement agreable. L'autre côté qui est plus avancé que celui-ci, est encore plus uni que la plaine d'autour de Hean & de Cachao. Pour ce qui regarde le país qui est au delà de celui-ci & beaucoup plus avancé vers le Nord, on m'a assuré qu'il y avoit une chaine de hautes montagnes qui le croisent de l'Est à l'Oüest, mais je n'ai rien pû apprendre de ce qu'il y a au delà.

Le terroir de ce país est generalement fort riche. Le país le plus bas, que j'ai dit être du côté de la Mer, est presque tout de terre noire, & assez profonde. Il y a dans de certains endroits une argile extrêmement forte. La terre du païsage dont nous avons parlé, est pour l'ordinaire jaunâtre ou grisâtre, mais d'une matiere beaucoup moins liée & moins gluante que la premiere. Cependant elle ne laisse pas d'avoir en de certains endroits, la qualité de l'argile. Dans le plat país, qui est auprès des montagnes dont nous venons de parler, on dit qu'il y a quelques Rocs de marbre, fort hauts & fort escarpés, qui sont dispersez d'un côté & d'autre à des distances inégales, ce qui joint à leur situation dans ces plaines à perte de vûë, les fait ressembler de loin à tout autant de Châteaux ou de grandes Tours. Et ils paroissent d'autant mieux, que le país d'alentour n'est

point
endroit

J'ai
viere &
vec les
quoi q
vies
s'aproc
s'en tro
rinuent
jettent
cune a
pas si
nons de
rose, &
gers, p
ses bra
tagnes
lant pa
plaine
de Mar
qui est
tagnes
mise à
des cha
à gué à
à dire
l'est à G
de Hea
Le Ro
dit, en
vinges
du Sud
ces quat
vince es
cœur du
sont ce
Ngeam

point chargé de bois, comme dans quelques endroits du voisinage.

J'ai déjà dit quelque chose de la grande rivière & de ses branches Rokbo & Domea, avec lesquelles le país est principalement arrosé, quoi qu'il y ait aussi plusieurs autres petites rivières, qui se perdent toutes dans celle-ci, & s'approchent de la Mer. Et il y a apparence qu'il s'en trouvent encore beaucoup d'autres, qui continuent leur cours jusqu'à la Mer, où elles se jettent sans mêler leurs eaux avec celles d'aucune autre rivière, quoi que celles-ci ne soient pas si navigables que la grande, dont nous venons de parler. Le país est généralement bien arrosé, & il peut avoir commerce avec les Etrangers, par le moyen de la grande rivière & de ses branches. Elle prend sa source vers les montagnes du Nord, ou même au delà; d'où coulant par le Sud vers la Mer, elle passe par cette plaine où nous avons dit qu'il y avoit des Rocs de Marbre, & vient en même-tems à Cachao, qui est à 40. ou 50. milles au Sud de cette montagne. Elle est à peu près aussi large que la Thamise à Lameth; mais elle est si basse dans le tems des chaleurs, qu'on peut fort aisément la passer à gué à cheval. Elle est plus large à Hean, c'est-à-dire vingt milles plus bas que la Thamise ne l'est à Gravesend; il en est de même au dessous de Hean, dans l'endroit où elle se partage.

Le Royaume de Tonquin se divise, à ce qu'on dit, en huit grandes Provinces; savoir les Provinces de l'Est & de l'Ouest; celle du Nord & du Sud, & la Province de Cachao au milieu de ces quatre. Je crois que cette cinquième Province est la principale de toutes, étant dans le cœur du país. Les trois autres Provinces, qui sont celles de Tenan, de Tenchoa, & de Ngeam, approchent plus des frontieres.

La Province de Tenan est la plus Orientale, ayant la Chine au Sud-Est, l'Isle d'Hainan & la Mer au Sud & au Sud-Oüest, & la Province de l'Est au Nord-Oüest. Ce n'est qu'une petite Province, qui rapporte principalement du Ris.

La Province de l'Est s'étend depuis Tenan jusqu'à la Province du Nord, ayant aussi la Chine à son Est, une partie de la Province du Sud & la Province de Cachao à l'Oüest, & la Mer au Sud. C'est une fort grande Province, dont le pais est extrêmement bas, & qui est presque toute pleine d'Isles, particulièrement sa partie du Sud-Est, qui est bornée par la mer du côté de Tenan. La Mer fait ici le fond d'une Baye. Il y a une grande quantité de Pêcheurs qui demeurent auprès de la Mer. Mais ce qu'elle produit le plus abondamment, c'est du Ris. Il y a aussi de bons pâturages, & beaucoup de bétail, &c. Hean est la Capitale de cette Province, & le siege du Mandarin, qui en est le Gouverneur.

La Province du Sud, est cette Isle triangulaire faite par la Mer. Elle a la riviere de Domea à son Est, qui la separe de la Province de l'Est; & celle de Rokbo à son Oüest, qui la separe de Tenan; ayant la Mer à son Sud. Cette Province est un pais extrêmement bas, plat & uni. Elle produit du Ris en grande quantité; il y a aussi de grands pâturages, & beaucoup de pêcheurs auprès de la Mer.

Tenchoa à l'Oüest de Rokbo, a la Province de l'Oüest à son Nord, Hainan à son Oüest, & la Mer à son Sud. Cette Province est aussi un pais bas, abondant principalement en Ris & en Bétail. On y fait un grand négoce de la pêche, comme l'on fait généralement sur toutes les côtes de la mer.

La Province de Ngeam a Tenchoa à l'Est, est bornée au Sud & à l'Oüest par la Cochinchine,

&c

&c a
une
bétail
dent

La
Roya
chao
C'est
ble, &
en pa
remer
de qua

La
fait le
yaume
Nord
Nord-
des pri
la Pro
celle d
est gran
lité de
campag
qui pro
ment su
phans
de cette
la Soye

La Pr
yaume
Oüest
pais. La
ce de
ur quoi
& la Soy
aussi qu
qu'aucu
ortes de

Tome

AUTOUR DU MONDE.

25

Et a la Province de l'Oüest à son Nord. C'est une Province assez grande, fertile en ris & en bétail. Il y a toujours ici des Soldats qui gardent les frontieres contre les Cochinchinois.

La Province de l'Oüest a Ngeam au Sud, le Royaume de Laos à l'Oüest, la Province de Cachao à l'Est, & au Nord la Province du Nord. C'est une grande Province extrêmement agreable, & d'un fond également fertile en bois & en pâturages. Son produit consiste particulièrement en Laque. On y nourrit aussi une grande quantité de vers à soie, pour faire de la soie.

La Province du Nord est un grand país, qui fait le Nord de tout le Royaume. Elle a le Royaume de Loas à l'Oüest, la Chine à l'Est & au Nord, le Royaume de Bao ou de Boatan au Nord-Oüest, & au Sud elle est bornée par trois des principales Provinces de Tonquin, scavoir la Province de l'Oüest, celle de Cachao, & celle de l'Est. Comme cette Province du Nord est grande, aussi est-elle diversifiée par la qualité de son terroir. La plus grande partie est une campagne, où sont plusieurs hautes montagnes, qui produisent de l'or, &c. C'est particulièrement sur ces montagnes qu'on trouve les Elephans sauvages de ce país. Les autres parties de cette Province produisent du Laque & de la Soye, &c.

La Province de Cachao dans le cœur du Royaume, est située entre les Provinces de l'Est, Oüest, Nord & Sud. C'est un fort beau & bon país. La terre est jaune ou grise, & assez chargée de bois, &c. Les deux principales choses sur quoi roule leur négoce, c'est à dire le Laque & la Soye, s'y trouvent en abondance. Il y vient aussi quelque peu de ris. Mais on peut dire qu'aucune de ces Provinces ne manque de ces sortes de choses, quoi qu'elles n'en soient pas

ientale,
 ninan &
 Province
 ne petite
 du Ris.
 s Tenan
 i la Chi-
 e du Sud
 & la Met
 , dont le
 presque
 sa partie
 du côté
 ne Baye,
 s qui de-
 elle pro-
 is. Il y a
 le bétail,
 vince, &
 verneur.
 angulai-
 Domea
 de l'Est;
 separe de
 e Provin-
 k uni. El-
 l y a auf-
 pêcheurs
 Province
 üest, &
 aussi un
 n Ris &
 de la pé-
 ur toutes
 l'Est, est
 inchine,
 &

si bien fournies les unes que les autres, à cause de la différence du terroir.

Ce païs produit de son propre crû tout ce qui est nécessaire pour la vie de l'homme. Ils n'ont guere besoin de manger des racines, ayant une si grande quantité de ris; ils ont néanmoins pour diversifier des Yames & des Patates, qui réussiroient aussi-bien ici qu'en aucun autre endroit du monde, si ceux du païs avoient l'industrie de les cultiver.

Le païs est par tout couvert d'herbes d'une sorte ou d'autre, mais les endroits qui sont secs & arides, ont le même sort que les autres païs secs qui se trouvent entre les Tropiques, qui est d'être couverts de pourpier, qui devenant sauvage, est extrêmement pernicieux à toutes les autres herbes ou plantes, qui sont encore tendres; & ceux du païs ont la peine de l'arracher de leurs champs ou de leurs jardins, quoi que d'ailleurs il soit extrêmement doux, & qu'il puisse faire une fort bonne salade dans un païs chaud.

Il y a une sorte d'herbe fort commune dans ce païs, qui croît dans les étangs, & flotte sur la surface de l'eau. Elle a des feuilles vertes, étroites, longues & épaisses. Ceux du païs en font beaucoup de cas, & en mangent à foison. Ils prétendent qu'elle est fort saine, & ajoutent qu'elle est bonne à chasser le venin. Ce païs produit plusieurs autres sortes d'herbes sauvages, & les jardins sont assez bien fournis de celles qui sont les plus saines & les meilleures. On y trouve sur tout quantité d'oignons, dont le païs produit une grande abondance.

Le Plantain & les Bananes viennent aussi heureusement ici qu'en aucun autre endroit; mais on ne les y regarde que comme des fruits, & l'on ne s'en sert pas pour du pain, comme

on
tre
tres
sent
arbi
Cot
nen
que
mor
Mûr
nom
d'O
que
est a
Cam
Gran
mors
Le
ne ce
& ép
l'amb
ble,
d'Or
gouvé
de me
ger h
tes,
ont la
Le
n'étar
Il est
peut
aussi
cede
qu'il
ceux
est ca
cette

On fait en divers endroits de l'Amerique. Outre ces fruits-là il y en a encore de plusieurs autres sortes qui sont excellens, soit qu'ils poussent hors de terre, ou qu'ils viennent sur des arbres. Ceux qui poussent hors de terre sont les Courges, les Melons, &c. Et ceux qui viennent sur les arbres sont les pommes de pin, quelque peu de Mangos, les Oranges, les Limons, les Noix de Coco & de Guava, les Mûres, le Betel, qu'on estime tant; le fruit nommé Lichea, &c. Il y a plusieurs sortes d'Oranges, dont deux sont plus excellentes que toutes les autres. L'une de ces deux sortes est appelée Cam-chain, & l'autre Cam-quit. Cam en langage Tonquinois, signifie une Orange; mais j'ignore la signification des mots chain & quit, qui servent de distinction.

Le Cam-chain est une grosse Orange, d'une couleur jaunâtre. La peau en est assez rude & épaisse, & le dedans est jaune comme de l'ambre. Elle a une odeur extrêmement agreable, & le goût en est très-délicieux. Cette sorte d'Orange est la meilleure que j'aye jamais goûtée de ma vie. Je ne étois pas qu'il y en ait de meilleures au monde. Chacun en peut manger hardiment; car elles sont si peu mal-faisantes, qu'on ne les défend pas même à ceux qui ont la fièvre, ou quelque autre maladie.

Le Cam-quit est un fruit rond & fort petit, n'étant pas la moitié aussi gros que le premier. Il est d'une couleur rouge enfoncée, ayant une peau fort douce & fort déliée. Le dedans est aussi extrêmement rouge, & d'un goût qui ne cede en rien au Cam-chain; mais on assure qu'il est fort mal sain, sur tout à l'égard de ceux qui sont sujets à des flux de ventre. Car il est capable d'augmenter, & même de causer cette maladie. Ces deux sortes d'Oranges se

trouvent ici en grande abondance , & à fort bon marché. Leur saison est depuis Octobre jusqu'à Février ; mais alors les Cam-chains deviennent plus rouges , & leur peau devient aussi plus mince. On n'estime guere les autres sortes d'Oranges.

Les Limons de Tonquin sont les plus gros que j'aye jamais vûs. Ils sont communément de la grosseur d'un Citron ordinaire ; mais beaucoup plus ronds ; quand ils sont meurs , ils ont la peau extrêmement mince & douce , & d'un jaune pâle. Ils ont prodigieusement du jus ; mais ils n'ont pas un goût si vif , ni si piquant que ceux des Indes Occidentales.

Les noix de Coco & de Guava , viennent ici parfaitement bien ; mais on n'y en trouve pas beaucoup des dernières.

Le Betel de Tonquin est estimé le meilleur des Indes ; on y en trouve une grande quantité. C'est lors qu'il est jeune , verd & tendre , qu'on en fait le plus de cas , parce qu'alors il a plus de jus. On en fait de même à Mindanao ; mais dans les autres endroits des Indes Orientales , on le mâche ordinairement lors qu'il est dur & sec.

Le Lichea est une autre sorte de fruit fort délicat. Il est de la grosseur d'une petite poire , un peu ovale , & d'une couleur rougeâtre , ayant la peau assez épaisse & rude ; le dedans blanc , renfermant un gros noyau noir de la figure d'une sève.

Le país est plein de bois dans quelques endroits ; mais la plate campagne est toute de prez pleins d'herbes , ou de champs semez de riz. Elle est seulement entourée de quelques petits bois répandus tout le long du plat país d'une maniere fort agreable. Les arbres dans les bois sont de differente sorte , & la plupart

inc
pou
on
bon
C
lenu
fair
ven
effe
gran
ce p
cabi
Celu
tain
plat
de
quoi
país.
sent
nes ;
quan
à ma
les a
ge po
laiffe
porte
dât a
cepte
glois
tent-
Il
de r
il est
On e
abon
favor
& l'a
qui e

inconnus dans ces païs. Il y a de très-bon bois pour bâtir, soit des Vaisseaux ou des maisons; on en peut même tirer pour faire d'assez bons mâts.

On y trouve un arbre que ceux du païs appellent Pone, dont on se sert principalement à faire des cabinets & autres ouvrages, qui doivent être vernis. C'est une espece de bois doux, assez semblable au sapin, mais non pas d'un si grand usage. Il croît encore un autre arbre dans ce païs, qui porte le vernis dont on couvre les cabinets, & autres jolies pieces de cette sorte. Celui-ci vient en grande quantité dans de certains endroits; mais particulièrement dans la plate campagne. Il y a aussi un grand nombre de Mûriers pour nourrir les vers à soie, en quoi consiste principalement le commerce du païs. Les feuilles des vieux arbres ne nourrissent pas si bien les vers à soie que celles des jeunes; c'est pourquoi ils en élèvent une grande quantité de jeunes tous les ans pour leur donner à manger, & lors que la saison est passée, ils les arrachent, & en plantent encore davantage pour l'année suivante. Ainsi ceux du païs ne laissent jamais venir ces arbres assez grands pour porter du fruit. Je n'ai pas ouï dire qu'on gardât aucun Mûrier pour manger, si vous en exceptez quelques-uns que nos Marchands Anglois ont élèvez à Hean, & encore ne portent-ils qu'un très-petit fruit assez méchant.

Il y a dans ce Royaume une grande quantité de ris, particulièrement dans le bas païs, où il est engraisé par le débordement des rivieres. On en fait deux récoltes par an, & même fort abondantes, si les pluies & les inondations sont favorables. L'une de ces récoltes se fait en Mai, & l'autre en Novembre, & quoi que le païs qui est bas se trouve quelquefois inondé dans le

tems de la moisson, elle ne pourrit pas pour cela; mais on l'amasse telle qu'elle est, & on la porte toute trempée à la maison dans les Canots, ou après l'avoir bien liée en petites bottes, on la pend pour la faire secher. Ils s'en servent au lieu de blé, & comme le pais en produit une grande abondance, les habitans ne vivent presque d'autre chose.

Les animaux de ce pais sont les Elephans, Chevaux, Buffes, Taureaux, Chevres, Daims, Cerfs, quelques Brebis pour le Roi, les Pourceaux, Chiens, Chats, Lezards, Serpens, Scorpions, Crapaux, Grenouilles, &c. Le pais est si peuplé qu'ils n'ont que très-peu de Cerfs ou de bêtes à poil pour la chasse, à moins que ce ne soit dans les endroits les plus reculez du Royaume. Mais ils ont une grande quantité d'oiseaux tant privez que sauvages. Les privez ou domestiques sont les coqs, poules, canards en grand nombre, & de la même sorte que les nôtres. On bâtit de petites maisons aux Canards afin qu'ils y aillent pondre leurs œufs, on les y enferme tous les soirs, & on les en laisse sortir le matin. Il y a aussi quelques Oies, Perroquets, Perdrix, Perruches, Tourterelles, &c. avec plusieurs sortes de petits Oiseaux. Les sauvages sont les Canards, Poules d'eau, Sarcelles, Herons, Pelicans; ceux qui vivent d'écrevisses, (dont je parlerai dans la description de la Baye de Campêche) & autres petits Oiseaux de riviere. Le nombre des Canards, Poules d'eau & Sarcelles, est innombrable. Ces Oiseaux viennent ici chercher à manger aux mois de Mai, de Juin & de Juillet; & alors ils ne volent que par couples; mais depuis Octobre jusqu'à Mars vous en verrez de grandes troupes ensemble, qui couvrent le pais qui est bas & marécageux. Je n'ai jamais vu en

aucu
si non
& cr
dois
ment
Mais
ne le
côte
Les f
les f
ont b
viro
re au
& ils
let,
qu'à
abat
que
plu
pren
O
espec
quan
font
& de
mier
re,
& de
qui s
tir d
& de
puis
Elles
deux
les,
qu'el
force
à ret

A T O U R D U M O N D E .

aucun endroit des volées d'oiseaux si grandes & si-nombreuses. Ils sont extrêmement farouches & craintifs depuis que les Anglois & les Hollandois se sont établis dans le païs : Car presentement les Originaires les tirent aussi-bien qu'eux. Mais avant qu'ils y vinsent, les Tonquinois ne les prenoient qu'avec des filets, & cette coutume n'est pas encore tout-à-fait abolie. Les filets dont ils se servent sont quarez ; & ils les font plus ou moins grands selon qu'ils en ont besoin. Ils plantent deux pieux hauts d'environ dix ou onze pieds tout droitz dans la terre auprès de l'étang où les Canards se rendent, & ils attachent une corde à un des côtez du filet, qui s'étend depuis le bout d'un pieu jusqu'à l'autre, d'où l'autre côté du filet pend abatu vers la terre ; de sorte que le soir lors que les Canards volent vers l'étang, il y en a plusieurs qui donnent dans ces filets, & s'y prennent.

On voit dans le Royaume de Tonquin une espece de Locustes ou Sauterelles, dans une quantité prodigieuse. Ces sortes d'animaux sont à peu près de la grosseur du bout du doigt, & de sa longueur, à le prendre depuis la premiere jointure. Elles se nourrissent dans la terre, particulièrement aux bords des rivières, & dans les fossez qui se trouvent dans les païs qui sont bas. Vous les voyez premierement sortir de la terre par troupes, aux mois de Janvier & de Février, qui est le tems de les prendre, puis qu'elles ne paroissent que dans ce tems-là. Elles ont alors une couleur blanchâtre avec deux petites aîles, semblables à celles des abeilles, & ne sont pas plutôrt sorties de la terre qu'elles prennent leur vol ; mais soit manque de force ou d'habitude, elles ne tardent guere à retomber à terre. Celles qui s'efforcent de

voler au-delà de la riviere, tombent ordinairement dans l'eau, où elles se noyent, ou deviennent la proie des poissons, ou bien elles sont emportées dans la mer pour y être dévorées. Mais les habitans du pais font garde auprès des rivieres pendant ces deux mois, & ils en prennent une grande quantité, les écumant de dessus l'eau avec de petits filets. Ils les mangent fraiches, après les avoir fait griller sur les charbons, ou bien ils les salent pour les garder. Elles sont grasses & succulentes, également estimées par les pauvres & par les riches, comme une viande bonne & saine, soit qu'elles soient fraiches ou salées.

Les rivieres & les étangs sont fournis de plusieurs sortes d'excellent poisson, sans parler de la quantité de Grenouilles qu'ils prennent à la ligne, & dont les Tonquinois font un très-grand cas. La mer contribuë aussi beaucoup à la subsistance du pauvre peuple, en leur fournissant un prodigieux nombre de poissons, qui viennent en foule sur ces côtes dans leur saison, & que l'on préfere ordinairement aux poissons de riviere. On en compte de diverses sortes, outre les Tortuës de mer qui viennent aussi dans leur saison sur les côtes, pour y poser leurs œufs dans les sables. Il y a aussi une grande quantité d'Ecrevices de mer, aussi-bien que de riviere, & d'autres poissons à écailles, comme de petites Ecrevices, des Chevretes, &c. Il y a ici une sorte de petit poisson qui ressemble beaucoup à un Anchois par sa figure, aussi-bien que par sa longueur, & qui est fort bon salé. On y trouve encore d'autres sortes de petits poissons, dont j'ignore les noms. Une de ces sortes-là vient en troupe sur le rivage, & les pêcheurs en prennent une si grande quantité, qu'ils en chargent leurs

bâtes
filets
porte
les p
Le
dont
moin
pais.
Chev
une e
de se
ché.
rend
il y a
que lo
quoi
après
cet ét
en un
le jus
pour
après
est for
gens n
un peu
soit p
contra
peu ac
leur br
Il est
sert co
non-se
aussi pa
nous a
le poi
ce que
quoi qu
connoi

AUTOUR DU MONDE.

33

bâteaux. Ils prennent parmi ceux-là dans leurs filets un grand nombre de Chevretes, qu'ils portent à terre, mêlées ensemble, tels qu'ils les prennent, afin d'en faire du Balachaun.

Le Balachaun est une certaine composition, dont le goût est extrêmement fort, c'est néanmoins un mets très-délicat pour les habitans du pays. Pour le faire ils mettent un mélange de Chevrettes & d'autres petits poissons, dans une espece de petite Saumeure, faite d'eau & de sel, & tenue dans un pot de terre bien bouché. Comme la Saumeure est foible, aussi ne rend-elle pas les poissons durs & fermes, & il y a apparence qu'on le fait exprès, parce que les poissons ne sont pas vuidez. C'est pourquoy ils se mettent en pâte en peu de tems, & après qu'ils ont demeuré assez long-tems en cet état de sorte que le poisson s'est changé en une espece de bouillie, alors ils en tirent le jus dans de nouvelles terrines, & le gardent pour leur usage. La pâte du poisson qui reste après cela s'appelle Balachaun, & le jus qui en est sorti est nommé Nuke-mum. Les pauvres gens mangent le Balachaun avec leur ris. Il sent un peu le rance, quoi que d'ailleurs le goût n'en soit pas tout-à-fait desagréable; mais qu'au contraire il paroisse assez bon dès qu'on l'a un peu accoustumé. Le Nuke-mum est d'une couleur brune pâle tirant sur le gris, & fort claire. Il est aussi d'un très-bon goût, & l'on s'en sert comme d'une bonne sauce pour la volaille, non-seulement parmi les gens du pays, mais aussi parmi les Européens, qui l'égalent à ce que nous appellons Soy. J'ai même vu dite que le poisson entre dans la composition du Soy; ce que le goût rend extrêmement probable, quoi que j'aye appris d'un Gentilhomme de ma connoissance, qui connoissoit fort particulie-

sement une personne qui va souvent de Tonquin au Japon, d'où vient le véritable Soy, qu'on ne le faisoit d'autre chose que de froment & d'une sorte de fèves, mêlez avec de l'eau & du sel.

Leur maniere de pêcher differe très-peu de la nôtre. Dans les rivières ils prennent quelques-uns de leurs poissons à la ligne ou à l'hameçon, & les autres avec des filets de différentes sortes. Ils mettent leurs filets à l'embouchure des rivières, contre le courant de l'eau ou de la marée. Ceux-ci ont deux grandes ailes, qui s'ouvrent de chaque côté à l'entrée du filet, pour y conduire les poissons; de sorte que passant par un cou assez étroit, ils sont pris dans une espèce de sac qui se trouve au bout.

Dans les endroits où l'embouchure de la rivière est si large que les ailes du filet ne peuvent pas atteindre d'un rivage à l'autre, comme cela arrive particulièrement à Batsha, ils y suppléent avec de petites cannes qu'ils plantent toutes droites, l'une auprès de l'autre, en droite ligne, & lors que la marée coule avec rapidité, (& c'est dans ce tems-là que les poissons retournent le plus) les cannes qui sont des deux côtés de la rivière font un tel bruit, en se heurtant les unes contre les autres, que les poissons en étant tout effrayez, se retirent vers le filet dans le milieu de la rivière. Ils ont aussi des filets plus haut dans la rivière, qui sont quarez comme un grand linceul. Cette dernière sorte a deux grandes perches qui se croient l'une l'autre. Une longue corde est attachée à l'endroit où elles se croient; de sorte que le filet suspendu à leurs quatre bouts, pend en bas en forme de sac. Pour s'en servir commodement on enfonce bien ferme dans la rivière une grosse barre, qui sort huit ou dix pieds au dessus de l'eau au

haut
ench
man
bou
le f
cord
faire
rivie
& q
sus,
à l'a
filer
une
niere
gran
pour
Da
Man
mais
avec
épais
mon
ceux
à un
Or
dans
dans
la sen
Villa
par o
me V
main
font
chair
cipale
des g
d'y t
tienne

AUTOUR DU MONDE.

35

haut de cette barre il y a une mortaise où l'on enchasse une longue perche, qui le traverse en maniere de fleau de balance; au plus pesant bout de laquelle on attache la corde qui tient le filet, & à l'autre bout ils mettent une autre corde pour retirer le filet quand il est nécessaire. Les pêcheurs le font aller au fond de la riviere avec des pierres, dont ils le chargent, & quand quelque poisson vient à passer dessus, il y en a un qui prend vite la corde qui est à l'autre bout du traversier, & tire par-là le filet & les poissons hors de l'eau. Ils prennent une grande quantité de poissons de cette maniere. Ils se servent aussi quelquefois de ces grands filets qui se croisent, & qui balayent tout ainsi dire toute la riviere.

Dans les étangs, tels que sont ceux que les Mandarins ont ordinairement auprès de leurs maisons, on entre dedans & on trouble l'eau avec les pieds, jusqu'à ce qu'elle soit toute épaisse & bourbeuse, & lors que les poissons montent sur la surface de l'eau, ils prennent ceux qu'ils veulent avec un petit filet, attaché à un cercle au bout d'une perche.

On trouve de toutes ces sortes de provisions dans les marchez qui se tiennent regulierement dans tout le Royaume de Tonquin, une fois la semaine, dans le voisinage de quatre ou cinq Villages, dans chacun desquels ils se tiennent par ordre successivement; de sorte que le même Village n'a son Marché que cinq ou six semaines après la tenuë du dernier. Ces Marchez sont infiniment mieux fournis de ris que de chair ou de poisson. Aussi le ris fait-il la principale nourriture du pais, & particulièrement des gens pauvres. On ne laisse pas néanmoins d'y trouver même dans les Marchez qui se tiennent à la campagne, du porc, grand nom-

bre de cochons de lait, des canards, des poules, quantité d'œufs, du gros & du petit poisson, du Balachaun, & du Nuxe-mum, frais ou salé, & toute sorte d'herbes, de racines & de fruits. Mais on trouve à Cachao, où il y a Marché tous les jours, outre les provisions dont nous venons de parler, de la chair de Bœuf, de buffe, de chèvre, de cheval, de chat & de chien (à ce qu'on m'a dit) & des sauterelles.

Les Tonquinois aprêtent leurs viandes avec beaucoup de propreté, & leur donnent un goût fort savoureux; ce qu'ils font de plusieurs manières toutes inconnuës en Europe; mais ils ont quantité de ragoûts qui seroient assurément soulever le cœur à un Etranger, & qu'ils trouvent eux-mêmes bien délicats, par exemple ils en font un de porc cru, qui est fort commun & à fort bon marché. Ce n'est autre chose que du porc coupé bien menu, où le gras & le maigre sont mêlez ensemble; ce qui étant ensuite mis en bouletes, & roulé comme des saucisses, est pressé jusqu'à ce qu'il soit bien dur, après quoi on l'enveloppe dans un linge bien blanc, & on le sert à table sans autre façon. Le bœuf cru est un autre ragoût que l'on estime beaucoup à Cachao. Lorsqu'ils tuent un bœuf, ils en brûlent le poil, comme nous brûlons les cochons en Angleterre; après quoi ils les ouvrent, & pendant que la chair est encore chaude, ils en coupent de grandes tranches du maigre, & les mettent dans le vinaigre le plus fort qu'ils peuvent trouver, où ils les laissent trois ou quatre heures, ou même davantage, jusqu'à ce qu'elles soient assez amolies; & alors sans autre façon ils les tirent & les mangent avec un plaisir singulier. Pour ce qui est des chevaux, je ne sai s'ils les tuent à dessein de les

vend
lors
qu'il
soit
Galle
cablé
venu
soûte
Je p
plus

On
au m
que c
phan
sent r
quand
lesse o
lepha
si farc
prend
bre de
vient
en em
pe on
Mand
chats
bouch
me pa
je l'ai
font
noüill
fraich
autres
ple fa
dant à
ou nor
ris bo
lard.

AUTOUR DU MONDE.

377

vendre à la boucherie, ou s'ils le font seulement lors qu'ils voyent qu'il n'y a pas d'apparence qu'ils puissent vivre; comme j'ai vû qu'on faisoit à l'égard des bœufs dans le Royaume de Galice en Europe: où, lors que le bétail est accablé par le travail & la fatigue, & qu'il est devenu si pauvre & si maigre qu'il ne sauroit se soutenir, ils le tuent & l'envoient au marché. Je puis bien dire que je n'ai jamais mangé de plus méchant bœuf qu'à la Coruna.

On porte très-souvent de la chair de cheval au marché de Cachao, & on l'estime autant que celle de bœuf. Ils mangent aussi des Elephans, & la trompe de cet animal est un present fort agreable à une personne de qualité, quand même l'Elephant seroit mort de vieillesse ou de maladie. Car il y a ici très-peu d'Elephans sauvages, & ceux qu'on y trouve sont si farouches, qu'on a bien de la peine à les prendre. Mais le Roi en ayant un grand nombre de privez, lors qu'il y en a quelqu'un qui vient à mourir, on le donne aux pauvres, qui en emportent d'abord la chair; pour la trompe on la coupe en pieces, & on la presente aux Mandarins. Pour ce qui est des chiens & des chats, on les tue à dessein de les vendre à la boucherie, & la chair en est fort estimée, même par ceux de la premiere qualité, ainsi que je l'ai appris de personnes dignes de foi. Ils font aussi beaucoup de cas des grosses grenouilles jaunes, sur tout lors qu'elles sortent fraîchement de l'étrang. Ils ont encore plusieurs autres mets exquis de cette nature, dont le peuple fait négoce dans tous les Villages en les vendant à toute heure, qu'il soit jour de marché, ou non. Leurs mets les plus communs après le ris bouilli, sont quelques petits morceaux de lard, dont ils enfilent cinq ou six ensemble,

qu'ils mettent ensuite à une petite broche pour les faire rôtir. On trouve aussi dans les Marchés, & chaque jour dans les Villages, certaines femmes assises dans les rues avec un petit pot sur un feu fort médiocre, plein de Chau, comme ils l'appellent, qui est une sorte de Thé ordinaire, d'un brun rougeâtre, & c'est-là ce qu'ils boivent ordinairement.

Le Royaume de Tonquin est généralement assez sain; sur tout dans les tems secs, où il est aussi fort agréable; car à Tonquin & dans tous les pays qui se trouvent entre les deux Tropiques, on distingue les saisons en seches & humides ou pluvieuses, avec autant de justesse qu'on les distingue dans les autres pays en Hiver & Eté. Mais comme le changement de l'Eté en Hiver & de l'Hiver en Eté, n'arrive pas tout-à-coup; mais qu'il se trouve entre-deux les saisons du Printems & de l'Automne, qui participent un peu de l'un & de l'autre, on voit aussi sur la fin de la saison seche, de tems en tems de petites pluies, qui précèdent les mois où elles regnent avec une violence extrême: de même qu'à la fin de ce mauvais tems, il fait d'assez beaux jours qui conduisent à la grande chaleur. Les saisons sont généralement fort semblables dans le même tems de l'année, dans tous les endroits de la Zone Torride, qui sont du même côté de l'Equateur; mais à deux ou trois degrez de chaque côté, le tems est plus mêlé, & plus inconstant, (quoi qu'il approche de l'humidité extrême) & souvent même il est contraire au tems qu'il fait alors du même côté de l'Equateur, plus avant vers le Tropique; de sorte que lors que le tems humide ou pluvieux regne dans les parties Septentrionales de la Zone Torride, il peut néanmoins faire un tems sec & chaud, à deux ou trois degrez au Nord

de la
latitud
par ra
païs c
peut
chaud
toutes
qui na
liere d
ourte
de ou
que la
dentah
tales,
extrém
mainte
tant d
y souf
dans la
à cela
Cepen
ces enc
ques,
neralen
ceux q
O'est
droits
dentale
ces par
piques
cultere
d'eux,
tir que
pluseu
nent pa
du païs
piques
plus de

de la Ligne. On peut dire la même chose des latitudes & des saisons opposées. Je dis ceci par rapport à l'humidité ou à la secheresse des païs qui sont dans la Zone Torride; mais il peut aussi être généralement vrai à l'égard du chaud ou du froid qu'il y fait. Car à l'égard de toutes ces qualitez, il y a aussi une difference qui naît de la constitution ou situation particulière du païs, ou d'autres causes accidentelles; outre celle qui dépend de leur différente latitude ou position à l'égard du Soleil. C'est aussi que la Baye de Campêche dans les Indes Occidentales, & celle de Bengala dans les Orientales, qui ont à peu près la même latitude, sont extrêmement chaudes & humides. De dite maintenant si cela vient de leur situation, étant dans un païs fort bas, ou si les brises qui y souffent rarement ou foiblement, comme dans la plûpart des Bayes, ne contribuent pas à cela, c'est ce que je laisse à juger aux autres. Cependant si on prend garde à la latitude de ces endroits là, se trouvant auprès des Tropiques, ils doivent par cette seule raison être généralement plus sujets aux grandes chaleurs que ceux qui sont auprès de l'Equateur.

C'est ce que j'ai éprouvé dans plusieurs endroits des Indes Orientales, aussi bien qu'Occidentales, qui ont une pareille latitude: Là où ces parties du monde qui sont auprès des Tropiques sont toujours les plus chaudes, particulièrement à trois ou quatre degrez auprès d'eux; où la chaleur se fait beaucoup plus sentir que sous la Ligne même. On en peut donner plusieurs raisons, sans parler de celles qui viennent par accident de la constitution particulière du païs, des vents qui regnent auprès des Tropiques & semblables. Car le jour n'a jamais plus de douze heures sous l'Equateur, & la

nuit est toujours de la même longueur. Mais le plus long jour a près de treize heures & demie sous les Tropiques; de sorte que cela prenant une heure & demie de la nuit; la longueur du jour & la courte durée de la nuit, font ensemble une différence de trois heures; ce qui est très-considérable. Outre que dans ces endroits qui sont à trois degrez des Tropiques, ou à la latitude de vingt degrez au Nord, le Soleil vient dans deux ou trois degrez du Zenith, au commencement de Mai, & ayant passé le Zenith, il ne va pas plus de deux ou trois degrez au-delà, avant qu'il revienne & qu'il repasse encore une fois le Zenith; de sorte que les habitans ont, pour ainsi dire, le Soleil sur leur tête, depuis le commencement de Mai jusqu'à la fin de Juillet. Au lieu que quand le Soleil vient sous la Ligne dans Mars ou Septembre, il passe d'abord vers le Nord ou le Sud, & il ne demeure pas vingt jours à passer depuis trois degrez d'un côté jusqu'à trois degrez de l'autre côté de la Ligne; de sorte qu'à cause du peu de séjour qu'il y fait, la chaleur ne peut pas être égale à celle d'auprès des Tropiques, où il continuë si long-tems d'être vertical à leur Midi, & où il demeure beaucoup plus long-tems sur l'horison chaque jour particulier, qui se trouve suivi d'une nuit plus courte que n'est celle de sous la Ligne.

Mais pour revenir à Tonquin il y fait une chaleur excessive durant les mois humides, particulièrement lors que le Soleil peut se dégager des nuëes & les pénétrer, & alors le vent ne s'y fait sentir que médiocrement. J'ai ouï dire à une personne qui y avoit demeuré plusieurs années, qu'elle croyoit que c'étoit l'endroit le plus chaud qu'elle eût jamais vû, quoi qu'elle eût été en plusieurs autres parties des

Indes
n'en s
j'aye
Torrid
pendan
même
comme
ement
où les
quelqu
tre deu
ces plu
de quel
siderabl
fin de

Ces p
manque
ces pais
alors qu
est si gé
tant soit
déborde
mystere
gènes &
la cause
noir des
ou de je
mens do
les pais
comme
vient de
endant
ne qui v
le tems
avec cel
parties d
trouvera
rieux à

AUTOUR DU MONDE.

Indes. Et pour ce qui regarde les pluies, ils n'en font pas les moins partagez, quoi que j'aye trouvé d'autres endroits dans la Zone Torride qui en ont encore davantage, & cependant ils sont dans la même latitude, & du même côté de l'Equateur. La saison humide commence ici à la fin d'Avril, ou au commencement de Mai, & dure jusqu'à la fin d'Août, où les pluies sont extrêmement violentes, quelques-unes durent plusieurs heures, & d'autre deux ou trois jours de suite. Cependant ces pluies ne laissent pas d'être accompagnées de quelques intervalles de beau tems assez considérables, sur tout au commencement ou à la fin de la saison.

Ces pluies-là causent ces inondations, qui ne manquent jamais de revenir tous les ans dans ces païs qui sont entre les Tropiques; & c'est alors que toutes les rivières se débordent. Cela est si généralement connu de tous ceux qui ont tant soit peu fréquenté la Zone Torride, que le débordement du Nil n'est présentement plus un mystère, quoi que les Anciens ayent donné le gêne & la torture à leur esprit, pour en trouver la cause, & qu'ils se soient imaginez qu'il venoit des neiges fonduës, ou du vent Etesias, ou de je ne sai quoi d'autre. Car ces débordemens doivent necessairement se décharger dans les païs bas qu'ils trouvent dans leur chemin, comme est l'Egypte par raport au Nil, qui vient de fort loin dans la Zone Torride, descendant de la haute Ethiopie. Et toute personne qui voudra se donner la peine de comparer le tems où arrivent les inondations d'Egypte avec celui où elles se font dans quelqu'une des parties de la Zone Torride où passe le Nil, elle trouvera que celui d'Egypte est autant postérieur à l'autre, qu'on peut raisonnablement

concevoir qu'il faut du tems aux eaux qui croissent tous les jours, pour parcourir une si grande étendue de país. Ils auroient tout aussi bien pû crier au Miracle à l'égard de toute autre riviere qui vient d'un peu loin dans la Zone Torride; mais ne connoissant que la Zone temperée Septentrionale, & le Nil étant la seule grande riviere que l'on scût qui venoit d'un país fort éloigné, & situé auprès de la Ligne; ils ne pûrent que prendre ce seul fleuve pour le sujet de leurs recherches. Cependant le même effet doit être produit par chaque grande riviere qui coulera de la Zone Torride dans la Zone temperée Meridionale. Et pour ce qui est de la Zone Torride, les inondations annuelles & leurs causes n'y sont pas moins connus que les rivieres mêmes.

Mais il arrive particulièrement en Amerique dans la riviere de Campêche, Rio grande, & quelques autres, que ces inondations sont de grands ravages. Elles emportent quelquefois des arbres d'une grosseur incroyable, & ne manquent pas de revenir regulierement dans la même saison de l'année. C'est ce que j'ai remarqué de la riviere d'Ylo sur les côtes du Perou dans mon premier Ouvrage, p. 104. Mais elle differe des inondations d'Egypte en ce qu'outre que cette riviere est dans la Zone Torride, elle se trouve aussi dans la latitude du Sud, & qu'ainsi elle se déborde dans une saison de l'année toute contraire, savoir lors que le Soleil étant dans les signes du Sud, produit les pluies & les inondations dans ce côté de la Ligne.

Mais pour revenir de cette digression, le tems est beaucoup plus moderé à Tonquin dans le mois d'Août, par rapport à la chaleur ou à l'humidité, quoi qu'il y fasse quelques grosses pluies, & est encore plus temperée en Se-

tembre
mauvais
arrive d
nommen
lentes r
sont. si
siquent
la peur
bre; ap
dre des
prochai
Les T
billons;
aux moi
Ils vien
change.
toujour
sercin
rez. Ces
de ce ter
de devie
ces tout
nuée au
l'horison
d'une co
encore s
ques à
couleur
nube est
quelque
Ibn vien
voir av
coup sur
avec im
maniere
moins.
coups de
quens éc

ptembre & en Octobre. Néanmoins le plus mauvais tems qu'il fasse pour les Matelots arrive dans un des trois mois que je viens de nommer ; car c'est alors qu'on attend ces violentes tempêtes apellées Typhons. Ces vents sont si terribles, que les Chinois qui y trafiquent ne veulent pas bouger du Port, pour la peur qu'ils en ont jusqu'au mois d'Octobre, après lequel il n'y a plus rien à craindre des violentes tempêtes, jusqu'à l'année prochaine.

Les Typhons sont une espece de violens tourbillons ; qui regnent sur les côtes de Tonquin aux mois de Juillet, d'Août, & de Septembre. Ils viennent ordinairement lors que la Lune change, ou devient pleine, & sont presque toujours précédés par un tems beau, clair & serain, accompagné de vents doux & moderez. Ces petits vents tournent du vent ordinaire de ce tems de l'année, qui est ici Sud-Ouest, & deviennent Nord & Nord-Est. Avant que ces tourbillons viennent il paroît une grosse nuée au Nord-Est, qui est fort noire auprès de l'horison ; mais vers la partie supérieure elle est d'une couleur rougeâtre enfoncée ; plus haut encore elle est plus brillante, & ensuite jusques à ses extrémités elle est pâle, & d'une couleur blanchâtre qui éblouit les yeux. Cette nuée est affreuse à voir & effrayante. On la voit quelquefois douze heures avant que le tourbillon vienne. Lors qu'elle commence à se mouvoir avec rapidité, vous pouvez attendre à coup sûr que le vent soufflera d'abord. Il se leve avec impetuosité & souffle au Nord-Est, d'une maniere terrible douze heures durant, plus ou moins. Il est aussi accompagné de terribles coups de tonnerres, avec de gros & de fréquens éclairs, & une pluie extraordinairement

violente. Lors que le vent commence de s'abatre, la pluie cesse aussi tout-à-coup, & le calme succede. Cela dure ainsi une heure plus ou moins; alors le vent venant à peu près Sud-Ouest, il souffle avec autant de violence de ce côté-là, & aussi long-tems qu'il a soufflé auparavant étant Nord-Est.

Les mois de Novembre & de Décembre sont extrêmement secs, chauds, sains & agreables. Janvier, Février & Mars sont assez secs; mais on y a alors des broiillards fort épais le matin, & quelquefois des pluyes froides. L'air est aussi bien froid dans ces trois mois, sur tout en Janvier & en Février, & en particulier lors que le vent est Nord-Est ou Nord-Nord-Est; mais je ne saurois dire si cela procede de ces pluyes d'où le vent vient, ou du pais par où il passe. Car j'ai observé d'ailleurs, que ces sortes de vents étoient plus froids quand ils venoient du Continent. Le mois d'Avril est censé modéré tant à l'égard du froid & du chaud, que par rapport à la secheresse ou à l'humidité.

Voilà quel est ordinairement l'état de leur année. Cependant ces différentes saisons ne sont pas si exactes dans leur retour, qu'il n'y ait quelquefois la difference d'un mois ou davantage. Et lors qu'elles reviennent, elles ne sont pas toujours semblables durant toute l'année. Car quelquefois les pluyes sont plus violentes & plus longues, & en d'autres tems elles sont plus modérées. Quelques années même elles ne sont pas suffisantes pour produire une récolte mediocre, ou bien elles viennent si à contre-tems, qu'elles gâtent tout le ris, ou du moins n'avancent que très-peu sa crûe; car toute l'agriculture de ce pais & des autres qui sont dans la Zone Torride, dépend de ces inondations annuelles; qui humectent & engraisent la

terre; d
plus sech
ris n'éta
ment de
mediocr
sequent
quer, un
roit subs
ses vois
vent dan
subsistan
du pabv
avoir du
vent la
point d'e
& meure
maniere
licre à ce
les autres
ticulierer
Coroman
souvent,
furieux,
pais-là s
coup mo
a pas là
graisser l
pend uni
nent hur
manquer
ils ne sa
tout. Ils
de pluyes
de suite,
ment. Il
trois ans
ge, laqu
gens peri

terre; de sorte que si la saison humide se trouve plus seche qu'à l'ordinaire, le país qui porte le ris n'étant pas bien détrempé par le débordement des rivières, la récolte ne sera que très-médiocre. Et le ris étant leur pain, & par conséquent le soutien de leur vie, s'il vient à manquer, un país aussi peuplé que celui-là ne sauroit subsister, à moins qu'il ne soit secouru par ses voisins. Mais lors que les habitans se trouvent dans la dure nécessité de pourvoir à leur subsistance par le moyen de la mer, plusieurs du pauvre peuple vendent leurs enfans pour avoir du pain, & par ce moyen là se conservent la vie, pendant que d'autres qui n'ont point d'enfans à vendre deviennent affamez, & meurent misérablement dans les ruës. Cette maniere de vendre les enfans n'est pas particulière à ce seul Royaume; elle est ordinaire dans les autres endroits des Indes Occidentales, particulièrement sur les côtes de Malabar & de Coromandel. La famine y vient beaucoup plus souvent, & y fait quelquefois des ravages si furieux, qu'ils passent toute creance. Car ces país-là sont généralement fort secs, & beaucoup moins fertiles en ris qu'à Tonquin. Il n'y a pas là non plus de grandes rivières pour engraisser la terre. Ainsi comme leur récolte dépend uniquement des saisons où les pluies viennent humecter la terre, lors que ces saisons manquent, comme cela arrive très-souvent, ils ne sauroient alors avoir aucune récolte du tout. Ils n'ont quelquefois que peu ou point de pluies, pendant des trois ou quatre années de suite, & ils périssent tous alors misérablement. Il arriva une semblable famine deux ou trois ans avant que j'allasse au Fort saint George, laquelle fut si cruelle que des milliers de gens périssoient de misere, & heureux ceux qui

pouvoient tenir, jusqu'à ce qu'ils pussent acheter quelques Villes maritimes habitées des Européens pour se vendre à eux, quoi qu'ils fussent sûrs d'être transportez à l'instant hors de leur propre pais. Mais la famine ne fait jamais un si grand degar à Tonquin, & on ne sautoit véritablement donner le nom de famine à la plus grande cherté qu'il puisse y arriver. Car il y a du ris dans les tems même les plus misérables, & c'est plutôt par pauvreté que tant de gens perissent ou vendent leurs enfans, que pour autre chose, car ils trouveroient assez de ris s'ils avoient de l'argent pour l'acheter; mais quand le ris est ainsi cher, toutes les autres provisions de bouche le sont aussi à proportion.

Il y a encore cette difference entre les pais de Malabar & de Coromandel, & celui de Tonquin, que plus ceux-là ont de l'eau, mieux ils s'en trouvent; au lieu qu'il peut arriver ici que les eaux seront trop grosses pour le bas pais, mais cela est rare. Lors néanmoins que cela arrive, ils font des digues pour retenir les rivieres, & ils creusent des fossez pour ecouler les eaux, & sécher le pais; mais souvent cela ne sert pas de grande chose lors que les Courans sont violens, & particulièrement s'ils viennent hors de leurs saisons. Car lorsque les inondations viennent dans la saison qui leur est propre, elles ne font aucun mal, encore qu'elles soient fort grandes & qu'elles couvrent tout le pais: elles causent au contraire un grand bien, parce que le limon qu'elles laissent engraisse extrêmement la terre; & après tout, quand même le pais bas seroit endommagé par ces débordemens, la campagne qui est plus élevée, étant naturellement sèche, elle n'en rapporte que mieux, & elle est comme d'un secours à l'au-

tre,
leures
dans l
ment
ne riv
rosier;
souffre
ou qu
effet le
me pa
convie
quefois
memen
se trou
particu
vent da
ce est
ne sont
des Va
leurs n
de Vai
fois, le
rir de
qui les
dans c
d'autres
tité pro
vaille à
ment a
pas à f
naireme
état de

tre, ce que celle-ci lui rend dans de meilleures saisons. Les pais bas ont cet avantage dans la saison seche, qu'on peut très-aisement faire des canaux de côté & d'autre d'une riviere, afin d'en tirer de l'eau pour l'arroser; de sorte qu'il arrive rarement qu'elle souffre beaucoup, soit que la saison soit seche ou qu'elle soit humide. Si on considere en effet le nombre de ses habitans, & l'extrême pauvreté de la plus grande partie, on conviendra qu'il ne sauroit qu'arriver ici quelquefois ce qui arrive dans tous les pais extrêmement peulez, savoir que les pauvres gens se trouvent souvent fort incommodez, & particulièrement les gens de métier qui vivent dans les grandes Villes; car le commerce est ici une chose fort casuelle, & les gens ne sont occupez qu'à propottion du nombre des Vaisseaux qui y viennent pour chercher leurs marchandises; & s'il n'y vient que peu de Vaisseaux, comme cela arrive quelquefois, les pauvres gens risquent alors de mourir de faim, faute de trouver de l'ouvrage qui les fasse vivre. Ce n'est pas seulement dans ce pais; mais encore dans beaucoup d'autres fertiles en Soies, qu'il y a une quantité prodigieuse de pauvre peuple, qui travaille à bon marché, & vit très-médiocrement avec un peu de ris; & si le ris n'étoit pas à fort bon marché comme il y est ordinairement, les pauvres gens ne seroient pas en état de fournir à leur subsistance.

CHAPITRE III.

Des habitans de Tonquin. Leur figure, dispositions, habileté, vêtements, bâtimens, villages, bois, fossés, canaux, & jardins. De Cachao la Capitale. Fours où ils mettent leurs hardes, & tout ce qu'ils ont, pour le garantir du feu. Autres précautions qu'ils prennent contre les incendies. Les rues de la Ville, le Palais du Roi, & les maisons du Comptoir Anglois & Hollandois. Mole artificiel au-dessus de la Ville, pour résister à la violence des inondations. Des Dames du païs, & des femmes du commun. Festins sur les tombeaux des morts, & Fêtes annuelles. Leur Betel & Arack, &c. Leur Religion, Idoles, Pagodes, Prêtres, Offrandes & Prières. Leur Langue & leur Doctrine. Leurs Arts mécaniques, métiers, manufactures, avantages & trafic.

LE Royaume de Tonquin est extrêmement peuplé, étant rempli d'un grand nombre de petites Villes ou de Villages. Les habitans sont en general d'une taille moyenne & bien faite. Ils sont d'une couleur basante comme les Indiens; mais je croi que c'est le teint le plus beau & le plus uni que j'aye jamais vû de cette sorte; car on peut s'apercevoir du moindre changement qui arrive sur le visage de quelques-uns d'eux, soit qu'ils pâlisent ou qu'ils rougisent à la vûe de quelque accident imprévu; ce que je n'ai jamais pû remarquer dans les autres Indiens. Ils ont generalement le visage plat & ovale. Leurs nez & leurs lèvres sont assez bien proportionnez, & avec cela agreables: Ils ont les cheveux noirs, longs, & fort épais, & ils les laissent pendre sur leurs épaules.

Leurs

Leur
ble d
otner
deme
ler. C
quatre
n'oser
aucun
ou qu
ils son
de se
Toute
de qu
tous e
qu'ils
tes, &
me qu
chiens
dents

Ils so
ingenie
qu'ils
la quan
tous ce
les ans
leurs p
ment p
vres, f
que le
ses qu
moins p
rive des
& les
ment le
font via
l'argent
de sorte
gez de

Leur

AUTOUR DU MONDE.

Leurs dents sont aussi noires qu'il leur est possible de les faire. Car jugeant que c'est un grand ornement, ils les teignent de cette couleur, & demeurent des deux ou trois jours à y travailler. C'est ce qu'ils font lors qu'ils ont douze à quatorze ans, tant garçons que filles, & ils n'osent prendre pendant le tems de l'opération aucune nourriture, excepté de l'eau, du chau, ou quelque autre chose de liquide, encore sont-ils fort sobres là-dessus, de peur comme je crois de s'empoisonner par la couleur, ou le fard. Toutes les personnes des deux sexes, & les gens de qualité aussi-bien que les pauvres, doivent tous être peints de cette manière. Ils disent qu'ils ressembleroient auement aux bêtes brutes, & que ce leur seroit une terrible ignominie que d'être semblables aux Elephans & aux chiens, à qui ils comparent ceux qui ont les dents blanches.

Ils sont en general adroits, agiles, actifs, & ingénieux, dans tous les Arts mécaniques qu'ils exercent. C'est ce qu'on peut voir par la quantité de soies fines qu'on y fait, & par tous ces Ouvrages curieux qu'on en tire en les ans. Ils sont aussi laborieux & diligents dans leurs professions; mais le pais étant extrêmement peuplé, il y en a beaucoup de fort pauvres, faute de trouver de quoi s'occuper; & quoi que le pais soit plein de soies, & d'autres choses qu'on pourroit travailler, ils ne font néanmoins pas grand chose, si ce n'est lors qu'il arrive des Vaisseaux étrangers. Car c'est l'argent & les autres choses qu'y portent particulièrement les Anglois & les Hollandois, qui les font vivre, parce que les Ouvriers n'ont pas de l'argent pour se mettre en train de travailler; de sorte que les Marchands Etrangers sont obligés de leur confier par avance de l'argent jus-

V O Y A G E

ques à la valeur, pour le moins, du tiers ou de la moitié de leurs marchandises; encote faut-il qu'ils le leur donnent deux ou trois mois ou plus avant que les ouvrages soient achevez, & qu'ils les leur ayent rendus. De maniere que n'ayant point de marchandises prêtes chez eux, jusqu'à ce qu'ils ayent reçu de l'argent des Marchands étrangers, les Vaisseaux qui y negocient doivent necessairement y séjourner pendant tout le tems qu'on travaille à leurs marchandises, ce qui dure ordinairement cinq ou six mois.

Les Tonquinois sont de très-bons domestiques, & je croi qu'ils sont les meilleurs des Indes. Car comme ils sont generalement adroits & dociles, aussi sont-ils fideles lors qu'on les a lottiez, & avec cela diligens & obeissans; cependant ils ont l'esprit timide & servile, à cause apparemment qu'ils vivent sous un gouvernement arbitraire. Ils souffrent le travail avec beaucoup de patience; mais ils sont extrêmement inquiets & abatus dans leurs maladies. Ils ont un grand defaut, qui est néanmoins extrêmement commun entr'eux, savoir le jeu. Ils y sont tous si attachez, serveurs & autres, que ni la crainte de leur Maître, ni quoi que ce soit d'autres, n'est capable de les en tirer, jusqu'à ce qu'ils ayent perdu tout ce qu'ils ont, même jusqu'à leurs propres habits; c'est un vice qui régné parmi les peuples de l'Orient, & fut tout parmi les Chinois, comme je l'ai remarqué dans le quinzième Chapitre de mon premier ouvrage. Et je puis ajouter ici que les Chinois que j'ai trouvez établis à Tonquin n'y étoient pas moins adonnez que les autres que j'ai vûs par tout ailleurs; car après qu'ils ont perdu leur argent, leurs biens & leurs habits, ils coucheront sur le jeu leurs

fen
cré
qu'
leur
te
Car
fut
hon
Ton
blan
Le
coto
tent
tané
porte
terre
ge &
le Re
dent
roit p
d'ajul
grand
leurs
medic
ment
Ouvr
leur t
peaux
& de
aussi v
du tou
espece
qui rie
jusques
nir leur
tes de
les port
Leurs a

AUTOUR DU MONDE.

51

femmes & leurs enfans, & enfin ils jouïeront à crédit, & engageront sur leur honneur ce qu'ils ont de plus cher au monde, c'est-à-dire leurs cheveux; & quoi qu'il leur en puisse cou-
 ter, on peut bien être sûr qu'ils les racheteront. Car un Chinois libre, tel que sont ceux qui ont
 fui de devant les Tartares, ne seroit pas moins honteux d'avoir des cheveux courts, qu'un
 Tonquinois pourroit l'être s'il avoit les dents blanches.

Les habits des Tonquinois sont de soye ou de coton. Le pauvre peuple & les soldats ne portent presque que des habits de coton teints en tané brun. Les gens riches & les Mandarins portent ordinairement du drap large d'Angle-
 terre, dont les principales couleurs sont le rouge & le vert. Lors qu'ils se présentent devant le Roi, ils portent de longues robes qui pen-
 dent jusques sur les talons; & personne n'ose-
 roit paroître devant lui sans avoir cette sorte d'ajustement. Les gens de qualité ont aussi de
 grands bonnets faits de la même étoffe que leurs longues robes, mais ceux d'une qualité
 médiocre, & les pauvres gens, vont ordinaire-
 ment tête nue. Néanmoins les Pêcheurs & les
 Ouvriers qui se trouvent le plus exposez par
 leur travail aux injures de l'air, ont des cha-
 peaux à large bord faits de roseaux, de paille,
 & de feuilles de Palmeto. Ces chapeaux sont
 aussi vuides que des aïs, & ils ne tiennent point
 du tout sur la tête; c'est pourquoy ils ont une
 espece de coliers ou d'attaches autour du cou,
 qui tiennent à leurs chapeaux, & qui venant
 jusques sous le menton, y sont noïées pour ten-
 nir leurs chapeaux fermes sur la tête. Ces sor-
 tes de chapeaux sont fort ordinaires, mais ils
 les portent rarement, excepté en tems de pluie.
 Leurs autres habits sont en fort petit nombre,

& de fort peu de prix. Ils se contentent pour l'ordinaire d'une paire de culotes déchirées, Quelques-uns ont une méchante jaquette ; mais ils n'ont ni chemise, ni bas, ni souliers.

Les bâtimens des Tonquinois sont très-peu de chose. Leurs maisons sont petites & basses. Les murailles ne sont que de bouë ou d'un cloisonnage de bois, enduit de fange par-dessus. Les toits sont couverts de paille, & même fort mal, sur tout à la campagne. Les maisons sont trop basses pour avoir des étages ; ils y sont néanmoins deux ou trois compartimens à fleur de terre, faits avec un cloisonnage de cannes ou de bâtons, & ils s'en servent à différents usages. Il y a dans chacun une fenêtré pour donner du jour. Ces fenêtrés ne sont autre chose que de méchans trous quarez, qu'ils bouchent la nuit avec un ais fait exprès pour cela ; ces especes de chambres sont assez mal garnies. On trouve dans celle du fond un ou deux méchans lits, ou même davantage, à proportion de la grandeur de la famille. Les premières chambres sont garnies de tabourets, bancs, ou chaises pour s'asseoir. Il y a aussi une table, & un petit Autel à côté, sur lequel il y a deux encensoirs. Il n'y a point de maison qui n'ait son Autel. On voit dans un de ces encensoirs une petite Botte de joncs, & j'ai toujours remarqué qu'un de leurs bouts avoit été brûlé ; mais qu'on avoit ensuite éteint le feu. Cette chambre extérieure est celle où ils apprenent ordinairement leurs viandes ; mais c'est ce qu'ils font aussi fort souvent en pleine rue, ou devant leur porte, ou dans la courr lors qu'il fait beau tems. Ils se délivrent par-là de l'incommodité que pourroit leur causer la chaleur du feu, ou la fumée.

Ils ne demeurent point dans des maisons qui

soie
mai
est
le.
tren
dus
On
que
des
aussi
pals
lage
de g
me
pals
part
font
vent
Les
rez d
sez,
que v
fées p
dins,
que l
que l
deux
chées
sec, &
dins l
faire
ven d
servoi
chaqu
celui
duits
fons s
le boc

AUTOUR DU MONDE.

soient seules & écartées dans la campagne ; mais ils vivent ensemble dans des Villages. Il est rare de voir une maison qui fut toute seule. Les Villages sont ordinairement de vingt-trente ou quarante maisons, & ils sont répandus fort près les uns des autres dans tout le pays. On a néanmoins de la peine à les voir, à moins que d'en être à la porte, à cause des arbres & des petits bois qui les environnent. Et il est aussi rare de voir des bois sans villages dans le pays bas auprès de la mer, que de voir un village sans bois ; mais le pays élevé est tout plein de grand bois, & les villages y sont tous comme dans une grande forêt. Les villages & le pays qui les environne, appartiennent la plupart à des gens de qualité, & les habitans n'en sont que les fermiers, qui travaillent & cultivent la terre.

Les villages du pays bas, sont aussi entourés de grandes chaussées & de profonds fossés, qui renferment tout le bocage où chaque village se trouve situé. Ils sont ces chaussées pour empêcher l'eau d'inonder leurs jardins, & de venir dans leurs maisons lors que le tems humide ou pluvieux arrive, & que la terre des environs est couverte de deux ou trois pieds d'eau. Les fossés ou tranchées sont pour conserver l'eau pendant le tems sec, & ils s'en servent pour arroser leurs jardins lors qu'il est nécessaire. Chacun y peut faire couler l'eau quand il lui plaît, par le moyen des petits canaux, qui vont depuis le réservoir jusqu'à leurs jardins. Ordinairement chaque court ou chaque jardin, est séparé de celui qui le touche par un de ces petits conduits qui s'y trouve de chaque côté. Les maisons sont dispersées d'un côté & d'autre dans le bocage, sans être jamais jointes l'une à l'autre.

tre, mais chacune est à part, & fortifiée d'une petite haye. D'ailleurs chacune a une petite porte, ou un tourniquet, par où l'on entre d'abord dans le jardin; car la maison y est située au beau milieu, & le jardin s'étend depuis le derriere de la maison, jusqu'au fossé du village, avec un égout bordé d'une haye de chaque côté. Chacun a dans son jardin ses arbres fruitiers qui portent des oranges, des limons, du betel, avec des citrouilles, des melons, des pommes de pin, & grande quantité d'herbes. La demeure de ces bocages est très-agreable dans le tems sec, mais elle est aussi très-incommode dans la saison humide. Car quoi qu'ils soient défendus par des chaussées, comme nous l'avons dit, cependant il ne laisse pas d'y avoir une prodigieuse quantité de bouë & de fange qui incommode furieusement. On ne sauroit aller d'un village dans un autre, sans avoir de l'eau à moitié jambe, ou même jusqu'au genou, à moins qu'on n'y aille dans de petits bateaux que ces gens-là gardent pour cet usage. Mais nonobstant tout cela ils sont presque toujours dans la bourbe & l'humidité, même dans le milieu de leurs villages ou de leurs jardins, pendant que cette saison dure. Les habitans du pais élevé ne sont pas sujets à ces incommoditez-là; ils vivent plus agreablement & avec plus de propreté, parce que leur pais n'est jamais inondé; & quoi qu'ils demeurent dans des villages & des bourgs, aussi bien que les premiers, ils n'ont néanmoins pas besoin de les environner de chaussées & de fosses, puis qu'ils sont tout-à-fait à couvert dans leurs forêts.

Cachao la Capitale du Royaume, se trouve située dans ce pais-là; aussi est elle découverte de cette maniere, n'ayant ni murailles, ni

ten
qu
riv
fab
pré
lem
le r
bât
plu
der
cha
sem
hau
bât
end
qu'
se p
ci,
de l
une
s'en
de r
car
suj
les t
en u
de
quo
C
de
se n
gran
fair
ava
obl
ten
hau
jett

AUTOÛR DU MONDE.

§§

temparts, ni fossez. Elle est éloignée d'environ quatre-vingt milles de la mer, à l'Oüest de la rivière, dans une petite plaine, quoi que passablement élevée. Il peut y avoir dans Cachao près de vingt milles maisons. Elles sont généralement basses, les murailles faites de bouë, & le toit de paille. Neanmoins quelques-unes sont bâties de briques, & couvertes de tuiles. La plupart de ces maisons ont une court, ou un derriere qui leur appartient. Vous verrez dans chaque court un petit bâtiment voûté, assez semblable à un four; il a près de six pieds de hauteur, & la gueule est à fleur de terre. Il est bâti de brique depuis le haut jusqu'au bas, & enduit de tout côté de bouë & de plâtre. Quoi qu'une maison n'ait point de court, elle ne laisse pas d'avoir une espece de four comme celui-ci, mais plus petit & plus élevé au beau milieu de la maison. On auroit de la peine à trouver une maison dans cette ville qui n'en ait un. Ils s'en servent pour y conserver tout ce qu'ils ont de meilleur quand il arrive quelque incendie; car ces maisons couvertes de pailles sont fort sujettes à prendre feu, particulièrement dans les tems secs, ce qui embrase plusieurs maisons en un instant; de sorte qu'à peine ont-ils le tems de serrer leurs hardes dans ces fours voûtés, quoi qu'ils en soient si proches.

Comme chaque particulier a la commodité de pouvoir conserver ses biens, lors que le feu se met en quelque endroit, le Magistrat a aussi grand soin d'ordonner tous les moyens nécessaires pour le prévenir, ou pour l'éteindre avant qu'il ait gagné trop avant; car ils sont obligés au commencement de la saison seche de tenir une très-grande cruche pleine d'eau au haut de leur maison, pour être toute prête à jeter lors que l'occasion s'en presentera. Cha-

cun doit avoir outre cela une grande perche avec un seau au bout, pour puiser l'eau des égouts, & la jeter sur la maison. Mais quand le feu est allé si avant que tous ces expediens-là ne servent plus de rien, ils coupent alors les attaches qui tiennent le couvert de paille, & le laissent couler le long des chevrons jusqu'à terre. Ils n'ont pas beaucoup de peine à faire cela, car leurs toits ne sont pas posez comme les nôtres, ni faits de simples feuilles attachées séparément, comme dans les Indes Occidentales, & dans plusieurs endroits des Orientales, où ils couvrent leurs maisons de feuilles de Palmier; mais ils sont composez de différentes pieces, chacune de sept ou huit pieds en carré; de sorte que quatre ou cinq de ces carreaux, plus ou moins selon la grandeur de la maison, en couvriront un côté, & comme ils ne tiennent aux chevrons avec de petites attaches qu'en peu d'endroits, on peut les couper fort aisément, & abattre la moitié du couvert tout à la fois.

Aussi ces carreaux sont d'un meilleur usage & plus commodes que du chaume, qui n'est point lié ensemble, parce qu'on peut les enlever plus facilement s'il en vient à tomber quelque'un sur le four, où l'on a serré les hardes & les meubles. Par ce moyen-là les maisons voisines peuvent être d'abord découvertes avant que le feu les ait gagnées, & alors, ou l'on peut en ôter le toit, ou du moins le mettre en quelque endroit où il puisse brûler tout seul. Pour cet effet chacun est obligé d'avoir une longue perche à sa porte, avec une espee de faucille au bout, dont on se sert pour découvrir les maisons; & si quelqu'un étoit attrapé sans avoir sa cruche pleine d'eau sur sa maison, avec le seau au bout de la perche, & la faucille devant la

port
rem
qu'o
extr
tion
beau
Le
large
troit
plut
mal.
ment
bien
sieurs
ques
une r
rendr
même
ble à
que j
l'ai pu
Les
contin
trois l
chose
sieurs
Il y a
& ses
large,
en bon
sême
beaucc
tres; c
tout ou
en Tur
très-re
lieties
murail

AUTOUR DU MONDE.

17

porte, il ne manqueroit pas d'être très-severement puni de cette negligence. Ils exigent qu'on soit fourni de tout cela avec une rigueur extrême, parce que malgré toutes ces précautions, le feu ne laisse pas de les incommoder beaucoup, & même fort souvent.

Les principales rues de cette Ville sont fort larges, quoi qu'il y en ait quelques-unes d'étroites; elles sont pour la plupart pavées, ou plutôt cimentées de petites pierres, mais très-mal. Dans la saison humide elles sont extrêmement boueuses, & on trouve dans la Ville aussi-bien qu'autour, lors que le tems est sec, plusieurs reservoirs d'eau croupissante, & quelques fossez pleins d'une boue noire, qui rend une très-mauvaise odeur. Cela ne peut qu'en rendre le séjour très-desagréable; on pourroit même s'imaginer qu'il devoit être préjudiciable à la santé; cependant il est assez sain, autant que j'en puis juger par moi-même, ou que je l'ai pu apprendre des autres.

Les Rois de Tonquin qui font leur résidence continuelle dans cette Ville, y ont deux ou trois Palais. Il y en a deux qui sont très-peu de chose; ils sont bâtis de bois, mais ils ont plusieurs canons placez dans les maisons voisines. Il y a aussi les écuries du Roi pour ses Elephants & ses chevaux, & un espace carré & assez large, où les Soldats sont montrez & se rangent en bon ordre devant le Roi. On appelle le troisième Palais le Palais Royal: Il est bâti avec beaucoup plus de magnificence que les deux autres; quoi qu'il ne soit aussi que de bois, & tout ouvert comme on dit que sont les Divans en Turquie. Les murailles qui l'entourent sont très-remarquables: On dit qu'elles ont trois lieues de circonference. La hauteur de cette muraille peut avoir cinq à six pieds, & presque

aurant de largeur ou d'épaisseur. Elle est revêtue de brique des deux côtez. Il y a diverses petites portes pour entrer ou sortir du Palais ; mais la maîtresse porte regarde la ville , & on dit qu'elle ne s'ouvre jamais que lors que le Boua ou Empereur veut entrer ou sortir. Il y a deux moindres portes auprès de celle-là , une de chaque côté ; on les ouvre à tous ceux qui ont quelque affaire au Palais , soit pour entrer ou pour sortir ; mais on n'accorde pas cette liberté aux étrangers. Cependant ils peuvent monter sur la muraille par les degrez qui sont au pié de la porte , & se promener tout autour ; il y a quelques endroits où cette muraille s'est éboulée.

On voit dans l'enceinte de ces murailles de grands viviers où il y a des bâteaux pour le divertissement de l'Empereur. Mais je reserve à parler de ce Prince , dont le Palais est plutôt la prison que la Cour ; dans le Chapitre qui suit , où je traiterai du Gouvernement.

La maison du Comptoir Anglois , où il n'y a pas beaucoup de gens , est très-agreablement située au Nord de la ville , & regarde sur la riviere. C'est une fort jolie maison basse , & la meilleure que j'aye vûe dans la Ville. Il y a au milieu une belle chambre où l'on mange , & de chaque côté des appartemens propres pour les Marchands , les Facteurs , & les Domestiques , qui appartiennent à la Compagnie , avec plusieurs autres commoditez. Cette maison est parallele à la riviere , & à chaque bout il y a d'autres maisons plus petites , destinées à d'autres usages , comme la cuisine , des magasins , &c. qui font une ligne depuis le corps du logis jusqu'à la riviere , & forment deux ailes , avec une court quarrée , qui est ouverte du côté de la riviere. Il y a dans ce quarré auprès du bord

de la
tre l'
car
bord
& le
Le
tre d
ainfi
m'en
pas t
sent
à que
porte
xé le
Vo
tour
vous
côté
amas
avec
pieux
bord
auprè
arbre
chaq
que l
te la
tie ;
& le
ge ef
au-de
que l
monn
Il a é
dans
donne
qu'av
soit la

de la riviere une perche faite exprès pour mettre l'étendart Anglois lors qu'il est nécessaire ; car nos gens ont accoustumé , lors qu'ils sont à bord , d'arborer leur pavillon les Dimanches & les autres jours remarquables.

Le Comptoir des Hollandois se joint au nôtre du côté du Sud. Mais je n'y ai jamais été ; ainsi je n'en puis rien dire que ce que les autres m'en ont rapporté ; savoir , qu'ils n'y occupent pas tant de terrain que nous , quoi qu'ils y fussent établis plusieurs années avant nous : il n'y a que peu de tems que les Anglois se sont transportez ici de Hean , où ils avoient d'abord fixé leur demeure.

Voilà tout ce qu'il y a dans la Ville ou autour qui vaille la peine d'être remarqué , à vous en exceptez un ouvrage qui est du même côté en montant la riviere. C'est un prodigieux amas de bois de charpente , ajusté ensemble avec beaucoup d'adresse & d'artifice , sur de gros pieux enfoncez dans la riviere , assez près du bord. Ces pilotis sont fichez en terre les uns auprès des autres , & par dessus il y a de gros arbres qui se croisent , & qui sont clouez à chaque bout aux pieux d'une telle maniere , que la violence de l'eau renverseroit plutôt toute la machine , que d'en détacher une seule partie ; d'ailleurs l'espace qui est entre les pilotis & le rivage , est comblé de pierres. Cet ouvrage est élevé d'environ seize ou dix-sept pieds au-dessus de l'eau dans le tems sec ; mais lors que la saison humide vient , les inondations montent jusqu'à deux ou trois pieds du sommet. Il a été fait pour resister à la violence de l'eau dans la saison pluvieuse ; car alors le courant donne avec tant de force dans cet endroit-là , qu'avant qu'on eût planté ces pieux , il renversoit la digue , & menaçoit d'une ruine entiere

tout ce qui se presentoit devant lui , sans en excepter même la Ville ; ce qui ne seroit que trop arrivé , si l'on ne s'étoit pas hâté de prendre ces mesures pour le prévenir. Cela étoit d'autant plus à craindre , qu'il y a tout auprès un étang assez large , & que le terrain est fort bas entre la riviere & la Ville ; de sorte que si les eaux débordées eussent une fois atteint jusques à l'étang , elles auroient pû gagner jusqu'aux portes de la Ville ; car quoi qu'elle soit sur une hauteur où les inondations du pais ne sauroient atteindre , cependant le fond sablonneux où elle est bâtie , n'auroit pas été capable de résister toujours à une telle violence. Du moins les inondations ordinaires sont très-souvent de grands changemens dans la riviere , emportent une pointe de terre , & en forment une autre au côté opposé , sur tout dans cet endroit du pais où les bords de la riviere sont fort hauts ; car plus près de la mer où la terre est aussi-tôt inondée , les débordemens n'y font que peu de ravage , & ne viennent pas avec tant de rapidité.

Mais pour revenir aux habitans du pais , ils sont fort civils & honnêtes à l'égard des Etrangers , sur tout ceux qui font quelque négoce , les caressent beaucoup ; mais les Grands sont fiers , hautains & ambitieux , & les Soldats sont insolens. Pour le menu peuple il est adonné au larcin ; de sorte que les Facteurs & les Etrangers qui y négocient , sont obligez de faire bonne garde la nuit , afin de mettre en sûreté leurs marchandises , quoi qu'il y ait de severes punitions contre les voleurs. Il est vrai qu'ils ont une grande facilité à voler ici , parce que la bâtisse des maisons y est très-legere ; mais plutôt que de manquer leur coup , ils feront un chemin sous terre , & employeront d'autres stratagèmes fort subtils. J'ignore les ceremo-

nies
sanc
si ta
liga
leur
les
font
yen
un
pou
me
eux
& c
cela
dier
ici
aises
puif
suite
obli
cher
C
que
l'ai
Mal
ces
fem
tress
fem
men
veni
y en
dale
de t
sées
sont
qui
Fort

AUTOUR DU MONDE.

niés qu'ils font à leurs mariages, ou à la naissance de leurs enfans, & en pareilles occasions si tant est qu'ils en fassent quelques-uns. La Polygamie est permise dans ce païs, & ils achètent leurs femmes du Pere ou de la Mere. Le Roi & les Grands en ont plusieurs, suivant qu'ils y sont portez par leur inclination & leurs moyens. Les pauvres gens s'en passent moins par un véritable desir de vivre dans le célibat, que pour n'avoir pas le moyen d'acheter une femme. Car quoi qu'il y en ait plusieurs d'entre eux qui ne soient pas en état d'en acheter une, & encore moins de l'entretenir, malgré tout cela ils trouvent presque tous quelque expédient pour en avoir une, parce qu'il s'en trouve ici à très-grand marché, & qui sont bien aisés d'avoir un mari, quelque pauvre qu'il puisse être; mais lors que le tems devient ensuite mauvais, c'est alors que le mari se voit obligé de vendre femmes & enfans, afin d'acheter du ris pour vivre lui-même.

Cela n'arrive néanmoins pas si souvent ici que dans quelques autres endroits, comme je l'ai remarqué ci-devant à l'égard des côtes de Malabar & de Coromandel. La coutume qu'ont ces gens-là de vendre les femmes, dégénère aisément en cette autre, qui est de louer des maîtresses, & donne une grande liberté aux jeunes femmes, qui s'offrent de leur propre mouvement à tous les Etrangers qui voudront convenir avec elles du prix qu'elles demandent. Il y en a parmi elles de tout prix, depuis cent rissdales jusqu'à cinq; & celles qui sont le rebut de tout le monde, se trouveront encore caressées par les Matelots les plus pauvres; tels que sont les Lascars, qui sont des Mores des Indes qui viennent ici dans des Barques, depuis le Fort saint George & autres endroits. Ils n'ont

neanmoins rien à leur donner , si ce n'est quelques bribes de leurs provisions , selon que leur portion peut le permettre. Les Grands mêmes qui demeurent à Tonquin , offriront leurs filles aux Marchands & aux Officiers , quoi que selon toutes les apparences leur demeure ne doive pas être de plus de cinq ou six mois dans le país. Les femmes ne se font nulle peine de devenir grosses d'un homme blanc; car les enfans n'en seront que plus beaux que leur mere , & ils en seront par conséquent plus estimez lors qu'ils seront grands , sur tout si ce sont des filles. Ce n'est pas ici une charge fort incommode que celle de les nourrir ; & au pis aller , si les meres n'ont pas le moyen de les élever , elles n'ont qu'à les vendre lors qu'ils sont jeunes.

Mais pour revenir à ce que nous disions , si les femmes qui se louent ainsi elles-mêmes ont eu l'économie de conserver ce qu'elles avoient gagné à la sueur de leur corps , elles se procureront bien-tôt un mari , qui ne manquera pas d'amour ni d'estime pour elles , & elles à leur tour lui deviendront également fidèles & obéissantes ; car on dit que lors même qu'elles sont avec les étrangers , elles leur gardent une exacte fidélité ; mais sur tout à l'égard de ceux qui font un long séjour dans le país , ou qui y reviennent tous les ans , comme il arrive d'ordinaire aux Hollandois. Plusieurs de ceux-ci ont gagné beaucoup de bien par le moyen de leurs Dames Tonquinoises ; mais sur tout en leur confiant de l'argent & des marchandises ; car c'est un grand avantage dans un país aussi pauvre que celui-là , d'attendre les occasions favorables pour acheter , & lors que ces Marchandes ont quelques fonds , elles trouvent les moyens de l'augmenter beaucoup , parce qu'elles achètent de la soie crüe dans la saison morte

de
pau
de b
ont
mei
que
vrie
ver
Mai
chan
avan
qu'e
que
Lo
son
meti
mor
ven
de l'
té ;
ver ,
funt
brer
de re
d'aill
à l'ac
solet
lon la
prem
tomb
quar
la dis
tour
pour
stent
fruits
la ca
temp

AUTOUR DU MONDE. 63

de l'année. Elles la font travailler ensuite à de pauvres ouvriers, lors qu'ils n'ont presque pas de besogne en main, & de cette maniere elles ont leurs étoffes beaucoup mieux faites, & à meilleur marché qu'on ne les peut avoir lors que les Vaisseaux y sont arrivez; alors les ouvriers ont tant d'occupation, qu'ils se font payer ce qu'ils veulent si l'ouvrage est fort pressé. Mais de cette maniere-là elles ont leurs marchandises prêtes à l'arrivée des Vaisseaux, & avant le tems ordinaire du travail; de sorte qu'elles n'y trouvent pas moins leur compte que les Marchands.

Lors que quelqu'un meurt on l'inhume dans son propre terrain; car il n'y a point ici de cimetières communs. Un mois après les amis du mort, sur tout s'il étoit chef de famille, doivent faire un grand festin sur le tombeau. Il est de l'office des Prêtres d'assister à cette solennité; aussi ne manquent-ils jamais de s'y trouver, & de prendre garde que les amis du défunt s'en acquittent avec honneur. Pour célébrer ce festin on est obligé de vendre une piece de terre, quand même on auroit assez d'argent d'ailleurs, & le prix qui en revient est employé à l'achat de tout ce qui est nécessaire pour cette solennité, qui est plus ou moins grande selon la qualité du mort. Si c'est une personne du premier rang, on élève une tour de bois sur le tombeau: elle peut avoir sept ou huit pieds en quarré, & vingt ou vingt cinq de hauteur. A la distance de vingt verges, ou environ, de la tour, il y a de petites Cabanes avec des éaux pour y mettre les provisions dessus, qui consistent en une grande quantité de viandes & de fruits de toutes sortes. C'est-là où les gens de la campagne se rendent de tous côtez pour se remplir le ventre, car ces festins semblent être

ouverts à tous venans , du moins à ceux du voisinage. J'ignore la maniere dont on les prépare , & les regles qu'on y observe ; mais je fais bien que le monde y demeure jusqu'à ce que tout soit prêt ; alors le Prêtre entre dans la tour , grimpe jusqu'au haut , & se faisant voir de-là , il fait une harangue au peuple qui est au bas : il descend ensuite , & d'abord qu'il est descendu on met le feu au fondement de la tour , & on la brûle entierement , après quoi chacun se met à manger. Je me suis trouvé à un de ces festins , dont j'aurai occasion de parler dans un autre endroit.

Les Tonquinois ont deux Fêtes tous les ans. La principale se fait à la premiere nouvelle Lune du nouvel an , & leur nouvel an commence à la premiere nouvelle Lune , qui paroît après la mi-Janvier , car autrement cette Lune est rapportée à l'année précédente. Dans ce tems-là ils se divertissent dix ou douze jours , & alors on ne travaille point ; mais chacun se met aussi propre qu'il lui est possible , sur tout les gens du commun. Ceux-ci passent le tems à jouer , ou à faire divers exercices ; & on voit les ruës pleines de gens , tant de la Ville que de la campagne , qui regardent avec la derniere attention tous ces divertissemens. Il y en a qui dressent des Escarpouletes dans les ruës , & qui tirent de l'argent de ceux qui veulent s'y branler. Leur figure est à peu près comme celle des nôtres , dont on se sert dans les champs autour de Londres lors que le peuple s'y divertit aux jours de Fêtes ; mais ceux qui s'y branlent se mettent tout droit au bas de la machine sur un bâton couché horizontalement , & bien attaché par les bouts à deux cordes suspenduës , qu'ils tiennent ferme avec les mains , & ils s'elevent de cette maniere à une si prodigieuse hauteur , que

si est
pour
pas t
boire
ils se
mêl
quell
méch
bien
beauc
bande
qu'ils
riches
pas de
té rég
le me
dire l
grand
tel qu
d'une
fait in
que l'e
femen
core c
pre &
donne
pect q
pris c
a été
nes du
mâche
s'en fo
Les
fait en
tes , &
velopp
boules
qui co

AUTOUR DU MONDE. 67

si elle venoit à rompre, ils se fracasseroient pour le moins tout le corps, s'ils ne se tuoient pas tout-à-fait. Les autres employent le tems à boire. Le thé est leur breuvage ordinaire, mais ils se régalent aussi avec du rack chaud, qu'ils mêlent aussi quelquefois avec leur thé, mais de quelle maniere qu'on le prenne il a un très-méchante goût, quoi qu'il ne laisse pas d'être bien fort; & c'est pour cela qu'ils l'estiment beaucoup, sur tout en cette saison où ils s'abandonnent au plaisir jusqu'à la fureur, & qu'ils s'enivrent comme des bêtes. Les gens riches sont plus retenus; mais ils ne laissent pas de se bien divertir. Les personnes de qualité régalent leurs amis; alors la bonne chère & le meilleur rack ne manquent pas, quoi qu'à dire la verité tout celui qu'ils ont ne vaille pas grand chose. Ils l'estiment néanmoins beaucoup tel qu'il est, & le regardent comme un cordial d'une vertu particuliere, sur tout lors qu'on y a fait infuser des serpens & des scorpions, à ce que l'on m'a rapporté. On ne le regarde pas seulement comme un cordial excellent; mais encore comme un puissant Antidote contre la lepre & toute sorte de poison; de sorte que c'est donner à quelqu'un une grande marque de respect que de le faire avaler de cette liqueur. J'ai appris ce que je viens de dire d'une personne qui a été traitée de cette maniere par des personnes du premier rang. C'est alors sur tout qu'ils mâchent une grande quantité de Betel & qu'ils s'en font des presens les uns aux autres.

Les feuilles de Betel sont le grand régal qu'on fait en Orient à tous ceux qui rendent des visites, & on les donne toujours avec de l'arak enveloppé dedans. Ils mettent l'arak en petites boules après avoir ôté l'écorce verte & dure qui couvre la noix, & l'avoir partagée ensuite.

par sa longueur en trois ou quatre morceaux, plus ou moins, selon sa grosseur. Cela fait, ils portent la feuille de l'un & de l'autre côté avec du Chinam, qui est un composé de limons réduits en pâte, & qu'on garde exprès pour cet usage dans une boîte, & ils en étendent une couche fort mince dessus.

Mais puisque je suis à parler de l'Arak, je remarquerai en passant une faute qui s'est glissée dans mon premier Ouvrage vers la pag. 355. que je souhaite que l'on corrige. On y a donné par mégarde le nom de Betel à cette noix, & l'arbre qui porte l'Arak a été pris pour celui qui porte le Betel; au lieu que le Betel signifie les feuilles qu'ils machent. Ils roulent fort proprement dans ces feuilles ainsi couvertes de Chinam, un morceau de la noix d'Arak, & en font une boulette d'un pouce de long, & de la grosseur du bout du doigt. Chacun a ici une boîte qui peut tenir une grande quantité de ces boulettes, où ils en ont toujours un bon nombre de prêts; car toutes sortes de gens de quelque qualité qu'ils soient, depuis le Prince jusqu'au mendiant, en machent en abondance. Les pauvres gens en portent un sachet plein; mais les Mandarins & les Grands ont des boîtes ovales très-curieuses, faites exprès pour cet usage, qui peuvent bien tenir cinquante ou soixante rouleaux de Betel. Ces boîtes sont fort proprement vernies & dorées, en dedans aussi bien qu'en dehors, avec un couvercle qu'on ôte pour les ouvrir; & si quelque Etranger va leur rendre visite; sur tout si c'est un Européen, il peut être sûr qu'en autres choses dont on le regalera, il s'y trouvera une boîte de Betel. Le valet qui la porte se tient au côté gauche de l'Etranger, qui se sert de cette main pour ouvrir la boîte, & en tire les noix avec l'autre.

Ce
en
che
dan
, & l
(
mo
de
Vou
ble
à vo
me
voy
jour
vous
un
votr
catic
de b
avez
gnere
man
d'une
fois
Je
nou
ainsi
tres
Fêtes
mais
gre ap
plat p
ris, q
outre
moi
matin
son, o
nouill

AUTOUR DU MONDE.

67

Ce seroit faire un affront que de les prendre, & en general de donner ou de recevoir quelque chose de la main gauche, que l'on n'employe dans toutes les Indes qu'aux usages les plus vils, & les plus bas.

On juge qu'une personne entend bien son monde lors qu'elle louë le goût ou la propriété de ce présent, car ils aiment tous d'être flâtez. Vous vous rendez par là extrêmement agréable au Maître de la maison, & vous l'engagez à vous accorder son amitié; vous pouvez même être sûr qu'il ne manquera pas de vous envoyer dans la suite, tous les deux ou trois jours au matin un de ses domestiques, pour vous faire compliment de sa part, vous porter un présent de Betel, & s'informer de l'état de votre santé. Il vous en coûtera une petite gratification qu'il faudra faire au valet, qui rapporte de bon cœur à son Maître avec quel plaisir vous avez reçu son présent: par ce moyen vous gagnerez de nouveau ses bonnes grâces, & il ne manquera pas de vous faire des complimens d'une manière fort respectueuse, la première fois qu'il vous rencontrera.

Je fus invité à une de ces réjouissances du nouvel an, par une personne de la campagne; ainsi j'allai à terre de même que plusieurs autres Matelots qu'on avoit invitéz à de pareilles Fêtes. Je ne fais pas quel traitement on leur fit, mais celui qu'on me préparoit avoit une si maigre apparence que je me retirai au plus vite. Le plat principal qui ne manque jamais, étoit du ris, que j'ai dit être leur nourriture ordinaire; outre cela mon ami, afin de me mieux régaler moi & ses autres hôtes, étoit allé pêcher le matin dans un étang, tout proche de sa maison, où il avoit fait une grosse capture de grenouilles, qu'il apporta avec une joye extrême,

aussi-tôt que j'arrivai dans sa maison. Je fus surpris de lui voir mettre un si grand nombre de ces petits animaux dans une corbeille, & sur ce que je lui demandai ce qu'il en vouloit faire, il me répondit que c'étoit pour manger, mais je ne sai point de quelle manière il les aprêta. Ses ragoûts ne me parurent pas assez délicats pour m'obliger à dîner avec lui.

L'autre grande Fête qu'ils ont se celebre après qu'on a ferré la recolte de Mai vers le commencement de Juin. Ils font aussi dans cette Fête des réjouissances publiques, mais beaucoup plus moindres que celles de la Fête du nouvel an.

Leur Religion est la Payenne, & ils sont de grands Idolâtres. Ils ne laissent pas néanmoins de reconnoître un pouvoir suprême, infini, qui gouverne tout, qui les voit, eux & leurs actions, & qui en prend assez de connoissance pour récompenser les bons & punir les méchans dans un autre monde. Car ils croient l'immortalité de l'ame; mais l'idée qu'ils ont de la Divinité est fort obscure. Cependant il paroît clairement par les figures qu'ils font pour la représenter, qu'ils la croient exceller en connoissance, en force, en courage, en sagesse, en justice & autres vertus; car quoi que leurs Idoles, qui ont la figure humaine, soient fort différentes les unes des autres, cependant elles représentent quelque chose d'extraordinaire, tant par leur posture & leur air, que par la forme de leurs corps ou de leurs membres. Il y en a qui sont extrêmement grasses & corpulentes; & d'autres sont fort maigres. Les uns ont plusieurs yeux, les autres plusieurs mains, & toutes emploient quelque chose. Leurs regards sont aussi fort différens, & représentent en quelque manière ce qu'on a vou-

bre
& soit
er,
les
ffez
rés
en-
fête
oup
ou-
t de
oins
ni,
eurs
anco
mé-
yent
ont
it
pour
en
gef-
que
ient
dant
rdi-
que
pres,
cor-
Les
eurs
ose.
re-
vou-

[The text in this column is extremely faded and illegible due to the age and condition of the manuscript. It appears to be a continuous block of text, possibly a list or a series of entries.]



Sartin la Trava del



lu im
 que ch
 les qui
 signifie
 dans le
 joie, l
 un de
 qui éto
 gras de
 les deus
 tête, q
 ses yeu
 Ciel, q
 l'air si t
 d'excite
 regardo
 fort tou
 Ils on
 de bêtes
 & je n'e
 godes o
 ni la m
 uns des
 dinaire
 mais ils
 les, sur
 à la ca
 sont cou
 d'Elepha
 pagne,
 sont dan
 pris qu
 humaine
 Les fig
 j'ai vûs
 près de l
 étoit plac
 n'étoit ju

AU TOUR DU MONDE.

lu imiter en les faisant, ou bien elles ont quelque chose dans leurs mains, ou auprès d'elles qui sert à faire connoître ce que la figure signifie. On exprime aussi plusieurs passions dans leur air; comme l'amour, la haine, la joie, le chagrin, ou la douleur. J'ai ouï dire à un de mes amis qu'il avoit vû une de ces Idoles qui étoit à genoux les fesses appuyées sur le gras des jambes, les coudes sur les genoux, & les deux pouces sous le menton pour soutenir la tête, qui sembloit pancher sur le devant: que ses yeux tristes & mornés s'élevoient vers le Ciel; qu'elle étoit si maigre, & qu'elle avoit l'air si triste & si dolent, qu'elle étoit capable d'exciter la compassion de tous ceux qui la regardoient, & qu'il en avoit été lui-même fort touché.

Ils ont aussi plusieurs Idoles qui ont la figure de bêtes, comme d'Elephans ou de Chevaux, & je n'en ai vû que de ces deux sortes. Les Pagodes ou Temples des Idoles, n'ont pas l'éclat ni la magnificence qu'on y voit dans quelques-uns des Royaumes voisins. Ils sont bâtis d'ordinaire de bois, & avec cela bas & petits, mais ils sont presque tous couverts de tuiles, sur tout les Pagodes des Villes; mais à la campagne il y en a quelques-unes qui sont couvertes de paille. Je n'ai vû d'Idoles, d'Elephans, ou de Chevaux, qu'à la campagne, & je n'en ai vû aucune de celles qui sont dans la ville de Cachao, où j'ai appris qu'elles avoient généralement la forme humaine.

Les figures d'Elephant & de Chevaux que j'ai vûes, étoient les unes & les autres à peu près de la hauteur d'un bon cheval, chacune étoit placée au milieu d'un petit Temple qui n'étoit justement qu'assez grand pour les tenir.



Représentation des Temples ou Pagode des Idolâtres en Tonquin, avec les figures de ceux
pour faire pénitence, et pour accomplir les Vœux qu'ils ont faits, selon leur superstition, ou p.
N^o 1. Thabouit. 2. Thap-hon Thovi. 3. Bagoti. magiciens et mag.



avec les figures de leurs Divinités et des différentes postures ou ils se mettent
 en leur Superstition, ou pour pratiquer leurs magies, aux quelles ils sont fort adonnés.
 Les magiciens et magiciennes.

& elles avoient la tête du côté de la porte. Il y en a quelquefois une, & quelquefois deux ensemble dans un Temple, qui demeure toujours ouvert. On trouve aussi de côté & d'autres dans le país, d'autres bâtimens comme les Pagodes, les Tombeaux, & semblables; mais plus petts que ceux ci, car ils ne passent pas la hauteur d'un homme; mais je les ai toujours vus si bien fermés, qu'il ne m'a pas été possible de voir ce qu'il y avoit dedans.

Il y a plusieurs Prêtres Payens qui appartiennent à ces Pagodes, & on dit que les Loix du país leur prescrivent un genre de vie tout-à-fait rigide, comme de s'abstenir des femmes, & particulièrement de toute sorte de boissons fortes, & de vivres dans la pauvreté. Cependant il ne semble pas qu'ils observent fort exactement ces règles; mais comme ils ne tirent presque toute leur subsistance que des offrandes qu'on leur fait, & qu'ils sont en grand nombre, ils sont ordinairement fort pauvres. L'offrande qu'on fait au Prêtre consiste pour l'ordinaire en deux ou trois poignées de ris, une boîte de Betel, ou quelque autre present de cette nature. Une des choses qui engage le peuple à les aller trouver, c'est pour se faire dire leur bonne fortune, en quoi ils prétendent être fort habiles; aussi se choquent-ils extrêmement si quelqu'un veut leur contester là-dessus leur science, ou bien disputer sur la vérité de leur Religion. Ils demeurent dans de petites maisons qui sont très-peu de chose; elles sont jointes aux Pagodes, où ils se tiennent toujours pour offrir les demandes du pauvre peuple, qui s'y rend fréquemment pour cet effet. Car ils n'ont point de tems fixé pour faire leurs dévotions, & il ne paroît pas qu'ils aient un jour plus qu'un autre, si vous en exceptez leurs

ifêtes
a de
haut
ence
tous
Je
riches
des;
qui li
sembl
meille
l'égare
ces co
cette
yeux a
ordon
de bo
Dome
se fair
l'on p
Manda
lit à ha
nume
comm
faveu
vieux
lui de
veurs,
qu'ils
la fave
me la
Penda
à gend
lectur
les jo
buite.
paque
fin &

1 Fêtes annuelles. On apporte au Prêtre pat écrit
 a demande que l'on veut faire, il la lit tout
 haut devant l'Idole, & la brûle ensuite dans un
 encensoir, pendant que le suppliant demeure
 toujours prosterné par terre.

Je croi que les Mandarins & ceux qui sont
 riches viennent assez rarement dans les Pago-
 des; mais ils ont un Clerc qui leur appartient, &
 qui lit la demande chez eux dans leur court. Il
 sembleroit par là que les Mandarins ont de
 meilleurs sentimens que le commun peuple, à
 l'égard de la Divinité; car il n'y a point dans
 ces courts-là d'Idoles devant laquelle on fasse
 cette ceremonie: on se contente de lever les
 yeux au Ciel. Lors qu'ils font cette demande ils
 ordonnent que l'on apprête une grande quantité
 de bonnes viandes, & rassemblent tous leurs
 Domestiques dans la court où la ceremonie doit
 se faire. On met ces viandes sur une table, où
 l'on place aussi deux encensoirs, & alors le
 Mandarin présente un papier au Clerc, qui le
 lit à haute voix; il commence par une longue é-
 numeration des biens que Dieu lui a accordez,
 comme la santé, les richesses, les honneurs, la
 faveur du Prince, &c. & une longue vie s'il est
 vieux, & vers la fin il y a une priere à Dieu pour
 lui demander la continuation de toutes ces fa-
 veurs, & qu'il les veuille bien augmenter. Mais ce
 qu'ils souhaitent sur tout c'est une longue vie &
 la faveur du Prince, laquelle ils regardent com-
 me la plus grande de toutes les benedictions.
 Pendant qu'on lit ce papier, le Maître se tient
 à genoux, & baisse la tête jusqu'à terre. La
 lecture finie, il prend le papier, & le met avec
 les jones qui sont dans l'encensoir, où il se
 brûle. Ensuite il y jette trois ou quatre petits
 paquets de papier sacré, qui est extrêmement
 fin & doré, & après qu'il est aussi brûlé, il or-

donne à ses domestiques de manger les viandes qu'on a préparées. Je tiens ceci d'un Anglois qui entendoit fort bien leur Langue, & qui s'étoit souuent trouvé à une pareille cérémonie. Cette coutume de brûler du papier est fort en usage parmi les idolâtres de l'Orient, & j'ai remarqué dans mon premier Livre que les Chinois l'avoient pratiquée dans un Sacrifice qu'ils firent à Bencouli.

Les Tonquinois parlent beaucoup du gosier, quoi qu'il y ait plusieurs mots dans leur Langue qui se prononcent entre les dents. J'ai ouï dire qu'elle a beaucoup de rapport avec le Chinois, sur tout avec la Dialecte de Fokien : Et quoi qu'ils prononcent différemment leurs mots, ils ne laissent pas d'entendre leurs écrits de part & d'autre, tant les termes & les caractères se ressemblent entr'eux. Le langage de la Cour sur tout approche extrêmement du Chinois, parce que les Courtisans sont tous gens de lettres, & qu'ils parlent ainsi avec plus d'élegance & de pureté que les autres; ce qui fait que leur Langue differe beaucoup de celle du vulgaire, qui est fort corrompue; mais pour ce qui regarde la Langue Malayenne, que le Frere de Monsieur Tavernier assure dans son Histoire de Tonquin être la Langue de la Cour, je n'ai jamais pu apprendre de personne qu'on l'y parle, quoi que je m'en sois informé avec un soin particulier, ainsi je ne saurois être là-dessus de son sentiment; car je n'ai remarqué ni appris que les Tonquinois aient aucun commerce avec les Malayens, ni avec aucun de leurs voisins, & cependant je ne vois pas par quel autre moyen les Malayens auroient pu apprendre leur Langue. Il n'y a nulle apparence qu'elle y ait été apportée par les conquêtes, le commerce ou la Religion; d'ailleurs ils ne font aucun voyage du

côté

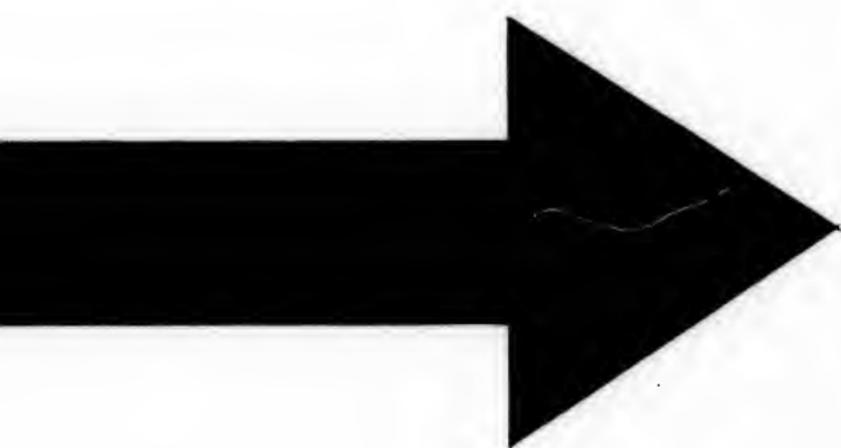
côté
C'est
ces v
d'une
ceur
perfor
Tonq
donne
Ils
& lui
res do
mes q
puis
poil,
d'une
pier d
formen
Etude
du hau
mence
tinien
écrire,
leurs M
Ils s'at
Il semb
& d'Ar
Stronom
mais je
Tonqui
Quele
sez con
les Jesu
ont apri
que la P
rement
dians so
examen
quelque
Tm

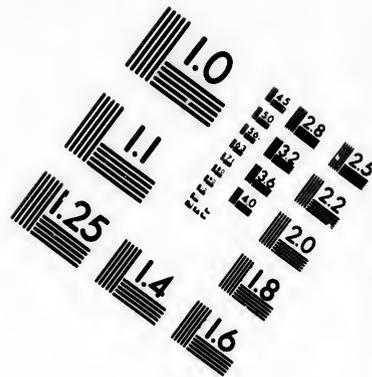
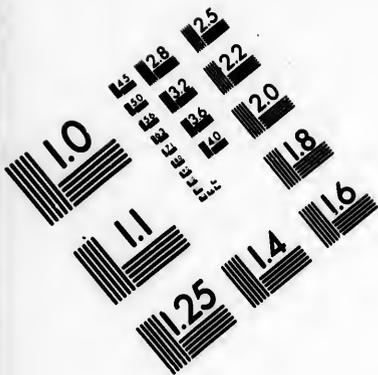
côté de Malacca ; mais du côté de la Chine. C'est pourtant d'ordinaire par quelque-une de ces voies que les hommes aprennent la langue d'une autre Nation. J'avoue que l'extrême douceur de cette langue pourroit porter quelques personnes à l'apprendre par curiosité ; mais les Tonquinois ne sont pas assez curieux pour se donner cette peine-là.

Ils ont des Ecoles pour instruire la jeunesse, & lui donner une bonne éducation. Les caractères dont ils se servent pour écrire, sont les mêmes que ceux des Chinois, autant que j'en puis juger, & ils écrivent avec un pinceau de poil, tous debout, & sans être assis auprès d'une table comme nous. Ils tiennent leur papier d'une main & écrivent de l'autre, & ils forment leurs caractères avec beaucoup d'exactitude & de netteté. Ils écrivent les lignes du haut en bas perpendiculairement ; ils commencent la première ligne à la droite, & continuent ainsi vers la gauche. Après qu'ils savent écrire, on les instruit dans les Sciences que leurs Maîtres sont capables de leur enseigner. Ils s'attachent beaucoup aux Mathématiques. Il semble qu'ils entendent un peu de Geometrie & d'Arithmetique, & qu'ils savent mieux l'Astronomie. Ils ont parmi eux des Almanacs, mais je n'ai pu savoir s'ils étoient faits dans Tonquin, ou si on les faisoit venir de la Chine.

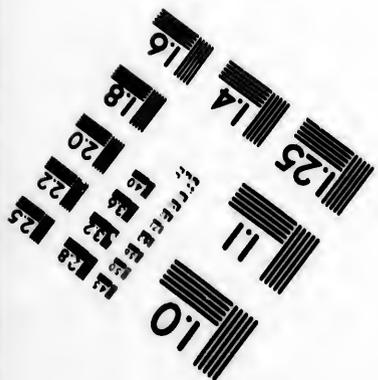
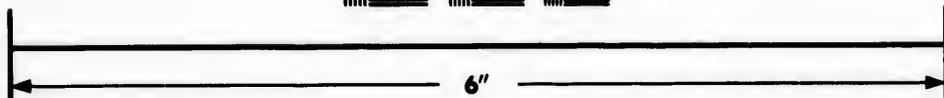
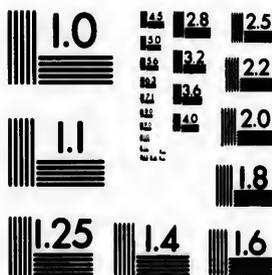
Quelques-uns d'eux ont fait des progrès assez considérables dans l'Astronomie depuis que les Jésuites sont venus dans ces païs : ils leur ont appris la revolution des planetes, aussi bien que la Philosophie naturelle, mais particulièrement la Morale ; & lors que les jeunes Etudiants sont graduez, on les fait passer par un examen très-rigoureux. Ils doivent composer quelque chose par maniere d'essai ; mais il faut







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4500

1.5 2.8
3.2 2.5
3.6 2.2
2.0
8

10
m

qu'ils prennent bien garde de n'y rien mettre que du leur, car si on découvre que quelqu'un leur a aidé, ils en sont punis, dégradés, & déclarés incapables de subir jamais un second examen.

Les Tonquinois ont appris plusieurs arts, qui regardent la Méchanique ou le Commerce; de sorte qu'on trouve ici des gens de plusieurs professions; comme des Maréchaux, Charpentiers, Scieurs, Menuisiers, Tourneurs, Tisserans, Tailleurs, Potiers, Peintres; Changeurs, Papetiers, Vernisseurs, Fondeurs de caractères, & autres Artisans. Presque toutes leurs soies sont ajustées sur des chassis, & il y a deux hommes qui les tirent un de chaque côté. La ruse du change de l'argent est ici une profession fort considérable. Ce sont les femmes qui la font valoir, & elles ont une adresse & une habileté particulière pour cet emploi. Elles prennent leurs cabales de nuit, & savent aussi bien remplir leur caisse, & augmenter leur capital, que le plus fin Actioniste de Londres.

Les Tonquinois ont deux sortes de papier qui est probablement bon. Ils font l'un de soie, & l'autre d'écorce d'arbre. Après avoir bien pilé celle-ci dans de grands mortiers, avec des pilons de bois, ils en font d'excellent papier pour écrire.

Les marchandises qu'on vend dans ce Royaume, sont l'or, le musc, la soie crüe, aussi bien que travaillée, des toiles peintes, plusieurs sortes de drogues, du bois pour la teinture, des ouvrages de vernis, de la vaisselle de porcelaine, du sel, de la graine d'anis, de la graine contre les vers, &c. Il y a beaucoup d'or dans ce pays. Il ressemble à l'or de la Chine; il est aussi pur que celui du Japon, & même beaucoup plus fin. Onze ou douze Tales d'argent,

AUTOUR DU MONDE.

En valent un d'or. On appelle Tale une somme
qui est à peu près de la valeur d'un ¹/₂ Noire
d'Angleterre. Outre la soie crue qu'on tire
de Royaume, on y trouve aussi quantité de
soies de soie, qu'on fait pour les pais Etrangers,
comme celles qu'on nomme Pelange, Jules,
Hakins, Pinalcos, & de la Gabe. Les Pelangs
& les Gases, ont les unes & les autres, on
unit, du bien à feuts. Il font plusieurs autres
ouvrages de soie, mais ce sont là principale-
ment ceux que les Anglois & les Hollandois
achètent.

Les ouvrages de soie qu'on fait ici, n'ont
cedent à aucune autre, si ce n'est ceux de Ja-
pon, qu'on regarde comme les meilleurs du
monde. Cela vient sans doute de ce que le bois
y est beaucoup meilleur qu'à Peking, où il
ne parok aucune différence sensible dans la
peinture ou dans le travail. La soie de Peking
qui est une espece de gomme, laquelle est
collée du corps ou des branches des arbres. Le
Peuple de la campagne en amasse une si grande
quantité, qu'ils en portent chez les Jours de
pleins tonneaux à vendre au marché de
Chao, sur tout dans la saison de l'automne.
Ils est naturellement d'une couleur blanche,
de la consistance de la cire, mais on lui
sa couleur & la fait paroltre rouge
pourquoi les gens de la campagne qui se
rent à la Ville, la convertent de deux en
feuilles de papier, ou d'autre chose,
tenis fraîche, & lui conservent sa
relle. Les rabinets, papieres, & autres ouvrages
qui doivent être tenus, sont faits de bois
de sapin ou de poir; mais les Menuisiers de ce
pais-là ne sauroient compter leurs ouvrages

A De Hollis van In China & hooi selo.

avec ceux des Européens, & lors qu'ils mettent
 vernis sur ces beaux ouvrages de menuise-
 rie, il leur arrive assez souvent de rompre ou de
 gâter les pointes, les jointures ou les coins des
 tiroirs ou layettes des cabinets; outre cela nos
 meubles différent extrêmement des leurs, &
 c'est ce qui obligea le Capitaine Pool de pren-
 dre avec lui dans son second Voyage, un fort
 habile Menuisier, pour faire des meubles à la
 mode, afin qu'on pût les y vernir. Il y porta
 aussi des ais de sapin, qui sont beaucoup meil-
 leurs que le bois de ponce de ce pais-là.

On sient que les maisons où l'on travaille la
 Laque sont très-mal saines, à cause d'une espe-
 ce de poison qu'on dit qu'il y a dans cette
 gomme, qui monte par les narines jusqu'au
 cerveau des ouvriers, & leur fait sortir des pu-
 rules & des ulcères, quoi que pourtant l'odeur
 n'en soit pas trop forte, ni désagréable. Ceux
 qui s'occupent à ces ouvrages n'y sauroient tra-
 vailler que dans la saison sèche, ou lors que les
 vents du Nord, qui sechent beaucoup, sou-
 fient, parce qu'ils mettent plusieurs couches de
 laque l'une sur l'autre, & qu'il faut que la der-
 nière soit sèche avant qu'on puisse y en
 faire une nouvelle. Elle devient noire
 lors qu'on l'expose à l'air, mais
 de les autres ingrediens qu'on y mêle,
 on ne perd point encote sa couleur. Lors que la der-
 nière couche est sèche, ils la polissent & la ren-
 dent luisante comme un verre. C'est ce qu'ils
 font principalement en la frottant bien avec la
 paume de leurs mains. Ils donnent à la Laque la
 couleur qu'ils veulent, & ils en font de très-
 bonne colle, & la meilleure, dit-on, qui se
 fait dans le monde. C'est une drogue à bon
 marché, avec laquelle ils font aussi du vernis,
 mais il est défendu d'en transporter ailleurs.

AUTOUR DU MONDE.

On trouve ici de la Terebentine en abondance & à bon marché. Notre Capitaine en acheta une quantité considerable pour l'usage du Vaisseau ; & le Charpentier en fit de tres bonne poix ; & s'en servit pour couvrir les sentes après qu'on les avoit calfeutrées.

La vaisselle de terre, ou la porcelaine de ce pays est grossiere & d'une couleur grise, ou cendrée ; cependant ils font une grande quantité de tasses qui tiennent demi pinte ou davantage. Elles sont plus larges vers le bord que vers le fond ; de sorte qu'on peut les employer l'un dans l'autre. Les Européens en ont vu dans plusieurs endroits du pays Malay ; mais ils ont obligé le Capitaine Pool de leur acheter cent mille au premier voyage qu'il fit dans l'esperance de les vendre à Sumatra, mais s'en retourneroit ; mais ne pouvant y vendre, il les porta à Bonocow dans Sumatta, où il les vendit à un prix plus avantageux au Gouverneur de ce lieu, qui vendit la plus grande partie aux Indes Malayens ; & y gagna beaucoup. Il en revint néanmoins quelque mille dans le Vaisseau, & y passa, le pais en est fort fertile & gorgé. Le Capitaine en acheta cent mille pour sa petite ou quarante mille, & les vendit à saint George ; mais il ne s'en vendit en aucune manière ; il s'en défit. Les Portugais de Malacca, qui sont beaucoup plus riches que celles d'Inde, en ont gâté depuis quelques années la vente en plusieurs endroits. On ne laisse pas cependant de les estimer toujours, & même de les vendre à Rakam dans la Baye de Bengale.

Je ne connois pas trop bien les diverses sortes de drogues qu'on achete, & qu'on vend ici ; mais je sai bien qu'on y trouve le Quinquina, la Rubarbe, le Gingembre, le Galingam, &c.

Mais j'ignore si quelques-unes de celles-ci estoient
 sent dans ce pays, ou si on les y porte des pays
 voisins; quoi que pour le gingembre, je croi
 qu'il y vient. Il y a aussi une autre sorte de
 fruit qui croit, à ce que l'on dit, sur de petits
 baïssons, & que les Hollandois appellent Anis,
 à cause qu'il a une senteur & un goût fort com-
 me celui de la graine d'anis. Il n'y a que les
 Hollandois qui le transportent d'ici à Batavia,
 où ils le font distiller avec leur Atax, pour lui
 donner le goût de Paris. Cette sorte d'Arak
 n'est pas propre à faire la boisson que les An-
 glois appellent Punch; aussi ne s'en servent-ils
 que dans la suite d'Atax par. Cependan on
 se sert de cet Arak aussi pour en prendre un peu
 en coupant y mêler autre chose. Les Hollan-
 dois ne font tout en servent de longs traits au lieu
 de Brandevin, quoi qu'il soit extrêmement
 fort. Il est aussi en vogue & en grande estime
 dans toutes les Indes Orientales.

Il y a aussi de ce pays une sorte de bois pour la
 charpente, assez semblable à celui de Campêche,
 mais qui ne sèche pas si vite plus ou moins
 que celui-ci. On dit qu'il s'appelle bois de
 Siam, & qu'il vient de Siam. Il n'est pas si
 dur que celui qu'on coupe dans la Baye de
 Campêche, & c'est le plus gros morceau que l'on
 coupe, & ne passent pas le grosseur de ma
 main, & presque tous les autres estoient plus
 petits & courts. Il en a plusieurs autres sortes de
 bois, mais je n'en sai aucunes particulari-
 tés. Il y a aussi ici en diverses couleurs, mais
 je ne sai dire qu'elles ne sont pas d'une longue
 durée. Il y a dans ce pays plusieurs sortes de
 grands arbres de haute stature, fort bons pour
 la bâtisse, mais qui se pourrissent bien tôt, à
 ce que l'on dit. Le sapin, & le pône, sont les
 meilleurs pour faire des mâts. On trouve ici

AUTOUR DU MONDE.

quantité de graine contre les vers, mais elle ne
 croit pas dans ce Royaume; on l'y porte du
 Royaume de Boutan, ou de la Province de
 Yunam, limitrophes de ce Royaume, mais
 qui appartiennent à la Chine. C'est de-là que
 vient le musc & la ruberbe, & on dit que ces
 trois choses sont particulières à Boutan, & à
 Yunam. Le musc vient dans les testicules des
 boucs. Les mêmes pays portent aussi de l'or &
 en fournissent celui-ci, car quelques mines
 d'or qu'on dit que les Tonquinois ont sur
 leurs montagnes, ils ne travaillent point
 pas à le tirer. Il semble qu'avec de si riches denrées le Peuple
 ne devroit être fort opulent; il est vrai en
 tant qu'il est pays le plus grand & le plus
 pauvre, ce qu'on ne trouve pas ailleurs. On
 fait attention au trafic qu'ils font avec
 Car ils ardoient peu, ou point du tout, eux-mêmes
 sur leurs bords, & on se peut en faire
 font de bouche, comme dit le Peuple, & autres qui se
 consomment dans le pays. Le principal commerce de ce pays est
 les Chinois, Anglois, Hollandois, Marchands
 Etrangers, lesquels y font de grandes affaires,
 ou y reviennent tous les ans, & y ont
 sont les denrées du pays, & y ont de bon débit,
 qu'ils savent y être de bon débit. On y trouve
 dises qu'on y entre font, outre l'argent, du
 salpêtre, du soufre, des draps, des peaux d'An-
 glettre, des résines, des toiles peintes, du
 poivre & d'autres épices, du plomb, du
 gros canon, &c. Mais entre les nations les plus
 riches & les plus puissantes sont ici les plus riches. On
 vous donne pour ces marchandises de l'argent
 monnoyé ou d'autres marchandises, selon la
 convention que vous faites. Mais le pays est si
 pauvre, comme je l'ai déjà dit, que les Mar-

V O Y A G E

chands sont obligez d'attendre trois ou quatre
mois pour recevoir leurs marchandises, après
qu'ils l'ont payée, parce qu'on n'occupe les
pauvres Ouvriers qu'à l'arrivée des Vaisseaux,
& qu'alors on les fait travailler avec l'argent
qui est venu par cette voye. Le Roi achete des
canons & quelques pieces de drap large; mais
il paye si mal, que les Marchands ne souhaite-
roient pas avoir affaire avec lui s'ils pouvoient
l'éviter. Pour ce qui est de ceux qui se mêlent
de trafic, ils sont si justes & si honnêtes au sa-
voir de tout le monde, que j'ai ouï dire à une
personne qui avoit negocié dix années parmi
eux, & qui avoit employé durant ce tems-là
plusieurs milliers de livres sterling, qu'il n'a-
voit jamais perdu la valeur de dix livres ster-
ling avec eux.

[Faint, illegible text]

[Faint, illegible text]

au
S
fo
C
se
se
s'il
n'e
cro
s'il

AUTOUR DU MONDE.

CHAPITRE IV.

Du Gouvernement de Tonquin. Les deux Rôles Boïa & Choua. La révolte des Cochinchinois, & l'origine de la constitution présente des affaires de Tonquin. De la prison de Boïa. De la prison & du gouvernement de Boïa Choua, & de son royaume. Les trésors du Roi, ses Officiers & son artilleur. Leur manière de faire la poudre à Canon. Des Soldats, de leurs armes, & de leurs occupations en emploi, &c. Des forces navales, & de leurs belles galères, & de la manière dont ils les conduisent. Garde qu'on fait dans les Villes, & de ceux dont ils exercent la justice, & de ceux qui assistent pour dettes, & pour toute autre sorte de crimes. Des Mandarins Eunuques; leur avancement & leurs emplois; & la manière dont ils reçoivent le serment de fidélité pour le Roi, qui est de faire avaler un verre de sang de poule, & l'épreuve qu'on fait en Galade avec des sautes ameres. De la manière de vivre des Mandarins. Des baguettes dont on se sert dans les juges, & de leur civilité envers les étrangers.

CE Royaume est une Monarchie absolue, mais telle qu'il n'y en a point de semblable au monde; car ils ont deux Rois, & chacun est Souverain dans ce qui est particulièrement de son ressort. L'un est appelé Boïa, & l'autre Choua. J'ai ouï dire que ce dernier mot signifie Maître. Le Boïa & ses Ancêtres étoient les seuls Monarques de Tonquin; mais je ne sais s'ils étoient absolument indépendans, ou s'ils n'étoient pas tributaires de la Chine; dont on a crû que Tonquin étoit une Province frontière, s'il n'en étoit pas une Colonie. Car il y a un

grand rapport dans leur langage, leur Religion & leurs costumes. Les deux Rois qu'ils ont à présent ne sont ni parens, ni alliez, non pas même dans les degrez les plus éloignez. Il ne m'a pas été possible d'apprendre combien de tems leur Gouvernement a continué dans l'état où il se trouve presentement, mais il paroît qu'il a été tel pendant quelques successions. On en rapporte diversément l'occasion, mais quelques-uns le font de cette maniere.

Les Boïas ou anciens Rois de Tonquin, étoient autrefois Maîtres de la Cochinchine, & ils tenoient cette Nation soumise à leur Empire par le moyen d'une Armée de Tonquinois qui y demouroit continuellement sous la conduite d'un General ou Deputé qui gouvernoit le pais. Lors que la Cochinchine secoua le joug des Tonquinois, le Roi avoit deux Generaux de ses Troupes, l'un dans la Cochinchine, & l'autre dans Tonquin même. Ces deux Generaux ayant eu entr'eux quelque different, celui qui étoit dans la Cochinchine se rebella contre son Souverain le Roi de Tonquin, & il se servit du pouvoir qu'il avoit là sur l'Armée, pour se faire lui-même déclarer Roi de la Cochinchine. Depuis ce tems-là ces deux Nations ont toujours été en guerre l'une contre l'autre. Néanmoins depuis quelque tems elles sont l'une & l'autre, plutôt sur la défensive que sur l'offensive. Le General Tonquinois voyant que celui qui commandoit dans la Cochinchine, avoit si bien réussi à secouer le joug du Boïa, voulut aussi faire la même chose; & après avoir gagné l'affection de l'Armée, dépossédé le Roi son maître de toute autorité Royale, & se saisit de sa personne, & s'empara des revenus de la Couronne, en lui laissant néanmoins le titre de Roi, à cause apartement du

ur Religion
qu'ils ont
z, non pas
gnez. Il ne
ombien de
dans l'état
is il paroît
ssions. On
mais quel-

Tonquin,
chinchine,
à leur Em-
Tonquinois
ous la con-
gouvernoit
secotia le
deux Gene-
Cochinchi-
Ces deux
différent,
se revolta
onquin, &
à sur l'Ar-
ter Roi de
à ces deux
une contre
tems elles
a défensive
Tonquinois
dans la Co-
otier le joug
e chose, &
Armée, dé-
utorisé Ro-
empata des
issant pean-
amment du

AUTOUR DU MONDE.

siècle particulier que le peuple avoit pour cette
famille. Ainsi le Royaume de Tonquin tomba
entièrement entre les mains de ce General Ton-
quinois, & de ses descendants qui portent le ti-
tre de Cholla; les Bolla de l'ancienne famille
n'ayant que l'ombre de l'autorité dont ils jouis-
soient auparavant. Le Bolla vit comme un per-
sonnier d'Etat, dans le vieux Palais, avec ses
femmes & ses enfans, & il se divertit à se pro-
mener en bateau sur les frangs, qui sont dans
l'enclos des murailles du Palais; mais il ne pas-
se jamais ces bornes-là. Tous les Tonquinois
ont une veneration singuliere pour lui; & on
diroit que le Cholla est aussi dans les mêmes
sentimens; car il ne lui fait aucune violence,
mais le traite avec tout le respect imaginable.
Le peuple dit qu'il n'y a point d'autre Roi que le
Bolla, & ils semblent craindre extrêmement le
père qu'ils seroient s'il venoit à mourir sans
laisser un heritier. Toutes les fois que le Cholla
se présente devant lui, ce qui arrive deux ou
trois fois l'année, il lui fait mille complimens
& lui proteste que sa vie est entièrement dé-
vouée à son service, & que ce n'est que pour
l'obliger qu'il a pris le Gouvernement de tout
son Royaume, & il lui donne toujours la droite.
Lors qu'il arrive des Ambassadeurs de l'Empé-
reur de la Chine, ils ne remettent leurs com-
missions qu'au Bolla, & n'ont d'audience que
de lui seul. Mais après tout ce manège, il se
trouve que le Bolla n'a que peu de Domesti-
ques, qu'aucun des Mandarins ne lui fait la
Cour, & qu'il n'a point de Gardes. Tout ce
qui concerne la Magistrature, l'Armée, la
Trésorerie, les Réglemens en matière de paix
ou de guerre, tout cela est à la disposition du
Cholla. Tous les avancements se font par son
moyen, & le Bolla même n'a de Domestiques

que ceux qu'il plaît au Choua de mettre auprès de lui. Excepté ces Domestiques il n'y a personne qui le puisse voir, & encore moins les Etrangers peuvent ils obtenir cette permission; aussi n'ai-je rien pû apprendre de sa personne; mais pour ce qui est du Choua, j'ai sçû que c'étoit un homme lèpreux, colere, & d'un très-méchant naturel. Il vit dans le second Palais, où il a dix ou douze femmes; mais je ne sai pas combien il a d'enfans. Il gouverne ses Sujets avec une autorité absolüe & fort tyrannique; car & leurs vies & leurs biens sont à sa disposition. On dit que la Province de Tenchoa appartenoit à ses Ancêtres, qui étoient de grands Mandarins avant cette usurpation. De sorte qu'il semble présentement qu'il ait pour elle une estime toute particuliere. Il y tient son Trésor, qui, à ce qu'on dit, est d'une grande valeur. Ce trésor est enterré dans de grandes cavernes, pleines d'eau, & fait exprés pour cet usage, & il y tient une grande quantité de Soldats pour le garder. Les Soldats, aussi-bien que le trésor, sont sous la charge du Gouverneur de la Province, qui est un de ses principaux Eunuques.

Le Choua est toujours muni d'une forte Garde autour de son Palais, & il y a de grandes Ecuries pour ses Chevaux & ses Elephants. Les Chevaux sont de la hauteur de treize ou quatorze paumes, & très-bien tenus. Il y en a deux ou trois cens. On tient les Elephants à part dans de grandes Ecuries, où chacun a sa place ou son compartiment particulier, avec une personne pour le nourrir & le dresser. Le Roi peut avoir sept cinquante ou deux cens Elephants. On les abreuve & les lave tous les jours dans la riviere.

Il y a quelques uns de ces Elephants qui sont

AUTOUR DU MONDE.

fort doux & faciles à gouverner, & d'autres sont plus farouches & plus indociles. Lors qu'un de ceux-ci doit passer par les ruës, quand même ce ne seroit que pour l'abreuver, celui qui le conduit fait battre une espece de tambour devant lui, pour avertir le peuple qu'un Elephant farouche doit passer, & d'abord chacun se retire de la ruë & laisse le passage libre à cet animal, qui ne manqueroit pas de faire du mal à tous ceux qu'il trouveroit en son chemin, sans que ceux qui le conduisent pussent le retenir.

Devant le Palais du Choua il y a une grande place quarée, où l'on fait la revue des Soldats; à l'un des costez il y a un lieu où les Mandarins se mettent pour voir faire l'exercice aux Soldats, & on voit de l'autre côté un endroit couvert où est tout le canon & la grande artillerie. Il peut y avoir cinquante ou soixante canons de fer, depuis le faucon ou jusques à la demi-coulevrine, deux ou trois coulevrines ou demi-canoes, & quelques vieux mortiers de fer qui sont sur des piéces de bois. Les canons sont montés sur leurs affuts, mais ces affuts sont vieux & fort mal faits. Il y a un canon de fonte beaucoup plus gros que le reste, & qu'on suppose être de huit ou neuf mille livres pesans. Il est percé en cone, son calibre est d'un pied de diamètre, mais il est beaucoup plus étroit vers la culasse. Il est tout-à-fait mal bâti, mais on ne laisse pas de l'estimer beaucoup ici, sans doute parce qu'il y a été fondu, & qu'il est le plus gros qu'ils ayent jamais fait. Il y a dix ou douze ans qu'il a été fondu, & à cause de sa pesanteur, ils ne pouvoient pas venir à bout de le monter, si bien qu'ils furent obligez d'avoir recours aux Anglois pour le faire monter sur son affut, où il est présentement

plûtôt pour servir de parade, que pour être de quelque usage. Mais quoi que ce ne soit qu'une piece fort commune & sans art, neanmoins les Tonquinois entendent très bien la fonte des métaux, & ils sont fort habiles à préparer la terre dont ils se servent pour faire les moules.

Ce sont là tous les gros canons que j'ai vûs, ou que j'ai ouï dire qu'il y eût dans le Royaume; & quoi qu'il n'y ait aucun Fort, le Roi ne laisse pas d'avoir toujours de grosses Troupes sur pied, qu'on fait monter jusqu'au nombre de soixante-dix ou quatre-vingt mille hommes effectifs. Ils sont presque tout Infanterie, armez d'un sabre & d'un mousquet, dont le canon peut avoir trois pieds & demi ou quatre pieds de long. Le calibre peut être aussi large que la bouche de nos pistolets de selle, ils sont tous à rouër, fort massifs & pesans. Tous les Soldats sont eux-mêmes leur poudre. Ils ont de petites machines pour y mêler ensemble tous les ingrediens qui entrent dans sa composition, & ils en font une aussi petite quantité qu'il leur plaît. Ils ne savent pas la grener, ce qui fait qu'elle est toute en morceaux fort inégaux, dont quelques-uns sont de la grosseur du pouce, pendant que d'autres ne sont pas plus gros qu'un pois. Je n'ai jamais vû de poudre bien grenée parmi celle que font toutes les Nations de l'Orient. Les Soldats ont chacun un Cartouche couvert de cuir, où ils mettent leurs charges à la maniere des Pirates des Indes Occidentales. Mais au lieu de les avoir dans du papier, elles sont dans de petits tuyaux de cannes, qui tiennent chacun une charge de poudre, qu'ils voident dans le canon de leur mousquet, ainsi chacune de ces boites ou cartouches peut passer pour une bandouliere. Ils tiennent leurs armes extrêmement nettes & luisan-

AUTOUR DU MONDE.

tés : pour cet effet chacun a une canne étendue pour couvrir le canon de son mousquet, & pour empêcher que la poussière ne le gâte lors qu'il est pendu au croc dans la maison. Lors qu'ils marchent à la pluie ils ont aussi une autre canne pour couvrir leurs mousquets. Elle est assez large pour couvrir tout le canon, & très-bien vernie; de sorte qu'outre son agrément & sa beauté, elle sert encore à conserver le mousquet & le tenir sec.

Lors que les Soldats marchent, ils ont à leur tête un Officier qui conduit les files, & chaque file est de dix hommes; mais j'ai appris d'une personne qui a vû leur marche, qu'ils ne gardent pas leurs rangs lors qu'ils marchent. Les Soldats sont la plupart de bons hommes, forts & bien faits, & vigoureux; car c'est là principalement ce qui peut les faire entrer au service du Roi. Il faut aussi qu'ils ayent bon appetit, & c'est ce qui les rend plus recommandables que les autres qualitez dont je viens de parler; du moins un homme ne sautoit être mis sur le pied de Soldat, s'il ne mange beaucoup plus que les autres; c'est par-là qu'on juge de sa force & de sa bonne constitution. Ainsi lors qu'un Soldat veut s'enrôler, on essaye d'abord son appetit sur le ris, qui est la nourriture ordinaire du peuple de ce Royaume, & selon qu'il s'aquite bien ou mal de son devoir dans ce premier essai de sa valeur, on le recoit au service du Prince, ou on le renvoye. On assure qu'elles épreuves ils mangent d'ordinaire huit ou neuf mesures de ris, d'une pinte chacune. Ils sont ensuite estimez & avancez à proportion de la maniere dont ils ont officié ce premier jour; & les plus gros mangeurs sont employez sur tout à la garde du Roi, & ils accompagnent presque toujours sa personne. La Pro-

vincé de Ngeam produit les hommes les plus braves & par consequent les plus gros mangeurs. C'est pour cette raison-là que presque tous ceux de cette Province sont employez dans les Troupes. Après trente ans de service un Soldat peut avoir son congé, & alors le Village où il a pris naissance, doit envoyer un autre homme pour servir à sa place.

Il n'y a ici que peu de Cavalerie : elle est armée d'un arc & d'une lance, comme les Mores & les Turcs. Les Cavaliers aussi bien que les Fantassins sont fort adroits à se servir de leurs armes, & ils tirent parfaitement bien, tant du mousquet que de l'arc, car on les exerce souvent à tirer au blanc. Il y a tous les ans par ordre du Roi une partie d'Arquebustiers, & il récompense le meilleur tuteur, à qui il donne une jolie casaque, ou un present d'environ mille Cash, comme ils les appellent, ce qui fait à peu près la valeur d'un écu. Le but est une coupe de terre blanche, placée contre une hauteur, & l'endroit d'où ils tirent en peut être éloigné d'environ quatre-vingt verges. Celui qui casse la première coupe obtient la plus belle casaque ; car il y en a d'autres moins jolies & de moindre valeur pour le reste des Soldats, qui ont le bonheur de casser les autres coupes, ou bien on leur donne un Cash à la place. Tout cela se fait aux dépens du Roi, qui encourage beaucoup cet exercice, comme un moyen d'avoir de bons tuteurs ; & en effet ils le sont presque tous en general. Ils chargent & tirent avec une promptitude qui passe celle de tous les autres peuples. Ils tirent en un seul tems la baguette, ils versent d'abord la poudre & la balle, & bourent aussi en un seul tems, ensuite ils retirent la baguette & la remettent en son lieu en deux autres tems, Ils font ces

qua
pro
ils
mille
fort
Fort
Sold
me,
aux
quon
nent
souv
Sold
Que
tre c
de
emp
Le F
aupr
ou a
moins
ou le
marc
roien
hum
quelq
princ
qui p
ou si
& for
les G
& de
tilleri
charr
queta
Le ca
sept p

AUTOUR DU MONDE. 89

quatre tems avec beaucoup d'adresse & de promptitude ; & lors qu'ils tirent au blanc , ils couchent en joië , tirent d'abord à la premiere visée , & ils ne laissent pas d'attraper fort juste.

Quoi que le Roi de Tonquin n'ait point de Forts , il tient pourtant une grande quantité de Soldats dans les Villes frontieres de son Royaume , mais sur tout au Sud-Est , pour s'opposer aux Cochinchinois ses mortels ennemis. Et quoi qu'il arrive assez rarement qu'ils en viennent à une bataille rangée , il se fait néanmoins souvent des escarmouches , qui font tenir les Soldats de part & d'autre sur leurs gardes. Quelquefois même il se fait de l'un ou de l'autre côté des irruptions considerables dans le pais de son ennemi , où ils tuent , saccagent , & emportent tout le butin qu'ils peuvent faire. Le Roi a aussi environ trente mille hommes auprès de sa personne , qu'il loge dans Cachao ou autour , & qui sont prêts de marcher à la moindre occasion. La saison seche est le tems où les Armées se mettent en campagne , où marchent contre les ennemis ; car ils ne sauroient marcher dans ces pais-là durant la saison humide. Lors qu'une Armée marche pour quelque expedition , le General & les autres principaux Officiers montent des Elephants , qui portent sur leurs dos une petite maison , ou si vous voulez un petit Château , bâti d'ais & fort propre. C'est là-dedans que s'asseyent les Generaux , également à couvert du Soleil & de la pluye. Ils n'ont point de pieces d'Artillerie dans leurs Armées. A la place ils font charrier sur le dos des hommes de gros mousquets qui portent jusqu'à quatre onces de bales. Le canon de ces mousquets peut avoir six ou sept pieds de long , & quoi qu'un homme en

puisse bien porter un sur son dos, il ne sauroit néanmoins le tirer comme il fait un mousquet ordinaire; mais il le place sur son affut, qui fait aussi la charge d'un autre homme, ainsi ils le menagent entre eux d'eux. L'affut n'est autre chose qu'une piece de bois ronde, épaisse d'environ quatre pouces, & longue de six ou sept pieds. Un de ses bouts est soutenu par deux pieds, ou une fourche qui a trois pieds de hauteur, & l'autre bout apuye sur la terre. Le mousquet est placé au dessus entre deux dents de fer qui roulent sur un pivot, afin de pouvoir tourner le bout du mousquet du côté que l'on veut. A l'extrémité du canon où est la lumière, il y a une couche assez courte que le tireur epuye contre son épaule, lors qu'il veut lâcher le coup. On se sert de ces mousquets pour forcer un passage, ou pour tirer d'un côté d'une riviere à l'autre, lors que l'ennemi est posté si avantageusement, qu'il n'y a pas d'autre moyen de le chasser. Les deux hommes qui les portent ne sont guere plus chargez que s'ils portoient un mousquet ordinaire. Dans les courses qu'ils font dans les pais ennemis, ils ne portent que peu de bagage, outre leurs armes necessaires, leur munition de guerre, & leurs provisions de bouche; de sorte que s'il leur arrive d'être mis en detourte, ils prennent aussi-tôt la fuite sans aucun embarras. On peut même dire en general que leurs combats ne sont pas opiniâtres dans ces pais, parce qu'ils ne peuvent pas soutenir long-temps une vigoureuse attaque.

Outre les Soldats des frontieres & ceux qui sont auprès du Roi à Cachao, il y en a plusieurs autres qui font garde en divers endroits du Royaume, sur tout dans les grands chemins & sur les rivieres. Ceux-ci fouillent tout

ee qu
voit
arme
point
Ils re
ils on
chanc
tre. I
les ex
fi on
soupe
jusqu
ves de
me ma
rebell
sans
beauc
l'abit
Ley
qu'en
semble
& de
ce n'est
d'un e
quante
long,
mificu
hautem
a pou
plus de
c'est
Depuis
s s'ele
l'artifice
ue tou
ien fal
u la pr
oupe,

AUTOUR DU MONDE.

et qu'on transporte hors du Royaume, pour voir si on ne sort rien de défendu, sur tout des armes, & ils prennent garde qu'on ne fasse point entrer de marchandises de contrebande. Ils reçoivent aussi les droits de la Douane, & ils ont soin de les faire payer à toutes les marchandises avant que de les laisser passer outre. Ils fouillent donc tous les Voyageurs, & les examinent avec beaucoup de severité, & si on fait quelques personnes sur un simple soupçon, on les traite fort rigoureusement, jusqu'à ce qu'elles aient donné de bonnes preuves de leur innocence. De sorte qu'aucun homme mal affecté pour le Gouvernement, & rebelle au Prince, ne sauroit faire quatre pas sans être découvert, & c'est ce qui affermit beaucoup l'autorité du Roi, & qui le met à l'abri d'une révolution.

Les forces Navales du Roi ne consistent qu'en une espèce de Galères plates, & qui semblent plutôt faites pour servir d'ornement & de parade, que de machines de guerre, & ce n'est peut-être pour transporter les Soldats d'un endroit à un autre. Ces bâtiments ont cinquante, soixante, ou soixante-dix pieds de long, & environ dix ou douze de large dans le milieu. Les deux bouts ont à peu près cette hauteur-là hors de l'eau, sur tout le derrière de la poupe; mais le corps ou le milieu n'a pas plus de deux pieds de demi au dessus de l'eau, & c'est par-là qu'on y entre ou que l'on en sort. Depuis cet endroit-là jusques aux deux bouts, ils s'élèvent insensiblement & avec beaucoup d'artifice à une hauteur considérable; de sorte que toute la fabrique en paroît fort jolie & fort bien faite lors qu'on les fait voguer. Le stern ou la prouë n'est pas tout-à-fait si haute que la poupe, & l'on ne fait pas non plus une si gran-

V O Y A G E

de dépense pour l'ornet. Car quoi que la sculpture & la peinture n'y manquent pas, cependant l'ouvrage n'en est pas comparable à celui de la poupe, où il y a toute sorte de sculpture, & qui est vernie & bien dorée. La place où se met le Capitaine est sur la poupe, elle est fort proprement couverte pour le défendre du Soleil ou de la pluie, & comme c'est l'endroit le plus élevé du bâtiment, il ressemble à un petit Trône, sur tout celui de la Galerie du Général. Celle-ci est beaucoup plus magnifique que les autres, quoiqu'elles soient toutes construites à peu près de la même manière. Elle est couverte de bois la poupe jusqu'au milieu, d'une table de bois, pour protéger les hommes de la pluie dans le cas d'un jour humide, & de la chaleur du Soleil dans la sèche. Elle est soutenue par des poutres de chaque côté, & les rames, & un simple rillage où les rameurs se tiennent appuyés. Chaque Galerie porte un petit drapeau, de la couleur d'un feutre, ou d'une couleur vive, qui est planté sur le bord de la poupe, & sert à marquer le rang de proue. Elles ont aussi un drapeau avec une voile de navire, & veignent à vingt, ou vingt quatre rames. Les rameurs sont toujours ceux qui rament tout un jour, excepté qu'ils portent un drapeau noir, un peu étroit, en guise de voile, qu'ils passent entre les avirons, après avoir fait le tour de corps, & la rejoignent de nouveau. Chacun se tient debout derrière son rame, qui est posé sur le bord dans une encoche, & il le pousse en avant avec beaucoup de force. Ils plongent tous à la fois leurs rames dans l'eau, & aussitôt qu'ils aillent sans se contester entr'eux, il y a un homme qui bat

chaque
bour
meurs
bruit
pent
en m
d'infir
ultem
de son
un pe
Ces
demi
vires
fait il
plus g
près d
mirac
qu'ils
ota qu
nomm
qu'on
comme
ain de
emp de
e'illu
un tra
Les
tous
u'on
velles
es. Il
azi, son
am on
cus y
trale
leur
vires
nt la

AUTOUR DU MONDE.

que la fleur
pas, cepen-
rable à celui
sculpture.
place où se
elle est fort
ndre du So-
l'endroit le
à un petit
du General.
que les
onstruites à
est converte
d'une toile
hommes &
quante, &
is la fêche
chaque côté
mple rillac
nent auprès
te un petit
en saison.
est plente
sûr qu'il
ont aussi un
& voguent
rames.
qui rament
portent un
en guise de
nnes, après
rejoignent
derrière &
ans une en-
de beaucoup
leurs rame-
ns de com-
qui bat le

chefute sur un petit jonc, ou espect de ram-
bour avec chaque coup de rame. Alors les ra-
meurs repoussent tous ensemble par un certain
bruit sourd qui vient du fond du gosier, fra-
pent un coup de pied sur le rillac, & plongent
en mêmes tems leurs rames dans l'eau. C'est
ainsique le tambour & les rameurs se repoussent
alternativement; ce qui produit un son malé-
so fort agréable pour ceux qui s'en tiennent
un peu éloignés sur le seu ou sur le rivage.

Ces bâtimens ne prennent que deux pieds &
demi d'eau. Ils ne peuvent servir que sur les ri-
vieres ou le long des côtes de la mer, & encore
fait-il qu'il soit fort beau tems. Ils sont
plus grande utilité dans les rivieres larges
près de la mer, ou de la nouvelle France,
marée. Car on ne peut aller plus
qu'ils font le service de quatre
lots qu'ils ont. Les
hommes sur leur
quelques fois, ils ne
contre le fil de l'eau
loin de requiert
ent de longues
qu'ils ne peuvent en
du travail.

Les soldats qui sont
rimes d'ars, d'après
u'on en commande
quelque expedition
ous. Ils font plusieurs
us font de différents
ans une expedition
ous y étions; car
ers le haut de la riviere, comme
de leurs voisins du côté du nord. On se voya
oviren faisant de ces Galeres qui monte-
ent la riviere, & il y avoit depuis seize jus-

plus quarante Soldats bien armés sans compter. Leys General qui s'appelloit Ungec Comog, étoit un grand Mandarin, le même que le Roi avoit établi pour examiner le ministère de notre Nation, & qu'il avoit fait Directeur ou Protecteur du Comptoir des Anglois, qui se portoit comme d'une personne extrêmement genereux. Il y avoit encore trois autres plus Officiers sous lui, chacun dans un département particulier. Ces trois avoient des pavillons pour les distinguer; le premier étoit jaune, le second bleu, & le troisieme rouge ou noir. Ils paroissent de Cachao; pour aller au bout des montagnes; mais ils ne revinrent point pendant que nous étions-là. Je les vis seulement en trois parts, que cette expedition étoit destinée à leur, & que le General Ungec étoit resté plus dans les bonnes grâces

de nous que les Galeres ne servoient pas actuellement, on les poussa à terre, & on les enferma dans des maisons qui sont bâties espars pour cela. On les y met debout sur la carène, on les y laisse aller, & elles y sont toutes propres & saines. Les Galions sont éloignés de cinquante lieues du bord de la rivière, & sont si près de la mer, qu'ils peuvent aller à terre sans aller tout autour de la pointe. Ils ont au long de chaque côté vers la proue, deux rangs de quatre gros hommes armés avec la pique à la main, n'entendent que le signal de leur chef, & pas plus d'un pas le son d'un tambour. Ils commencent à tirer de toute leur force, & qu'en faisant un grand bruit d'une voix pesante & aiguë, ils se trahent dans un moment au lieu où elle leur sera mise à couvert. C'est aussi le ouvrage des Soldats, qui après avoir ainsi enfermé toutes leurs Gal-

On garde bien que grates pas; de ce par- de; & le son de tous cordes rus; la qu'eville le Gu d'adr; ils en adroit; qu'il s'ap; ne le pour; le plus ditait; terra; appart; autre; mais; eux; qu; & les; qui; quelq; te, il

AUTOUR DU MONDE.

met aux débiteurs, dont nous venons
D'autres ont leur cou enfoncé entre deux
ses planches faites comme un pilori, mais
on peut soutenir le poids, & manier
aussi les portent-ils par tour ou ils
lors même qu'ils veulent aller respirer
forçés de se pencher & de dormir com-
me dans un tel état.

Il est un autre sorte d'instrument pour
les esclaves, assez semblable à
lequel on appelle Gongo. Il est fait avec
deux morceaux de bois, mais il a la figure
d'un cercle, & est composé de deux
ses extrémités, l'un de dix ou douze
avec une corde ou un roide, tels que sont
des esclaves qui se font à tenir les
têtes enfoncées dans la corde, & les
corde est attachée à un mur, par
grands anneaux, & les esclaves l'une
qu'ils sont attachés par le cou, & les
les esclaves sont attachés par le cou
une distance à l'autre, & de
qu'ils se trouvent dans un tel état
il faut qu'ils soient retenus par
ses chaînes, & qu'ils aient la tête
Encore ne se voient pas une
voit être libéré de ce long dans
deux heures, mais de les porter
trois mois, ou même davantage, avant
après qu'ils font quelquefois, & les
en châtiment sont servies. Cependant, il y a
espèce de combustion pour quelques-uns de ces
malheureux, d'avoir la liberté de sortir de
l'atelier ou ils travaillent, car d'autres possèdent ce
jug, & avec cela ils sont retenus prisonniers
pour ceux qu'on enferme dans les prisons pu-
bliques, ils y sont plus mal-traités qu'en châte-
ne sauroit l'être, puis qu'on les fait presque

mourir de faim, & que par dessus le marché on les roste de coups.

Ils ont une sorte de châtime^{nt} particulier pour ceux qui sont soupçonnez d'incendie, ou que l'on eroit avoir donné occasion au feu par leur négligence. Le Maître de la première maison où prend le feu, ne sauroit guère se justifier du soupçon d'en être la cause, ni par conséquent échaper à la severité des Loix. La peine que l'on inflige en pareil cas, est de faire assavoir le criminel dans une chaise haute de douze ou quatorze pieds, tête nue, & de l'exposer ainsi trois jours consécutifs à la plus cuisante ardeur du Soleil, & pour comble de disgrâce, cette chaise est placée devant l'endroit où la maison étoit bâtie.

Les autres moindres crimes sont punis à coups de cannes; ce que nous apellons bâton-

On fait mettre le criminel ventre à terre, & chasser bas, dans cette posture un vigou-
 reux compagnon lui donne de bons coups sur le
 derrière, avec une canne fendue, large de
 six doigts, & longue de cinq pieds. Le
 nombre des coups est plus ou moins grand à
 proportion de la nature du crime, ou selon
 le plaisir du Magistrate de l'ordonner. Mais
 on peut gagner les bonnes grâces de l'au-
 teur, qui fait fort bien moderer ses coups
 sur qu'on lui a fait quelque generosité par
 avance. Sans cela ses coups sont si pesans, que
 le pauvre criminel court risque d'en demeurer
 étropié un mois ou deux. Après qu'un hom-
 me a souffert quelque un de ces châtime^{ns}, il
 ne s'en verra obtenir aucune faveur ni aucun
 emploi du public.

Il n'y a point de Cours de Justice; mais
 chaque Magistrate particulier donne ses com-
 pussions pour le fait des criminels, & d'a-

bande
 me
 sans
 le s'
 puni
 franc
 duit
 prop
 desti
 nel a
 il av
 terre
 L'Exc
 chape
 lui fa
 be d'
 corps
 Le
 mort;
 quelq
 bre;
 Car q
 d'un
 un do
 d'autr
 Les
 yaume
 de ceu
 & non
 leur co
 sont for
 es Loix
 ou par
 eux qu
 ue ceu
 y a pe
 ignité
 sans q

lors qu'on les a pris, il les examine, & comme la sentence qu'ils prononcent est finale & sans appel; aussi n'est-elle pas plutôt passée qu'elle s'exécute sans différer plus long-tems. On punit ordinairement les crimes capitaux en tranchant la tête. Le criminel est d'abord conduit de la maison du Magistrat dans la sienne propre; car il n'y a point ici de lieu public destiné aux exécutions, mais on punit le criminel auprès de sa maison, ou dans l'endroit où il avoit commis le crime. On l'y fait asseoir sur terre, le corps droit & les jambes étendues. L'Exécuteur muni d'une large épée à deux tranchans, lui en donne du revers sur la nuque, & lui fait sauter la tête d'un seul coup: Elle tombe d'ordinaire sur les genoux du patient, & le corps se renverse sur le dos.

Le larcin n'est pas tenu un crime digne de mort; on se contente de le punir en coupant quelque membre, ou quelque partie d'un membre; à proportion de la grandeur de la faute. Car quelquefois on ne coupe que la jointure d'un doigt, pour d'autres crimes on coupe un doigt entier ou plus d'un, & enfin pour d'autres toute la main.

Les Magistrats & les autres Grands du Royaume sont appellez Mandarins. La plupart de ceux-ci qui servent le Roi, sont Eunuques & non-seulement ils sont mutilés, mais leur coupe tout. J'ai pu dire que ces derniers sont fort savans à leur manière, sur tout dans les Loix du pais. Ils s'élevent par leur mérite ou par la faveur, d'un degré à un autre, tant ceux qui sont employez dans les affaires civiles que ceux qui le sont dans celles de la guerre, & y a peu de postes considerables, soit par la dignité ou le profit qui tombent en d'autres mains que les leurs. Personne ne sauroit s'en

quenter le Palais Royal sans en avoir la permission de ces Eunuques Mandarins; & c'est pour cette raison qu'ayant un libre accès auprès du Roi, & pouvant en éloigner ceux qu'ils veulent, ils réservent pour eux-mêmes toute sa faveur. Quelques-uns des autres Mandarins en sont si outrez, que soit par envie ou mécontentement, ils en sechent, comme on dit, de chagrin, même jusqu'à en mourir. Sur quoi on m'a fait l'histoire d'un qui s'appelloit Ungee Thuanding: Ungee semble être un titre d'honneur parmi eux. C'étoit un homme fort habile dans les Loix, grand politique, & d'une humeur fiere & ambitieuse. Il chercha tous les moyens imaginables pour s'avancer, mais il n'en pût jamais venir à bout, parce qu'il n'étoit pas Eunuque. Il enrageoit de voir élever ses inferieurs; mais lors qu'il s'aperçût qu'il n'y avoit pas moyen de parvenir de sa vie aux premières dignitez, à moins que de lever cet obstacle qui lui en fermoit l'entrée, un jour tout transporté de rage & de fureur, il prit un couteau bien afile, & se qualifia dans toutes les formes. Il avoit une femme & six enfans, qui craignoient tous extrêmement pour sa vie; mais pour lui, quelque triste que fut l'état où il se trouvoit, il n'en fut point du tout ébranlé. Après cela le Roi l'avança, & il vivoit encore sur le pied de grand Mandarin, lors que j'étois dans le país. D'ailleurs il avoit soin de l'Arcenac, en qualité de grand Maître de l'Artillerie.

Il y avoit aussi un autre Mandarin, appelé Ungee Hane, qui se voyant exposé au mépris & aux insultes des Eunuques, fut obligé de le devenir lui-même, pour aller du pair avec eux. Ce Gentilhomme étoit Seigneur d'un ou de deux Villages, où lui & ses fermiers se trou-

vo
nu
sou
vû
un
il y
sion
trép
qu'
mil
dor
saur
aprè
que
conf
Eunu
vinc
Prin
qui
aussi
avoir
rins
leurs
sôim
com
Ce
coup
le con
Gard
nomb
que N
neral
Quelc
ces; s
sidera
Les
ans le
les pr

voient souvent exposez aux avanies de ces Eunuques fiers & hautains; de sorte qu'après avoir souffert quelque rems leurs mauvais tours, & vû que cela ne finissoit point, il convint avec un habile Operateur pour se faire mutiler; car il y en a plusieurs dans ce país qui font profession de cet art, & qui y sont si experts qu'ils entreprendront de mutiler un homme, quel âge qu'il ait, pourvû qu'il leur donne autant de mille cash qu'il a d'années. On dit qu'ils endorment premierement le patient; mais je ne saurois dire combien ils demeurent à le guérir, après avoir fait l'operation. Je n'ai oûi parler que de trois Mandarins qui eussent des emplois considerables dans le Gouvernement, sans être Eunuques. L'un étoit Gouverneur de la Province de l'Est, dont la fille étoit mariée à un Prince de la famille Royale: Les deux autres qui étoient Gouverneurs de Cachao, étoient aussi mariez, & avoient des enfans, dont l'un avoit épousé la fille du Roi. Tous les Mandarins gouvernent avec une autorité absolue dans leurs départemens, quoi que dans une grande soumission pour le Roi, qui est absolu sur eux, comme ils le sont sur le peuple.

Ces Mandarins Eunuques vivent avec beaucoup de magnificence. Plusieurs d'entr'eux ont le commandement de la Milice, & ils ont des Gardes dans leurs maisons, y ayant un certain nombre de soldats choisis pour la garde de chaque Mandarin selon sa qualité. Ils sont en general avarés jusques à l'excès, & fort malins. Quelques-uns sont Gouverneurs des Provinces; mais tous sont élevez dans des postes considerables, & fort lucratifs.

Les Mandarins reçoivent une fois tous les ans le serment de fidélité pour le Roi, de tous les principaux Officiers qui sont au-dessous

d'eux. Cela se fait en grande cérémonie : Ils coupent la gorge à une poule, & en laissent couler le sang dans un bassin d'Arack. On donne ensuite à boire un trait de ce breuvage à tous les assistans, après qu'ils ont déclaré en public leur sincérité & leur attachement au service du Roi. Ceci est regardé comme l'engagement le plus solennel qu'un homme puisse faire. Cette manière de donner à boire un breuvage solennel, se pratique aussi dans les autres pays en diverses occasions, particulièrement sur les côtes d'or de la Guinée, où lors qu'un homme ou une femme est accusé d'avoir commis un crime de quelque nature qu'il soit ; mais en particulier l'adultère, & qu'on ne le sauroit prouver d'une manière évidente, le Fetissero ou Prêtre décide le procès, en donnant un peu d'eau amère à la personne accusée. Et si elle refuse de la prendre, elle est dès-là censée coupable, sans aucune autre preuve ; mais si elle la prend, on dit que si cette personne est coupable, cette eau lui enfle d'abord le ventre jusqu'à ce qu'elle creve ; mais que si elle est innocente, elle n'en reçoit aucun mal. Je ne sai pas de quel artifice se sert le Fetissero pour composer cette eau ; mais il est constant que cette sorte d'épreuve est extrêmement en usage parmi eux ; & il semble que c'est un reste de l'ancienne coutume qu'avoient les Juifs, d'éprouver par les eaux de jalousie, dont il est parlé dans le Livre des Nombres, Chapitre cinquième. Je ne saurois bien dire si l'événement qui suit cette épreuve est semblable à celui qui arriroit parmi les Juifs ; mais il semble qu'ils en sont fortement persuadés, & la personne coupable est pour l'ordinaire si épouvantée lors qu'on la mène faire cette épreuve, qu'elle choisit le plus souvent de souffrir plutôt la peine établie dans le

pai
esc
&
sou
Je
dan
Car
M
qu
de
d'un
am
ren
&
ave
nen
qu'
ger
que
se q
nera
ceux
leur
D
trao
tes
de b
la g
deux
doig
milli
tien
une
le pl
lire
doig
Etra
guett

païs, qui est d'être vendue aux Européens pour esclave. Ce breuvage est appelé l'eau amère, & on la donne pour épreuve sur le moindre soupçon, même pour quelque petite offense. Je tiens ceci de diverses personnes qui ont été dans la Guinée, & entr'autres de Monsieur Canbi.

Mais pour revenir aux Eunuques Mandarins, quoi qu'ils soient de cruels ennemis à l'égard de ceux pour qui ils ont de l'aversion, ils sont d'un autre côté extrêmement bons pour leurs amis, & fort complaisans envers ceux qui leur rendent visite, qu'ils soient Etrangers ou non, & ils les regalent même souvent. Ils aiment avec passion qu'on les visite, & ils s'en tiennent fort honorez. Lors qu'ils traitent quelqu'un, ils sont ravis de le voir boire & manger avec bon appetit, parce qu'ils comprennent que c'est un effet de l'amour & de la tendresse qu'ils ont pour eux. Il faut avouer qu'en general les Tonquinois sont fort honnêtes envers ceux qui les visitent, & qu'ils leur font la meilleure chere qu'ils peuvent.

Dans leurs repas ordinaires aussi bien qu'extraordinaires, ils se servent au lieu de fourchettes ou de cuilliers, de deux petites baguettes de bois rondes, à peu près de la longueur & de la grosseur d'une pipe. Ils les tiennent toutes deux à leur main droite, l'une entre le premier doigt & le pouce, & l'autre entre le doigt du milieu & le premier doigt, comme nos enfans tiennent leurs cliquettes. Ils s'en servent avec une adresse admirable, & prennent avec cela le plus petit grain de ris: Ce seroit une incivilité parmi eux de toucher la viande avec les doigts lors qu'elle est aprêtée; & quoi qu'un Etranger qui n'est pas accoutumé à ces baguettes ait d'abord assez de peine à s'en servir,

néanmoins un peu d'usage l'y fait bien-tôt, & les personnes qui demeurent ici doivent l'apprendre, aussi bien que les autres coutumes innocentes du pays, afin que leur compagnie devienne par-là plus agreable aux naturels. Tous les Tonquinois ont quantité de ces baguettes chez eux, tant pour leur propre usage, que pour celui des Etrangers, qu'ils invitent à manger. On n'a pas moins de soin ici de les mettre sur la table, qu'on en a en Angleterre d'y servir des couteaux, des fourchettes & des cuilliers; & une personne qui ne fait pas se servir proprement de ces baguettes, ne peut que faire une fotte figure à leur table. Les plus riches, & sur tout les Mandarins, ont les leurs garnies d'argent. Les Chinois s'en servent aussi, & les Marolots Anglois les appellent Chopsticks, c'est-à-dire, lardoires de morceaux. Lors que les Eunuques Mandarins viennent à mourir, toutes leurs richesses apartiennent au Roi, qui en qualité d'heritier, se saisit d'abord de tous leurs biens, & amasse par là de grandes richesses. Car il n'y a que très-peu d'argent dans le Royaume, au-delà de celui qui tombe entre les griffes de ces Vautours. C'est peut-être un des motifs qui porte le Roi à n'avancer guere d'autres personnes qu'eux; & ce sont en éfet autant d'éponges qui s'emplissent pour lui. Et quoi qu'on ait voulu dire de leur amour pour la justice, je n'ai jamais pû aprendre qu'ils méritent cet éloge; au contraire il est sûr que par leurs extorsions & leurs injustices, ils ruinent le commerce, & apauvrissent un Royaume qui sans cela seroit très-florissant. Enfin tout Eunuques que sont ces Mandarins, ils ne laissent pas d'être aussi amoureux du beau Sexe que les autres hommes, & ils ne sauroient se passer de la compagnie des femmes; aussi entretiennent-ils

tou
 met
 que
 pri
 fa
 fait
 dar
 poi
 am
 nui
 arr
 lic
 sem
 affa
 hon
 fons
 gran
 rega
 de f

tous plusieurs jeunes & jolies filles pour badiner & passer le tems avec elles. Ils aiment aussi que les Etrangers leur fassent la Cour, & les prient de leur donner une Maîtresse. Rien ne sauroit les obliger plus fortement que de leur faire une demande de cette nature; & le Mandarin à qui on s'adresse pour cela ne manque point de procurer une jeune Demoiselle à son ami, quand ce ne seroit que pour une ou deux nuits, ou bien pour quatre ou cinq mois. Il arrive même qu'il prend un soin tout particulier des deux personnes qu'il a ainsi mises ensemble, & qu'il s'intéresse beaucoup dans leurs affaires; car ce vilain emploi passe ici pour fort honnête & fort honorable. Cependant les maisons publiques de débauche, quoi qu'en fort grand nombre dans le pais, sont généralement regardées comme quelque chose d'infame & de scandaleux.

CHAPITRE V.

On envoie de Cachao quelques Barques à Tenan pour chercher du ris. Rencontre de quelques personnes qu'on prend pour des Pirates. Cash sorte de monnoye : Huitres à perles. Second Voyage de l'Auteur à Cachao. Des Pagodes, des Fistsins & Tours mortuaires qu'il rencontra en chemin. Evêques & Missionnaires François établis à Hean. Leur maison ; l'acueil qu'ils firent à l'Auteur, & l'entretien qu'il eut avec un de leurs Prêtres. L'état de leur Mission & celui du Christianisme dans ces pais Idolâtres. L'Auteur fait de la poudre à canon. Il va de Hean à Cachao, & après y avoir séjourné quelque tems, il retourne aux Vaisseaux. Des profits que pourroit faire la Compagnie Angloise dans ces pais-là. Départ de l'Auteur de Tonquin.

J'AI déjà parlé de la première fois que je montai la rivière pour aller à Cachao ; & j'ai remarqué que peu de jours après je m'en étois retourné à notre bord. J'y demeurai pendant fort long-tems, & presque toujours malade ; mais je ne l'étois pas d'une telle manière que je ne prisse très-souvent un bateau pour aller à terre, tantôt d'un côté & tantôt d'un autre. Je tâchai par ce moyen de connoître le pais le mieux qu'il me fut possible, & j'ai ajouté à mes propres observations celles de nos Marchands qui résident ici, & d'autres personnes judicieuses & dignes de foi.

Pendant cet intervalle, & à l'occasion de la cherté du ris à Cachao qui duroit depuis quelque tems, nos Marchands & les Naturels du pais se joignirent ensemble pour équiper une

flor
ris
pro
Un
tes
qui
tué
voir
dev
L
tere
seu
mit
de
tie
Lid
Cae
nom
mèn
quor
il cu
sion
pour
miff
mes
gez
attac
loien
roien
renc
ler à
terres
de ca
parle
nombr
des a
tuées
Cont

AUTOUR DU MONDE.

flote de petits Vaisseaux & aller chercher du ris dans les Provinces voisines, tant pour leur propre usage que pour en fournir les Marchez. Un Vaisseau n'y va jamais seul à cause des Pirates qui infectent les côtes avec leurs Canots, & qui se retirent entre plusieurs petites Isles situées à la pointe de la Province de l'Est, & voisines de celles de Tenan, où ces Marchands devoient aller.

Le Capitaine Weldon, qui étoit un des interessez dans cette expedition, loua un Vaisseau & des Matelots des Tonquinois; mais il mit dessus quelques-uns de ses gens pour servir de garde, & j'aurois bien voulu être de la partie, si je n'avois pas été indisposé. Monsieur Ludford qui avoit demeuré quelque tems à Cachao avant nôtre arrivée, étoit aussi du nombre des interessez; & il voulut aller lui-même dans la Barque qu'il avoit louée. Mais quoi que le Capitaine Weldon restât à la Ville, il eut pourtant le soin d'obtenir une commission du Gouverneur de la Province de l'Est pour son Vaisseau. On avoit mis dans la commission, qu'il y auroit sur son bâtiment des armes à feu & autres, que ses gens seroient obligez de résister à tous ceux qui voudroient les attaquer, ou aucun des autres Vaisseaux qui alloient de conserve avec le leur, & qu'ils pourroient tuer & détruire tous les Pirates qu'ils rencontreroient. La route qu'on tient pour aller à Tenan, est presque par tout entre deux terres; on passe au travers de petits Golphes & de canaux étroits entre ces Isles dont je viens de parler, qui sont si près de terre, en si grand nombre, & avec cela si serrées les unes auprès des autres à l'Est de la Baye où elles sont situées, qu'elles paroissent être une partie du Continent lors qu'on est en Mer à une petite

distance. Ce petit Archipel est sous la juridiction du Gouverneur de la Province de l'Est, qui étoit un des plus grands Seigneurs de la Cour de Tonquin, & c'est de lui que le Capitaine Weldon tenoit la commission. Lors que la flote arriva en cet endroit, quelques personnes en sortirent, & on conclut d'abord que ce devoient être les Pirates qui venoient se saisir de leur proie, comme cela étoit arrivé en d'autres occasions. Ces gens-là s'attaquent toujours aux Vaisseaux qui vont prendre leur charge, parce qu'alors ils ont tous de l'argent pour l'acheter; au lieu qu'à leur retour ils ne trouvoient que du ris, dont ils ne se soucient guere. Dans cette rencontre le Pilote Hollandois du Capitaine Weldon, qui étoit le principal de ceux qu'il avoit envoyez dans sa Barque, se trouva sur le Vaisseau de Monsieur Ludford. Quand donc ces prétendus Pirates s'avancèrent, Monsieur Ludford & lui firent si bien rammer les Matelots pour les joindre, qu'ils s'en virent bien-tôt à portée, & tirèrent dessus. Ces gens-là, qui ne s'attendoient pas à une pareille reception, (car les Tonquinois n'ont d'armes à feu que dans les Galeres du Roi,) jugerent qu'il étoit à propos de chercher leur sûreté dans la fuite; mais Monsieur Ludford les poursuivit si vivement, qu'à la fin ils se rendirent à sa discrétion, après avoir perdu un homme dans le combat. Monsieur Ludford tout plein de joye d'avoir si heureusement réussi, mit les prisonniers en sûreté, & tâcha de gagner au plûtôt la premiere Ville qui étoit en son chemin sur la côte, où il delivra les prisonniers aux Magistrats, après avoir donné une ample relation de ce qu'il venoit de faire. Il s'attendoit à être récompensé de sa peine, ou du moins il croyoit que son action seroit ex-

tré
tron
ce c
&
che
libe
Mon
insu
leur
duis
lui,
ne s
mill
lent
est u
la se
nean
le ne
Sa v
quan
lon
faite
mille
amer
sieur
traite
du m
lopar
n'ave
celles
pitais
étoit
dans
cela:
avoir
Capit
de son
payer

jurisdic-
de l'Est,
rs de la
le Capi-
rs que la
ersonnes
e ce de-
saisir de
en d'au-
toujours
charge,
pour l'a-
e trouve-
nt guere.
andois du
ncipal de
arque, se
Ludford.
s'avance-
si bien ra-
qu'ils s'en
nt dessus,
à une pa-
nois n'ont
du Roi,)
rcher leur
t. Ludford
fin ils se
t perdu un
Ludford tout
nt réussi,
ha de ga-
i étoit en
les prison-
onné une
e faire. Il
peine, ou
seroit ex-

trémement louée, mais il trouva qu'il s'étoit
trompé, car les prisonniers nierent fortement
ce que Monsieur Ludfort alleguoit contre eux,
& soutinrent qu'ils étoient de pauvres Pê-
cheurs; de sorte qu'ils furent aussi-tôt mis en
liberté, & reconnus pour honnêtes gens; mais
Monsieur Ludfort fut accusé d'avoir fait une
insulte à des personnes qui étoient occupées à
leur vacation legitime. Monsieur Ludfort pro-
duisit plusieurs de ceux du pays qui étoient avec
lui, pour justifier son procédé; mais tout cela
ne servit de rien, car il fut condamné à cent
mille cashs, comme nos Marchands les appel-
lent, pour l'homme qui avoit été tué. Cash
est une espece de monnoye de cuivre, & c'est
la seule que les Tonquinois batent chez eux, &
neanmoins il est vrai qu'elle s'y fasse, & qu'elle
ne leur soit pas plutôt apportée de la Chine.
Sa valeur hausse ou baisse à proportion de la
quantité qu'il s'en trouve dans le pays, ou se-
lon que Mesdames les Banquieres la peuvent
faire valoir dans leur négoce. Mais alors les
mille cashs valoient une risdalle, & ainsi son
amende étoit de cent risdalles. Lors que Mon-
sieur Ludfort vit la dureté avec laquelle on le
traitoit, il crut pouvoir se tirer d'affaire, ou
du moins faire adoucir sa Sentence en y enve-
loppant le Capitaine Weldon. Il dit donc qu'il
n'avoit aucune arme à feu dans son bord; que
celles dont il s'étoit servi appartenoient au Ca-
pitaine Weldon; que le Pilote de ce Capitaine
étoit alors sur sa Barque, & qu'il l'avoit assisté
dans cette action. Mais il ne gagna rien avec
cela: L'affaire fut examinée à Cachao, où elle
avoit été portée, & la commission qu'avoit le
Capitaine Weldon, le mit à couvert de tout;
de sorte que Monsieur Ludford fut obligé de
payer cette somme, qui montoit à plus qu'il

n'avoit gagné dans son voyage. Ceci l'obligera sans doute à n'être pas si ardent une autrefois à la poursuite des Pirates de Tonquin, puis qu'il ne lui suffit pas d'alleguer contre ceux-ci, qu'ils étoient venus dans l'intention de le voler. Il est vrai que si on l'avoit pillé, les Magistrats l'auroient peut-être plaint s'il leur eût fait part de son infortune; mais il y a beaucoup d'apparence que s'il les eût attrapez sur le fait, & saisis actuellement de son bien, cette canaille n'auroit pas manqué de trouver quelque échappatoire pour se garantir des mains de la Justice, tant il est vrai que les grands Seigneurs de Tonquin sont faciles à se laisser corrompre. Il pourroit être vrai aussi que ces gens-là étoient des Pêcheurs qui alloient à leur occupation ordinaire; car il y a une très-belle pêche tout autour de la Baye de Tonquin, & plusieurs Barques y vont pour pêcher, & ceux qui les conduisent, sont en general de fort honnêtes gens qui ne font mal à personne, si ce n'est de tems en tems qu'ils se saisissent de quelque méchant bateau qu'ils rencontrent, lors qu'ils peuvent s'en rendre les Maîtres par leur nombre, sans en venir à un combat, & ensuite ils dépouillent tous les hommes qu'ils y trouvent nus comme la main. On dit qu'il y a entre ces Isles une grande quantité d'huîtres, où l'on trouve de très-belles perles; mais les gens du pays ne se soucient pas de les pêcher, parce que le Roi se saisit de toutes celles qu'ils peuvent prendre. Mais ceci soit dit en passant, D'ailleurs il n'arriva plus rien dans ce voyage à Tenan qui merite d'être observé.

Ces Barques demeurèrent cinq ou six semaines dans leur Voyage, pour aller ou pour revenir, & à leur retour celle du Capitaine Weldon ne porta pas son ris à Cachao, mais elle le

déc
tail
con
pe,
à p
voit
cett
de g
dalle
nean
n'av
j'avo
simp
nes.

C
ma d
y av
de fa
blessé
1688.
nous
qu'il
Nous
& ton
trouv
passer
quelq
tinué
chin e
geait
merent
que je
prendr
repos
chose
curios
Nou
notre

AUTOUR DU MONDE.

déchargez dans nôtre Vaisseau, pour le rav-tailler. Peu de tems après je retournai une seconde fois à Cachao, non pas dans une chaloupe, comme la premiere fois, mais par terre & à pied, à travers le pais, dont je souhaitois de voir le plus qu'il me seroit possible, & dans cette vue je pris un Tonquinois pour me servir de guide, & je lui donnai à peu près une risdalle. Quot que ce fût peu de chose, c'étoit néanmoins une grosse somme pour moi, qui n'avois pour tout argent que deux risdalles que j'avois gagnées sur nôtre bord, en apprenant la simple navigation à quelques-uns de nos jeunes Matelots.

C'étoit là tout ce que j'avois pour fournir à ma dépense & à celle de mon guide, & ce qu'il y avoit encore de pire, c'est que j'étois obligé de faire de petites journées à cause de ma foiblesse. Nous partimes vers la fin de Novembre 1688. & nous primes à l'Est de la riviere, où nous trouvames les chemins assez secs, quoi qu'il y eût de la bouë en plusieurs endroits. Nous traversames en bateau plusieurs golphes & torrens qui se jettent dans la riviere; on trouve dans tous ces endroits des bateaux qui passent & repassent toujours, & qui n'ont que quelques cashs pour leur passage. La fièvre continue & intermittente que j'avois portée d'Archin étoit passée; mais les fruits que je mangeai ici, sur tout les premieres oranges, me donnerent une diarrhée. Cependant quelque foible que je fusse, cela ne m'empêcha pas d'entreprendre ce voyage, las d'être si long-tems en repos, & dans l'impaticence de voir quelque chose qui pût satisfaire de plus en plus ma curiosité.

Nous ne trouvames point de Cabarets sur nôtre route; mais dans chaque Village où

nous allions , on nous donnoit une chambre & une petite couche de cannes refenduës pour dormir dessus. Les gens y étoient fort civils ; ils nous prêtoient un pot de terre pour acominoder nôtre ris avec les autres choses dont nous pouvions avoir besoin. J'avois de coûtume après souper , si le jour duroit encore quelques tems , d'aller faire un tour par le village , pour voir ce qu'il y avoit de considerable , sur tout la Pagode du lieu. On y voyoit dedans la figure d'un Cheval ou d'un Elephant , ou de tous les deux ensemble , qui avoient la tête hors de la porte. Les Pagodes étoient petites & basses. Il étoit toujours nuit lors que je retournois à mon gîte , & j'allois d'abord me coucher. Mon Guide portoit la robe dont je me servois sur mer , & je m'en couvrois la nuit ; pour mon chevet , c'étoit un gros morceau de bois. Avec tout cela je dormois le mieux du monde , quoi que la foiblesse où se trouvoit mon corps demandât un meilleur traitement.

Le troisième jour après mon départ , environ à trois heures après midi , je vis devant moi une petite tour , semblable à celles dont j'ai parlé ci-dessus , & qu'on éleve pendant quelque tems à l'honneur de quelque personne de qualité qui est morte. Mais je ne savois pas alors ce que cela signifioit , parce que je n'en avois point encore vû dans le país. A mesure donc que je m'en aprochai , je vis une foule de gens dont la plûpart étoient des hommes & de petits garçons , & lors que j'en fus encore plus près , je vis une grande quantité de viande étalée dans les petites loges qui étoient à quelque distance de la tour. Je crus d'abord que c'étoit un Marché , & que la viande que j'y voyois étoit à vendre ; de sorte que je m'engageai dans la foule , tant pour voir la tour , que

pour ac
puis qu
du soir
glois ,
quinois
de le qu
il se m
s'aperç
d'achete
nai la t
avoit en
mais il
vingt-six
pour y
bâtie , d
minces ,
fort obsc
je vis les
rées les u
sai auprès
mises dan
plus bell
leur nom
fois pend
avoir exa
vers les é
du porc
jambons ,
bien cinq
coupez de
être de tré
n'y en avo
pour mon
suivant la
Marchez ,
moins je c
trois livres
pé ici à c

AUTOUR DU MONDE. 113

pour acheter de la viande pour mon souper, puis qu'il étoit déjà entre quatre & cinq heures du soir. Mon Guide ne savoit pas parler Anglois, & moi je ne savois pas un mot de Tonquinois; de sorte qu'il ne me fut pas possible de le questionner là-dessus. Quoi qu'il en soit, il se mêla parmi les autres avec moi, & il ne s'aperçût pas sans doute que mon dessein étoit d'acheter quelque provision. D'abord j'examinai la tour, qui étoit quarrée; chaque côté avoit environ huit pieds de large vers le bas; mais il en avoit moins vers le sommet, & vingt-six pieds de haut. Je ne vis aucune porte pour y entrer: Elle paroissoit très-legerement bâtie, du moins étoit-elle revêtue d'ais fort minces, joints ensemble & peints d'un rouge fort obscur. J'allai ensuite vers les Cabanes, où je vis les rangées du fruit & de la chair, séparées les unes des autres & en bon ordre. Je passai auprès d'une prodigieuse quantité d'oranges mises dans des corbeilles; elles me parurent les plus belles que j'eusse vues de ma vie, & pour leur nombre, je n'en avois jamais tant vu à la fois pendant mon séjour à Tonquin. Après avoir examiné tout le fruit, je m'acheminai vers les étaux de la chair, où il n'y avoit que du porc, qui n'étoit même coupé qu'en jambons, ou en flèches: Je croi qu'il y avoit bien cinquante ou soixante cochons qui étoient coupez de cette maniere, & qui paroissoient être de très-bonne viande. Lors que je vis qu'il n'y en avoit point de petits morceaux propres pour mon usage, j'en pris une cuisse à la main, suivant la coutume qui se pratique dans les Marchez, & je fis signe au vendeur, ou du moins je crus le faire, de m'en couper deux ou trois livres. Je ne savois point qu'on fût occupé ici à célébrer aucune ceremonie; mais le

peuple superstitieux me fit bien-tôt connoître mon erreur ; on m'attaqua d'abord de tous les côtez , on m'insulta , on me déchira mon habit , & enfin un de la troupe m'enleva mon chapeau. Mon Guide fit tout ce qu'il pût pour les apaiser , & il me tira heureusement de la foule : néanmoins quelques garnemens me suivirent , & il sembloit par leur mine & par leurs gestes , qu'ils me faisoient des menaces. Mais à la fin mon Guide les apaisa , il alla même chercher mon chapeau , & nous nous retirâmes au plus vite. Je ne pûs pas demander à mon Guide ce que cela signifioit ; mais quelque tems après quand je fus de retour à nôtre bord , son frere qui parloit Anglois me dit que c'étoit un festin funebre , & que la tour étoit le tombeau qui devoit être brûlé. Quelques Anglois qui demeuroient-là me dirent la même chose. C'étoit la premiere pompe funebre où je m'étois trouvé parmi eux , & ils me donnerent sujet de m'en souvenir. Mais c'est-là aussi le plus mauvais traitement que j'aye reçu des gens de ce pais , pendant tout le tems que j'y ai séjourné. Lors que je me fus tiré de cet embaras , mon Guide & moi avançames chemin. Je me trouvois fort las , & j'avois faim outre cela : Je m'imagine que la vûe de toutes ces viandes avoit excité mon apetit. J'avois compté en effet d'en prendre pour faire un bon souper ; mais je me voyois réduit à cette heure à quelque peu de ris , ou à un Yam rôti avec une couple d'œufs ; ce qui étoit ma ressource ordinaire. Car quoi qu'il y eût de la volaille à vendre dans toutes les maisons où je logeois , ma bourse ne pouvoit pas soutenir cette dépense ; & pour ce qui est de la viande de boucherie , on n'en pouvoit pas avoir , à moins que je n'eusse passé à travers quelque Ville un jour de marché.

D
Hea
car
ces
vêq
avon
repe
me
nair
Pala
jolie
sur
une
porte
mais
qu'au
y a u
& au
cham
office
n'est
tuée
plus
jour
qui r
pre
Etran
aucun
le en
tre es
tient
Lors
porte
j'allai
à la po
sonne
gens
dema

Deux jours après cette aventure je gagnai Hean, mais non pas sans beaucoup de peine; car ma diarrhée s'étoit augmentée, & mes forces avoient diminué. J'allai d'abord chez l'Evêque François, comme dans l'endroit où il y avoit le plus d'aparence que je trouverois à me reposer, & que je pourrois être mieux informé de l'état du pais, par le moyen des Missionnaires Européens qui y font leur demeure. Le Palais de l'Evêque est une Maison basse & fort jolie, située au bout Septentrional de la Ville, sur le bord de la riviere. Elle est enfermée par une muraille assez haute où il y a une grande porte, qui fait face à la rue, & on voit des maisons de chaque côté, qui s'étendent jusqu'au Palais. Dans l'enceinte de la muraille il y a une petite court qui fait le tour du Palais, & au bout de cette court on trouve de petites chambres pour les domestiques & pour tous les offices nécessaires. La maison en elle même n'est ni fort grande, ni haute: Elle n'est pas située au milieu de la court, mais elle approche plus de la porte, qui demeure ouverte tout le jour, & ne se ferme que la nuit. L'appartement qui regarde la porte a une chambre assez propre, qui semble être destinée à recevoir les Etrangers; car elle n'a de communication avec aucune autre chambre de la maison, quoi qu'elle en fasse une partie. La porte par où l'on y entre est vis-à-vis de la grande porte, & on la tient aussi ouverte tout le jour.

Lorsque j'y arrivai, j'entrai par cette grande porte, & ne voyant personne dans la court, j'allai vers cette premiere chambre. Je trouvai à la porte une petite corde qui répondoit à une sonnette; je la tirai, ce qui fit connoître aux gens du logis, qu'il y avoit là quelqu'un qui demandoit; mais comme l'on ne vint pas d'a-

bord, j'entrai dans la chambre, & m'assis. Il y avoit une table au milieu avec de fort belles chaises, & des peintures d'Europe, qui étoient attachées contre les murailles.

Il n'y avoit pas long-tems que j'étois-là, lorsqu'un Religieux vint vers moi dans cette chambre, & me reçût avec beaucoup d'honnêteté. Je m'entretins fort long-tems avec lui. Il étoit François de Nation, mais il parloit très-bien Espagnol & Portugais. Nôtre conversation se fit principalement en Espagnol, que j'entendois beaucoup mieux que je ne le parlois. Cependant je lui fis plusieurs questions, & je tâchai de répondre le mieux qu'il m'étoit possible à toutes celles qu'il me faisoit; & lorsque j'étois au bout de mon Espagnol, j'avois recours au Latin, me souvenant encore du peu que j'en avois appris dans ma jeunesse. Il me parloit avec beaucoup de franchise, & la première chose qu'il me demanda, fut quelles affaires m'amenoient dans ce pays. Je lui répondis que j'en avois quelques-unes à Cachao, & que j'y avois déjà été une fois par eau; mais que présentement la curiosité m'avoit fait prendre mon chemin par terre, & que je ne passois point où il y avoit des Européens, sans leur rendre visite, sur tout dans un endroit aussi célèbre que celui-ci. Il me fit plusieurs autres questions, & en particulier il me demanda si j'étois Catholique Romain. Je lui dis que non, & tombant ensuite sur des matieres de Religion, il me dit les progrès qu'il y avoit sujet d'esperer que l'Évangile alloit faire parmi les Nations de l'Orient. Il commença par les Isles de Nicobar, & me dit ce que j'en ai rapporté dans le Chapitre dix-sept de mon Voyage autour du monde. Car c'est lui-même dont j'ai parlé en cet endroit, & de qui je tenois la

relati
voit
Fort
de l'u
ge da
dema
cette
vre,
re du
de m
& il
les lo
Ma

avec
qu'il
que j
Siam
resido
Ecclesi
grand
embra
avoit
tifans
De sc
route
le peu
xemp
attire
que le
d'y tr
de To
en gen
Chrét
étoit
res qu
ouver
ne, &
& non

relation que j'y ai donnée. Il me dit qu'il l'avoit reçûe d'un Moine qui lui avoit écrit du Fort saint George. Mais ce Moine étant passé de l'une des Isles de Nicobar au Fort saint George dans le Vaisseau du Capitaine Weldon, je demandai à ce Capitaine ce qu'il pensoit de cette relation, car j'avois alors écrit mon Livre, & il me fit une description toute contraire du peuple de Nicobar, disant que c'étoient de méchantes gens, faussaires, & larrons, & il ajouta qu'ils ne meritoient nullement les loüanges que le Moine leur avoit données.

Mais pour continuer l'entretien que j'eus avec ce Religieux François à Hean, si me dit qu'il y avoit toutes les apparences du monde, que l'Evangile alloit faire de grands progrès à Siam par le moyen d'un Evêque François qui y residoit, & qui étoit assisté de plusieurs autres Ecclesiastiques qu'il avoit auprès de lui : Que le grand Ministre d'Etat Constant Faucon, avoit embrassé la Religion Romaine, que le Roi y avoit beaucoup de penchant, & que les Courtisans paroïssent aussi y prendre quelque goût. De sorte qu'on esperoit que dans peu de tems toute la Nation se convertiroit; qu'à la verité le peuple s'y opoit en general; mais que l'exemple du Roi, & celui de toute la Cour, y attireroit peu à peu les autres, puis sur tout que les Missionnaires avoient une pleine liberté d'y travailler de toutes leurs forces. A l'égard de Tonquin, il me dit que le peuple y avoit en general du penchant à embrasser la Religion Chrétienne, mais que le Gouvernement lui étoit tout-à-fait contraire; que les Missionnaires qui y demeuroient n'osoient pas déclarer ouvertement qu'ils enseignoient leur Doctrine, & qu'ils y passioient sur le pié de Marchands, & non pas d'Ecclesiastiques; que c'étoit-là un

grand obstacle aux progrès de l'Évangile; mais qu'ils trouvoient cependant le moyen de retirer le peuple de son ignorance. Qu'à l'heure qu'il étoit, ils avoient près de quatorze mille nouveaux convertis & que le nombre en augmentoit tous les jours. Il me dit aussi qu'il y avoit deux Evêques tous deux François, si je ne me trompe, dont l'un portoit le titre d'Evêque d'Ascalon & l'autre d'Auran, & qu'il y avoit outre cela dix Religieux Européens, & trois autres qui étoient originaires de Tonquin, auxquels on avoit donné l'Ordination. Mais j'ai appris depuis qu'on ne permettoit pas à ces Evêques François de demeurer à Cachao, & qu'ils ne sauroient y aller en aucun tems sans la permission du Gouverneur, & encore faut-il obtenir ce privilège par la faveur de quelque Mandarin qui demeure à Cachao, & pour qui l'Evêque, ou tout autre Missionnaire, doit faire quelque sorte d'ouvrage. Car les Missionnaires qui sont ici ont appris exprès pour cela, à raccommoder les Montres, les Horloges, & quelques instrumens de Mathématique; ce que les Naturels du pais ignorent entièrement. Cela leur fournit l'occasion d'être souvent appelez à Cachao par les Mandarins; & lors qu'ils y sont, ils font durer dix ou douze jours un petit ouvrage de cinq ou six heures, sous prétexte qu'il faut employer beaucoup de tems & de peine pour en venir à bout. Ils se procurent par-là le moyen d'aller voir leurs disciples & de les enseigner secrettement. Ils vont aussi trouver les Marchands Anglois & Hollandois où ils sont toujours les bien-venus.

Notre Religieux François, après un assez long discours, me demanda si quelqu'un de nos Vaisseaux Anglois portoit de la poudre à vendre, je lui dis que je ne le croyois pas. Il

me de
de la
recep
à cano
comp
recep
mais
te vie
me fi
rentes
le me
donne
pria de
& me
saires
pas de
essai q
pouvo
tois de
Angles
re ou d
ler, &
eut un
j'avois
ra voir
lui pla
m'apon
un peu
que je
Pendar
ses dan
de crib
perçai
servir
noix d
re pass
trous,
sèche,

me demanda là-dessus si je savois la composition de la poudre. Je lui répondis que j'avois une recette pour faire toute sorte de poudre fine ou à canon, & je lui appris qu'elle en devoit être la composition. J'ai reçu, dit-il, une semblable recette de France, & j'ai essayé d'en faire, mais je n'ai pas pu réussir, de sorte que la faute vient, à ce que je croi, de notre charbon. Il me fit ensuite plusieurs questions sur les différentes sortes de charbon, pour savoir quel étoit le meilleur pour cet usage; mais je ne pus lui donner aucun éclaircissement là-dessus. Il me pria de vouloir bien faire une livre de poudre, & me dit qu'il avoit tous les ingrediens nécessaires, & une machine pour les mêler. Il n'eut pas de la peine à obtenir de moi que je fisse un essai que je n'avois jamais encore fait, & qui pouvoit m'être utile, dans l'incertitude où j'étois de ce qui m'arriveroit avant mon retour en Angleterre. De sorte qu'après avoir bû un verre ou deux de vin avec lui, je me mis à travailler, & notre operation réussit si bien, qu'il en eut une joye extrême, & je satisfis l'envie que j'avois d'éprouver ma recette: Le Lecteur pourra voir ici la maniere dont nous opérâmes, s'il lui plaît d'en être informé. Ce Religieux donc m'apporta du soulfre & du salpêtre, j'en pris un peu de chacun, & le pesai avec du charbon que je tirai du foyer, & que je mis en poudre. Pendant que son valet méloit toutes ces choses dans une petite machine, je fis une espece de crible d'un morceau de parchemin, que je perçai par tout avec un petit fer chaud, pour servir à grener la poudre; J'avois deux grosses noix d'Arax pour rouler dans le crible; & faire passer par ce moyen la poudre à travers les trous, ce qui la grena fort bien; quand elle fut sèche, nous l'éprouvâmes, & elle répondit à

notre attente. J'avois pris cette rocepte dans le magasin des arts du Capitaine Saurmey.

Le succès que j'avois eü dans cet essai, m'engagea dans la suite à racommoder de la poudre gâtée à Bencouli, lorsque j'étois Canonnier de ce Fort. Il s'y en trouva environ une trentaine de barrils si endommagés, qu'elle étoit réduite en pâte : on la tira hors du tonneau & on la mit dans des terrines qui pouvoient bien tenir huit barrils chacune. On apelle cette sorte de vases des jarres de Mortaban, d'une Ville qui porte ce nom dans le Pegu, d'oü on les transporte dans toutes les Indes. On avoit dessein d'envoyer là-dedans cette poudre au Fort saint George pout y être racommodée. Mais je priaï le Gouverneur de me laisser voir premierement ce que j'en pourrois faire, parce que nous n'avions que peu de poudre dans le Fort, & qu'elle pourroit nous manquer avant qu'on en püt recevoir de-là. Le salpêtre s'étoit précipité au fond de ces terrines; mais je mêlai le tout ensemble & le pilai bien, après quoi je grenai cette poudre par le moyen des cribles que je fis sur le modèle de mon vieux crible de parchemin. Je fis de cette maniere huit barrils de très-bonne poudre, avant que de partir de-là. Le Religieux François me dit pour conclusion que les Grands faisoient leur poudre eux-mêmes; & j'ai scü depuis ce tems là que les soldats en font aussi, comme je l'ai déjà dit.

Je passai le reste du jour dans le Palais avec le Religieux. Il me dit que l'Evêque ne se portoit pas bien, & que je l'aurois vü sans cela; il ajouta que c'étoit un jour maigre, & qu'ainsi je ne devois pas m'attendre à être si bien-traité que je l'aurois pü être un autre jour. Cependant il ordonna qu'on me préparât une volaille sur le gril, & je dinaï tout seul. Le soir il me fit

Sortir

Je
il m
chao
ne m
eau.
mais
fit m
mon
La
barqu
Ville
m'em
là à ca
nuit.
de ce
& Lo
aussi
une pe
tir de
autres
toient
tant h
m'emb
meurs.
s'affire
de res
lent to
T

Sortir du Palais, & me pria de l'excuser de ce qu'il ne pouvoit pas me retenir toute la nuit, mais il chargea son valet de me conduire dans la maison d'un Tonquinois Chrétien qui ne demuroit pas loin de-là. C'étoient de bonnes gens, quoi que fort pauvres, & mon logis fut tel que les autres que j'avois eus dans ma route. J'ai appris depuis ce tems-là que ces nouveaux Chrétiens vont faire leurs devotions la nuit dans le Palais, & c'est aparemment pour cette raison que l'on me congédia si-tôt.

Je me trouvois alors assez bien raffraichi, & il me sembloit que j'aurois bien pû aller à Cachao à pied; mais dans la crainte que les forces ne me manquassent, j'aimai mieux y aller par eau. C'est pourquoi je renvoyai mon guide, mais avant qu'il retourât à nos Vaisseaux il fit marché avec un Bâtelier Tonquinois pour mon passage à Cachao.

La marée n'étoit pas encor bonne pour s'embarquer, ainsi j'allai me promener par toute la Ville, & passai le jour à l'examiner. Le soir je m'embarquai, & on choisit d'ordinaire ce tems-là à cause de sa fraîcheur & qu'on rame toute la nuit. Le bateau étoit à peu près de la grosseur de ceux qui vont & viennent entre Gravesend & Londres pour porter les passagers; il étoit aussi fait exprès pour passer les gens, & avoit une petite couverture au dessus pour les garantir de la pluye. Il y avoit encore quatre ou cinq autres bateaux remplis de passagers, qui montoient avec la marée. Nous étions environ vingt, tant hommes que femmes, dans celui où je m'embarquai, sans compter quatre ou six rameurs. Les femmes choisirent leurs places, & s'assirent à part, & on marquoit avoir beaucoup de respect pour elles; mais les hommes se mêlent tous ensemble les uns auprès des autres.

sans avoir plus d'égard pour l'un que pour l'autre, quoi qu'ils soient tous fort civils. Je me fourrai d'abord au beau milieu d'eux; mais ma diarrhée ne me permettoit pas de demeurer long-tems au même endroit. Sur le minuit nous débarquâmes pour nous rafraichir, dans un lieu où on se repose d'ordinaire; Il y avoit quelques maisons situées tout-à-fait au bord de la riviere, où les gens nous attendoient avec leurs chandelles allumées, de l'Arax, du thé, des brochettes garnies de viande, & autres provisions toutes prêtes. Car toutes ces maisons étoient des Auberges, & il y a apparence que ces gens-là gagnoient leur vie, en donnant à manger aux voyageurs. Nous y demeurâmes près d'une heure, & rentrâmes ensuite dans notre bateau pour continuer nôtre route. Les Passagers se divertissoient à faire des contes, ou à chanter à leur maniere, quoi qu'il nous semble à nous autres Européens qu'ils hurlent plutôt qu'ils ne chantent. Pour moi j'étois muet, faute d'avoir quelqu'un avec qui je pusse m'entretenir. Le lendemain à huit ou neuf heures je fus mis à terre, & le reste des Passagers demeura dans le bateau; mais je ne saurois dire ni où ils alloient, ni si le bateau alloit tout droit à Cachao. J'en étois alors à cinq ou six miles, mais dans un fort bon sentier. Car le terrain est ici assez élevé, uni & sablonneux, & le grand chemin est plat & sec. J'arrivai sur le midi à Cachao, & j'allai d'abord chez un certain Monsieur Bowier, qui étoit un Marchand qui negocioit pour son compte, & où le Capitaine Weldon logeoit. Je demeurai quelques jours avec eux, mais ma diarrhée qui s'augmentoit tous les jours, m'avoit tellement affoibli, qu'à peine pouvois-je marcher; c'est ce qui m'obligea d'apprendre des autres, dans

Un
mèn
cette
alor
me
les
posé
m'en
seme
ni se
Je
dans
loüée
chao
tr'aut
cens-l
quino
gneur
de Sia
ques B
C'étoit
de les
d'ou il
dans un
avoit éc
a plûpa
Cachao
son reto
qu'il en
bord du
ut pas
viere,
Jean se
remier
bien se
Siam
ses lui
nglois

Impuissance où j'étois de le savoir par moi-même, une infinité de choses qui regardent cette Place. La foiblesse où je me trouvois alors, jointe au peu d'aparence qu'il y avoit de me voir employé à faire quelque voyage dans ses pais voisins, comme on me l'avoit proposé d'abord, me fit souhaiter avec ardeur de m'en retourner au plutôt; & il arriva heureusement que le Capitaine Weldon avoit déjà fini ses affaires, & qu'il se préparoit à partir.

Je descendis donc encore une fois la riviere dans la barque que nos Marchands avoient louée pour porter leurs marchandises de Cachao à bord de nos Vaisseaux. Il y avoit entr'autres choses deux cloches du poids de cinq cens livres chacune, ou environ, que les Tonquinois avoient jettées à Cachao pour Monseigneur Faucon, premier Ministre d'Etat du Roi de Siam, & qui étoient pour l'usage de quelques Eglises Chrétiennes de ce Royaume-là. C'étoit le Capitaine Brewster qui s'étoit chargé de les faire fondre, & de les porter à Siam, d'où il n'y avoit pas long-tems qu'il étoit venu dans un Vaisseau du Roi de ce pais-là, mais il avoit échoué sur les côtes de Tonquin & sauvé la plupart de ses marchandises. Il les negocia à Cachao, & entr'autres choses qu'il prit pour son retour à Siam, il y avoit ces deux cloches qu'il envoya avec le reste pour être mises à bord du Capitaine Weldon. Mais la barque ne fut pas plutôt arrivée à Hean, en descendant la riviere, que les Officiers du Gouverneur de Hean se saisirent des deux cloches, au nom du premier Commis du Comptoir Anglois. Celui-ci bien sûr qu'on les avoit achetées pour le Roi de Siam, mais incertain si les autres marchandises lui appartenoient, & sous prétexte que les Anglois étoient alors en guerre avec les Sia-

mois, fit saisir ces cloches, apuyé de l'autorité du Gouverneur, de sorte qu'elles furent mises à terre & gardées à Hean. Cette action du premier Commis parut fort étrange, & on s'étonna beaucoup qu'il fassit des marchandises sur une riviere de Tonquin, sous prétexte qu'elles appartenoient au Roi de Siam. Mais cet homme n'étoit guere propre pour l'emploi qu'il occupoit. Il est certain que s'il eût eû de l'intrigue & quelque genie, il auroit pû rendre un bon service & lier commerce avec le Japon, où l'on fait un négoce fort avantageux, & qui est recherché par les Orientaux eux-mêmes, aussi-bien que par les Européens; car pendant que je fus à Tonquin il y venoit toutes les années des Marchands du Japon; & il est assez vraisemblable que par le moyen de quelques-uns de ceux-ci notre comptoir auroit pu nouer quelque correspondance & entretenir commerce dans leur pays. Mais cet homme qui meritoit si peu la place qu'il occupoit, étoit encore moins capable d'entreprendre quelque chose de nouveau. Et quoi qu'on ne doive pas se jeter inconsidérément dans de nouvelles entreprises, cependant lors qu'il y a bonne apparence de profit, je ne croi pas que les Marchands fasse mal d'essayer un tel négoce. Car nos ancêtres avoient été aussi negligens & stupides que nous le sommes depuis peu, il y a quelque apparence que nous ignorions encore le chemin des Indes Orientales, & que nous serions obligez d'avoir recours à nos voisins pour nous fournir de toutes ces marchandises qui viennent de l'Orient. Quel soin ne prions pas d'abord pour nous ouvrir un commerce dans les Indes Orientales, & en d'autres pays éloignez. Quelles peines ne se donnerent quelques-uns pour aller en Moscovie, en do-

bl
ch
Ma
go
con
dis
ins
ten
pag
avec
té si
qu'il
nos
bles
tatio
par l
Agen
Chef
& ho
soient
verne
chose
les liv
Europ
dans l
pas de
affaire
nous
Il ne
tion da
qui tra
corresp
& nou
aucun
fasse au
certains
Mais c
je n'ai

blant le cap du Nord, & chercher de-là un chemin pour aller par terre dans la Perse. Mais comme si nous étions aujourd'hui dégoûtez du négoce, nous demeurons en repos contents de nôtre sort, & il semble que nous disions avec Caton, *Quære non minor est virtus, quàm parca tueri.* Voilà le langage que me tenoit un jour un fameux Marchand de la Compagnie des Indes Orientales. Mais j'ajouterai, avec sa permission, que nos voisins ont empiété sur nous, & cela même de nôtre tems. Quoi qu'il en soit, il est sans doute de l'intérêt de nos Marchands de mettre des personnes capables dans leurs Comptoirs, puisque la réputation de la Compagnie augmente ou diminue par la sage ou la mauvaise conduite de ses Agens. D'ailleurs, ce n'est pas assez pour être Chef d'un Comptoir que d'être bon Marchand & honnête homme; car, quoi que ces qualitez soient nécessaires, néanmoins le Chef ou le Gouverneur d'un Comptoir doit savoir quelque chose de plus que de vendre, acheter, & tenir les livres, sur tout lors que d'autres Marchands Européens demeurent parmi eux, ou négocient dans les mêmes endroits; car ils ne manquent pas de prendre bien garde au maniement de nos affaires, toujours prêts à profiter des fautes que nous ferons.

Il ne faut pas même négliger cette précaution dans les lieux où nous sommes les seuls qui trafiquons, car il doit y avoir une bonne correspondance entre les Originaires du pais & nous, & il faut prendre garde qu'ils n'ayent aucun sujet de se plaindre, & qu'on ne leur fasse aucune injustice, comme on fait en de certains endroits que je pourrois indiquer: Mais c'est une matiere odieuse sur laquelle je n'ai pas dessein de m'arrêter; aussi n'ai-je

donné ce petit avis qu'en passant. Pour revenir à ce que je disois, il me sembloit que notre comptoir de Tonquin auroit pû entretenir commerce avec le Japon & la Chine autant qu'il auroit voulu. J'avoie que les guerres continuelles entre le Royaume de Tonquin & celui de la Cochinchine, peuvent empêcher le dessein d'aller dans ce dernier endroit. Et à l'égard des autres places de Champa & de Cambodia, comme elles sont peu connues, il y avoit moins d'apparence d'y faire aucun voyage où il y eût de quoi profiter. Avec tout cela peut-être aussi que ces difficultez ne sont pas si grandes qu'un peu de résolution & d'industrie ne pût facilement en venir à bout, & que le gain pourroit dédommager avec usure de la peine que cela causeroit.

Mais pour continuer, nous vîmes qu'il n'y avoit pas moyen de recouvrer les cloches; ainsi nous descendîmes de Hean vers nos Vaisseaux. Le Capitaine Weldon nous vint trouver peu de jours après avec le Capitaine Brewster qui devoit passer sur son bord avec un ou deux autres passagers. Les deux autres Vaisseaux qui étoient venus avec nous, étoient aussi prêts à partir; de sorte que nous levâmes l'ancre tous ensemble, & partîmes de Tonquin.

It's fo
du
sien
sero
dés
sero
du
Ma
Ma
un i
sur
poiv
gens
Vaiss
& d
taine
Wels

C'Est
que
sames
l'Arc-e
Pool q
par le
George
du Cap
aussi à
de cont
d'Est,
Baye de
nous n'
fournit
Baye,
d'Oüest

CHAPITRE VI.

Ils sortent de la Baye de Tonquin. De la rivière & du pais de Cambodia. Des Pirates Chinois qui s'y tiennent, & des Buggasses, sorte de Soldats qui servent sous le Roi de Siam. Les uns & les autres défaits par les Anglois que ce Prince tient à son service. Ils passent par Pulo Condore, ont peur du Roi de Siam, & passent dans le détroit de Malacca, par celui de Brewers. Ils arrivent à Malacca. Histoire du Capitaine Johnson : Il achete un Vaisseau à Malacca, & passe à Banca, ville sur la côte opposée de Sumatra, pour acheter du poivre. Il est massacré par les Malayoens, & ses gens se sauvent avec beaucoup de peine dans leur Vaisseau. L'état du commerce dans ces quartiers-là, & des obstacles qu'on y met. Le Vaisseau du Capitaine Johnson est conduit à Malacca par Monsieur Wels. L'Auteur part de Malacca & arrive à Abin.

C'Étoit au commencement de Février 1684 que nous quittâmes ce Royaume. Nous passâmes la Barre, trois Vaisseaux de compagnie, l'Arc-en-ciel, commandé par le Capitaine Pool qui alloit à Londres; le Saphir, monté par le Capitaine Laci, qui alloit au Fort saint George; & la Courtine, qui étoit le Vaisseau du Capitaine Weldon, où j'étois, & qui alloit aussi à ce Fort. Nous navigâmes quelque tems de conserve, & après être partis avec un vent d'Est, nous primes plus vers le milieu de la Baye de Tonquin, ou vers le côté de l'Est, que nous n'avions fait à nôtre arrivée. Cela nous fournit l'occasion de sonder le milieu de la Baye, comme nous avions fait de son côté d'Ouest lors que nous y entrâmes.

A notre sortie de la Baye de Tonquin nous primes au Sud, & nous eûmes les bas fonds de Pracel à notre gauche, & les côtes de la Cochinchine, de Champa & de Cambodia à notre droite. Je n'ai fait que nommer ces Royaumes dans mon premier Ouvrage, & je n'y faisois ajoûter ici grand' chose, puis que je n'ai fait que les côtoyer. Mais pour ne pas frustrer tout-à-fait le Lecteur de son attente, je m'en vais remarquer en peu de mots deux ou trois choses qui regardent Cambodia. Car pour ce qui est de Champa je n'en puis rien dire de particulier, & j'ai déjà parlé de la Cochinchine dans ce volume, lors que j'allois à Tonquin.

Le Royaume de Cambodia ressemble beaucoup à ces endroits du Tonquin qui sont avancés dans le Continent, & dont le terrain est fort bas. Ce pais aussi est bas, rempli de forêts, & peu habité. Il est traversé par une grosse riviere qui vient de fort loin du côté du Nord, & se jette dans la Mer vis-à-vis de Pulo Condore. Je ne fais pas trop bien ce que Cambodia produit en particulier, mais il est sûr que dans les Barques dont j'ai parlé dans mon premier Ouvrage Tome II. vers la page 41. qui avoient été prises à Pulo Ubi, & qui y étoient venues de Cambodia, il y avoit, outre le Ris, du sang de dragon & de Laque, dans de grands vases de terre, qui paroissoit un peu noirâtre & épaisse. Il y avoit encore de la gomme jaune & purgative, que nous apellons à cause de cela Cambodia, & qui étoit en pieces en forme de grands gâteaux; mais je ne sai pas d'où on la tire. Ce Royaume (suposé que c'en soit un) n'est pas plus connu à notre Nation, que la riviere qui le partage; cependant quelques Anglois y ont été, & entr'autres le Ca-

plu
fis
Geo
Voy
que
qui
C
quel
plu
man
l'equ
glois
Roi
qui
ces
est v
Capi
rivier
re; q
fort
xante
bien é
doien
allez
seaux
Nord
chaqu
branc
quelq
ils pri
rût la
& ils
qu'ils
bord,
riviere
traire
tours
assez ra

AUTOUR DU MONDE.

ptaine Williams, & le Capitaine Howel. Je fis connoissance avec le dernier au Fort saint George, quelque tems après qu'il eut fait ce Voyage; & c'est de lui que je tiens la Relation que je m'en vais donner, & que les Matelots qui étoient avec lui m'ont aussi confirmée.

Ces deux Capitaines avoient été pendant quelque tems au service du Roi de Siam, avec plusieurs autres Anglois. Chacun d'eux commandoit une bonne Fregate de ce Prince, dont l'équipage étoit presque tout composé d'Anglois, ou de quelques Portugais nez à Siam. Le Roi de Siam les envoya contre quelques Pirates qui ruïnoient le commerce de ses Sujets dans ces Mers-là, & se nichoient dans une Isle qui est vers le haut de la riviere de Cambodia. Le Capitaine Howel me dit qu'ils trouverent cette riviere fort large, sur tout à son embouchure; qu'elle est profonde & naviguable pour de fort grands Vaisseaux, jusqu'à soixante ou soixante & dix lieues vers le haut, & qu'il pouvoit bien être que sa profondeur & sa largeur s'étendoient encore plus avant; mais qu'ils étoient allez aussi loin cette fois-là avec leurs Vaisseaux. La riviere prend en general son cours du Nord au Sud; ils y trouverent le terrain bas de chaque côté; avec de grandes criques & de branches qu'elle forme: il y avoit même dans quelques endroits des Isles assez considerables. Ils prirent leur route par la branche qui leur parut la plus étendue, avec le flux de la marée, & ils trouvoient par tout la riviere si large, qu'ils avoient assez de placé pour revirer de bord, ou louvoyer, lors que les détours de la riviere les exposoient à recevoir un vent contraire de la Mer, soit Est, ou Sud-Est. Ces détours de la riviere à l'Est ou à l'Ouest étoient assez rares, du moins, ne les obligeoient-ils pas

à faire route contre le vent de Mer, qu'ils avoient presque toujours en poupe & avec tant de force; qu'ils pouvoient aller contre le reflux de la marée; mais la nuit lors que les vents de terre venoient, ils jettoient l'ancre & demeuroient dans cet état jusqu'au lendemain à dix ou onze heures, que les brises de Mer se levoient d'ordinaire; ce qui leur fournit le moyen de continuer leur route jusqu'à ce qu'ils vinrent vers les Isles que les Pirates habitoient. Ils commencerent d'abord à leur tirer dessus, & à mettre leurs hommes à terre; ils les mirent en détoute; brûlerent leurs maisons & leurs retranchemens, & après en avoir fait plusieurs prisonniers, ils s'en retournerent.

Ces Pirates étoient de ces Chinois que l'on étoit fuïts dans leurs Vaisseaux; lors que les Tartares conquirent la Chine, résolus plutôt de vivre en tout autre endroit en liberté que de se soumettre aux vainqueurs. Ces gens-là prirent d'abord leur route vers ce pais, & à la rencontre de la rivière de Cambodia, ils se hasardèrent d'y entrer, & de fixer leur demeure dans l'Isle dont nous venons de parler. Ils y bâtirent une Ville, & la fortifierent tout autour, avec une sorte de palissade, faite de gros arbres de haute futaie, arrangez de suite, de l'épaisseur de trois ou quatre de ces arbres, & de presque autant de hauteur. Ils étoient fournis de toute sorte d'instrumens propres à l'agriculture, & le pais d'alentour étoit très-bon, à ce que nos Anglois m'ont dit; de sorte qu'ils auroient pu vivre là sans doute fort à leur aise, s'ils avoient eu plus de penchant à mener une vie paisible & tranquille. Mais ils avoient aussi porté des armes avec eux, & ils aimèrent mieux s'en servir que de leurs instrumens d'agriculture. Aussi ne vivoient-ils presque que de rapi-

de
ado
du
ces
pes
il no
envo
tete
Ang
ils
leurs
Où
d'abo
rent
dre l
les bo
etroy
xécut
Chin
bien,
d'abo
se, il
gût a
ce ne
que le
de Si
pais,
les Bu
une so
guerre
cena
ils vie
far da
avoien
mais d
qu'on
fendre
ques c

de pillant leurs voisins, qui étoient plus adonnéz au trafic qu'au combat. Les Sujets du Roi de Siam harassez depuis long-tems par ces Pirates, il envoya d'abord quelques troupes par terre pour les chasser de leur Fort, mais il ne pût en venir à bout, jusqu'à ce qu'il y eût envoyé ces deux Fregates qui les ruinèrent entièrement. Après donc que les deux Capitaines Anglois eurent ainsi terminé cette expedition, ils se mirent en train de s'en retourner avec leurs prisonniers; mais le Monson du Sud-Ouest ayant déjà commencé, ils ne pûrent pas d'abord se rendre à Siam; de sorte qu'ils allèrent à Macao dans la Chine, tant pour attendre le Monson du Nord-Est, que pour gagner les bonnes graces des Tartares, qui, à ce qu'ils croyoient, seroient fort aisés d'apprendre l'exécution qu'ils venoient de faire sur ces Pirates Chinois. Le Gouverneur Tartare les reçut très-bien, & ils lui livrerent leurs prisonniers: Et d'abord que le Monson changea du côté opposé, ils reprirent la route de Siam. On les y reçut avec de grands applaudissemens, quoi qu'il ne fut pas la premiere expedition heureuse que les Anglois avoient faite au service du Roi de Siam. Ils furent une fois les liberateurs du pais, par la suppression d'un soulèvement que les Buggasses avoient fait. Ces Buggasses sont une sorte de Malayens, qui font métier de la guerre, & qu'on peut nommer les soldats mercenaires des Indes. Je ne sai pas trop bien d'où ils viennent, à moins que ce ne soit de Macassar dans l'île de Celebes. Plusieurs d'entre eux avoient été reçûs au service du Roi à Siam; mais dégoûtez par quelque mauvais traitement qu'on leur fit, ils se mirent en état de se défendre. Ils s'assemblerent au nombre de quelques centaines tous bien armez, & ils donne-

VOYAGE

rent une telle épouvente à tous les Siamois, que personne n'osoit tenir devant eux, jusqu'à ce que Constant Faucon, le premier Ministre d'Etat, commanda aux Anglois qui étoient au service du Roi, de marcher contre eux; ce qu'ils firent avec beaucoup de succès, quoi qu'avec une perte assez considérable. En récompense de tous leurs bons services le Roi leur donnoit à chacun tous les ans un juste-au-corps de soie, où il y avoit précisément treize boutons. Ceux des principaux Officiers étoient d'or massif; mais ceux des Officiers subalternes n'étoient que d'argent d'orfèvrerie. Cette expedition contre les Pirates Chinois arriva vers l'année 1687. & l'affaire des Buggassis s'étoit passée, à ce que je croi, quelque tems auparavant.

Mais pour revenir à notre Voyage, nous prîmes toujours nôtre route du côté du Sud, & nous allâmes tous de compagnie jusqu'à ce que nous vinâmes vers Pulo Condore. Car alors le Capitaine Pool nous quitta, & prit plus directement vers le Sud pour passer le détroit de Sundi, & nous nous revirâmes à l'Ouest afin de passer celui de Malacca, comme nous avions fait en venant. Le Capitaine Brewster & un autre de nos passagers commencerent ici à craindre que le Roi de Siam n'eût envoyé des Vaisseaux pour croiser à l'entrée du détroit de Malacca & nous fermer le passage, parce que la guerre étoit déclarée entre la Compagnie Angloise des Indes Orientales & ce Prince. Et cela paroissoit d'autant plus vraisemblable, que les François étoient alors employez au service du Roi, par le moyen d'un Evêque François & de quelques autres Ecclesiastiques qui travailloient à convertir le Roi & le peuple au Christianisme, par la faveur où ils étoient auprès

de
que
dém
avo
lian
de
FOU
cou
& n
cela
prie
cepe
obse
la p
étoit
où n
nous
gager
dans
main
un J
joind
voile
troit.
que
du dé
la plu
Suma
mant
vira v
plus p
de Si
avons
plus é
envie
nouve
nous n
où nou

de Constant Faucon. Ils avoient sur tout peur que le Roi de Siam n'eût voulu envoyer les deux Vaisseaux dont nous avons parlé, qui avoient été commandez par les Capitaines Williams & Howel peu de tems auparavant; afin de se tenir à l'entrée du détroit du côté de l'Oüest pour nous prendre, y ayant beaucoup d'apparence qu'ils seroient commandez & montez par des François. Mais quoi que cela ne fit que très-peu d'impression sur l'esprit de nos Commandans & de nos Officiers; cependant il arriva que nous eûmes un tems si obscur & si noir lors que nous approchâmes de la première entrée du détroit de Malacca, qui étoit la même par où nous étions venus, & par où nous voulions repasser à nôtre retour, que nous ne crûmes pas qu'il fut sûr de nous y engager la nuit, de sorte que nous demeurâmes dans l'endroit où nous étions jusqu'au lendemain matin. Le jour venu nous découvrimus un Jonkos vers le Sud, que nous tâchâmes de joindre; & après lui avoir parlé nous fîmes voile en prenant vers l'Oüest pour passer le détroit. Mais ayant vû la terre nous trouvâmes que nous étions au Sud de la première entrée du détroit, & que nous avions gagné l'entrée la plus avancée au Sud, auprès du rivage de Sumatra; de sorte que le Capitaine Laci aimant mieux tenir nôtre ancienne route il revira vers le Nord, & passa de cette manière plus près du rivage de Malacca, par le détroit de Sincapore, qui étoit le chemin que nous avions déjà tenu. C'étoit aussi le meilleur & le plus court; mais le Capitaine Weldon avoit envie de satisfaire sa curiosité & de tenter un nouveau passage; ce que nous fîmes, quoi que nous n'eussions guere de fonds, & l'entrée par où nous passâmes s'appelle le détroit de Brewers.

Les petits Vaisseaux qui vont de Batavia à Malacca, passent souvent ce détroit, parce que ce chemin est plus court pour eux que s'ils alloient courir jusqu'à Pulo Timon, ou au détroit de Sincapour. Quoi que nous ne trouvassions dans quelques endroits de ce canal que quatorze ou quinze pieds d'eau, néanmoins le fond est d'une vase mole, & il y a tant d'Isles, que la mer ne sauroit y être fort grosse. Le Capitaine Weldon avoit sur son bord un Hollandois qui avoit déjà passé par-là, & qui connoissant bien, à ce qu'il disoit, un canal, encouragea notre Capitaine à y passer; ce que nous fîmes avec un heureux succès, quoi que nous n'eussions quelquefois guere plus d'eau que notre Vaisseau en tiroit. Ceci nous fit naviguer lentement; de sorte que nous n'arrivâmes à Malacca que dans sept ou huit jours, & deux ou trois après le Capitaine Laci.

C'est là où nous eumes les premières nouvelles de la mort de Constant Faucon, dont le Capitaine Brewster parut être fort touché. Nous y trouvâmes, outre plusieurs barques Hollandaises & le Capitaine Laci notre compagnon de voyage, une barque Angloise de trente-cinq ou quarante tonneaux. Elle avoit été achetée par un certain Capitaine Johnson, que le Gouverneur de Bencouli avoit envoyé dans un petit Fleuve, afin qu'il allât chercher du poivre vers l'Isle de Sumatra. Mais le Capitaine Johnson ayant été tué, sa barque fut ramenée ici par un certain Monsieur Wels.

Puisque je suis insensiblement venu à parler de Capitaine Johnson, & que j'ai envie de renouveler le peu que j'ai à dire de Malacca, à l'endroit où je parlerai de mon retour d'Achin, je m'en vai employer le reste de ce Chapitre à rapporter l'aventure tragique de cet homme,

en y
y on
soit
pend
d'y
idée
ou a
que
& de
aucun
est o
fasse
Pou
ture,
avoit
la cro
à Mal
grand
bon m
monne
avoit
Car le
que, a
des M
en fon
que p
landoi
grande
qu'ils
c'est p
Johnso
Hollan
tems q
trafic a
droit p
moyen
étoit d
se rend

en y joignant quelques autres circonstances qui y ont du rapport ; & quoi que cette histoire ne soit pas fort considerable en elle-même, cependant les particularitez que j'aurai occasion d'y ajoûter, pourront servir à donner quelque idée de l'état des côtes opposées à Sumatra, où a été la scène de ce que je vai dire ; car quoi que j'aye une autre occasion de parler d'Achin & de Bencouli, néanmoins je n'en trouverai aucune de parler de la partie de cette Isle qui est opposée à Malacca, à moins que je ne le fasse ici :

Pour commencer donc le recit de cette aventure, il faut savoir que le Capitaine Johnson, avoit part à la petite barque de Bencouli ; mais la croyant trop petite pour son service, il vint à Malacca dans le dessein d'en acheter une plus grande des Hollandois, s'il pouvoit l'avoir à bon marché. Il avoit presque mille risdalles en monnoye d'Espagne sur son bord, & l'on peut avoir ici un fort bon Heu pour cette somme. Car les Hollandois, comme je l'ai déjà remarqué, achete souvent des Pros pour peu de chose des Malayens, sur tout de ceux de Ihor, & ils en font des Heus, tant pour leur propre usage, que pour les vendre. C'est pourquoi les Hollandois qui demeurent à Malacca, ont une grande quantité de cette sorte de bâtimens, qu'ils peuvent donner à fort bon marché, & c'est pour cela sans doute que le Capitaine Johnson s'y étoit rendu pour en acheter un. Le Hollandois qui le lui vendit l'avertit en même tems que le Gouverneur ne permettoit pas ce trafic avec les Anglois, quoi qu'il n'y prendroit peut-être pas garde ; mais que le plus sûr moyen pour ne s'exposer ni l'un ni l'autre, étoit de passer à l'autre côté du détroit, & de se rendre à une Ville nommée Bancalis dans

l'Isle de Sumatra, où ils pourroient en toute sûreté acheter, vendre ou échanger, sans que personne s'en formalisât. Le Capitaine Johnson accepta l'offre, & ils firent voiles tous deux ensemble vers Bancalis, ville Malayenne sur cette côte, & qui commande au pais d'alentour. Ils y mouillèrent, & le Vaisseau fut délivré au Capitaine Johnson, après qu'il en eut payé le prix dont ils étoient convenus. Le Hollandois s'en retourna d'abord à Malacca, & laissa le Capitaine Johnson maître de deux bâtimens, savoir le Heu qu'il avoit amené de Bencouli, & l'autre qu'il venoit d'acheter. Il envoya le Heu de Bencouli dans une grande Riviere voisine, sous le commandement de Monsieur Wells, afin d'y négocier avec les Malayens & d'en tirer du poivre. Ce n'étoit pas un homme qui entendit la Marine, mais il avoit du bon sens, & ne manquoit pas de genie pour les affaires. Il étoit d'abord sorti d'Angleterre en qualité de Soldat, pour servir la Compagnie des Indes Orientales dans l'Isle de sainte Helene. Il demeura quelque tems dans cette Isle sur un fort petit pied; mais comme il avoit quelque ambition il quitta cette pauvre place, où l'air étoit fort sain, pour servir la Compagnie à Bencouli, qui passe pour l'endroit le plus mal sain de tous ceux où nous trafiquons; cependant l'esperance d'être avancé le porta à s'y retirer. Après y avoir fait quelque séjour il fut envoyé avec le Capitaine Johnson pour l'aider à aller chercher du poivre, plutôt parce qu'il savoit écrite que pour aucune intelligence qu'il eût de la manœuvre d'un Vaisseau. Il prit donc avec lui trois ou quatre Matelots novices pour conduire le Heu dans la riviere. Le Capitaine Johnson s'arrêta tout auprès de Bancalis pour apareiller son nouveau bâtiment,

car
vea
per
fet
le
lui
qui
pui
Sia
pas
ave
qui
Ang
de
qu'i
nos
man
ici
l'ou
mais
un o
leur
ons
niers
Ang
affai
plus
Voy
ne s
sent
dont
cun
rales
Euro
rieuf
assez
nit a
cette

AUTOUR DU MONDE.

car il avoit besoin en d'autres choses d'un nouveau mat que ce Capitaine avoit envie de commander ici, ayant pris un Charpentier pour cet effet, & il vouloit d'ailleurs le bien radouber, & le faire ajuster à sa fantaisie. Il avoit aussi avec lui quelques Matelots neufs & sans experience à qui auroient mieux servi sur terre que sur mer, puis qu'ils avoient été au service du Roi de Siam en qualité de Soldats, & qu'il n'y avoit pas même long-tems qu'ils en étoient venus avec les François qu'on avoit contraints de quitter le pays. Mais ici dans les Indes, nos Anglois sont obligés, faute de bons Matelots, de prendre ceux qu'ils peuvent trouver, soit qu'ils entendent le métier ou non; de sorte que nos Marchands sont fort souvent embarrassés manquant de Matelots. Il est vrai que l'on trouve ici assez de Lascars ou de Matelots Indiens à louer, & ils s'en servent aussi d'ordinaire; mais on seroit toujours bien-aise qu'il y eût un ou deux Anglois dans chaque Vaisseau pour leur aider. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelques-uns de ces Lascars qui sont assez bons mariniers; mais on a toujours plus de confiance aux Anglois, sur tout lors qu'il s'agit de quelque affaire importante; outre qu'on peut converser plus librement avec eux durant le cours du Voyage. Ainsi quoi que leurs Matelots Anglois ne soient pas souvent fort habiles, ils ne laissent pas d'être avancés à de certains emplois, dont ils ne seroient gueres capables dans aucun autre endroit que dans les Indes Orientales. Ces Mariniers seroient presque inutiles en Europe, où nous avons des tempêtes plus furieuses & plus fréquentes; mais là ils servent assez bien, sur tout pour aller & pour revenir avec les Monsons. Mais en voilà assez sur cette matiere.

Monsieur Wells étant allé chercher du por-
vre, le Capitaine Johnson prit terre avec son
Charpentier à cinq ou six lieues de la Ville de
Bangalis, pour couper un mât dans un endroit
où il y avoit une grande quantité d'arbres de
haute futaye propres pour ce sujet. Il en eut
bien-tôt choisi un à sa fantaisie, & il le coupa.
Son Charpentier & lui travaillèrent le premier
& le second jour, sans être inquiétez de person-
ne; mais le troisieme jour ils furent attaquez
l'un & l'autre par une bande de Malayens ar-
mez qui les tuèrent tous deux. Vers le soir les
Matelots qui étoient demeurez à bord du Vais-
seau, attendoient le retour de leur Capitaine;
mais la nuit approcha sans qu'ils le vissent pa-
roître, ni qu'ils eussent aucunes de ses nouvel-
les. Alors ils commencèrent à craindre qu'il ne
lui fût arrivé quelque malheur; car ils n'igno-
roient pas que les Malayens habituez dans ces
quartiers-là, étoient de grands traîtres. On
peut dire même qu'ils le sont tous en general,
sur tout ceux qui n'ont que peu de commerce
avec les Estrangers. Cela doit apprendre à toutes
les personnes qui auront quelque affaire avec
eux, à se bien tenir sur leurs gardes, & à ne
leur donner aucune prise, afin de pouvoir ne-
gociet avec quelque sûreté dans ce pais-là.

Il n'y avoit que quatre hommes dans la bar-
que du Capitaine Johnson, épouvantez par
l'absence de leur Maître, & le soupçon qu'ils
avoient de la verité du fait, ils commencèrent
à craindre pour leur vie. Ils chargerent donc
leurs armes, & se mirent sur leurs gardes, dans
l'aprehension où ils étoient de se voir attaquer
par les Malayens. Ils avoient deux gros mous-
quetons, & trois ou quatre mousquets; cha-
cun en prit un à la main avec une cartouche à
la ceinture, & ils firent bonne sentinelle pour

déce
sur
huit
Vais
quar
gnar
entr
seau
Alor
enne
leurs
dans
deser
rent
il y
cette
coura
fois
ses se
les tr
secon
forcer
layen
miren
maître
vres
aussi
de ver
s'ils v
Est il
aucun
eux-d
deux
rurent
Le
rent l'
calis a
stance

AUTOUR DU MONDE.

découvrir l'ennemi. Pendant qu'ils étoient ainsi sur leurs gardes, les Malayens dans sept ou huit Canots, vinrent à petit bruit attaquer le Vaisseau. Ils étoient environ quarante ou cinquante hommes armés de lances & de poignards. L'obscurité de la nuit favorisoit leur entreprise, & ils eurent plutôt abordé ce Vaisseau que les Matelots ne s'en furent aperçus. Alors ceux-ci commencèrent à faire feu sur les ennemis, & ces derniers, après avoir lancé leurs dards, vinrent à l'abordage, & entrèrent dans le Vaisseau par la proue. Les Matelots se défendirent vigoureusement & les contraignirent de se retirer, mais de quatre qu'ils étoient il y en eut deux qui furent blessés à mort dans cette première attaque. Les Malayens reprirent courage & monterent sur le bord une seconde fois. Les deux Matelots qui n'étoient pas blessés se cantonnèrent à la poupe, & tirant par les trous qu'il y avoit, ils les repoussèrent une seconde fois avec tant de vigueur, qu'ils les forcèrent à rentrer dans leurs canots. Les Malayens y eurent si bien leur compte, qu'ils remirent pied à terre sans espérance de se rendre maîtres du Vaisseau. L'action finie, les pauvres Matelots ne laissoient plus de craindre, aussi firent-ils garde toute la nuit, bien résolus de vendre leur vie aussi cher qu'ils pourroient, s'ils venoient à être attaqués encore une fois. Car ils n'attendoient ni ne pouvoient attendre aucun quartier de ces Malayens sauvages; mais eux-ci ne revinrent plus à l'assaut. Pour les deux Matelots qui avoient été blessés ils moururent bien-tôt après.

Le jour suivant les deux Matelots sans leverent l'ancre & s'approcherent de la ville de Bancalis avant qu'ils pûrent, c'est-à-dire, à la distance peut-être d'un demi mille, ou environ.

Ils y moluillèrent & firent signe à ceux du pais de les venir trouver. Le Chabander, ou le premier Magistrat de la Ville, ne tarda guere à s'y rendre : ils lui firent un recit de tous leurs malheurs, & le suplièrent de les prendre sous sa protection, parce qu'ils ne se trouvoient pas assez forts pour resister à une autre attaque. Le Chabander parut fort touché de leur infortune, & il leur dit en même tems qu'il ne lui étoit pas possible de remédier au mal qui avoit été fait, parce que ceux qui l'avoient cause étoient des hommes sauvages & indociles, & qui ne vouloient point se soumettre au Gouvernement, qu'il n'étoit pas en son pouvoir de les réduire, mais qu'aussi long tems qu'ils demeureroient-là il feroit venir quelques-uns de ses gens sur leur bord pour la sûreté du Vaisseau, & qu'il enverroit cependant un canot à Monsieur Wells leur compagnon, pour l'avertir de tout ce qui s'étoit passé. Il laissa donc dix ou douze hommes dans le Vaisseau, & envoya une lettre que les Matelots avoient écrite à Monsieur Wells, qui s'étoit avancé dans une riviere voisine, comme nous l'avons déjà dit, pour tirer du poivre des gens du pais.

Monsieur Wells demeura deux ou trois jours à venir, d'où les deux Matelots conclurent qu'il n'avoit pas reçu leur lettre, & qu'ainsi le Chabander les avoit trompez, quoi que les hommes qu'il avoit mis sur leur bord leur fissent beaucoup d'honnêteté, & leur rendissent de grands services. Monsieur Wells n'avoit rien appris de leur malheur, & il retourna seulement faire de trafic, du moins n'en avoit-il pas trouvé tant qu'il se l'étoit imaginé. Car quoi qu'il croisse du poivre ici, cependant il n'y vient pas en assez grande abondance pour engager personne à l'aller chercher. Cela vient de ce que

les
roit
sion
forte
tion
land
faire
ce
beau
lent
qua
Hol
le r
éran
che
par
land
& t
dre
n'o
mê
doi
un
là,
de
de
son
leur
vieu
de
du
ce q
dan
con
par
son
pou
l'eff

Les Hollandois en sont si proches qu'on ne faudroit venir trafiquer parmi eux sans leur permission. Et quand même ceux du pais auroient une forte envie de trafiquer avec quelque autre nation, comme ils l'ont effectivement, les Hollandois pourroient bien-tôt les empêcher de le faire, & même les exterminer, si pour établir ce commerce ils entreprennent de planter beaucoup de poivre. Le peu qu'ils en recueillent presentement, ou qu'ils tirent des autres quartiers de l'Isle, est bien-tôt enlevé par les Hollandois, ou par leurs amis de Bancalis qui le ramassent pour eux. Car la ville de Bancalis étant la principale de ces quartiers, & si proche de Malacca, qu'elle n'en est séparée que par le détroit, est souvent visitée par les Hollandois, qui y vont dans leurs petits vaisseaux, & son commerce semble entièrement dépendre de celui de cette Nation, de sorte qu'elle n'oseroit trafiquer avec aucune autre. Je croi même que c'est par l'Amitié que les Hollandois entretiennent avec cette Ville, qu'ils font un petit commerce de poivre dans ces endroits-là, & qu'ils y débitent par ce moyen quantité de leurs marchandises, parce que les naturels de ce quartier trafiquent avec leurs voisins qui sont plus avancez dans le continent, & portent leurs denrées à Bancalis, où les Hollandois les viennent prendre. Ainsi quoi que les habitants de cette Ville soient Malayens, comme le reste du pais, ils sont néanmoins assez civils, & c'est ce que produit le commerce. Car plus il y en a dans un endroit, plus on y est civilisé; & au contraire, moins le négoce est reçu quelque part, & plus on y est barbare & inhumain. Le commerce apporté avec lui tant de commoditez pour la vie, qu'il a beaucoup d'influence sur l'esprit de toutes les Nations qui en ont goûté

la douceur. Je ne doute pas même que les pauvres Américains, qui en ignorent les charmes, ne pussent y être fortement attirés par une conduite juste & honnête envers eux : Je n'en excepte pas même ceux qui ne semblent désirer autre chose que leur simple nourriture, & un morceau de linge pour couvrir leur nudité. Cette vaste étendue de pais, qui est dans le Mexique & dans le Perou, a des millions d'habitans qui ne savent point encore ce que c'est que le commerce : Et sans doute qu'ils en deviendroient passionnez s'ils en avoient seulement fait un essai, quoi qu'ils menent à présent une vie assez heureuse, & qu'ils se contentent des fruits que la nature produit dans les endroits qui leur sont échus en partage ; peut-être même qu'ils sont plus heureux aujourd'hui qu'ils ne le seront dans la suite, lors qu'il deviendront plus connus à ce Monde avare. Car il est à craindre qu'avec l'introduction du commerce ils ne viennent à être opprimés, parce que les Européens ne se contentent pas d'un trafic libre, & d'un gain juste & raisonnable, sur tout dans ces pais éloignez ; ils veulent outre cela tirer, pour ainsi dire, toute l'eau à leur moulin, quoi que de cette manière ils privent les pauvres naturels du pais de leur liberté. Comme si tout le genre humain ne devoit être gouverné que par leurs Loix.

Les Isles de Sumatra & de Java prouvent assez ce que je dis : du moins les Hollandois se sont comme emparez de tout leur commerce & de celui de plusieurs pais voisins. Ce n'est pas qu'ils puissent fournir aux gens du pais le quart des choses dont ils ont besoin ; mais parce qu'ils voudroient avoir à leur disposition tout le produit de leurs terres : Cependant ils n'en sont pas venus à bout, & on pourroit bien

enco
pou
quer
prod
dero
tous
effor
cher
ferti
roier
que
en q
pour
vang
Capi
les M
dois
sion
lieu
seule
& da
que
qui
com
à cel
& la
depu
jusqu
me.
endro
Danc
comm
dant
grand
mes
pour
avec
peuv

encore leur enlever une partie du commerce du poivre, si d'autres Nations vouloient s'y appliquer. En effet presque toute l'Isle de Sumatra produit cette plante, & les habitans ne demanderoient pas mieux que d'en faire trafic avec tous ceux qui se presenteroient, malgré tous les efforts que les Hollandois font pour l'empêcher; car cette Isle est si vaste, si peuplée, & si fertile en poivre, que les Hollandois ne sauroient se l'attirer tout à eux mêmes. Il est sûr que ce quartier qui est autour de Bancalis, est en quelque maniere à leur disposition, & il pourroit bien être que les Malayens crurent se vanger des Hollandois, lors qu'ils tuèrent le Capitaine Johnson. J'ai trouvé qu'en general les Malayens sont ennemis mortels des Hollandois, & il semble que tout cela vient de la passion qu'ils ont d'avoir le commerce libre; au lieu qu'il est restreint par les Hollandois non seulement ici, mais dans les Isles des épiceries, & dans tous les autres endroits, où ils ont quelque pouvoir. Cependant il n'y a que la liberté qui puisse encourager ces peuples éloignez au commerce, sur tout ceux qui ont l'inclination à cela, tels que sont presque tous les Malayens, & la plupart des peuples des Indes Orientales, depuis le Cap de Bonne Esperance vers l'Est jusqu'au Japon, tant les Isles que la terre ferme. Car quoi qu'ils soient bornez en plusieurs endroits par les Hollandois, les Anglois, les Danois, &c. & qu'ils ne puissent pas avoir un commerce libre avec les autres Nations; cependant ils ont toujours fait voir que c'est une grande gêne pour eux; & ne fait-on pas les sommes immenses qu'il en a coûté aux Hollandois pour les y réduire? quoi qu'encore aujourd'hui avec tous leurs Forts & leurs Pataches, ils ne peuvent pas mieux se réserver ce trafic à eux.

seuls, que la Flotte de Barlavento ne peut assûter aux seuls Espagnols celui des Indes Occidentales : Mais c'est assez parlé de cette matière.

Nous avons vû ci-dessus que Monsieur Wells vint à Bancalis avec son petit vaisseau, ce qui fut une grande joye pour les deux Matelots qui étoient demeurez en vie sur la barque du Capitaine Johnson. Ces deux Matelots furent si honnêtes gens qu'ils mirent les papiers & l'argent de ce Capitaine dans un coffre qu'ils fermentent, & après en avoir serré la clef dans un autre coffre, ils jetterent la clef de celui-ci dans la Mer. Quand Monsieur Wells fut venu à leur bord ils lui offrirent le commandement des deux vaisseaux. Il s'en excusa, du moins en apparence, sur ce qu'il n'étoit pas bon Marinier, & qu'il n'en pouvoit pas même conduire un seul. Cependant après en avoir été bien importuné il accepta l'offre, ou du moins il entreprit de faire un memoire de ce qu'il y avoit dans le vaisseau du Capitaine défunt, & d'en rendre un bon compte au Gouverneur Bloom.

Ils étoient tous si affoiblis que leur nombre suffisoit justement pour conduire un des vaisseaux. C'est pourquoi ils envoyerent prier le Chabander de Bancalis de leur donner quelques-uns de ses gens, pour leur aider à conduire les deux vaisseaux à Malacca, mais il les refusa. Ils voulurent ensuite lui en vendre un pour peu de chose, mais il ne voulut pas l'acheter. Alors ils lui offrirent le plus petit des deux, mais il répondit qu'il n'osoit pas l'accepter de peur des Hollandois. Sur cela Monsieur Wells & son équipage resolurent de tirer le poivre & toutes les autres Matchandises qu'il y avoit, de le brûler, & de s'en retourner avec l'autre à Malacca. C'est aussi ce qu'ils exécuterent, après

o
tr
d
s'
te
ga
po
A
re
qu
Le
&
W
qu
vo
ils
p
ne
nou
chi
au
sieur
d'Ac
& p
l'aut
com
pris
ami
à To
je l'
flux
tous
saint
mais
quelq
un si
tois e
To

Après quoi ils mirent d'abord à la voile, & ayant ouvert le coffre du Capitaine Johnson, ils y trouverent la valeur de deux ou trois cens rixdalles en argent monnoyé, dont Monsieur Wells s'empara, aussi bien que de ses papiers & de tout le reste, qui étoit tant soit peu considerable. Ils gagnèrent bien-tôt Malacca, où ils s'arrêtèrent pour attendre l'arrivée de quelques Vaisseaux Anglois, & en avoir un Pilote qui pût conduire leur bâtiment; car il n'y avoit aucun d'eux qui voulut entreprendre de le mener plus loin. Le Capitaine Laci fut le premier qui s'y rendit, & il donna son principal Matelot à Monsieur Wells pour faire la conduite de ce Vaisseau jusques à Achin. Ils étoient prêts de mettre à la voile lots que nous arrivâmes à Malacca, d'où ils partirent deux ou trois jours devant nous.

Pour revenir donc à nôtre voyage, le Capitaine Weldon ayant terminé ses affaires à Malacca, nous remîmes à la voile faisant route vers Achin, où il avoit dessein de toucher en allant au Fort saint George. Nous attrapâmes Monsieur Wells à près de trente-cinq lieues en deçà d'Achin, contre la riviere de Passange Jonca, & peu de tems après nous arrivâmes l'un & l'autre à Achin, & mouillâmes à la rade au commencement de Mars 1689. C'est ici que je pris congé du Capitaine Weldon & de mon ami Monsieur Hall, qui étoit venu avec nous à Tonquin. Je descendis à terre aussi foible que je l'avois été tout le voyage, à cause de mon flux de ventre. Le Capitaine Weldon m'offrit tous les services dont il étoit capable au Fort saint George, si je voulois y alier avec lui; mais j'aimai mieux demeurer ici, où j'avois quelque peu de connoissance, que d'aller en un si miserable état, dans un endroit où j'étois entièrement inconnu. Mais Monsieur Hall

accompagna le Capitaine Weldon au Fort
saint George, & peu de tems après il re-
tourna de-là en Angleterre dans le William-
son de Londres.

CHAPITRE VII.

*Description du païs d'Achin, sa situation & son étien-
dœ. Montagnes d'or & les Isles voisines Waj & Go-
gez, &c. qui forment plusieurs canaux & la route
d'Achin. Terroir du Continent, ses arbres & ses fruits;
en particulier du Mangastan & du Pumpi-nose.
Leurs racines, herbes & drogues. L'herbe Ganga ou
Banz, & le Camphre. Le poivre de Sumatra & l'or
d'Achin. Les bêtes, les oiseaux & les poissons qui s'y
trouvent. Les habitans du païs, leur genie, leurs
habits & leurs bâtimens. De la ville d'Achin &
du commerce. De l'agriculture, de la pêche,
des Charpensiers, & des Proes. Des Changeurs de
la monnoie & des poids. Des mines d'or. Des Mar-
chands qui viennent à Achin, & de la Foire des
Chinois. L'usage des bains à Achin, D'un Chinois Ren-
negat. Peines établies contre le larcin & les autres
crimes. Du gouvernement d'Achin, de la Reine,
des Orateurs ou Nobles, & de l'esclavage du peu-
ple. La pompe des Princes Orientaux. Guerres civi-
les pour le choix d'une nouvelle Reine. L'Auteur &
les autres Anglois sont allarmez à cause de la prise
d'un Vaisseau More par un Capitaine Anglois. Le
zeus & la chaleur qu'il fait à Achin, les inonda-
tions qui y arrivent,*

PUISQUE je suis encote une fois revenu à
Achin, je crois que je ne ferai pas mal
de donner à mon Lecteur une courte relation
des remarques que j'ai faites, tant sur cette
Ville que sur le païs. Ce Royaume est le mieux

pe
qu
N
P
av
la
M
êr
tie
gu
for
sur
bon
ou
ha
la
d'A
for
du
peti
nau
natu
Il
quar
lots.
d'or
lui d
Ang
Que
que
bas;
point
trent
miere
arriv
dout
reste
fut pa

peuplé & le plus grand de plusieurs petits Etats qui se trouvent dans l'Isle de Sumatra. Il est au Nord-Ouest de cette Isle. Il s'étend du côté de l'Est, depuis la pointe Nord-Ouest de l'Isle fort avant le long de la côte vers le détroit de Malacca, environ cinquante ou soixante lieues. Mais depuis la pointe du Diamant, qui peut être à quarante lieues d'Achin, jusqu'aux frontières de ce Royaume, les habitans n'y sont gueres soumis, quoi qu'ils soient enclavés dans son enceinte. Je ne saurois m'étendre beaucoup sur ce qui les regarde, & je ne sai pas même les bornes de ce Royaume, soit au-dedans du pais, ou le long des côtes de l'Ouest. Ce quartier est haut & montagneux, aussi bien que le reste de la côte Occidentale de toute l'Isle. La pointe d'Achin ou l'extrémité de cette Isle, est un pais fort élevé; mais Achin en general est plus bas du côté de l'Est, quoi qu'il y ait aussi quelques petites montagnes, & qu'il soit par tout d'une hauteur mediocre. Les terres en sont bonnes & naturellement propres à être cultivées.

Il y a ici une montagne qui est plus remarquable que les autres, sur tout pour les Matelots. Les Anglois la nomment la montagne d'or; mais je ne saurois dire si les gens du pais lui donnent ce nom, ou si ce sont seulement les Anglois. Elle est auprès de la pointe du Nord-Ouest de cette Isle, & Achin n'en est éloigné que de cinq ou six miles. Elle est fort large au bas; mais elle monte en diminuant jusqu'à la pointe, qui est si haute qu'on peut la voir de trente ou quarante lieues en mer. Ce fut la premiere terre que nous découvrîmes lors que nous arrivâmes dans un Proe des Isles de Nicobar, dont j'ai parlé dans mon premier Voyage. Le reste du pais, quoi qu'assez élevé, ne nous parut pas alors; de sorte que cette montagne res-

Fort
il re-
liam-

Son étien
i & Go-
la route
es fruits
pli-nose.
Ganga qu
ra & l'or
us qui s'y
ie, leurs
Achin &
a pêche
ngeurs de
Des Mar-
Foire des
inois Ret
les autres
la Reine
e du pen-
vres civi-
Auteur &
de la prise
nglois. Le
es inondo-

revenu à
pas mal
relation
sur cette
le mieux

sembloit à une Isle en mer, ce qui fit que nos Malayens d'Achin la prirent pour Pulo Wai. Mais cette Isle, toute élevée qu'elle est, n'étoit pas alors visible, au lieu que la montagne d'or paroïssoit distinctement, quoi qu'elle fut aussi éloignée de nous que cette Isle.

Outre les terres qui appartiennent à Achin dans le Continent, il y a encore plusieurs Isles, mais la plupart inhabitées, qui dépendent de sa juridiction, & ce sont elles qui forment le canal d'Achin. Il y a entr'autres Pulo Wai, la plus Orientale d'une rangée d'Isles, qui sont situées au Nord-Oüest de Sumatra. Elle est aussi la plus grande de toutes, quoi qu'elle ne soit habitée que par des malheureux, qui y ont été exilés d'Achin pour leurs crimes. Elle forme avec la rangée des autres Isles un demi-cercle d'environ sept lieuës de diametre. Pulo Gomez est une autre Isle assez grande à vingt milles ou environ à l'Oüest de Pulo Wai, & près de trois lieuës du Nord-Oüest de la pointe de Sumatra. Il y a trois ou quatre petites Isles entre Pulo Gomez & la haute mer; mais elles ont pour elles des canaux assez larges pour donner un passage libre aux Vaisseaux, & l'eau y est extrêmement profonde. Tous les Vaisseaux qui vont d'Achin à l'Oüest, ou qui viennent de l'Oüest à Achin, passent & repassent par l'un ou l'autre de ces canaux. Et parce que la flore vient ici de la côte de Surate, un de ces canaux qui est plus profond que les autres, se nomme le canal de Surate. Il y a entre Pulo Gomez & Pulo Wai, dans la courbure du cercle, d'autres petites Isles, dont la principale est appelée Pulo Rondo. C'est une petite Isle ronde & haute, qui n'a guere plus de deux ou trois milles de circonference. Elle est presque située à l'extrémité de la courbure du cercle au

Nord-Est ; quoi que plus proche de Pulo Wai , que de Pulo Gomez. Il y a de grands canaux fort profonds des deux côtez ; mais le canal le plus fréquenté, est celui du côté de l'Oüest, qu'on appelle le canal de Bengale, parce qu'il va vers cette Baye, & les Vaisseaux qui en viennent de la côte de Coromandel, passent & repassent par-là. Il y a un autre canal entre Pulo Wai & la mer de Sumatra, qui peut avoir trois ou quatre lieües de large, & c'est celui des Vaisseaux qui vont d'Achin au détroit de Malacca, ou dans les autres pais, qui sont à l'Est de ce détroit, ou bien qui viennent. L'anchrage est très-bon dans toute cette Baye demi-circulaire, entre les Isles & Sumatra ; mais la route de tous les Vaisseaux qui viennent à Achin approche davantage de la côte de Sumatra, & se trouve enfermée dans ces Isles. Ils y peuvent mouiller à la distance qu'il leur plaît, suivant les monsons ou les saisons de l'année. Il y a une petite riviere navigable, qui se décharge dans la mer, par où l'on transporte dans la ville sur de petits bâtimens les marchandises qui viennent sur de grands Vaisseaux. L'embouchure de cette riviere est à six ou sept lieües de Pulo Rondo, à trois ou quatre de Pulo Wai, & à peu près autant de Pulo Gomez. Ces Isles sont assez hautes & fertiles ; la terre en est noire ou jaune, & avec cela profonde & grasse, & porte de grands arbres propres à toute sorte d'usage. Il y a des ruisseaux dans les deux grandes Isles de Wai & de Gomez, & plusieurs sortes d'animaux sauvages ; on y trouve sur tout quantité de cochon sauvage.

Le terroir de ce Continent varie selon qu'il se trouve situé. Les montagnes sont toutes de roches, sur tout celles qui sont vers la côte de l'Oüest. Cependant la plupart de celles que j'ai

vûës, semblent être couvertes de terre, & produisent des buissons, de petits arbres, & d'assez bonne herbe. Les colines sont presque toutes couvertes de bois, & il semble par la grosseur des arbres, que le terroir doit y être bon & fertile. La meilleure terre que j'y aye vûë est de couleur noire, grise, ou rouge, & toute extrêmement profonde; mais je ne prétens pas faire un long détail de ceci, ni en avoir pris une connoissance fort exacte dans tous mes Voyages, quoi que j'aye peut-être autant examiné la différence des terroirs qu'aucun autre Voyageur, & que j'aye été élevé dès ma jeunesse dans Somerset-shire, dans un lieu apellé East Coker, près de Ycevil ou Evil, où il y a une aussi grande variété de terroir que j'aye trouvé aucune autre part: On y voit de la terre noire, rouge, jaune, sablonneuse, pierreuse, grasse, matécageuse, &c. J'avois d'autant plus d'occasion de remarquer tout ceci, que ce Village est presque tout affermé en baux à vie, de vingt, trente, quarante ou cinquante livres sterling par an, sous la Jurisdiction du Coll Helliar, qui en est le Seigneur, & que la plupart des Fermiers ont leurs terres dispersées d'un côté & d'autre par morceaux, où il se trouve ainsi de toute sorte de terroir; l'un est de couleur noire, l'autre sablonneux, l'autre gras, &c. Il y en a dont l'acre vaut vingt, trente, ou quarante chelings, pour certains usages; & d'autres dont il ne vaut pas quarante sols. Ma mere avoit une de ces Fermes où il se trouvoit de toute sorte de terre; ainsi je fus obligé d'en prendre connoissance, & je savois ce que chacun pouvoit produire, soit du froment, de l'orge, du seigle, du ris,

* L'acre en Angleterre contient quarante perches en longueur & quatre en largeur, & la perche y est de seize piés & $\frac{1}{7}$.

AUTOUR DU MONDE.

des fèves, des pois, de l'aveine, de la vesse, du lin ou du chanvre. J'avois connoissance de tout cela au-delà de ce qu'on pouvoit attendre d'un jeune garçon de mon âge, & je me faisois un plaisir singulier de toutes ces observations. Mais revenons à nôtre sujet.

La terre du Royaume d'Achin est en general assez profonde. Elle est très-bien arrosée par des ruisseaux & de petites rivieres, mais il n'y en a point qui soient navigables pour les gros Vaisseaux de charge. La riviere d'Achin ne peut porter que de petits bâtimens. Une partie du pais est couverte de grandes forêts, & en d'autres il y a des Savanas. On y trouve plusieurs sortes d'arbres, dont la plûpart m'étoient inconnus. Les autres qui portent le coton & le chou, viennent ici, mais non pas en si grande abondance qu'en quelques endroits de l'Amérique. Ces arbres croissent ordinairement ici aussi-bien que par tout ailleurs, ou ils viennent dans un bon terroir sec, ou qui de moins n'est pas couvert d'eau, ni marécageux; & il y en a ici de cette sorte tout auprès des rivieres; & c'est-là que vient l'arbre appelle Mangrove, & les autres de semblable espèce. Ce Royaume ne manque pas non plus de bois de charpente propre pour la bâtisse.

Les fruits de ce pais sont le Plantain, les Bananes, Guavas, Oranges, Limons, Jaks, Durians, Noix de coco, Pumpe nôtre, Grenades, Mangos, Mangastans, Citrons, Melons d'eau, Melons musquez, Pommes de pin, &c. Je trouve que le Mangastan est sans comparaison le plus délicat de tous ces fruits. Il ressemble à la Grenade; mais il est beaucoup plus petit. La peau extérieure où l'écorce est un peu plus épaisse que celle de la Grenade, mais plus mole, & avec tout cela plus cassante, & la

obscure est d'un rouge obscur. Le dedans de l'écorce est d'un cramoisi enfoncé ; on y voit le fruit divisé en trois ou quatre morceaux , chacun de la grosseur du bout du pouce. Ils se separent aisément l'un de l'autre , ils sont aussi blancs que du lait , fort tendres & pleins de jus , & renferment un petit noyau noir. On dit que l'écorce extérieure est fort astringente , c'est pourquoi il y a beaucoup de gens , qui après avoir mangé le fruit qui est très-délicieux , ne la jettent point , mais la font sécher & la conservent , pour la donner à ceux qui ont le flux de ventre. Il y a un petit Livre intitulé , *Nouveau Voyage aux Indes Orientales* , qui parle du Mangastan entre les fruits de Java ; mais l'Auteur se trompe quand il le compare à une prune sauvage à l'égard de la figure & du goût. Je me souviens néanmoins qu'il y a une semblable sorte de fruit à Achin , & je croi par la description qu'il en donne , que ce peut bien être celui qu'on appelle Mangastan , quoi qu'il soit bien différent du véritable Mangastan.

Le Pumplénose est de la grosseur d'un citron ; mais il a l'écorce extrêmement épaisse , tendre & inégale. Le dedans est plein d'un fruit qui consiste en plusieurs grains de la grosseur d'un petit grain d'orge , lesquels sont tout pleins de jus , comme le dedans d'une orange ou d'un limon , quoi qu'ils ne soient pas séparés de la même manière en petites cellules. Ce fruit a un goût fort agréable , & quoi qu'il s'en trouve en d'autres endroits des Indes Orientales ; cependant ceux d'Achin sont estimés les meilleurs. Ils sont ordinairement mûrs vers Noël , & l'on en fait un si grand cas , que les Anglois les portent d'ici au Fort saint George pour en régaler leurs amis. J'ai donné dans mon premier Ouvrage la description de la plupart

des autres fruits que je viens de nommer.

Les racines de ce país propres à manger, sont les Yamets, les Patates, &c. mais le ris en est la principale nourriture. Les naturels en ont un peu semé depuis quelque tems, & ils pourroient en faire venir une bien plus grande quantité s'ils vouloient, tant le país est fertile. Ils ont ici une espèce d'herbe ou de plante appelée Ganga ou Bang. Je ne l'ai jamais vüe qu'une fois, & encore étoit-elle assez loin de moi. Il me sembloit d'abord que c'étoit du chanvre, & je l'aurois même crü effectivement si on ne m'avoit assuré le contraire. On dit de cette plante que si on la fait infuser dans quelque liqueur, elle étourdit la tête de celui qui en boit; mais qu'elle opere diversement selon la différente constitution de chaque personne. Il y en a qu'elle fait dormir; d'autres qu'elle rend gai & qu'elle fait rire, & d'autres qu'elle rend fous; mais qui reviennent à eux-mêmes deux ou trois heures après. Je n'ai vu aucun de ces effets-là, quoi que j'en aye souvent vu parler. Je ne connois point les autres usages que peut avoir cette plante, mais je sai qu'elle est fort estimée ici, aussi bien qu'en d'autres endroits où on la transporte.

On trouve aussi dans ce país quantité de drogues & d'herbes medecinales & potageres. La principale de ces drogues est le Camphre, que l'on trouve en abondance dans cette Isle; mais la plus grande partie vient ou des frontietes du Sud de ce Royaume, ou encore de plus loin, & hors de son enceinte. On envoie ordinairement au Japon pour y être rafiné, celui qu'on trouve dans l'Isle de Sumatra, & après qu'on l'en a rapporté, les Marchands le font passer où ils viennent. Je sai qu'il y a ici plusieurs sortes d'herbes medecinales dont se servent les gens

du païs qui vont souvent herboriser ; il semble même qu'ils connoissent bien leurs vertus & qu'ils en font un grand usage : Mais comme cela est au-dessus de ma capacité , je ne saurois en parler davantage , quoi qu'il y ait ici une grande quantité d'herbes potageres , cependant je ne connois le nom d'aucune , si ce n'est des oignons , qu'ils ont en abondance & d'une très-bonne espèce , mais ils sont petits.

Il y a plusieurs autres bonnes denrées dans cette Isle ; mais quelques-unes se trouvent plutôt en d'autres endroits de son Continent qu'à Achin , sur tout le poivre. Toute l'Isle en produit en abondance , si vous en exceptez le côté du Nord-Ouest , du moins cette partie qui est contenue dans le Royaume d'Achin ; mais je ne saurois dire si ce défaut vient de la negligence ou de la paresse des Naturels du païs , ou de quelque autre cause.

On assure qu'il se trouve de l'or dans plusieurs endroits de cette Isle , & le Royaume d'Achin en est très-bien fourni à l'heure qu'il est. Je ne connois pas même d'endroit dans les Indes Orientales qui en produise une si grande quantité que ce Royaume. Je n'ai jamais été au Japon , ainsi je ne saurois rien déterminer sur les grandes richesses qu'il possède ; mais pour ce Royaume je suis sûr qu'elles y abondent.

Les animaux de ce païs sont les Cerfs , Pourceaux , Elephans , Chevres , Taureaux , Buffles , Chevaux , Porc-épics , Singes , Ecureuils , Guanos , Lezards , Serpens , &c. On trouve encore ici une grande quantité de fourmis , & des poux qui se fourrent dans le bois , & que les Anglois appellent dans les Indes Orientales des fourmis blanches. Tous les Elephans que j'ai vus ici étoient privez ; on dit néanmoins qu'il y en a quelques-uns de sauvages ; mais je croi

AUTOUR DU MONDE.

145

qu'il n'y en a guere, ou plutôt point du tout. Il y a dans quelques endroits un grand nombre de cochons, mais ils sont tous sauvages & fort maigres. Cependant il y a une saison de l'année où lors que les fruits sauvages tombent des arbres, ils deviennent assez gras, ou du moins charnus, & alors la chair en est bonne & savoureuse. Ils sont en grand nombre, & c'est à cause de cela, ou parce qu'ils trouvent peu à manger, qu'on en voit si rarement de gras. Il n'y a pas beaucoup de Chevres ni de Taureaux; mais les Savanas fourmillent de Buffes, qui appartiennent aux habitans, lesquels leur trayent le lait & les mangent; mais ils ne les font pas travailler que je sache. Les Chevaux de ce pays sont petits; mais ils ont de la vivacité, & on les transporte quelquefois d'ici sur les côtes de Coromandel. Les Anglois comptent que les Porc-épics & les Ecureuils sont une fort bonne viande; mais je ne sais pas quelle estime en font les Naturels du pays.

La volaille de ce pays consiste en Poules ou en Canards; mais je ne sache pas qu'ils aient d'autres oiseaux privés. Il y en a plusieurs sortes de sauvages dans les bois, comme des Maccas, Perroquers, Perruches, Pigeons, & des Tourterelles de trois ou quatre sortes. Il y a de plus quantité d'autres petits oiseaux, mais je n'en fais rien de particulier.

Les rivières de ce Royaume produisent beaucoup de poisson. La Mer en fournit aussi de plusieurs sortes qui sont fort bons; comme les Brochets, les Muges, les Anguilles, les Rayes, dont je parlerai dans la description de la Baye de Campêche, les Tenpounders, Oldwives, Cavallies, Ecrevisses, Chevretes, &c.

Les Naturels de ce pays sont Malayens, & à peu près la même sorte de gens que ceux de

Queda, de Ihor, & d'autres endroits du Continent de Malacca; ils parlent du moins la même langue, avec très-peu de différence. Ils suivent la Religion Mahometane; aussi bien qu'eux, & ils leur ressemblent encore dans leur humeur fiere & hautaine, & dans leurs manieres de vivre; de sorte qu'ils paroissent n'avoir fait au commencement qu'une même Nation. Les gens sont d'une taille mediocre, mais droite & bien prise, & leur couleur est d'un basané Indien. Ils ont les cheveux noirs & mince, le visage long & assez agreable avec tout cela, les yeux noirs, le nez d'une grandeur mediocre, les lèvres minces, & les dents noires par le frequent usage du Betel. Ils sont fort paresseux, & n'aiment point à travailler, ni à se donner de la peine. Les plus pauvres sont fort adonnez au vol, & on les punit souvent pour cela avec beaucoup de severité. Du reste, ils sont en general d'un assez bon naturel, & ne manquent pas de civilité envers les Etrangers.

Les plus qualifiez d'entre eux portent des bonnets qui sont justes à leur tête, d'un drap de laine teinte en rouge ou en quelque autre couleur, & qui ressemblent à la forme d'un chapeau sans bord; car les peuples Orientaux ne se découvrent point la tête lors qu'ils se saluent, comme nous faisons. Mais en general ils portent presque tous un petit Turban, semblable à celui du peuple de Mindanao, dont j'ai parlé dans mon premier Ouvrage, chap. 12. Ils ont de petits haut-de-chausses, & les personnes de qualité portent un morceau d'étoffe de soye flottant sur leurs épaules; mais le menu peuple va nud depuis la ceinture jusques en haut. Ils ne se servent pas non plus de bas ni de souliers, & il n'y a que les riches qui portent une espece de Sandales.

m
d
ri
m
L
fo
pe
fo
on
un
te
Tu
vû
me
plu
I
Ro
le
les
ma
de
lan
rate
gran
& h
poir
se.
Mo
tout
mais
tous
brui
ni c
ils en
ici u
ne p
cano

Leurs maisons sont bâties sur des pieux comme celles de Mindanao, & ils vivent presque de la même manière, excepté qu'ils sont plus riches & vivent plus au large, à cause de leurs mines d'or & du grand concours des Etrangers. Leur nourriture ordinaire est le ris, & les personnes de qualité mangent de la volaille & du poisson, dont les Marchez sont abondamment fournis, & quelquefois de la chait de Buffle; on y apprête tout cela fort bien, & on y donne un goût relevé avec du poivre & de l'ail; ils teignent aussi leurs viânes en jaune avec du Turmerik, pour les rendre plus agreables à la vûe; c'est ce que tous les Indiens Orientaux aiment en general, & ils ne manquent pas non plus de bonnes sauces pour en relever le goût.

La ville d'Achin est la capitale de tout ce Royaume. Elle est située sur une riviere, vers le Nord-Ouest de l'Isle, & à près de deux milles de la mer. Cette Ville a sept ou huit mille maisons, & il y a toujours un grand nombre de Marchands Etrangers, soit Anglois, Hollandois, Danois, Portugais, Chinois, Guzarates, &c. Les maisons en general y sont plus grandes que celles que j'ai vûes à Mindanao, & beaucoup mieux meublées. La Ville n'est point encinte de murailles, ni même d'un fossé. On y voit aussi un plus grand nombre de Mosquées qu'à Mindanao; elles sont presque toutes bâties en quarré, & couvertes de tuiles, mais elles ne sont ni hautes ni grandes. Il y a tous les matins un homme qui fait un grand bruit de dessus le toit. Mais je n'ai vû ni tours ni clochers par où l'on y pût monter, comme ils en ont d'ordinaire en Turquie. La Reine a ici un grand Palais très-bien bâti de pierres; je ne pûs pas y entrer. On dit qu'il y a quelques canons autour du Palais, dont quatre sont de

bronze, & y furent envoyez en present par notre Roi Jacques I.

Les principaux Artisans d'Achin, sont les Charpentiers, Maréchaux, Orfèvres, Pêcheurs & Banquiers. Mais les gens de la campagne subsistent par le moyen du bétail qu'ils nourrissent, sur tout pour leur propre usage, ou de la volaille qu'ils vendent, sur tout ceux qui demeurent près de la Ville où ils la font vendre toutes les semaines. D'autres plantent des racines, des fruits, &c. Et ils ont semé depuis peu d'assez vastes champs de ris. Il ne vient pas trop mal ici, mais les gens y sont si fiers qu'ils ne peuvent se résoudre à mettre la main à l'ouvrage; aussi ne s'en rompent-ils guere la tête, & ils en laissent tout le maniment à leurs Esclaves. Ce furent des Esclaves que les Anglois & les Danois y porterent il y a quelque tems des côtes de Coromandel dans un tems de famine, dont j'ai déjà parlé ci-dessus; qui mirent les premiers cette sorte d'agriculture en réputation parmi les Achinois; cependant le ris qu'ils ont de cette maniere n'est pas le quart de ce qu'il leur en fait, & ils sont obligez d'en faire venir des païs voisins.

Les Pêcheurs sont les plus riches de tous les gens de métier. Je parle de ceux qui ont le moyen d'acheter des filets, car ils en retirent un très-grand profit, & ce sont aussi les Esclaves qui s'occupent à cet exercice. Vous verrez, lors qu'il fait beau tems, huit ou dix grands bâteaux chacun avec un grand filet, & lors qu'ils voyent une foule de poissons ensemble, ils tâchent de les enveloper avec ces filets, & tous les bâteaux qui sont là près, s'aident les uns les autres pour les tirer à terre. Quelquefois ils prennent de cette maniere cinquante, soixante, ou cent poissons, aussi gros & aussi longs que la jambe,

d'
ça
po
de
po
à l
pe
ve
de
ma
l
bla
ils
& i
Pro
cell
font
tués
ce d
la p
ques
voile
fait
de l
qui
trepo
dix
droit
gran
lante
pres
c'est
donn
Il
ceux
leur r
gers;
saven

d'un homme, & alors ils sautent, ils courent çà & là, & poussent de grands cris de joye. Le poisson est d'abord envoyé au Marché, dans un de leurs bateaux; mais les autres demeurent pour en prendre davantage. Ceux qui pêchent à la ligne ou avec un hameçon, sortent dans de petits Proes; & il n'y a qu'un ou deux Esclaves dans chaque Proes: ceux-ci prennent aussi de fort bon poisson qu'ils portent à leurs maîtres.

Les Charpentiers se servent de haches semblables à celles qui sont en usage à Mindanao. Ils bâtissent de bonnes maisons à leur manière, & ils réussissent aussi fort bien à construire des Proes; ils en font de très-jolies, sur tout de celles que nous apellons Proes volantes; elles sont longues, profondes, étroites, & pointuës, avec les deux flancs égaux, & une espee de rame large de chaque côté, la poupe & la prouë sont semblables à celles des autres barques. Ces petits bâtimens portent une grande voile, & lors que le vent souffle avec violence on fait asseoir un ou deux hommes à l'extrémité de l'aîle, ou de cette espee de rame large, qui est du côté du vent, pour faire le contrepoids. Ils bâtissent aussi quelques barques de dix ou vingt tonneaux, pour trafiquer d'un endroit dans un autre; mais je croi que leur plus grande habileté consiste à bâtir leurs Proes volantes qui sont fort jolies, qu'ils tiennent propres & nettes, & qui vont très-bien à la voile; c'est aussi pour cela que les Anglois leur ont donné ce nom.

Il y a peu de Maréchaux dans la Ville, & ceux que l'on y trouve n'entendent guete bien leur métier. Les Orfèvres sont la plupart Etrangers; cependant il y a quelques Achinois qui savent travailler les métaux, quoi qu'ils n'y

soient pas fort habiles. Il n'y a presque ici que les femmes, non plus qu'à Tonquin, qui se mêlent du change de l'argent. Elles sont assises aux Marchez & dans les coins des ruës avec de la monnoie de plomb qu'on appelle cash; nom qu'on donne en general dans ces païs à la petite monnoie; mais le cash n'est ici ni du même métal, ni de la même valeur qu'à Tonquin. Car l'un est de cuivre, au lieu que l'autre n'est que de plomb, ou d'étain brun; en sorte qu'on peut aisément le plier autour du doigt. Ils n'ont que deux sortes de monnoie, qui se fabriquent chez eux; la moindre est celle de plomb qu'on nomme cash, & qui est la même qu'on appelle Peties à Bantam. Quinze cens de ces pieces font un Mess, qui est l'autre sorte de monnoye, & consiste en une petite piece d'or mince, marquée de chaque côté, avec des caracteres Malayens. Elle vaut quinze sols d'Angleterre, seize Mess font un Tale, qui revient ici à vingt chelins; cinq Tales font un Bancal, sorte de poids ainsi nommé, & vingt Bancals font un Catti, autre sorte de poids. Mais leur monnoie d'or est rarement de poids, car il faudra quelquefois cinq Tales & huit Mess de plus pour faire un Bancal, & quoi que quinze cens cash soient la valeur d'un Mess, néanmoins celui-ci hausse & baisse au gré des chargeurs; car vous n'aurez quelquefois que mille cash pour un Mess, quoi que son prix toute d'ordinaire entre ces deux nombres, il est rarement au-dessous de mille, & jamais au-delà de quinze mille. Mais pour continuer à parler de ces poids dont ils se servent comme de monnoye, ou d'une marchandise; cent Catti font un Pecul, qui pese cent trente-deux livres poids d'Angleterre. Trois cens Catti font un Bahar, qui monte à trois cens quatre-vingt

sel
qu
rev
gle
cou
lon
une
Me
d'a
Il
or,
nit
Ma
que
au p
gots
cha
l'or
ils é
par
fiens
Il
avan
qui
plû
détr
d'or
de co
élev
pren
& de
m'in
soier
n'y a
pern
beau
mon
qu'a

seize livres poids d'Angleterre. Mais dans quelques endroits comme à Bencouli, un Bahar revient à près de cinq cens livres poids d'Angleterre. Les pièces de huit d'Espagne ont aussi cours dans ce pays, & leur valeur change selon la quantité qui s'y en trouve. Quelquefois une pièce de huit ne passe que pour quatre Mess, quelquefois pour quatre & demi, & d'autres fois pour cinq.

Ils ne frappent qu'une petite quantité de leur or, & qu'autant qu'il leur en faut pour fournir au commerce ordinaire qu'ils ont entr'eux. Mais pour les Marchands, lors qu'ils reçoivent quelque grosse somme, ils le prennent toujours au poids: aussi les payent-on d'ordinaire en lingots d'or, & quantité pour quantité. Les Marchands aiment mieux prendre celui-ci que de l'or monnoyé; & avant que de quitter le pays ils changent leurs Mess, pour de l'or en barre, parce peut-être que les Naturels du pays falsifient leur monnoie.

Ils tirent cet or de quelque montagne assez avancée dans le pays au-delà d'Achin, mais qui est dans les terres de leur Jurisdiction, & plutôt auprès de la côte Occidentale, que du détroit de Malacca. Je croi que la montagne d'or dont j'ai déjà parlé, n'est pas fort éloignée de celle où sont les mines; car le terrain est fort élevé par tout aux environs. Pour y aller, on prend du côté de l'Est, vers Passange Jonca; & de-là on tire vers le cœur du Royaume. Je m'informai un peu de quelle maniere ils faisoient pour avoir de l'or, & on me dit qu'il n'y avoit que les Mahometans qui avoient la permission d'aller aux mines: qu'il y avoit beaucoup de peine & de danger à passer les montagnes avant que d'y arriver, n'y ayant qu'un seul chemin au travers des montagnes si

estarpées, qu'on étoit obligé en quelques endroits de se servir de cordes, pour monter & pour descendre; qu'au pied de ces précipices il y avoit une Garde de soldats pour empêcher qu'aucun Incitconcis n'allât aux mines, & pour recevoir le peage de tous ceux qui passoient au delà de cette barrière, ou qui venoient en deçà; que l'air étoit si mal sain auprès de ces mines, qu'il n'y avoit pas la moitié de ceux qu'on y voyoit aller qui en revinssent, quoi qu'ils n'aillent là que pour négocier avec les Mineurs, qui demeurent sur les lieux, parce qu'ils y sont accoutumés; que ceux de la Ville qui font ce voyage, ne s'arrêtent pas d'ordinaire plus de quatre mois aux mines, & qu'ils en font de retour environ six mois après leur départ: Qu'il y a quelques-uns de ces Marchands qui vont visiter les Mineurs une fois tous les ans; car après qu'ils se sont un peu accoutumés à l'air de cet endroit là, & qu'ils ont goûté le profit de ce commerce, il n'y a point de danger qui soit capable de les en détourner; du moins j'ai appris de personnes dignes de foi, qu'ils gagnent deux mille pour cent sur toutes les marchandises qu'ils portent aux Mineurs; mais ils n'en sauroient transporter beaucoup à cause du mauvais chemin. Ceux qui sont riches n'y vont jamais eux-mêmes, mais il y envoient leurs Esclaves, & s'il en revient trois de six qu'ils y avoient envoyés, ces pauvres malheureux croient avoir fait un très-bon voyage pour leurs maîtres; car ces trois-là peuvent rapporter autant d'or que pouvoient valoir toutes les marchandises que les six y avoient conduites. Les marchandises qu'on y transporte sont quelque espèce d'habillemens, & des liqueurs. Ils les embarquent à la Ville & les font aller par mer une partie du chemin, après-quoi

ils
de
vau
gne
s'il
trou
autr
quo
ceci
& p
un
mai
que
freq
l'on
or a
me
ceux
hors
fois
C
Mar
dix
la ra
dise
nes,
de ce
voir
Holl
arriv
mais
fries
& au
vend
pau

* Pr
du bra
de la D

ils prennent terre en quelque endroit auprès de Passange Jonca, & se servent ensuite de chevaux pour les porter jusqu'au pied de la montagne. Ils les tirent de là avec des cordes, & s'ils ont beaucoup de marchandises, un de la troupe demeure auprès d'elles, pendant que les autres vont aux mines avec leur charge, après quoi ils reviennent chercher le reste. Je tiens ceci du Capitaine Tiler qui demuroit à Achin & parloit très-bien la langue du païs. Il y avoit un Renegat Anglois qui faisoit ce trafic-là; mais il étoit aux mines pendant tout le tems que je fus à Achin. A son retour à la Ville, il frequentoit d'ordinaire un cabaret Anglois où l'on vendoit du * Punch, & là il dépensoit son or avec prodigalité, à ce que l'Hôte du logis me rapporta lui-même. J'ai aussi appris de tous ceux à qui j'ai parlé de cet or, qu'on le creuse hors de la terre, & qu'on en trouve quelquefois d'assez gros morceaux.

C'est l'or de ces mines qui attire ici tant de Marchands, & il n'y a jamais guère moins de dix ou quinze Vaisseaux de diverses Nations à la rade. Ils y portent toute sorte de marchandises; comme des étofes de soie, des mousselines, des toiles peintes, du ris, &c. Et à l'égard de ce dernier, c'est une chose surprenante de voir la quantité qu'en portent ici les Anglois, Hollandois, Danois, & Chinois. Lors qu'ils arrivent, les Capitaines loient chacun une maison pour y ferrer leurs marchandises. Les soies, mousselines, toiles peintes, l'opium, & autres semblables marchandises de prix, sont vendues aux Guzurates, qui sont les principaux Boutiquiers de la Ville; mais pour le ris,

* Punch est une liqueur que les Marelots Anglois font avec du brandevin, de l'eau, des Citrons ou des Oranges aigres, de la Noix muscade, & du sucre.

qui fait le gros de leur charge, ils le vendent en détail. J'ai ouï dire à un Marchand qu'il avoit reçu pour du ris dans le tems de la cherté jusqu'à soixante, soixante-dix, ou quatre-vingt livres sterling par jour; mais lors qu'il y a plusieurs Marchands qui en vendent, c'est faire une bonne vente que d'en debiter pour quarante ou cinquante chelins par jour. Car alors on peut en avoir quatorze ou quinze Bambos pour un Mess, au lieu que quand il est rare on ne sauroit en avoir plus de trois ou quatre Bambos pour un Mess. Le Bambo est une petite mesure marquée, qui ne tient guere plus de deux pintes, autant que je puis m'en souvenir. Ainsi le prix hausse & baisse à proportion des Vaisseaux qui viennent. Ceux qui vendent le ris tiennent toujours une personne dans le magasin pour le mesurer à ceux qui en vont chercher: Et les plus grands de la Ville eux-mêmes n'en font jamais de provision par avance, mais ils s'en fournissent au Marché, & n'en achètent que lors qu'ils en ont besoin. Ils l'envoient chercher par leurs esclaves, & les plus pauvres qui n'ont pas le moyen de tenir un esclave à leur service, en loient un à cette occasion, quand ils ne lui feroient porter que pour un Mess de ris, & qu'il n'y auroit pas plus de cent pas jusqu'à leur maison, parce qu'ils croiroient se deshonorer s'ils le faisoient eux-mêmes. Outre celui qui mesure le ris, les Marchands en loient un autre pour recevoir l'argent; car il y a ici de la fausse monnoie, comme des Mess d'argent ou de cuivre, qui sont dorés. Il y en a d'autres qui, quoi que bons d'ailleurs, sont fort rognez, en sorte qu'il s'en faut beaucoup qu'ils ne valent leur véritable prix. Il peut aussi arriver que les Marchands auront quelquefois dix ou douze livres sterling à recevoir

tout
il faut
de m
retire
poser
affaires
noie
sterlin
burer
les N
ser le
à bou
vais a
de ces
chose
ici, si
homme
de pr
Les
venus
Doüan
chands
compr
ceux d
privile
bles d
Quelq
mais le
ant. C
mois d
porten
rées. I
des au
la mer
Chinoi
& qu'i
pour le
vienn

tout d'un coup pour d'autres marchandises, & il faut qu'ils employent pour cela un Courtier, de même que pour ces petites sommes, qu'ils retirent du ris, à moins qu'ils ne veuillent s'exposer à être trompez. Car ce n'est pas une petite affaire que d'examiner chaque piece de monnoie, & lorsqu'on reçoit la valeur de dix livres sterling en Mess, on est souvent obligé d'en rebouter la moitié ou même davantage, parce que les Naturels du pais sont fort portez à faire passer leur fausse monnoye s'ils peuvent en venir à bout; mais si le Courtier reçoit quelque mauvais argent, c'est pour son compte. La plupart de ces Receveurs sont Guzerates, & c'est une chose très-necessaire à un Marchand qui vient ici, sur tout s'il est Erranger, d'avoir un de ces hommes-là, pour n'être point exposé au risque de prendre de l'argent faux ou léger.

Les Marchands Anglois sont ici très-bien venus, & j'ai oüi dire qu'ils payent moins à la Douïane que ceux des autres Nations. Les Marchands Hollandois qui trafiquent pour leur compte, y peuvent negocier s'ils veulent; mais ceux qui servent la Compagnie n'ont pas ce privilege. Les Chinois sont les plus considerables de tous les Marchands qui negocient ici. Quelques-uns d'eux y demeurent toute l'année; mais les autres n'y viennent qu'une fois tous les ans. Ces derniers s'y rendent quelquefois au mois de Juin avec dix ou douze voiles, qui portent quantité de ris & plusieurs autres denrées. Ils prennent tous des maisons les uns près des autres à un des bouts de la Ville, auprès de la mer, & on appelle ce quartier le camp des Chinois, parce qu'ils s'y campent toujours, & qu'ils y font débarquer leurs marchandises pour les vendre. Il y a plusieurs Artisans qui viennent dans cette flote, comme des Char-

penriers, Menuisiers, Peintres, &c. D'abord qu'ils sont arrivés ils se mettent à travailler & à faire des coffres, cassettes, cabinets, & toute sorte de petits ouvrages de la Chine; ils ne les ont pas plutôt achevez qu'ils les étalent dans des boutiques, ou à la porte de leurs maisons pour les vendre; de sorte que pendant deux mois ou deux mois & demi, il s'y tient une espece de foire, les boutiques sont remplies de toute sorte de marchandises, & tout le monde s'y rend pour acheter; mais à mesure que leurs marchandises se débitent, ils occupent moins de place, & loient moins de maisons. D'un autre côté plus leur vente diminue, plus leur jeu augmente; car un Chinois qui n'a rien à faire, se passeroit plutôt de manger que de jouer: aussi voit-on qu'ils y sont fort expetis. S'ils peuvent trouver quelqu'un qui veuille acheter leurs Vaisseaux, avant même que leurs marchandises soient toutes vendues, ils les vendent avec plaisir, du moins quelques-uns d'eux; car un Chinois est toujours prêt à vendre tout ce qu'il a. Ceux qui ont le bonheur de trouver des chalans pour leurs Vaisseaux, s'en retournent avec leurs compatriotes en qualité de Passagers, & ils laissent leur camp, comme on l'appelle, aussi desert que le reste de la Ville jusqu'à l'année suivante. Ils s'en retournent d'ordinaire vers la fin de Septembre, & ne manquent jamais de revenir à la même saison. D'ailleurs pendant leur séjour ici on est si empressé à les suivre, que les Marchands des autres Nations ne font presque rien; on ne parle alors d'autre chose que d'aller au camp des Chinois. Les Européens même s'y rendent pour se divertir. Les Anglois, Hollandois & Danois vont boire de leur Hocclu, dans la maison de quelque Marchand Chinois qui en

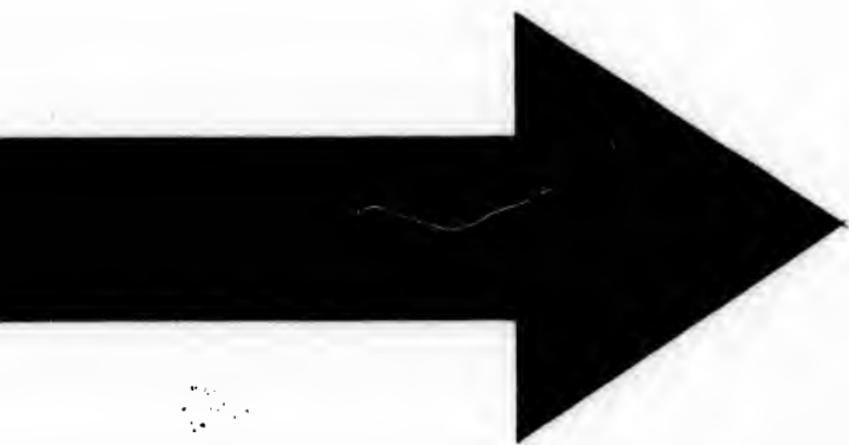
ven
tel
bien
I
fait
zur
tout
aussi
tous
aussi
men
& c
ter a
ruiss
Ville
sexes
pour
d'ér
peine
affair
te m
y lav
bon
mais
que d
de v
matin
plein
plûpa
car c
rie de
Il y
Moig
leur
qu'ils
faire
que j
soit

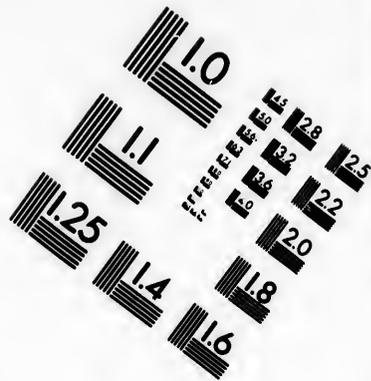
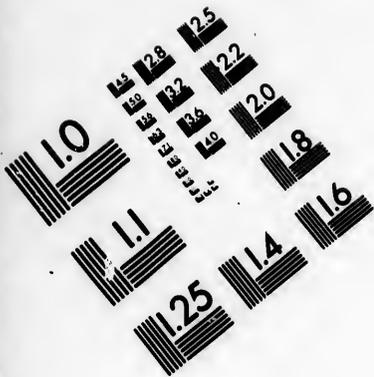
vend ; car ils n'ont point de cabaret. Les Matelots Européens s'en retournent d'ici à la Ville bien ivres ; mais les Chinois sont fort sobres.

Les Achinois ne semblent pas entendre si patifolrement les Comptes que les Baniens ou Guzurases. Ils montrent à lire à leurs enfans , sur tout en Malayen ; je croi qu'ils leur apprennent aussi quelque peu d'Arabe , parce qu'ils sont tous Mahométans. On est ici fort superstitieux , aussi bien qu'à Mindanao , à l'égard des lavemens & des purgations pour les souillures ; & c'est à cause de cela qu'ils aiment à demeurer auprès de quelque rivière , ou de quelque ruisseau. La riviere d'Achin qui passe contre la Ville , est toujours pleine de personnes des deux sexes & de tout âge. Quelques-uns qui y vont pour se laver , par le plaisir extrême qu'ils ont d'être dans l'eau : Ils y sont si adonnez , qu'à peine passeront-ils auprès d'une riviere où leurs affaires les conduiront , sans s'y jeter. On porte même les malades dans les rivieres pour les y laver. Je ne fais point s'ils croient qu'il est bon de se laver dans toutes sortes de maladies ; mais je puis dire par ma propre experience , que cela est salutaire pour ceux qui ont le flux de ventre , sur tout de se baigner le soir & le matin ; aussi voit-on alors les rivieres toutes pleines de gens , & sur tout le matin. Mais la plupart le font par un principe de Religion ; car c'est en cela que consiste la principale partie de leur culte religieux.

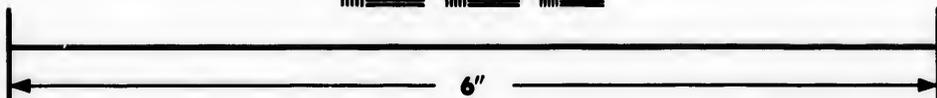
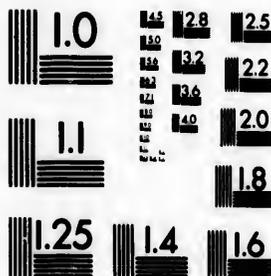
Il y en a peu qui aillent tous les jours dans les Mosquées ; ils sont néanmoins fort attachés à leur Religion , & si zélés pour la répandre , qu'ils ont une joye extrême , lorsqu'ils peuvent faire un Profelite. J'ai ouï dire que pendant que j'étois à Tonquin , un Chinois qui demouroit ici , quitta le Paganisme pour embrasser le







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.8 2.0 2.2 2.5
3.6 3.2 2.8
4.5 4.0 3.6

5.0 5.6 6.3
7.1 8.0 9.0

...uy, 1687
...is. Il fut promené en triomphe par toute la
ville sur un Elephant, avec une personne qui
marchoit devant lui & crioit qu'il étoit devenu
Croyant. On apelloit cet homme converti le
Chinois du camp Chinois, parce que les
Chinois, à ce que j'ai appris, l'avoient
choisi soi pour être leur principal Agent ou
Facteur, & negocier leurs affaires avec les gens
de la ville. Je ne sais si c'étoit par quelque fraude
qui lui fut commise, ou par l'envie que lui por-
toient les autres; mais les compatriotes l'a-
voient poursuivi si vigoureusement en Justice,
qu'il étoit résiné s'il ne se fut pas servi de cet ar-
bitrage pour se tirer d'affaire; car alors sa Re-
ligion le mettoit à couvert de leurs poursuites,
et ils ne pouvoient plus le toucher. Je ne sais ce
qui obligea les deux Renegats Anglois à re-
noncer au Christianisme.

Les Loix de ce pais sont très-rigoureuses, &
les criminels sont punis avec beaucoup de seve-
rité. Il n'y a pas ici le moindre délai pour l'e-
xecution de la Justice: Le criminel n'est pas
long-temps en prison, qu'il est conduit devant le Magi-
strat; celui-ci écoute sans remise le rapport qu'on
lui fait, & selon qu'il le prouve, il renvoye le
coupable en prison, ou bien il ordonne qu'on le
mène sur le champ. Ceux qui n'ont commis
que de petites crimes sont seulement fouettés
à coups de verges; & on appelle cette sorte de punition
la correction. Si on attrape un voleur pour la
première fois qu'il tombe en faute, on lui cou-
pe la main droite depuis le poignet; pour la
deuxième fois, on lui coupe l'autre poignet; quel-
quefois au lieu d'une main on lui coupe un pied
ou les deux ensemble, & d'autres fois
à la fois, les deux mains & les deux
pieds. Si après la perte d'une ou de deux mains,

ou

de
co
m
va
le
de
ma
cor
qu'
ave
Ceu
bien
un
Vill
les g
ne d
Si on
de co
point
a que
les au
dans
moins
prospe
farcin
si je n
que l'e
un Ma
Te

AUTOUR DU MONDE.

Les bien des pieds ils sont encore incorrigeables ; car il y en a de tellement adonnez au larcin, & avec cela si adroits, qu'ils volent avec les doigts du pied ; alors on les bannit à Pulo-Wai pour toute leur vie : Et s'ils reviennent à la Ville, comme il leur arrive quelquefois, on les renvoye de nouveau à leur exil, quoi qu'ils feroient ; mais trois fois ils obtiennent la permission de demeurer en Ville.

On ne trouve à Pulo-Wai que de cette sorte de gent, & quoi qu'ils ayent tout une main coupée au même toutes les deux, ils sont néanmoins bien qu'ils rament à merveille, & travaillent à plusieurs autres choses avec une adresse admirable ; ce qui leur fournit les moyens de gagner leur vie. Car s'ils n'ont point de mains, ils trouvent quelqu'un qui attache des cordes ou des osiers à leurs rames, en sorte qu'ils y puissent passer le tronc de leur main. Ceux qui ont une main peuvent s'en servir bien pourvoir à leur subsistance, & il y a un grand nombre de ceux-ci, même dans la Ville. Cette sorte de punition est ordonnée pour les grands vols, mais pour de petits vols, on ne donne que le fouet pour la première fois. Si on y retombe, alors un petit larcin est regardé comme un grand crime. Ce crime n'a point particulier au Royaume d'Amboine, mais a quelque apparence qu'il est en usage dans les autres Princes de cette Ile, au moins dans l'Ile de Java, sur tout à Batavia. Mais lorsque le Roi de Bantam étoit en prospérité, on coupoit la main droite pour le larcin ; & cela se pratique encore aujourd'hui, si je ne me trompe. J'ai connu un Hollandois que l'on avoit traité de cette manière, c'étoit un Matelot qui servoit sur un des Vaisseaux de

Roi de Bantam. Après qu'on l'eut puni de cette sorte, on le congédia, & il demouroit à Achin dans le tems que j'y étois. Lors qu'on a ainsi coupé un membre à Achin, ils ont une grande piece de cuir ou de vessie toute prête pour mettre sur la playe. Ils l'y apliquent d'abord, & la lient si ferme, que le sang ne sauroit sortir. Ils arrêtent par ce moyen la grande effusion qu'il s'en feroit sans cela, & je n'ai jamais vu dire que personne soit mort de cette opération. Je ne sai pas au juste combien de tems on laisse le cuir sur la playe; mais du moins est-il sur qu'il y demeure jusqu'à ce que le sang soit tout épanché, & quand on l'ôte, le sang caillé que le cuir avoit pressé contre la chair, tombe de lui-même & laisse la playe nette. Je m'imaginais qu'après cela ils y mettoient quelques amplexes détensifs, ou qui consolident, selon qu'ils le trouvent à propos, & que par ce moyen ils guérissent la playe avec beaucoup de

On ne voit jamais ouï dire qu'on ait fait souffrir à personne pour le crime de larcin. Les criminels qui l'ont méritée sont exécutez de différentes manières suivant leur qualité, ou la nature de l'offense. On les empale quelquefois sur un pieu qui s'enfonce sur le fondement, passe à travers le boyau, & vient sortir par le costé de la groceur de la cuisse d'un homme qui est fermé dans la terre, & le bout pointu qui se voit au dehors est de douze ou quatorze toises de haut. Je vis un homme empalé de cette manière, & qui demeura deux ou trois jours dans cet état; mais je ne pus pas savoir quel étoit son crime.

On fait mourir les personnes de qualité d'une manière plus honorable: On leur permet de combattre pour défendre leur vie; mais le

rem
min
eri
mul
retr
te à
un d
mais
fait
avait
des l
Ce
quell
gneur
mens
H y a
soin d
ils di
Reine
chin,

nombre de ceux qu'ils ont à vaincre termine bien-tôt le combat par la mort du criminel. Voici la manière dont cela se fait : On conduit le coupable au lieu de l'exécution, bien lié & garotté. C'est un champ vaste & uni, qui peut contenir plusieurs milliers de personnes. C'est là où les Achinois armez de leurs crosses selon leur coutume ordinaire, mais sur tout en cette occasion, se rendent en foule, tant pour être spectateurs, que pour servir d'Acteurs dans cette Tragedie. Ils font un grand cercle, au milieu duquel le criminel est placé avec des armes autour de lui, dont l'usage est permis en pareilles rencontres ; savoir, une épée, une croix & une lance. Lors que le tems de se battre est venu, on le délie, & on lui laisse la liberté de prendre ses armes. Les spectateurs tout prêts à le recevoir, chacun les armes à la main, ne remuent pas de leur place jusqu'à ce que le criminel approche. Il pousse d'ordinaire un grand cri lors qu'il part, & il envisage fierement la multitude ; mais il est bien-tôt renversé sur terre à coups de lance qu'on lui darde, & de suite à coups d'épées & de crosses. On en exécute un de cette manière pendant que j'étois là ; mais je ne le scûs qu'après que l'exécution fut faite ; cependant Monsieur Denis Oriskany, qui avoit été un des spectateurs, m'en fit la relation dès le soir même.

Ce pais est gouverné par une Reine, sous laquelle il y a douze Oroncois ou grands Seigneurs, qui agissent dans leurs divers départemens avec beaucoup de pouvoir & d'autorité. Il y a sous eux des Officiers subalternes qui ont soin de conserver la paix & la tranquillité dans les différentes parties de la domination de la Reine. Celui qui est à present Chahandjet d'Achoin, est un de ses Oroncois. C'est une personne

DU VOYAGE
qui a beaucoup plus de lumiere que les autres, & que l'on croit fort riche. J'ai oui dire qu'il n'avoit pas moins de mille Esclaves, dont quelques-uns estoient des principaux Marchands, qui avoient aussi quantité d'Esclaves sous eux. Et quoy que ces derniers soient Esclaves d'autres Esclaves, ils ne laissent pas d'avoir encore leurs Esclaves eux-mêmes, de sorte qu'il est assez difficile à un Estranger de connoître ceux qui sont Esclaves parmi eux & ceux qui ne le sont pas; car ils sont sous en quelque maniere Esclaves les uns des autres, & tous en general le sont de la Reine & des Orongois, parce que leur Gouvernement est fort arbitraire. Cependant les Maîtres ne sont pas rigoureux envers leurs Esclaves, à moins que ce ne soit envers ceux du plus bas ordre, & qu'on n'employe qu'à des ouvrages bas & serviles; Mais ceux qui peuvent s'occuper à quelque chose de plus relevé, vivent assez bien de leur industrie. Ils y sont même encouragez par leurs Maîtres, qui leur prêtent souvent de l'argent pour entreprendre quelque petit négoce. De cette maniere les valets vivent à leur aise, & suivent avec plaisir le genre d'occupation qui se trouve le plus favorable à leur penchant & à leur capacité. Le Maître qui a part au gain en retire profit sans se donner aucune peine. Quant au des Esclaves meuse, son Maître ne s'en occupe qu'il laisse, & ses enfans, s'il en a, s'occupent aussi les Esclaves, à moins que leur père n'ait gagné dequoi les racheter avant la vie. Ce sont ces gens-là qui tiennent les Marchés publics, & à peine peut-on négocier avec d'autres. Les Banquieres sont aussi des Esclaves, & en general de toutes les femmes qu'on voit dans les ruës il n'y en a pas une qui soit libre. Tels sont aussi les Pêcheurs & les

à
P
la
be
en
da
on
V
tre
au
ler
ici
pa
leu
ped
ner
vier
c'est
a eu
si gr
tres
qu'il
La
dit
mill
nier
qui
ce so
com
pai d
n'est
rieur
fois
sur u
gner
perm
car c'
se ca

autres qui vont dans leurs canots à Pulo Gomez pour y chercher du bois à brûler ; car c'est de là que ceux d'Achin tirent presque tout leur bois ; encore que l'on ne voye presque autre chose que des forêts autour de la Ville. Cependant quoi que tous ceux-ci soient Esclaves, ils ont des maisons à eux en divers endroits de la Ville, & aussi éloignées de celles de leurs Maîtres que s'ils étoient libres. Mais pour revenir au Chabander, dont j'avois commencé de parler, tous les Marchands étrangers qui arrivent ici vont d'abord lui rendre visite ; ce qui ne se passe jamais sans lui faire un bon présent, & à leur départ c'est de lui qu'ils reçoivent leurs expéditions : C'est lui encore qui termine en general toutes les affaires de conséquence qui surviennent entre les Marchands. Il semble qu'il a eues avec les étrangers qu'il s'est aquis une si grande connoissance au-dessus de tous les autres Seigneurs du Royaume. Car on s'assure qu'il est lui-même fort engagé dans le commerce.

La Reine d'Achin est toujours, à ce que j'ai dit, une vieille fille qu'on choisit dans la famille Royale. Je ne sai point quelles ceremonies on fait à cette election, ni qui sont ceux qui donnent leur voix, mais je m'imagine que ce sont les Oronkais. Après son election elle est comme renfermée dans son Palais, & comme j'ai ôû dire qu'elle sort rarement, & qu'elle n'est jamais vûe des personnes d'un rang supérieur, excepté de ses Domestiques, si qu'une fois l'année, toute vêtue de blanc, elle monte sur un Elephant, & va ainsi en pompe se baigner à la riviere ; mais je ne sai point s'il est permis au peuple de la voir dans cet équipage ; car c'est la costume des Princes Orientaux de se cacher à leurs Sujets, où s'ils sortent quel-

quelquefois pour leur plaisir. Alors on ordonne au peuple de leur tourner le dos quand ils passent, comme on faisoit autrefois à Bantam; ou bien de mettre leurs mains devant les yeux, comme cela se pratique à Siam. A Mindanao ils peuvent regarder leur Prince; mais depuis les gens de la premiere qualite jusques à la lie du peuple, ils s'en approchent tous avec un respect & une veneration extraordinaire; ils tombent devant lui, & souvent même à genoux; les yeux toujours attachez sur lui, & quand ils se retirent ils se tiennent dans la même posture, s'en vont à reculons, & le regardent toujours fixement jusqu'à ce qu'ils l'ayent perdu de vûe.

Mais pour revenir à la Reine d'Achin, je sçay que Monsieur Hackloit ou Purchas, parle d'un Roi qu'il y avoit ici au tems de notre Roi Jacques I. Cependant il est sûr que depuis bon nombre d'années il n'y a eu ici que des Reines, & les Anglois qui y resident croient que ce peuple a toujours été gouverné par une Reine depuis le commencement: Ils se sont même imaginés, en regardant l'ancienne constitution de cet Etat, que la Reine de Sheba qui alla voir le Roi Salomon, étoit Reine de ce pays. Il sent cependant que l'Auteur d'une vieille Carte de l'Inde, que j'ai vûe étoit de cette opinion, son titre marquant les anciens noms Hebreux de plusieurs Nations dispersés, d'un côté & d'autre de plusieurs différentes parties qu'on connoissoit autrefois de l'Europe, de l'Asie, & de l'Afrique, & ne donne à autre nom à l'Isle de Sumatra, que celui de Sheba. Mais que cela soit ou non, elle est aujourd'hui en partie sous la domination d'une Reine qui n'a que très-peu de pouvoir & d'autorité; car bien qu'on lui temoigne beaucoup de respect & de soumission, elle n'a guere plus que le titre de Souveraine, &

le
O
qu
u
n'é
vo
ci
pri
Re
con
&
y a
lon
riv
sa d
Vil
ma
tie
fenc
larg
Vill
avec
me
ter l
des
de.
la r
fort
vend
le tra
d'un
L
droit
passa
avoit
juste
Chal

AUTOUR DU MONDE.

tout le Gouvernement est entre les mains des Orongels.

Pendant que je faisois route pour aller à Tonquin, la vieille Reine mourut, & l'on en mit une autre à sa place; mais tous les Orongels n'étoient pas pour cette élection, & plusieurs vouloient qu'on élût un Roi. Quatre de ceux-ci, qui étoient les plus éloignez de la Cour, prirent les armes pour s'opposer à la nouvelle Reine, & aux autres Orongels. Ils marchèrent contre la Ville avec cinq ou six mille hommes, & les affaires étoient dans cet état quand nous y arrivâmes, & elles continuèrent sur ce pied-là long-tems après. Cette armée étoit à l'Est de la rivière, & tenoit tout le pais de ce côté-là sous sa domination, avec toute cette partie de la Ville, qui étoit du même côté de la rivière; mais le Palais de la Reine, & la principale partie de la Ville, qui est située à l'Ouest, se défendoit vigoureusement. La rivière est plus large, plus basse & plus sablonneuse devant la Ville qu'en aucun autre endroit des environs; avec tout cela elle n'est pas guéable quand même la marée est basse. De sorte que pour faciliter la communication d'un côté à l'autre, il y a des bâteaux plats pour passer & repasser le monde. En d'autres endroits le rivage est escarpé, & la rivière est plus rapide, & presque par tout fort bourbeuse; de sorte que celui dont nous venons de parler est le plus propre de tous pour le transport des personnes ou des marchandises d'un côté à l'autre.

L'Armée n'étoit pas fort éloignée de cet endroit-là, comme si elle avoit voulu forcer le passage. Pour s'y opposer, le Parti de la Reine avoit un Corps-de-garde de quelques soldats, justement à l'endroit où l'on prend terre. Le Chabander d'Achin y avoit fait dresser une

tente, car c'est lui qui a le principal manieement des affaires de la Reine, & pour plus grande sureté il avoit durant le jour deux ou trois petits canons de bronze, du calibre d'un fauconneau, tous auprès de sa tente, & tournez vers la riviere. Le soir on faisoit traîner deux ou trois gros arbres par un Elephant, & on les plaçoit sur le bord de la riviere, pour servir de barricade contre l'ennemi, & alors on transportoit les canons de la tente du Chabander, qui n'étoit pas fort éloigné delà, & on les plantoit derrière ces arbres sur une petite elevation; de sorte qu'ils visioient au dessus des arbres, & qu'on auroit pu tirer de l'autre côté, ou sur la riviere, si l'ennemi eût approché. Lors que cette barricade étoit ainsi posée & les canons braquez, les bateaux de transport ne passoiert plus d'un côté à l'autre jusqu'au lendemain matin. On entendoit alors les Soldats qui s'apelloient les uns les autres, non pas d'un ton menaçant, mais comme des personnes qui souhaitoient la paix & la tranquillité. Ils s'entredemandoient pourquoi ils ne vouloient pas s'accorder, pourquoi ils ne pouvoient pas être tous d'un même avis, & enfin pourquoi ils cherchoient à se nuire les uns les autres. Cette chanson duroit toute la nuit, & le matin aussi-tôt que le Soleil se leva on ramenoit le canon à la tente du Chabander, on retiroit les arbres pour laisser passer libre d'un côté à l'autre, & d'abord on se mit à ses affaires aussi librement que si l'on n'y avoit eu la plus grande tranquillité du monde; mais le Chabander & ses Gardes se tenoient toujours dans leurs postes. Il n'y avoit aucune apparence de guerre que durant la nuit, où chacun étoit sous les armes, & il sembloit alors que les gens de la Ville fussent dans quelque apprehension; le bruit même courut quel-

qu
tes
Ch
se
dit
l'ob
auc
no
que
un
re a
deux
deux
deux
Gran
pello
oli
le R
Baye
L'aut
comm
noit
avec
y ven
faire
Com
ne T
sent à
rendr
dire
qu'elle
sur un
ya d'
verdir
elles d
à peu
mao

quelquefois que l'ennemi étoit sur le point de tenter le passage.

Pendant que ces broüilleries duroient, le Chabandier envoya prier tous les Etrangers de se tenir la nuit dans leurs maisons, & leur fit dire, que quoi qu'il pût arriver dans la Ville à l'occasion de ces démêlez, ils ne recevroient aucun mal. Cependant quelques Portugais qui ne se fioient pas trop là-dessus, mettoient chaque soir tout ce qu'ils avoient de meilleur dans un bateau, prêts à prendre la fuite à la première alarme. Il n'y avoit alors dans la Ville que deux ou trois familles Angloises, & à la tête deux Vaisseaux Anglois, un Hollandois, & deux ou trois Vaisseaux Mores des Sujets du Grand Mogol. Un des Vaisseaux Anglois s'appelloit le Nelligrée, du nom, à ce que j'ai oüi dire, de certaines montagnes qui sont dans le Royaume de Bengale. Il étoit venu de la Baye de Bengale, chargé de ris, de coton, &c. L'autre se nommoit la Dorochee de Londres, commandé par le Capitaine Thwait, qui venoit du Fort saint George, & alloit à Bencoull avec des Soldats; mais il voucha ici, tant pour y vendre quelques marchandises, que pour faire un présent à la Reine de la part de notre Compagnie des Indes Orientales. Le Capitaine Thwait, selon la coutume, porta son présent à la Reine, qui le reçut fort bien, & lui fit rendre les civilitéz ordinaires du pais, & à dire que revêtu d'un habit à la Malayoise qu'elle lui donna, on le conduisit à son Logis sur un des Elephans de la Reine, qui lui envoya d'ailleurs deux jeunes Danseuses pour le divertir. Je les vis ce soir-là dans sa maison, où elles danserent la plus grande partie de la nuit, à peu près à la maniere des femmes de Mindanao, elles ne bougent presque pas de leur place,

mais elles font mille contorsions du corps & des mains, & mille postures grotesques. Ce Capitaine avoit alors près de vingt grosses cruches de beure de Bengale, fait de lait de Buffle; mais on dit qu'on y mêle du sain-doux, & qu'il est rance dans ces pais chauds; quoi qu'il en soit, il est fort estimé des Achinois: qui le payent très-bien, & nos Anglois s'en servent aussi. Chacune de ces cruches ou Jarres pouvoit tenir vingt ou trente * Gallons, & on les mit dans le magasin de Monsieur Driscal: d'ailleurs, je ne sai point en quoi consistoit le reste de la charge de ce Vaisseau.

Peu de tems après le Capitaine Thwait informé que les Marchands Mores qui demeuroient ici avoient embarqué de grandes richesses sur leurs Vaisseaux; dans le dessein de se retirer à Surate, & que notre Compagnie étoit alors en guerre avec le Grand Mogol, il prit un soir tous les gens, & se saisit d'un des Vaisseaux Mores où il croyoit qu'on eût mis le trésor. Il n'attaqua point le plus gros de tous, qui étoit le même que le Capitaine Constant avoit saisi depuis peu dans cette rade, pillé, & donné ensuite à la Reine, de qui les Mores l'avoient racheté. Les Marchands Mores furent bien-tôt avertis de l'action du Capitaine Thwait, & ils ne manquerent pas d'en porter Cabard leurs plaintes à la Reine, & de lui demander justice; mais les divisions intestines qui étoient broüillé ses affaires, comme je l'ai rapporté, l'obligèrent à répondre qu'elle ne pouvoit leur donner aucune satisfaction à dessus.

Le lendemain il étoit près d'onze heures ou de midi, que nous ne savions pas la moindre chose de cette action du Capitaine Thwait; mais à la vüe des Mores qui se rendoient en

** Un Gallon vaut à peu près quatre pintes ou quatre quarts.*

seuls à la Cour, & incertains de la réponse qu'ils avoient eue de la Reine, nous nous enfilmes au plus vite à nos Vaisseaux, dans la crainte qu'on nous mît en prison, comme cela étoit arrivé en pareil cas à quelques Anglois pendant que j'étois à Tonquin. Et ce n'est pas sans sujet que je craignois alors un emprisonnement; j'avois toujours ma diarrhée, & la prison n'auroit pû qu'augmenter mon mal, ou me tuer peut-être tout-à-fait; mais au bout du compte je ne me trouvois guere mieux de m'être enfilé aux Vaisseaux, où l'on ne pouvoit me donner que fort peu de secours. Je n'avois même aucun sujet d'en attendre, puisque je ne connoissois personne de tous ceux qui montoient la Dorothee. Je me retirai donc avec le reste de nos gens sur le Nellogrée où il y avoit plus d'apparence que nous trouverions de quoi vivre, que dans un Vaisseau nouvellement arrivé d'Angleterre. Car ceux qui font un si long voyage n'ont des provisions que pour leur monde, & la portion que l'on donne à chaque Matelot est trop petite pour leur permettre d'en faire des liberalitez à des Etrangers.

Mais quoi qu'il y eût assez de vivres sur le Nellogrée, j'étois si foible que je songeois plutôt à me reposer qu'à manger, & d'ailleurs le Vaisseau étoit si fort embarrassé de toute sorte de marchandises, que je ne pouvois même trouver de place pour mettre mon brancard. Cependant il faisoit si beau que je me hasardai à coucher dans l'esquif où j'étois venu pour passer à bord. Mon flux de ventre étoit si violent que je ne dormois guere; ainsi j'avois l'occasion d'observer une éclipse totale de la Lune, si j'avois été en état de faire quelque remarque. Il est vrai qu'aussi-tôt que je m'en aperçus, je la considerai fort attentivement, tout couché.

VOYAGE

comme j'étois, jusqu'à ce que la Lune fut tout-à-fait obscurcie, ce qui dura assez long-tems; mais j'avois alors si peu de curiosité que je ne me souvenois pas même quel jour du mois c'étoit, & que je ne tenois aucun journal de ce Voyage, comme j'avois fait de l'autre; je me contentois de marquer sur le papier quantité d'observations particulières à mesure qu'elles se presentoient. Je couchai de cette manière deux ou trois jours dans cet Esquif, & les gens du Vaisseau furent assez honnêtes pour me fournir tout ce qui m'étoit nécessaire. Les Morres avoient déjà obtenu passeport du Capitaine Hollandois qui se trouvoit à la rade, moyennant quatre ou cinq cens risdalles, à ce qu'on me dit; & le Capitaine Thwait leur avoit aussi rendu leur Vaisseau, mais je ne sai pas sous quelles conditions. Quoi qu'il en soit, cette levée de bouclier se passa de la sorte, & nous retournames à terre, revenus de la frayeur où nous avions été. Il arriva aussi peu de tems après que tous les Achinois reconnurent leur nouvelle Reine, & que la guerre finit sans aucune effusion de sang.

On m'avoit persuadé qu'il falloit que je me baignasse soit & matin dans la riviere pour recouvrer ma santé; & quoi que ce conseil me parut fort étrange avant que de l'avoir pratiqué, je m'en trouvai si bien dès le premier essai; que je m'en servis toujours dans la suite. J'entrois dans la riviere jusqu'à ce que l'eau me vint à la ceinture; alors je me baissois, & je trouvois l'eau si agreable & si fraîche, qu'il me faisoit de la peine d'en sortir. Je m'aperçus bien-tôt qu'il y avoit une extrême chaleur dans mes entrailles, & que l'eau fraîche me soulageoit beaucoup. Ma nourriture étoit du poisson salé qu'on faisoit cuire sur le grill, & du ris bouilli,

qu'on
drog
que d
chiffa
gens
ture
peupl
prenn
autres
Ma
je m'e
Il fait
rres p
saison
tions
quin,
Nord
comm
gne,
passe
cent u
font p
lors q
font a
J'y ai
relâch
que so
n'est q
plûpar
d'un c
qui vo
quarti
March
plus b
dans la
d'un V
quefoi
ptoir

AUTOUR DU MONDE.

qu'on mêloit avec de la Tire. On vend ici cette drogue dans les ruës, & ce n'est autre chose que du lait algre & bien épaissi. Cela est rafraichissant, & le poisson salé avec le ris sont astringens, de sorte qu'on estoit ici que cette nourriture est fort bonne pour les gens du commun peuple qui ont le flux de ventre; mais les riches prennent du Sagô qu'on porte à cette Ville des autres païs, & du lait d'amandes:

Mais pour revenir à ce qui regarde Achin, je m'en vais dire un mot des saisons de l'année. Il fait à peu près le même tems que dans les autres païs qui sont au Nord de la ligne. Leurs saisons seches, leurs pluyes & leurs inondations arrivent presque au même tems qu'à Tonquin, & aux autres endroits de la latitude du Nord. Il y a cette seule différence, c'est que comme Achin n'est qu'à peu de degrez de la ligne, aussi arrive-t-il que quand le Soleil la passe au mois de Mars, les pluyes y commencent un peu plutôt que dans les autres païs qui sont plus proches du Tropique du Cancer, & lors qu'elles ont une fois commencée, elles y sont aussi violentes qu'en aucun autre endroit. J'y ai vû pleuvoir des deux ou trois jours sans relâche, & la riviere déborde d'autant plutôt que son lit n'est pas fort long, & que sa source n'est que très-peu avancée dans le païs; ainsi la plupart des ruës de la Ville se trouvent tout d'un coup sous l'eau, & on y voit les canots qui vont & viennent d'un côté & d'autre. Ce quartier de la Ville qui est vers la riviere où les Marchands étrangers demeurent, & qui est le plus bas, est souvent exposé aux inondations dans la saison pluvieuse. La grande chaloupe d'un Vaisseau chargée de marchandises est quelquefois venue jusqu'à la porte de nôtre Comptoir Anglois, quoi que le terrain y soit d'oc-

VOYAGES

dinaire fort sec, un peu élevé, & à une bonne distance de la riviere. Je ne me suis pas appercû que la chaleur y fût plus ou moins grande que dans les autres païs qui sont à la même latitude, quoi que je m'y sois trouvé dans les deux saisons seches & humides. Elle y est plus supportable qu'à Tonquin, & on y est constamment rafraichi toutes les vingt-quatre heures par les brises de terre & de mer.

L'An
de
y f
D'a
Sian
à P
Vaiss
ma
rivie
Palo
des
bar.
utile
laca
cripti
dois
& au
se fa
anim
gardi
mi le
prépa

AU
Avin
venu a
Wels a
depuis
en pren
de Mai
étroit a
tre du
ser pou

CHAPITRE VIII.

L'Autheur se prépare pour aller à Pegu. Avant son départ il arrive un Vaisseau entantres qui vient de Merga dans le Royaume de Siam. Massacre qu'on y fait des Anglois. On charge ce Vaisseau pour Pegu. D'autres Vaisseaux Anglois arrivent de la Ville de Siam. L'Autheur part pour Malacca au lieu d'aller à Pegu. Ils ont un grand calme, & peu après le Vaisseau est en danger de s'engraver. Côte de Sumatra, depuis la pointe de Diamant jusqu'à la riviere de Dilli. Ils y font de l'eau aussi-bien qu'à Pulo Verero, où ils trouvent un Vaisseau monté par des Danois & des Mores, qui venoit de Trangambar. Pulo Arit & Pulo Parselore. Marque très-utile pour éviter les bas fonds du rivage de Malacca. L'Autheur arrive à la ville de Malacca, Description de cette Ville & de ses Forts. Les Hollandois l'ont conquise sur les Portugais. Des Chinois & autres Marchands qui demeurent ici: Vente qui se fait de chair & de poisson. Des fruits & des animaux. Le Chabander. Etat du commerce; Vaisseaux garde-côtes. L'Opium est une bonne marchandise parmi les Malayens. Cables faits de Ruzang. On se prépare pour s'en retourner à Achin.

Aussi-tôt que je fus assez bien rétabli, je devins Contre-maître du Vaisseau qui étoit venu avec nous de Malacca, & que Monsieur Wels avoit vendu au Capitaine Tiler, arrivé depuis peu de Siam: Je fus envoyé à bord pour en prendre possession vers le commencement de Mai 1689. Celui qui devoit le commander étoit arrivé à Achin sur le pié de Contre-maître du Nellegrée, & nous allions nous préparer pour faire le voyage de Pegu, mais il aban-

donna cet emploi ayant la mi-Juin, soit à cause qu'il étoit malade & qu'il n'avoit nulle envie d'aller à Pegu dans cette saison morte de l'année, soit parce que le vent d'Ouest régnoit alors avec violence, que les côtes de Pegu sont basses, & que nous ne les connoissons point du tout ni l'un ni l'autre. On me fit alors Commandant du Vaisseau, & je le mis en charge pour aller à Pegu. Sur ces entrefaites Monsieur Coventri arriva de la côte de Coromandel dans son Vaisseau chargé de ris, & ce fut à peu près dans le même tems que le Capitaine Tiler vint de Merga avec le petit Vaisseau qu'il commandoit.

Ce dernier Vaisseau avoit demeuré assez long-tems à Merga, parce que les Siamois l'avoient saisi, & emprisonné tout l'équipage, à l'occasion de quelque dispute qu'il y avoit eue entre eux & les Anglois. Mais ceux-là ne croyoient pas alors que la prison fut un traitement trop rude, puisque durant le carnage qu'on fit des Anglois dans le pais, plusieurs de ceux qui demeuroient à Merga furent massacrez. On retint ici en prison ceux qu'on y avoit mis, jusqu'à ce que les autres Anglois qui s'étoient habitués à la ville de Siam, de l'autre côté du Royaume, en fussent tous sortis: Alors on mit ces prisonniers en liberté, & on leur rendit leur Vaisseau; mais on ne voulut point leur restituer les marchandises, ni les dédommager de la perte qu'ils avoient soutenüe, ni leur donner même une boussole pour s'en retourner, & on ne leur fournit que très-peu de provisions. Cependant ils arriverent ici à bon port, & leur vaisseau se trouva meilleur que celui que je montois; ainsi le Capitaine Tiler le fit radouber pour l'envoyer à Pegu.

J'avois déjà fait ma Cargaison, qui consistoit

est o
livre
ouvr
faite
deux
(car
ne fu
sein d
l'espe
te-dis
que le
gnifiq
dorer
une g
Pagou
hausse
grand
& l'on
des V
chin,
solu d
C'est
que je
donna
piraine
barque
de coc
le de c
taine T
verser
toutes
mor, d
tems q
qu'il n
ce Vai
mieux
furent
coup d

AUTOUR DU MONDE.

185

est onze mille noix de coco , cinq ou six cents livres de sucre , & demi-douzaine de cabinets, ouvrage du Japon, qu'on avoit destinez pour en faire un present au Roi , & dont il y en avoit deux fort grands. Outre cela le Capitaine Tiler, (car c'est ainsi que nous l'appellons , quoi qu'il ne fut que Marchand) nous dit qu'il avoit dessein d'y envoyer une bonne quantité d'or , dans l'esperance qu'il y gagneroit soixante ou soixante-dix pour cent , fondé sur le bruit qui couroit que le Roi de Pegu venoit de bâtir une très magnifique Pagode , & qu'il la faisoit richement dorer , outre qu'on travailloit par son ordre à une grande Idole d'or massif pour la principale Pagode de ce Temple. Par ce moyen l'or y avoit haussé de prix , on y en avoit déjà envoyé une grande quantité d'Achin , où ce métal abonde , & l'on devoit y en porter encore davantage dans des Vaisseaux qui appartenoient aux Mores d'Achin , outre ce que le Capitaine Tiler avoit résolu d'y envoyer.

C'étoit alors environ la mi-Août , & quoi que je fusse prêt à mettre à la voile , on m'ordonna d'attendre que l'autre bâtiment du Capitaine Tiler eût pris sa charge que l'on embarquoit tous les jours. Elle consistoit en noix de coco , & il y en avoit déjà huit ou neuf mille de chargées lorsque je reçus ordre du Capitaine Tiler de me rendre à son bord & d'y renverser toute ma charge. Il falut aussi lui donner toutes mes barriques d'eau , & tout ce , en un mot , dont il avoit besoin. Il me dit en même-tems que cela ne devoit pas me chagriner , & qu'il m'enverroit au plutôt en mer , mais que ce Vaisseau étoit le plus gros , & qu'il valoit mieux ainsi l'expedier avant l'autre. Ses ordres furent exécutez sur le champ , & frustré pour le coup de l'attente où j'étois de faire ce voyage.

VOYAGES

Je vendis le peu que j'avois chargé pour mon compte, savoit quelques noix de coco, & environ cent noix muscades, qui étoient dans leurs coquilles tout comme elles croissent sur les arbres. J'avois acheté toutes celles que j'avois pû trouver dans la Ville, & j'en avois donné près de trois sols pour chacune, dans l'esperance d'en tirer douze à Pegu, où on les estime beaucoup lors qu'elles sont dans leur coquille, mais autrement ils n'en font pas grand cas.

Environ ce tems-là un gros Vaisseau Anglois nommé le George, & qui appartenoit à Monsieur Dalton, arriva ici de la ville de Siam, après avoir passé par le détroit de Malacca. Ce Capitaine avoit demeuré quelques années à Siam, d'où il avoit trafiqué de côté & d'autre, & fait des voyages fort lucratifs; mais la dernière révolution qu'il y eut, causée par la mort du Roi, & la triste infortune du Seigneur Faoucon, obligea les Anglois de se retirer. On avoit renvoyé tous les François quelques mois auparavant, & on ne leur voulut jamais permettre de demeurer dans le Royaume; mais avant que ce Vaisseau en partit il n'y avoit plus de broilleries, le nouveau Roi étoit affermi sur le Trône, & tous les tumultes qui arrivent d'ordinaire en ces pays à la mort du Roi, étoient calmés. On souhaita même que les Anglois y demeurassent, & l'on pria ceux qui avoient réglé leurs emplois & leurs charges, de les reprendre, convaincu qu'on étoit qu'ils avoient tous fidèlement servi la Nation. Mais un peu avant cette révolution le Gouverneur du Fort Saint George avoit rapellé tous les Anglois qui étoient au service des Princes Indiens, & sur tout ceux qui se trouvoient à Siam, afin qu'ils vinssent servir la Compagnie des Indes Orien-

tâles de
voudro
tous à
qui, p
pour
cune m
assez d
car il
d'hom
Leur
parce
passant
furent
une ma
ses Pas
chin,
des Ind
quelqu
aller à
& il en
avec le
révolu
pagnie
fut pas
ploi, q
ner le c
parce q
vendre
dessus,
portions
& le Ca
Capital
Le lend
trouver
son du
vie de
demeur
du voy

tales dans le Fort, ou par tout ailleurs où l'on voudroit les envoyer. C'est ce qui les obligea tous à partir de Siam avec le Capitaine Dalton, qui, par un principe d'honnêteté & de bonté pour ses Compatriotes, refusa de prendre aucune marchandise sur son bord, afin qu'il y eût assez de place pour eux & pour leurs meubles, car il y avoit-là quelques familles entières d'hommes, de femmes & d'enfans.

Leur Voyage de Siam à Achin fut assez long, parce qu'ils avoient la Monson contraire: En passant ils toucherent à Malacca, & lors qu'ils furent arrivez à Achin Monsieur Dalton y loua une maison, ce que firent aussi la plupart de ses Passagers, entr'autres le Capitaine Minchin, qui avoit autrefois servi la Compagnie des Indes Orientales à Surate, mais qui pour quelque chagrin avoit quitté cette Place pour aller à Siam. Il y fut fait Canonnier d'un Fort, & il entretenoit fort commodement sa famille avec le revenu de cette Place, jusqu'à ce que la révolution vint, & que les ordres de la Compagnie l'eussent rapellé de cet endroit-là. Il ne fut pas plutôt arrivé ici, dépourvû de tout emploi, que nos Marchands penserent à lui donner le commandement du Vaisseau où j'étois, parce que le Capitaine Tiler avoit dessein d'en vendre une partie. Ils s'assemblerent donc là-dessus, & le Vaisseau fut partagé en quatre portions, dont Messieurs Dalton, Coventti, & le Capitaine Minchin en prirent trois, & le Capitaine Tiler retint pour lui la quatrième. Le lendemain le Capitaine Minchin me vint trouver, avec un ordre de le mettre en possession du Vaisseau, & il me dit que si j'avois envie de lui servir de Congre-maitre je pouvois demeurer à bord jusqu'à ce qu'on eût convenu du voyage qu'il falloit entreprendre. Je fus

obligé d'y donner les mains, & j'acceptai la charge de Contre-maître sous le Capitaine Minchin. On nous ordonna bien-tôt après d'aller acheter des marchandises à Malacca; mais nous n'y en portâmes aucunes, excepté trois ou quatre cens livres d'Opium.

Nous partîmes d'Achin vers le milieu de Septembre 1689. Il y avoit quatre blancs sur notre bord, savoir le Capitaine, Monsieur Coventri qui étoit surnuméraire, Moi, & le Quartier-maître. Nous avions sept ou huit Matelots; car en general dans ces vaisseaux du pays, les blancs sont tous Officiers. Deux jours après notre départ d'Achin nous fûmes obligés de mouiller l'ancre, parce que le calme nous surprit sur la côte. Il n'y avoit pas long-tems que nous étions dans cet état lors qu'un Vaisseau qui venoit du côté de la mer, jeta l'ancre à deux miles ou environ de nous sur notre avant. Monsieur Coventri reconnut que c'étoit un Vaisseau Danois qui appartenoit à Trangambar; de sorte que nous allâmes notre Esquif en mer dans le dessein de parler à ces gens; mais une petite brise qui survint leur fit d'abord lever l'ancre, & ils partirent sans vouloir nous dire un mot, quoi que nous leur eussions fait signe de nous attendre. Nous levâmes aussi l'ancre & les suivîmes, mais inutilement, parce que leur Vaisseau étoit meilleur voilier que le nôtre. Nous eûmes ensuite de petits vents & des calmes; ce qui fit que nous demeurâmes sept ou huit jours avant que d'attraper la pointe de Diamant, qui est à près de quarante lieues d'Achin.

Arrivés à quatre lieues ou environ en deçà de cette pointe, le Capitaine Minchin me pria d'examiner l'endroit où nous étions, de pointer la carte, & de voir la route que nous de-

ble
de
FO
cor
A
bre
dev
aut
& n
me
Je l
jusq
près
vers
& m
la ca
fallo
Est-
fort
tems
nion
pliqu
cûme
Sud-
grand
passe
per,
pas n
deme
res,
garde
épais
sur la
perçû
nous-
rus d
& je
Est,

Il nous tint toute la nuit ; car il étoit alors près de six heures , & nous avions un vent frais à l'Oüest Sud-Oüest , quoi que nous fissions encore route Est Sud-Est.

Après avoir fait l'estime j'allai dans la chambre pour voir sur la carte le chemin que nous devions prendre lorsque nous serions arrivés autour du Cap. Monsieur Coventri me suivit , & après que jeus trouvé ce que je cherchois il me demanda quelle route il nous falloit tenir ; Je lui dis que nous devions aller Est Sud-Est jusqu'à minuit, si le vent continuoit , & qu'après cela nous pourrions tourner davantage vers le Sud. Il me parut surpris de ma réponse, & me dit que le Capitaine & lui avoient pointé la carte, & qu'ils croyoient qu'à huit heures il falloit prendre la route au Sud-Est, ou Sud-Est-quart au Sud. Je dis que cette route étoit fort bonne pour prendre terre ; il disputa long-tems avec moi , mais je persistai dans mon opinion, & le Capitaine Minchin, à qui je l'expliquai, en fut satisfait. Un moment après nous eûmes un tourbillon assez fort qui venoit du Sud-Oüest, & qui nous obligea de caler notre grande voile. Quand la violence du tems eut passé nous remîmes les voiles & aînmes souper, après avoir ordonné au Timonier de ne pas mener vers le Sud de l'Est Sud-Est. Nous demeurâmes dans la chambre jusqu'à huit heures, après quoi nous sortîmes pour poser la garde. Il faisoit fort obscur, à cause d'un nuage épais, accompagné du tonnerre qui grondoit sur la côte ; mais à la lueur des éclairs nous aperçûmes distinctement la terre vis-à-vis de nous. Cela me surprit beaucoup, ainsi je courus d'abord à l'habitacle pour voir la boussole, & je trouvai que nous faisions route Sud-Sud-Est, au lieu de naviguer à l'Est-Sud-Est. Je

donnai un coup de gouvernail à tribord, & fit tourner le Vaisseau au Nord-Est-quant à l'Est & au Nord Est; de sorte qu'il ne s'en fallut guere que nous n'échouassions cette fois-là.

Lorsque nous allâmes souper nous étions à trois lieues de la terre, & alors Est-Sud-Est étoit une bonne route, puisque la terre se trouvoit aussi Est-Sud-Est, c'est-à-dire, paralelle à notre chemin; mais le Timonier fit une loutde méprise, & navigua Sud-Sud-Est, qui nous portoit directement sur la côte, Je croi qu'il y eût aussi quelques courans contraires, ou bien la marée, qui contribuèrent à nous engager-là, car nous nous trouvâmes d'abord dans une Baye entre les pointes du Continent. De sorte que nous fumes obligez de toute necessité de faire route au Nord pour sortir de cette Baye, & Monsieur Coventri s'aperçut alors que je lui avois dit vrai, & qu'il étoit lui-même dans l'erreur. J'entrepris donc de diriger le Timonier, & par le vent qu'il faisoit je m'éloignai de la côte jusqu'à dix heures; ensuite je fis route Est-Sud-Est jusqu'à douze, & alors je revins Sud-Sud-Est, de sorte que le matin nous étions à près de quatre lieues Sud-Est de la pointe de Diamant, & à trois lieues ou environ au Nord d'une Île.

Nous avions la terre ici Sud-Sud-Est, ainsi nous priâmes la même route; mais les calmes nous obligèrent à mouiller plusieurs fois avant que d'arriver à la riviere de Dilli, qui est à vingt-huit lieues de la pointe de Diamant. Le pais d'entre-deux me parut inégal; mais la plus grande partie est d'un terrain assez élevé & fort rempli de bois. On dit que tout ce pais jusqu'à la riviere de Dilli est sous la domination de la Reine d'Achin.

Après d'une lieue avant que nous vinssions,

cette r
perçut
qu'elle
nous et
& c'est
endroit
tout au
te, qu
pas plo
fonce
la dou

Nous
bonne,
rivage
tems en
fumes p
re de la
nous en
quante
roit for
connue
habitent
fort soc
qu'ils n
nous ap
ille apè
trente m
lieues d
Nous av
te après
d'y faire
crussions
dent, il
avoit sa
qu'on la
n'est pas
l'une de
fraiche

cette riviere & à deux miles de terre, nous aperçûmes que l'eau étoit d'un gris d'argile, & qu'elle étoit douce au goût. C'est pourquoi nous en remplîmes d'abord quelques tonneaux, & c'est une chose assez ordinaire en plusieurs endroits de prendre de l'eau douce dans la mer, tout auprès de l'embouchure de quelque riviere, où elle nage sur l'eau salée. Mais il ne faut pas plonger le seau trop avant, car si on l'enfoncé d'un pied on puise de l'eau salée avec la douce.

Nous eûmes le soir une brise de terre fort bonne, qui nous servit à côtoyer le long du rivage, toujours sur le même Rumb, & de tems en tems la sonde à la main. A la fin nous fûmes portés entre les bas fonds, à l'embouchure de la riviere, & nous eûmes de la peine à nous en tirer. La riviere est à trois degrez cinquante minutes de latitude au Nord, elle paroît fort large, mais elle n'est pas trop bien connue, si ce n'est par les Naturels du país qui habitent sur ses bords. Ce ne sont pas des gens fort sociables; on dit même qu'ils piratent & qu'ils ne vivent que de brigandage. Le matin nous aperçûmes un Vaisseau qui alloit à une Isle apellée Pulo Verero, située à trois degrez trente minutes de latitude au Nord, & à sept lieuës de l'embouchure de la riviere de Dilli. Nous avîons un bon vent, ainsi nous fîmes route après lui vers Pulo Verero, dans le dessein d'y faire du bois & de l'eau. Car quoi que nous crussions en avoir pris de douce le soir précédent, il se trouva qu'elle étoit salée, & qu'on avoit sans doute plongé le seau trop avant lors qu'on la puisa à la riviere de Dilli, du moins ce n'est pas que les deux eaux ne soient ici séparées l'une de l'autre sans aucun mélange, & que la fraîche ne flotte sur celle de la mer, comme je

J'ai déjà remarqué. Ce Vaisseau se rendit au Port & jetta l'ancre à deux ou trois heures après midi; mais le vent ayant baissé il étoit huit heures du soir lors que nous y arrivâmes. Nous motillâmes à près d'un mille de lui, & nous mîmes aussitôt notre chaloupe en mer pour aller à son bord, parce que nous comprions que c'étoit le même Vaisseau Danois que nous avions vu peu après notre départ d'Achin. J'entrai dans la chaloupe sur ce que Monsieur Coventri me dit que Monsieur Copinger étoit Chirurgien de ce Vaisseau, & que j'étois bien-aise de revoir cet ancien compagnon de voyage; c'étoit le même qui se trouva dans le bateau avec moi lors qu'on me mit à terre aux Isles de Nicobar, & à qui on ne voulut pas permettre d'y demeurer avec moi. Je me joignis donc à Monsieur Coventri pour aller rendre visite aux gens de ce Vaisseau, & leur demander d'où ils venoient, & qui en étoit le Commandant. Ils répondirent qu'ils étoient des Danois de Trangambar, comme nous l'avions cru. Alors ils nous demanderent à leur tour qui nous étions? Je répondis que nous étions des Anglois d'Achin, & que Monsieur Coventri étoit dans la chaloupe; mais ils ne vouloient pas le croire, jusqu'à ce que Monsieur Coventri parla, & que le Capitaine connut sa voix: Ce ne fut qu'alors qu'ils nous prirent pour être de leurs amis; car ils avoient tous leur fusil à la main, prêts à tirer sur nous si nous les avions abordés sans les saluer; c'est pourtant ce que Monsieur Coventri vouloit faire, dans la croyance où il étoit qu'il seroit connu; si je ne l'en avois dissuadé. Car ils avoient extrêmement peur de nous, & le Maître ne s'étoit aperçu pas plutôt que nous le suivions le matin, qu'il ne voulut pas relâcher

les
l'eau
mois
à g
main
Ces
bar fu
de Va
Danois
yage o
s'alloce
charge
d'abo
les M
coup l
aux co
quand
n'osero
Danois
vai donc
& ce fut
pagnie d
Le lende
evâmes.
Vaisseau
hor pou
effein d
lupart d
toit me
qu'il nou
Nous
la côte
nmes à
rez deux
e sont p
l'Est, à
terro ve
ces
marqu

AUTOUR DU MONDE.

233

Ces Isles, quoi qu'il fut dans une grande disette d'eau, peut-être même qu'il n'y auroit pas moiillé à les Marchands noirs ne se fussent mis à genoux devant lui, & ne l'eussent prié à mains jointes d'avoir pitié d'eux.

Ces Marchands étoient habituez à Trangam-bar sur la côte de Coromandel. Ils n'ont point de Vaisseaux en leur propre, ainsi lorsque les Danois en équipent un pour faire quelque voyage qui est de leur goût, ils sont obligez de s'associer avec eux, & de prendre part à la charge; Il est vrai que les Danois leur en font d'abord l'offre par maniere de civilité, & que les Mores, qui en general siment beaucoup le trafic, l'acceptent d'ordinaire presque aux conditions que les autres veulent. Mais quand même ils n'en auroient pas envie, ils n'oseroient le refuser, de peur de desobliger les Danois qui sont Maîtres de cette place. Je trouvai donc Monsieur Coppingor dans ce Vaisseau, & ce fut le premier que je vis de toute la Compagnie qui m'avoit laissé aux Isles de Nicobar. Le lendemain au matin nous fimes notre eau & levâmes ensuite l'ancre un peu après que le Vaisseau Danois eut mis à la voile. Il alloit à l'hor pour y charger du poivre; mais il avoit dessein de soucher à Malaca, comme font la plupart des Vaisseaux qui passent le détroit: Il étoit meilleur voilier que le nôtre; de sorte qu'il nous laissa derrière lui à le suivre.

Nous nous approchâmes encore davantage de la côte de Sumatra, jusqu'à ce que nous fumes à la hauteur de Pulo Arsi, à trois degrés deux minutes de latitude Septentrionale. Il y a plusieurs Isles situées au Sud-Est quart d'Est, à près de trente-deux lieues de Pulo Arsi vers l'Est. Ces Isles sont de très-bonnes marques pour les Vaisseaux qui doivent

passer le détroit; car lors qu'on les a au Sud-Est à trois ou quatre lieuës de distance, vous pouvez faire route par Est quart au Sud vers le rivage de Malacca, d'où vous serez alors éloigné d'environ vingt lieuës. La premiere terre que vous voyez est Pulo Parselore, qui est une montagne haute & pointuë dans le pais, sur la côte de Malacca: Elle est au milieu d'un terrain bas; de sorte qu'elle ressemble à une Isle, peut-être même que c'en est une; car elle est située à quelques milles au-delà du rivage du Continent de Malacca. Quoi qu'il en soit, Isle ou montagne, elle est très-remarquable, & la seule marque qu'ayent les Mariniers pour se conduire au travers des sables qui sont assez proches du Continent: S'il arrive même que le tems soit sombre, & qu'on ne puisse pas découvrir la montagne, les Pilotes ne se hasardent guere à y passer, à moins qu'ils ne sachent très-bien sonder, parce que le canal n'a pas plus d'une lieuë de large, & qu'il y a de grands bas fonds de chaque côté. Ces bancs sont à dix lieuës de Pulo Arii, & continuent jusqu'à deux ou trois lieuës du rivage de Malacca. Il y a douze ou quatorze brasses d'eau dans le canal; mais on peut se tenir de l'un & de l'autre côté à sept ou huit brasses de profondeur, & passer de cette maniere sans risque toujours la sonde à la main.

Nous avions un petit vent d'Oüest fort bon qui nous porta jusques à la hauteur de Pulo Parselore; ainsi nous continuâmes à sonder jusqu'à ce que nous fussions venus à la vüe du rivage de Malacca, & alors nous avions la Ville de Malacca à près de dix-huit lieuës de nous, au Sud-Est quart à-l'Est. Quand on a gagné ce rivage, on trouve un bon & vaste canal où l'on peut bien naviguer, & on a les bas fonds d'un

v
v
le
b
A
l'
de
te
te
riv
d'
laco
que
& l
Ro
qui
enco
que
voit
& q
déro
Ma
y av
dois
méla
aussi
gent d
la Vil
ties de
mais
Oüest
porte
qui est
est situ
la mer
riere l
l'encein
l'on tro

bré & la terre de l'autre : Vous pouvez même vous approcher de la terre autant que vous voulez, car il y a par tout assez d'eau, & un très-bon ancrage. La marée est ici assez forte, le flux va du côté de l'Est, & le reflux vers l'Ouest; c'est pourquoi lors qu'il fait un peu de vent, & que les Vaisseaux ne peuvent pas tenir contre la marée, ils se mettent d'ordinaire à l'ancre. Mais quand nous eumes atteint le rivage de Malacca nous rencontrames un vent d'Ouest qui nous porta devant la ville de Malacca vers le milieu d'Octobre, & ce fut ici que j'appris pour la première fois que le Prince & la Princesse d'Orange avoient été couronnez Roi & Reine d'Angleterre. Le Vaisseau Danois qui nous avoit quitté à Pulo Verero n'étoit pas encore arrivé, & son retardement venoit, à ce que nous apprimes dans la suite, de ce qu'il n'avoit pu trouver le chemin à travers les sables, & qu'il avoit été obligé de faire un grand détour.

Malacca est une assez grande Ville où il peut y avoir deux ou trois cens familles de Hollandois & de Portugais, dont plusieurs sont un mélange de ces deux Nations. On y trouve aussi plusieurs Malayens originaires qui demeurent dans de petites cabanes aux extrémités de la Ville. Les maisons des Hollandois sont bâties de pierre, & les rues sont larges & droites; mais elles ne sont point pavées. Au Nord-Ouest de la Ville il y a une muraille, & une porte pour entrer & sortir, avec un petit Fort qui est toujours gardé par des soldats. La Ville est située sur un fond bas & uni, tout près de la mer. Le terrain semble être marécageux derrière la Ville & du côté de l'Ouest, hors de l'enceinte de la muraille il y a des jardins où l'on trouve des fruits & des herbes, avec quel-

ques jolies maisons Hollandoises, mais ce quartier est la principale demeure de tous les Malayens. A l'Est de la Ville on trouve une petite riviere qui, au tems des hautes marées, peut porter de petites barques avec leur charge. A cent pas de la Mer il y a un Pont-levis qui conduit du milieu de la Ville à un Fort bien bâti sur le côté de la riviere à l'Est.

C'est-là le principal Fort qui est situé sur un terrain bas & uni, joignant la mer, & au pied d'une petite montagne escarpée. Il est bâti en demi-cercle selon la situation de la colline. Il fait face à la mer, & comme il est fondé sur le roc, ses murailles sont élevées à une bonne hauteur & fort épaisses. La mer les lave par le bas à chaque marée. Derrière la montagne il y a un large fossé, coupé depuis la mer jusqu'à la riviere, ce qui fait une île du tour. Cette partie de derrière est environnée de gros troncs d'arbres plantés les uns auprès des autres; de sorte qu'il n'est pas possible d'y entrer lorsque le pont est levé. Sur la montagne, & dans le Fort, il y a une petite Eglise assez grande pour contenir tous ceux de la Ville qui s'y rendent le Dimanche pour assister au service divin. Les Malayens demeurent aussi près de la mer sur cette partie du Continent, qui est au delà du Fort.

Les Portugais sont les premiers Européens qui s'établirent ici. Ils y bâtirent un Fort, mais je ne saurois dire si ce fut eux qui creuserent ce fossé autour de la montagne, & qui firent une île de cet espace de terre. Je ne fais pas non plus ce qu'il en a coûté depuis pour mettre le Fort en état de défense, ni quels autres changemens on y a faits; mais tout le bâtiment paroît être assez ancien, & il y a beaucoup d'apparence que la partie qui fait face à la mer, a été

bâ
les
de
Cet
que
pter
tres
dué
dim
ont
ils e
rich
ou il
Nari
seme
endr
ensu
seren
chis
toure
nestes
que le
que le
ce qu
qu'il
celles
cun é
qu'ils
moins
les In
teint
ce, à
noir d
clair.
origin
ouï da
moyen
lens M

bâtie par les Portugais. Car on voit encore sur les murailles les marques des coups de canon, de ceux qui en ont fait la conquête sur eux. Cette Place est si forte par sa situation naturelle, que je m'étonne qu'on ait pû venir à bout de la prendre; cependant lorsque je pense aux autres Places que les mêmes Portugais ont perduës, & à leur mauvaise conduite, ma surprise diminue. Les Portugais sont les premiers qui ont decouvert les Indes Orientales par mer; ils eurent ainsi l'avantage de trafiquer avec ces riches Peuples de l'Orient, & de s'établir là où ils vouloient, à cause de la foiblesse de ces Nations, de sorte qu'ils firent plusieurs établissemens, & bâtirent quantité de Forts en divers endroits des Indes, & entr'autres ici: Apuyez ensuite sur la force de leurs remparts, ils s'aviserent d'insulter les Naturels du païs, & enrichis par le commerce, ils s'abandonnerent à toute sorte d'excès & de débauches, suites funestes de la prospérité des hommes, aussi bien que les Avant-coureurs de leur ruïne. On dit que les Portugais de cette Place faisoient tout ce qu'il leur plaisoit des femmes du païs, soit qu'elles fussent mariées ou non, ils prenoient celles qui leur agréoit le plus, sans avoir aucun égard pour personne. Il y a bien apparence qu'ils n'étoient pas mieux reglez ailleurs; du moins leur race se trouve répandue dans toutes les Indes, & il n'y a point de peuple dont le teint soit si différent que celui de cette engeance, à commencer depuis ceux qui sont d'un noir de jayet, jusqu'aux basannez d'un brun clair. Ces sortes d'outrages aigriront ici les originaires Malayens, qui joints à ce que j'ai ouï dire avec les Hollandois, trouverent le moyen de leur livrer les Portugais leurs insolens Maîtres: Pour surcroît d'infortune, ils

sont aujourd'hui les plus méprisables de toutes les Nations de l'Orient, & de tout ce qu'ils possédoient autrefois, il ne leur reste aucune Place considérable que Goa seul. Les Hollandois sont à présent maîtres de la plupart des Places qu'ils occupoient, & en particulier de Malacca.

Malacca n'est pas un lieu de grand commerce; il y a néanmoins plusieurs Marchands Mores qui y font leur résidence ordinaire. Ils ont des boutiques fournies des marchandises qui viennent de Surate, de la côte de Coromandel & de Bengale. Il y a aussi des Chinois qui sont établis ici, & qui y portent des marchandises de leur pays, sur tout du thé, du sucre candi, & autres confitures. Quelques-uns tiennent des maisons à thé, où pour un sol l'on peut avoir presque une chopine de thé, avec une petite écuelle de sucre candi, ou d'autres confitures si l'on veut. Il y en a d'autres qui sont bouchers; leur principale viande est le porc, qu'ils vendent à un prix fort raisonnable, tant frais que salé. On n'est pas obligé d'en prendre une certaine piece toute entiere; mais ils vous en couperont un morceau d'une piece, & le même morceau d'une autre, soit du gras ou du maigre, tout comme il vous plaît. Il y en a encore d'autres parmi ces Chinois qui sont Artisans, & on peut dire en general qu'ils ont beaucoup d'industrie, mais avec tout cela ils sont joliers, s'ils peuvent même trouver quelqu'un qui veuille jolier avec eux, il faut alors que toutes les affaires cedent au jeu.

Cette Ville est aussi bien fournie de poisson. Lorsque les Pêcheurs viennent de la pêche, ils se rendent tous dans un endroit qui a été bâti exprès pour y vendre le poisson. Il y a là des soldats qui les attendent, & qui prennent le meil-

leur pour les Officiers du Fort. Je ne sai point s'ils le payent, ou si c'est un droit qui appartient au Gouverneur; mais après qu'ils ont fait leur provision, on vend le reste à tous ceux qui en veulent. La vente s'en fait de cette maniere. Le poisson qu'on y porte est mis à part, chacun selon son espece; mais il est vendu en gros, & à l'encan, non pas en haussant le prix, mais en le diminuant; car il y a une personne établie pour faire cette vente qui met le premier prix, beaucoup au dessus de la juste valeur du poisson, & le baisse ensuite par degrez jusqu'à ce qu'il vienne à un prix raisonnable. Alors l'achete qui veut; mais ce sont ordinairement les femmes des Pêcheurs qui l'achètent dans cette premiere vente, pour les revendre ensuite en détail. On a ici une grande quantité d'huitres, qui sont très-bonnes quand elles sont salées; mais quelquefois elles sont fâdes, & n'ont presque point de goût.

Pour ce qui est des autres provisions, le ris leur est apporté de dehors. Les fruits qu'il y a ici, sont à peu près les mêmes que ceux dont j'ai déjà parlé, comme les Plantains, Bananes, Pommes de pin, Oranges, Melons d'eau, Pumple-noses, Mangos, &c. Mais ceux-ci ne viennent que dans leurs jardins, & en petite quantité. Le pais est si couvert de bois qu'il ressemble à une grande forêt, & la plupart des canes que l'on porte à la main en Angleterre, sont tirées d'ici. Ils ont d'ailleurs quelque bétail, comme des taureaux, des chevaux, &c. mais en petit nombre à cause du peu de pâturages qu'il y a; mais ils ont une grande quantité de canards, poules, & autres oiseaux domestiques. Le Chabander est la personne la plus considérable de la Ville; il est Hollandois, & il n'a guere moins de pouvoir que le Gouverneur

qui est dans le Fort; celui-ci ne se mêle point du tout des affaires du commerce; cela est du ressort du Chabander, qui semble sur tout avoir soin de la Doüane.

Ce n'est pas une Ville de grand commerce, y autant que je l'ai pü voir, & il semble qu'elle n'a été bâtie que pour avoir l'œil sur les Vaisseaux qui passent ici pour aller chez les Nations qui sont plus avancées vers l'Orient. Ce n'est pas qu'ils n'en puissent passer assez loin, & hors de la portée du canon; mais les Vaisseaux Garde-côtes qui appartiennent à la Ville, & qui sont toujours à la rade, leur peuvent empêcher le passage. Je ne fais point de quelle maniere les Portugais se conduisoient là-dessus; mais les Hollandois tiennent ordinairement loi de ces Garde-côtes, & j'ai ouï dire qu'ils exigent un certain droit de tous les Vaisseaux qui passent, à l'exception des seuls Anglois: Car tous les Vaisseaux touchent ici, sur tout pour y faire du bois & de l'eau, & y prendre des rafraichissemens.

Deux jours après nôtre arrivée le Vaisseau Danois y vint aussi mouïller; mais sur ce que le Maître dit qu'il alloit à Ihor pour y charger du poivre, les Hollandois l'avertirent que c'étoit en vain qu'il prétendoit y aller negocier, parce que le Roi d'Ihor étoit convenu de ne trafiquer qu'avec eux seuls, & qu'ils y avoient même un Garde-côte, pour s'assurer ce commerce. J'appris ceci de Monsieur Coppinger le Chirurgien qui me parut en être un peu fâché, & qui ne sçut me dire s'ils feroient ce voyage ou non; cependant ils l'entreprirent, & ils trouverent que tout ce qu'on leur avoit dit étoit faux; de sorte qu'ils y negocierent tant à leur propre satisfaction, qu'à celle des Naturels du pais, à ce qu'il me rapporta lui-même la premiere fois que

Je
m
de
la
po
pa
rel
co
si
tre
vra
foi
en
Pul
que
qu'
l'en
pou
ils y
à l'
Etra
ces
fem
ami
eux
n'os
sans
ries
cent
sur l'
font
n'ai
adon
menu
rité
ment
ce qu
les H

Je le rencontraï. Ihor n'est qu'un petit Royaume sur les côtes de Malaca, & il n'a pas assez de forces pour résister à la puissance des Hollandois ; mais il ne seroit d'aucun avantage pour eux de le prendre si l'envie leur en venoit, parce qu'il y a grande apparence que les Naturels abandonneroient le païs, & qu'il leur en coûteroit trop à eux-mêmes de le peupler. Aussi ne cherchent-ils qu'à se rendre les seuls Maîtres du commerce du poivre, & il est assez vrai-semblable qu'ils pourroient bien quelquefois y entretenir une Patache, de même qu'ils en ont à d'autres endroits, comme à Queda, Pulo Dinding, &c. car par tout où il y a quelque trafic à faire, mais qui ne merite point qu'on y établisse un Comptoir, ou lorsque l'endroit n'est pas propre à y bâtir un Fort, pour se rendre les seuls Maîtres du commerce, ils y envoient leurs Garde-côtes, qui se postent à l'embouchure des rivieres, empêchent les Etrangers d'y aller, & tiennent les petits Princes en crainte & en sujétion. Ils font d'ordinaire semblant de ne prendre tous ces soins que par amitié pour ces peuples ; mais la plupart de ceux-ci savent bien le contraire, quoi qu'ils n'osent pas le témoigner ouvertement. C'est sans doute ce qui cause tant de petites pirateries & de brigandages que les Malayens exercent sur ces côtes. Les Malayens qui habitent sur l'un & l'autre bord du détroit de Malaca, sont en general hardis & courageux : Mais je n'ai pas trouvé qu'ils fussent naturellement adonnés au vol, si ce n'est les plus pauvres du menu peuple, & encore les punit-on avec sévérité parmi les Malayens negocians, qui aiment le commerce, & que chacun jouisse de ce qui lui appartient ; mais provoquez ainsi par les Hollandois qui empêchent avec leurs Gar-

de côtes que le commerce soit libre, il y a quelque apparence que c'est à cause de cela qu'ils piratent eux-mêmes, ou du moins qu'ils souffrent & encouragent ceux qui en font métier; de sorte que les Pirates qui infectent ces côtes, semblent autant le faire pour se venger des Hollandois, qui s'oposent à leur commerce, que pour gagner de cette manière ce qu'ils ne sauroient acquerir par le moyen du trafic.

Mais pour revenir aux affaires qui nous avoient amenez ici, j'ai déjà dit que nous n'avions pour toutes marchandises que trois ou quatre cens livres d'Opium; le reste étoit en argent de la valeur de deux mille rissalles en tout. Nous fîmes d'abord semblant de n'être pas venus ici dans le dessein de negocier, mais seulement pour radouber nôtre Vaisseau, qui ne se trouvoit pas en état de tenir la mer. C'est aussi ce qu'on nous permit de faire. Je préparai donc tout ce qu'il falloit pour le mettre à la carene, au bout de la Ville; qui est à l'Ouest, assez proche du petit Fort. Le fonds est-là d'une vase mole, à près d'un mille du rivage, où il n'y a que très-peu d'eau, parce que la profondeur augmente d'une manière insensible, & quand la marée se retire, elle laisse depuis le bord un quart de mille de cette vase à sec; mais à un mille du même bord le fonds est d'un sable pur, & il y a environ quatre brasses d'eau en basse marée. Nôtre Vaisseau flotoit tout contre le Fort, dont il n'étoit pas plus éloigné de vingt verges, & lors que la marée étoit basse il s'enfonçoit dans le limon, ce qui fut cause que nous n'en pûmes pas radouber l'arrière comme je l'aurois souhaité. L'Opium qui est si fort en usage chez la plupart des Malayens, étoit alors ici une bonne marchandise, mais elle étoit de contrebande; ainsi, bien que plu-

fi
n'
no
Co
tr
pe
ét
pa
ma
loi
ch
de
fi
du
lan
foi
fi
der
bar
s'ac
fer
just
doi
ach
pen
por
sa f
frui
Sa f
deu
que
leur
beso
loli
gnie
ler p
avor
épic

si plusieurs personnes nous en demandoient, nous n'osions pas découvrir trop ouvertement que nous en avions. Quoi qu'il en soit, Monsieur Coventri rencontra enfin un chaland, & ils trouverent le moyen de le faire mettre à terre pendant que les soldats dînoient. Ce chaland étoit Hollandois, & la somme qu'il en devoit payer alloit aussi haut que tout son vaillant; mais lors qu'il s'aperçut que l'Opium ne valoit rien, il auroit bien voulu rompre le marché, & sur ce que Monsieur Coventri refusa de l'en dégager, il disparut. Cependant Monsieur Coventri qui avoit quelque crédit auprès du Chabander, obligea la femme de ce Hollandois à lui payer son Opium, que l'on faisoit passer pour de l'or; car c'est ainsi que Monsieur Coventri l'apelloit. D'ailleurs le Chabander se gronda de ce qu'il avoit fait la contrebande avec un inférieur lors qu'il auroit pu s'adresser à lui-même: Il lui rendit pourtant service, & obligea cette femme, quoi qu'injustement, à payer l'Opium. Je vis ce Hollandois sur son propre Vaisseau après qu'il eût acheté l'Opium, & il me parut fort triste & pensif. Il avoit une assez jolie maison hors la porte de la Ville, & un jardin qui entretenoit sa famille d'herbes potagères, de salades, & de fruit, outre ce qu'ils en vendoient au marché. Sa femme en prenoit soin, & pour lui il avoit deux petits Vaisseaux qu'il employoit à trafiquer avec les Malayens pour du poivre, & à leur porter les marchandises dont ils avoient besoin, sur tout de l'Opium; ou bien il se loitait lui & un de ses Vaisseaux, à la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, pour aller par tout où ils vouloient l'envoyer. Il n'y avoit pas long-tems qu'il avoit été aux Isles des épiceries, avec du ris qu'il y avoit vendu sur

un très-bon piè. Mais il me dit qu'on ne lût permettoit d'en rapporter aucune épicerie, excepté huit ou dix livres pour son propre usage, & qu'il ne trouvoit pas qu'il y eût tant de profit à faire ce commerce, qu'à trafiquer avec les Malayens sur la côte de Malaca ou de Sumatra. Car quoi qu'on ne permette point aux Bourgeois de la Ville de negocier pour leur compte dans les endroits où la Compagnie a des comptoirs ou des Gardes-côtes, ils trouvent néanmoins assez de commerce dans leur voisinage, & c'est par ce trafic que les Bourgeois de Malaca gagnent très-bien de quoi vivre. Notre Hollandois alloit faire un de ces voyages sur les côtes voisines, & il auroit gagné beaucoup sur cet Opium s'il l'eût pris, & qu'il se fût trouvé bon; mais il partit, & donna ordre à sa femme de le restituer à Monsieur Coventti & de ne le payer point, & lors que le Chabander l'eût obligée à le prendre & à le payer, elle se plaignit beaucoup, & protesta que c'étoit leur ruine entière: Il faut avouer que lors qu'on vint à examiner cet Opium, il se trouva fort gâté, & qu'il ne valoit rien du tout, ou du moins que très-peu de chose.

Monsieur Coventti acheta ici des barres de fer, de l'Arack, des canes, & des Kattrans, dont nous chargeames notre Vaisseau que nous avions remis à flot. Les Hollandois porterent la plupart de nos marchandises sur notre bord, & ils furent plus honnêtes envers nous que je ne m'y attendois, parce qu'ils n'avoient pas accoustume de trafiquer avec nous, mais je croi que la nouvelle de la revolution qui étoit arrivée en Angleterre, les avoit un peu adoucis, du moins ils burent souvent avec nous & de bon cœur, à la santé du Roi. Pendant que nous étions ici nous fimes deux cables tout neufs de

Ra
cit
ran
éto
tro
asse
ou
cre
geo
voy
p'u
cha
cer
por
deu
l'un
qu'
J'ai
qu'a
dise
tout

AUTOUR DU MONDE.

Rattans, dont chacun avoit quatre pouces de circonférence. Nôtre Capitaine acheta les Rattans, & lutta pour les travailler un Chinois qui étoit fort habile à faire ces cables de bois. Je trouvai dans la suite que ces cables nous étoient assez utiles pour amarrer le Vaisseau avec l'un ou l'autre; car quand j'allois transporter l'ancre, & qu'on filoit du cable après moi, il nageoit sur l'eau comme du liege; de sorte que je voyois quand il étoit bien tendu, ce qu'on ne peut pas si bien discerner dans les cables de chanvre, à cause que leur poids les fait enfoncer dans l'eau; on ne sauroit non plus les transporter hors du Vaisseau que par le moyen de deux ou trois Esquifs postez à quelque distance l'un de l'autre pour soutenir le cable, pendant qu'on transporte l'ancre avec la barque longue. J'ajouteral pour finir cet article de Malata, qu'après avoir embarqué toutes nos marchandises, nous fîmes de l'eau, & nous préparâmes tout pour nous en retourner.

CHAPITRE IX.

L'Auteur part de Malacca. Ils perdent une vergue, & retournent pour en prendre une autre. Ils remettent à la voile, & donnent sur un banc de sable ; mais ils s'en tirent avec la marée. Pulo Sambilong. Ils perdent leur vergue de misaine, & abordent à Pulo Dinding. Description de l'Isle & du Fort ; de la côte opposée. Tutaneg, sorte d'étoin. L'inimitié qu'il y a entre les Hollandois qui demeurent ici, & les Malayens de la côte. Allarme que ceux-ci donnent aux premiers. Ils quittent Pulo Dinding & arrivent à Achin. Quelques Anglois s'enfuient de Bengale où ils étoient prisonniers. L'Auteur part une seconde fois d'Achin, & arrive au Fort saint George. Agréable perspective de ce Fort. Il va de là à Bencoulé dans l'Isle de Sumatra. Pointe de Siltabar. Situation de Bencoulé, ses maisons, le tems qu'il y fait, son terroir, les fruits, animaux, & habitans. Negoce du poivre ici & ailleurs. Premier établissement que les Anglois y ont fait. Du Fort, & des manières des gens du pays. Conclusion de ce Supplément.

Nous partimes de Malacca pour Achin vers le milieu de Novembre 1689. Monsieur Coventri ennuyé d'être avec le Capitaine Minchin avoit acheté une Barque de sept ou huit tonneaux, & l'avoit chargée de la même sorte de marchandises que nous avions à bord. Il la commanda lui-même avec un Pilote Portugais, & trois ou quatre Matelots sous lui ; de sorte que les deux bâtimens partirent de compagnie. Nous n'étions alors que deux Blancs dans le Vaisseau du Capitaine Minchin, savoir lui & moi, parce que le Quartier-Maître étoit

allé avec Monsieur Coventri. Mais nous prîmes sur nôtre bord en qualité de passagers un Anglois nommé Monsieur Richards, & sa femme, qui étoit une Hollandoise, qu'il avoit épousée depuis peu à Malacca, & ils devoient passer avec nous à Achin.

Nous eumes le matin un vent de terre; vers les onze heures il s'en leva un assez fort qui étoit Nord-Oüest, & à midi nôtre vergue de beauprè se rompit par le milieu. Nous fîmes signe à Monsieur Coventri de nous venir joindre; il avoit mis à la voile avant nous, & il étoit ainsi à un mille de nous, au-dessus du vent; mais il continua sa route, & ne voulut pas rebrousser, dans la crainte qu'on lui fit quelque affaire, parce qu'il avoit acheté son Vaisseau à la soudine; nous fûmes donc contraints de retourner seuls dans la rade de Malacca. Aussi tôt que nous eumes jette l'ancre, on envoya Monsieur Richards à terre pour acheter une vergue neuve; je lui en donnai la longueur & la grosseur, mais il ne revint que le soir, & en apporta une vieille, beaucoup trop grosse & trop longue pour nous. Je l'acourcis & l'amenuisai à ma fantaisie, de sorte qu'à minuit elle fut posée, & la voile y fut mise.

Nous démarames donc une seconde fois avec un petit vent de terre; mais le flux de la marée nous étoit contraire, & il nous porta du côté de l'Est. Lorsque le reflux vint nous avançames, & fîmes environ trois lieues, mais nous jettames l'ancre lorsque le flux revint, à cause que le vent nous étoit opposé. Nous continuâmes ainsi ce manège, tantôt à faire route avec l'Ebe, & tantôt à mouiller durant le flot, jusqu'à ce que nous arrivâmes à Pulo Paisalote, où le Capitaine me dit qu'il ne vouloit pas s'en retourner par le même chemin que nous étions

vergue, &
s reme-
e. sable &
Sambi-
& abo-
le & du
d'étoin-
qui di-
Allarme
quittent
ques An-
ni prison-
deby, &
perspective.
isse de Su-
Bencont, &
voir, les
du poivre
ue les An-
mires des
6.

chin vers
sieur Co-
ne Min-
t ou huit
même sor-
à bord. Il
ote Portu-
us lui; de
t de com-
ux Blancs
in, savoit
autre étoit

venus, comme j'aurois voulu le lui persuader ; de sorte qu'il nous fit ranger la côte de Malaca, & passer entre les bas fonds. Mais quelques heures après nous donnâmes sur un banc de sable, poussé par le flux de la marée, qui va ici vers l'Est, quoique selon nôtre compte le reflux dût être alors à demi descendu, & que le flux dût couler vers l'Oüest, comme nous l'avions trouvé par tout ailleurs depuis nôtre départ de Malaca; mais il y a grande apparence que les brisans en sont la cause, & qu'ils font ainsi pirouetter la marée. Quoi qu'il en soit, le banc où nous étions engravé n'avoit pas plus de cent verges de circonférence, & nous attendîmes que le montant vint pour nous en tirer. D'abord donc que la marée fut haute nous sortîmes de-là; d'ailleurs nous envoyâmes nôtre chaloupe pour découvrir la situation de ces bas fonds pendant que nôtre Vaisseau étoit arrêté, & Monsieur Richards eut toujours peur que les Malayens ne vinssent nous attaquer avec leurs Barques.

Après donc que nôtre Vaisseau fut remis à flot, nous eumes bien-tôt passé tous ces bas fonds; cependant nous ne tirâmes pas tout droit à Sumatra; mais nous rangeâmes le plus près que nous pûmes les côtes de Malaca; c'étoit le chemin qui nous étoit alors le plus propre, parce que nous avions le vent à l'Oüest, & que nous n'aurions pas pû ranger l'autre côte. Deux ou trois jours après nous découvrîmes quelques Isles appellées Pulo Sambalong, ce qui signifie en langue Malayenne, les neuf Isles: En effet il y en a tout autant qui sont à des distances inégales les unes des autres. Ce fut auprès d'une de ces Isles que le Capitaine Minchin faillit dans un autre voyage à y perdre la main par la piqueure d'une nageoise de chat

fran
mie
vât
& i
mar
N
l'esp
les d
cont
nuit
qui
nous
apell
de c
Il y
mon
C'
que
roien
Le p
suisse
endro
collin
neral
d'arb
charp
fage.
pour
leger
La rad
& le C
se de
l'eau y
Les
y ont
la me
une pe
let. Le

Marin, comme je l'ai rapporté dans mon premier Ouvrage Tome I. Et quoi qu'on lui sauvât la main, il en a tout-à-fait perdu l'usage, & il n'y a nulle apparence qu'il le puisse jamais recouvrer.

Nous nous tinmes assez près du rivage dans l'esperance d'avoir un vent frais de terre. Vers les dix heures une petite brise se leva, & nous continuâmes à ranger la côte. Mais sur le minuit un tourbillon survint du côté de la terre qui nous fracassa nôtre vergue de misaine; nous étions alors près d'une Isle Hollandoise appellée Pulo Dinding; ainsi nous fîmes route de ce côté-là, & y motillâmes la nuit d'après. Il y avoit un Vaisseau Hollandois à l'ancre, monté par une trentaine de Soldats.

C'est une petite Isle si proche du Continent que les Vaisseaux qui passent par là ne sauroient distinguer si elle y est attachée, ou non. Le país est assez haut, & bien arrosé par des ruisseaux. Le terroir est noirâtre, & dans les endroits bas il y est gras & profond; mais les collines sont assez pierreuses, quoi qu'en general couvertes de bois. Il y a diverses sortes d'arbres, dont la plûpart sont de bon bois de charpente, & assez gros pour toute sorte d'usage. Il y en a quelques-uns aussi fort propres pour des mâts ou des vergues; le bois en est léger, & avec tout cela dur & de bon usage. La rade est bonne du côté de l'Est, entre l'Isle & le Continent: On peut y entrer avec une brise de mer, & en sortir avec un vent de terre; l'eau y est assez profonde, & le havre est sûr.

Les Hollandois qui en sont les seuls habitans y ont un Fort du côté de l'Est; tout proche de la mer, dans une courbure de l'Isle; ce qui fait une petite anse où les Vaisseaux peuvent motillier. Le Fort est quarré, sans être flanqué ni ro-

vêtu de Bastions , c'est à-dire, qu'il est bâti comme une maison ordinaire : chaque face peut avoir dix ou douze verges en carré. Les murailles sont d'une épaisseur considérable , bâties de pierre , haute d'environ trente pieds , & couvertes au-dessus d'un toit. Il peut y avoir douze ou quatorze canons braquez tout autour aux différentes faces. Ils sont montez sur une bonne plateforme qui est menagée dans la muraille , & haute d'environ seize piés ; il y a des marches en dehors pour monter à la porte qui donne sur la plateforme , & il n'y a que ce chemin pour entrer dans le Fort. Il y a ici un Gouverneur , & environ vingt ou trente soldats qui logent tous dans le Fort. Les soldats ont leurs Cazernes sur la plateforme parmi les canons ; mais le Gouverneur a une belle chambre au-dessus, où il couche avec quelques uns des Officiers. A cent verges ou environ du Fort sur la Baye & près de la mer , il y a une maison basse, faite de charpente, où le Gouverneur se tient tout le jour ; on y voit deux ou trois chambres, dont la principale est celle où mange le Gouverneur ; elle fait face à la mer , & son extrémité regarde vers le Fort. Il y a deux grandes fenêtres d'environ sept ou huit pieds en carré , & dont le bas est à quatre ou cinq piés de terre. On les laisse ordinairement ouvertes le jour , pour donner entrée aux brises rafraichissantes. Mais la nuit, lorsque le Gouverneur se retire dans le Fort on les ferme avec de bons volets, aussi-bien que les portes , jusqu'au lendemain. Le Continent de Malacca à l'oposite de cette Isle , est une assez belle campagne, un peu basse , revêtuë de grands bois , & tout droit vis-à-vis de la Baye où est le Fort des Hollandois, il y a une riviere navigable pour les petitsbâtimens.

les
Tu
plu
Ma
l'ai
cier
Ma
Il
éga
cou
poi
ja,
nem
leur
traf
nego
char
re un
& q
nego
à pre
rez
apat
surer
pouv
moy
ce Fe
d'env
un G
timer
deffu
trepr
se ver
on p
chan
trouv
les cō

Le païs d'alentour produit, outre le ris, & les autres choses qui servent à la nourriture, le Turaneg qui est une sorte d'étain, que je croi plus grossier que le nôtre. Les Naturels sont Malayens, gens hardis & traîtres, comme je l'ai toujours remarqué; mais ceux qui négocient sont assez affables & civils envers les Marchands.

Ils ressemblent aux autres Malayens à tous égards, tant dans leur Religion que dans leurs coutumes & leur maniere de vivre. Je ne sçai point s'ils sont gouvernez par un Roi, ou Raja, ou s'ils ont quelque autre forme de Gouvernement. Ils ont des canots & des barques en leur propre, dont ils se servent pour pêcher & trafiquer les uns avec les autres, mais c'est le negoce de l'étain qui attira d'abord les Marchands Estrangers ici. Quoi qu'il y ait sans doute une grande quantité de ce métal dans le païs, & que les Naturels souhaitent avec passion de négocier avec les Estrangers, ils en sont exclus à present par les Hollandois, qui se sont emparez de tout ce commerce. Il y a même quelque apatence qu'ils y bâtirent leur Fort pour s'assurer ce trafic à eux seuls; mais comme ils n'en pouvoient pas tout-à-fait venir à bout par ce moyen, à cause de la distance qu'il y a entre ce Fort & l'embouchure de la riviere, qui est d'environ quatre ou cinq milles; ils ont bâti un Garde-côtes qui se tient là, & un petit bâtiment avec vingt ou trente hommes armez dessus, pour empêcher les autres Nations d'entreprendre ce negoce. Car ce Turaneg ou étain se vend fort cher dans la Baye de Bengale, & on peut l'avoir ici en troc pour d'autres marchandises à un prix raisonnable. Mais on ne le trouve pas seulement ici, on en voit encore sur les côtes qui sont plus avancées vers le Nord,

& en particulier dans le Royaume de Queda, où il y en a une grande quantité. Les Hollandois y tiennent aussi un Garde-côtes, & ils ont fait quelques tentatives, quoi qu'inutiles, pour porter ce Prince & ses Sujets à negotier avec eux seuls. Mais ici vis-à-vis de Dinding, un Estranger n'oseroit en aprocher pour y faire quelque negoce, & aucun Vaisseau ne sauroit y venir sans le consentement des Hollandois. C'est pourquoi nous n'eumes pas plutôt jeté l'ancre à l'Est de cette Isle que nous envoyâmes quelques-uns de nos gens à terre avec la chaloupe, pour prier le Gouverneur de nous laisser faire du bois & de l'eau, & couper une vergue de misaine. Il nous accorda nôtre demande, & nos gens revinrent à bord avec cette nouvelle; ils nous apprirent de plus que Monsieur Coventri avoit touché ici pour y faire de l'eau, & qu'il en étoit parti ce matin-là. Le Capitaine m'envoya le lendemain de bon matin pour couper une vergue de misaine; j'allai trouver moi-même le Gouverneur, & le pria de vouloir bien me donner un de ses Soldats pour venir avec moi, & me montrer quels étoient les meilleurs arbres pour cet usage; mais il s'en excusa sur ce que tous ses Soldats étoient alors occupez, & me dit que je pouvois en aller couper un moi-même tel que je voudrois. J'allai donc seul dans les bois, où je vis une grande quantité de beaux arbres, & bien droitz; je coupai celui qui me parut le plus propre pour ma vergue, & après l'avoir réduit à sa juste longueur, & en avoir ôté l'écorce, je le laissai tout prêt à être emporté; je retournai ensuite dans le Fort, où je dinai avec le Gouverneur. D'abord après le dîné, nôtre Capitaine Monsieur Richards & sa femme vinrent à terre, & moi je me retirai sur nôtre bord.

Le &
cond
j'ai
avec
de b
qu'it
à ric
Mala
neur
que
ou b
du C
du re
saur
land
pable
qu'it
comm
s'y fi
l'Isle
n'os
qui e
Ma
vne
taine
bâtes
ses H
se tro
cinq
de po
ment
en pr
Richa
neur
sent à
table
d'arge
aussi

Le Gouverneur les reçut au rivage, & il les conduisit dans la chambre où l'on dîne, dont j'ai parlé ci-dessus; c'est-là où ils le traitèrent avec du Punch, qui est une liqueur composée de brandevin, de sucre, & de jus de limon, qu'ils avoient faite sur le Vaisseau; car il n'y a rien du tout ici que ce que l'on fait venir de Malaca, non pas même la boisson du Gouverneur. Il n'y croît ni fruits, ni herbes, ni quoi que ce soit; mais on va chercher tout à Malaca, ou bien les Malayens le portent eux-mêmes du Continent. Cela ne vient pas de la sterilité du terroir, puis qu'il est gras & fertile; on ne sauroit non plus l'attribuer à la paresse des Hollandois, c'est un vice dont ils ne sont pas coupables; mais c'est par la crainte continuelle qu'ils ont des Malayens, car quoi qu'ils ayent commerce avec eux, ils n'osent pourtant pas s'y fier assez pour aller d'un côté & d'autre dans l'Isle, & s'amuser à la culture de la terre; ils n'osent pas même s'éloigner beaucoup du Fort, qui est le seul endroit où ils soient en sûreté.

Mais pour revenir au Gouverneur, dans la vûe de répondre à l'honnêteté de notre Capitaine & de Monsieur Richards, il envoya un bateau à la pêche, afin de pouvoir présenter à ses Hôtes quelque chose de meilleur que ce qui se trouvoit dans le Fort. Vers les quatre ou cinq heures le bateau revint avec un bon plat de poisson. On le fit accommoder incessamment pour le souper, & le bateau fut renvoyé en prendre davantage en faveur de Monsieur Richards & de sa femme, à qui le Gouverneur en vouloit donner, afin qu'ils l'emportassent à bord avec eux; cependant on couvrit la table, & on servit à souper, les assiettes étoient d'argent aussi bien que les plats, & il y avoit aussi une espece de cuvette d'argent pleine de

Punch. Le Gouverneur, ses Hôtes, & quelques-uns des Officiers ne venoient que de se mettre à table, & commençoient à peine à donner dessus, lors qu'un soldat s'écria de toute sa force, *Aux Malayens*, & interrompit toute la fête : Le Capitaine sans dire un seul mot, sauta par une fenêtre, pour gagner au plus vite le Fort; ses Officiers le suivirent, & tous les valets qui servoient, furent bien-tôt en mouvement. Chacun prit le chemin le plus court, les uns par les fenêtres, les autres par la porte, & laisserent les trois conviez tout seuls, qui s'enfuirent ensuite après eux, sans qu'ils pussent penetrer d'où venoit une consternation si subite & si generale. Mais lors que le Capitaine Monsieur Richards & sa femme arriverent au Fort, le Gouverneur qui s'y étoit rendu plûtôt qu'eux, vint les recevoir à la porte. Aussi-tôt qu'ils y furent entrez, la porte fut fermée, car tous les soldats & les domestiques s'y étoient déjà rendus, & l'on ne permit à personne d'aller chercher les viandes qu'ils avoient laissées, ni aucune piece de la vaisselle d'argent. On tira d'abord plusieurs coups de canon, pour faire connoître aux Malayens que l'on étoit prêt à les recevoir, mais ils ne parurent point. Ce tumulte fut causé par un canot Malayen rempli de gens armez, qui s'étoient cachez au-dessous de l'Isle, tout contre le rivage, & lorsque le bateau Hollandois sortit une seconde fois pour aller à la pêche, les Malayens se jetterent dessus tout d'un coup avec leurs crosses & leurs lances, & tuèrent un ou deux de ces pêcheurs, le reste sauta dans l'eau & gagna la terre, dont ils étoient tout proche, parce qu'ils étoient sans armes, & par consequent hors d'état de faire aucune résistance. De cet endroit au Fort

il
pri
p
qui
de
Nô
re d
rit
se fa
pag
land
au p
obli
d'av
amo
je n
les
avio
Mal
pleu
gard
cider
sent
vent
l'aye
fore
hend
réuss
font
ces
pluy
quets
& c'
quer
au m
ou t
quêt
tour

il y avoit près d'un mille, & quand ils eurent pris terre, chacun d'eux se hâta le plus qu'il pût pour se retirer dans le Fort, & le premier qui s'y rendit cria de la maniere que je viens de dire, & donna l'allarme au Gouverneur. Nôtre chaloupe étoit alors au rivage pour faire de l'eau, & nos gens la puisoient dans un petit ruisseau, qui coule auprès de la maison où se faisoit le régál. Je ne sai point si nôtre équipage s'aperçut de cette allarme; mais les Hollandois les apellerent & leur dirent de se retirer au plus vite à bord, ce qu'ils firent. Cela nous obligea de faire bonne garde toute la nuit, & d'avoir tous nos mousquets bien chargez & amorcez; mais il plut si fort toute la nuit, que je ne craignis pas beaucoup d'être attaqué par les Malayens. Un de nos Matelots que nous avions pris à Malacca, m'avoit assuré que les Malayens n'attaquent presque jamais lors qu'il pleut. C'est ce que j'avois déjà remarqué à l'égard des autres Indiens, tant Orientaux qu'Occidentaux, & quoi que dans ce tems-là ils pussent attaquer avec avantage des gens qui se servent de fusils, je ne sache pourtant point qu'ils l'aient jamais pratiqué. C'est ce dont j'ai été fort surpris, car c'est alors que nous les apprehendons le plus, & qu'ils pourroient le mieux réussir, parce que les crosses & les lances, qui sont les armes dont se servent ordinairement ces Malayens, ne sauroient être gâtées par la pluie, au lieu que l'humidité gâte nos mousquets. Mais ils ne peuvent endurer la pluie, & c'étoit le soir avant qu'elle vint qu'ils attaquèrent le bateau Hollandois. Le lendemain au matin le Vaisseau Hollandois armé de vingt ou trente hommes, leva l'ancre pour aller à la quête de ces Malayens; mais après avoir fait le tour de l'Isle sans les découvrir, il se remit à

à l'ancre. J'envoyai aussi du monde à terre pour chercher la vergue de misaine que j'avois coupée le jour précédent; mais c'étoit une sorte de bois si pesant, qu'ils ne purent pas la transporter. Le Capitaine Minchin qui étoit encore à terre, informé de cela, pria le Gouverneur d'envoyer un soldat, pour montrer à nos gens quels arbres étoient les plus propres pour l'usage que nous en voulions faire; il lui accorda sa demande, & ils coupèrent un petit arbre à peu près de la grosseur & de la longueur de celui que j'avois déjà coupé, & ils le porterent dans notre Vaisseau. Je me mis aussi tôt à l'accorder, & après l'avoir mis en état de nous servir, j'y attachai ma voile, & le guldai à sa place. Le soir le Capitaine Minchin, Monsieur Richards & sa femme, vinrent à bord, après avoir passé une nuit dans la Fosteresse, & ils m'apprirent tout ce qui leur étoit arrivé à terre.

Nous n'attendions alors qu'un vent de terre pour partir. Nous eûmes bien une grosse pluie mêlée de tonnerres & d'éclairs, durant la première partie de la nuit, mais point de vent. A une heure il se leva un petit vent de terre qui nous fit aussi lever nos ancres. Nous perdîmes l'Isle de vue avant qu'il fut grand jour, & nous fîmes route le long de la côte vers le Nord, dans le dessein de la ranger jusques à vingt ou trente lieues au delà, si les vents ne nous étoient pas favorables; car les vents de Mer étoient alors au Nord Ouest. Nous nous tinmes assez près de la côte tout ce jour & la nuit suivante; mais le lendemain, à l'occasion du vent qui se mit au Nord & Nord-Nord Est, nous prîmes la route de Sumatra, & le même soir nous passâmes auprès de la Pointe de Diamant. Le vent tourna ensuite à l'Est-Nord-Est, & nous arrivâmes

Vainc
Nov
No
y éto
Le C
gets,
bord
marc
ou je
d'une
sieur
sieur
donn
Vais
Cubel
quelq
Tutar
glois
avoit
ses de
seau,
res. O
saint C
glois
pire de
la Dét
lequel
avoit a
s'en re
Mais p
Grand
la Baye
nous av
homme
autres
Grand
voya bi
une pri
Ton

Nous vâmes deux jours après à Achin, vers la fin de Novembre 1689.

Nous trouvâmes ici Monsieur Coventri, qui y étoit arrivé deux ou trois jours avant nous. Le Capitaine Minchin prit terre avec ses passagers, & fut démis de son emploi. Je me tins à bord jusqu'à ce qu'on eût déchargé toutes les marchandises, après-quoi je descendis à terre où je fus bien malade pendant quinze jours d'une espee de fièvre; mais après Noël Monsieur Coventri qui avoit acheté la part de Monsieur Dalton & celle du Capitaine Tiler, m'ordonna de retourner à bord pour avoir soin du Vaisseau qu'il chargeoit alors de poivre, de Cubebes (qui croit, si je ne me trompe, en quelque endroit de l'Isle de Sumatra) & de Tutaneg, qu'il avoit acheté d'un Vaisseau Anglois qui étoit venu de Queda à Achin. Il y avoit encore quelque reste de nos marchandises de Malacca qu'on avoit laissées dans le Vaisseau, savoir des Rattans & des canes ordinaires. On nous envoya avec cette charge au Fort saint George. Nous primes deux passagers Anglois qui s'étoient sauvés de prison dans l'Empire du Grand Mogol. L'un étoit l'Escrivain de la Défense, vaisseau du Capitaine Heat, dans lequel je vins ensuite en Angleterre; & l'autre avoit aussi un Office sur la Princesse Anne, qui s'en retourna en Angleterre dans le même tems. Mais pendant que nous avions la guerre avec le Grand Mogol, ces Vaisseaux étoient allés dans la Baye de Bengale pour chercher les effets que nous avions sur la riviere de Hugli. Ces deux hommes y mirent pié à terre avec deux ou trois autres pour quelque affaire, & les Sujets du Grand Mogol les firent prisonniers; on les envoya bien avant dans le païs, & on les mit dans une prison fort étroite, où ils étoient souvent

menacez de la mort. Mais le vieux Anabob, ou Gouverneur de la Province, ayant été changé, celui qui fut mis à sa place relâcha ces prisonniers, & leur permit d'aller du côté de la mer, où ils trouverent un Vaisseau Hollandois qui alloit à Batavia, de sorte que ces deux hommes, avec un troisième, partirent sur son bord, & le reste se servit de quelque autre occasion: Mais à la rencontre du Vaisseau Anglois qui venoit de Queda, & qui porta le Tutaneg, dont je viens de parler, à Achin, ils quitterent le Vaisseau Hollandois, & vinrent à Achin sur le bord de l'autre; ce sont-là les deux Officiers qui alloient à cette heure avec nous au Fort saint George.

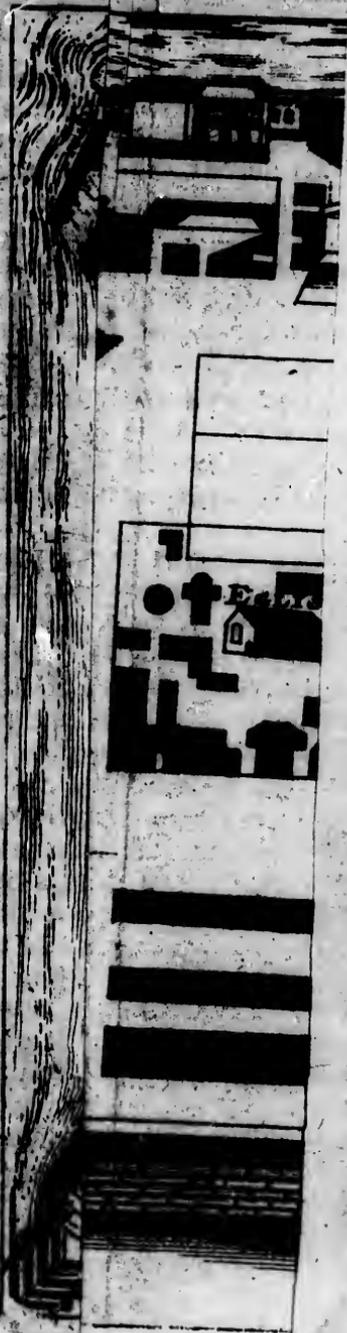
C'étoit vers le premier jour de l'année 1690. que nous repartimes d'Achin. Nous fîmes route vers les Isles de Nicobar, & nous passâmes à la vûe de celle où l'on m'avoit mis auparavant à terre. Mais la laissant à nôtre Etribord, nous prîmes plus au Nord directement vers la Baye, car j'avois appris de Monsieur Couvert que dans cette saison de l'année les vents de Nord & de Nord-Est regnoient dans la Baye. Nous avançâmes donc à la hauteur de Pallacat, & avec un bon vent de Nord-Est qui souffoit alors, nous rangeâmes la côte, jusqu'à ce que nous fûmes devant le Fort saint George, ce qui fut vers le milieu de Janvier.

Je pris un plaisir extrême à considérer l'agréable vûe de ce Fort du côté de la mer. Car il est situé sur un fonds uni & sablonneux, tout au bord de la mer, qui en lave quelquefois les murailles: Elles sont bâties de pierres & hautes, revêtues de demi-lunes & de bastions, avec une grande quantité de canons au dessus. De sorte que ces murailles jointes aux belles maisons qu'il y a dans ce Fort, à la grande Ville de Ma-

habob,
e chan-
ces pri-
e de la
landois
es deux
sur son
utre oc-
Anglois
utanega
ictèrent
chin sur
Officiers
au Fort

ée 1690.
nes rou-
passames
paravant
ord, nous
la Baye,
que dans
ord & de
ous avan-
, & avec
oit alors,
que nous
e, ce qui

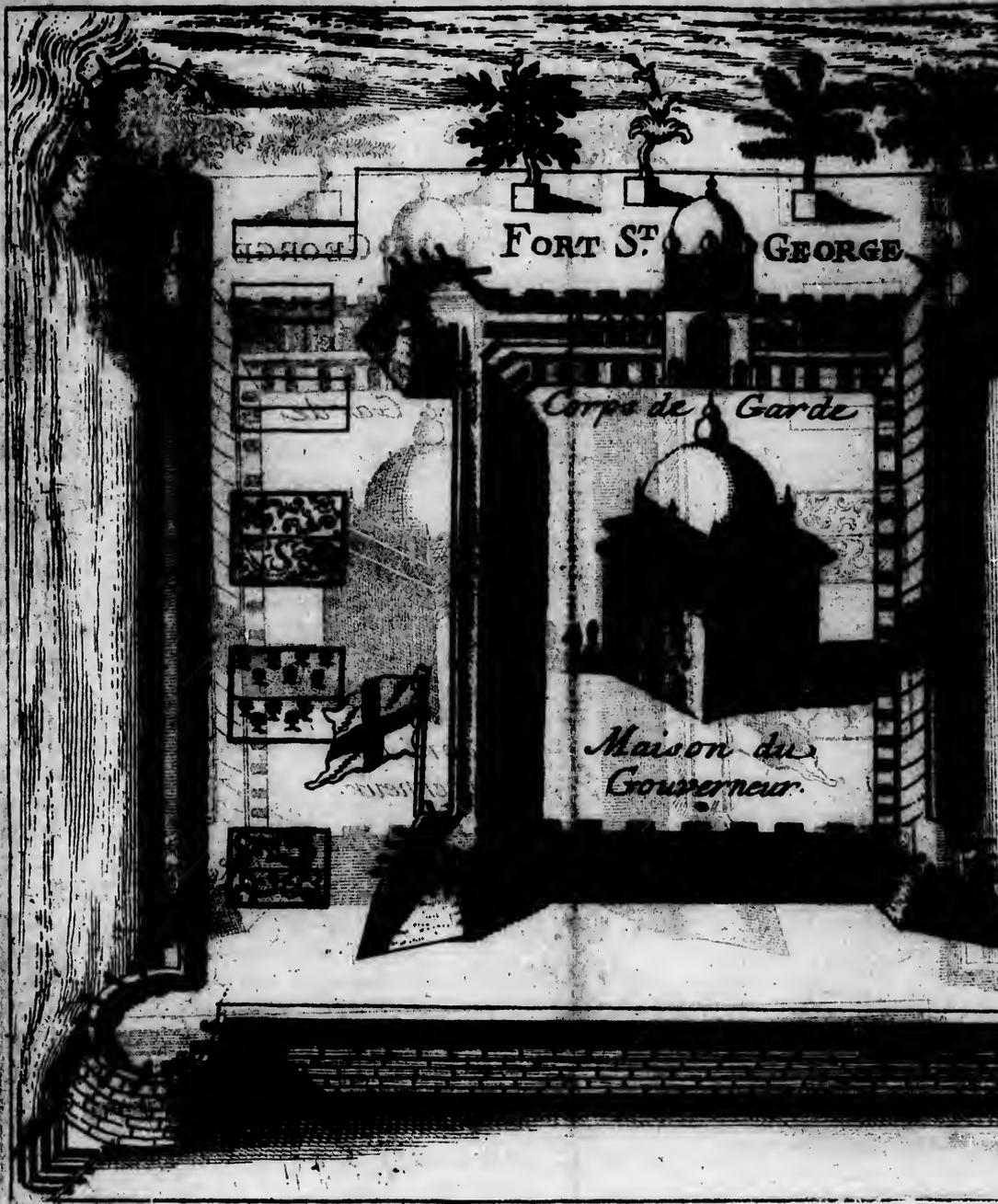
er l'agrea-
Car il est
, tout au
quefois les
& hautes,
, avec une
& De forte
es maisons
ille de Ma-



FORT ST. GEORGE

Corps de Garde

Maison du Gouverneur.



de
co
l'a
me
av
pa
du
en
que
me
de
dir
mes
J'ai
rive
cum
cho
re n
Be
de S
de M
quat
qui
vang
poin
trois
tout
Baye
deux
Angl
trés.

Geras, aux Piramides ou Tombeaux des Anglois, aux Maisons & aux Jardins du voisinage, & à la variété des beaux arbres qui sont répandus d'un côté & d'autre, tout cela, dis-je, fait le plus agreable païsage que j'aye vü en ma vie.

Mais mon dessein n'est pas d'entreprendre la description d'une place aussi connue de mes compatriotes que celle-ci. Il me suffira donc de l'avoir nommée; après y avoir passé quelques mois, & avoir rencontré Monsieur Mood avec le Prince Jeoli qui étoit peint, je me préparai pour m'en retourner à Sumatra. J'e partis du Fort saint George avec le Capitaine Howel en Juillet 1690. pour aller à Bencouli, ainsi que je l'ai dit dans mon premier Ouvrage Tome II. Nous rangeâmes assez long-tems la côte de Coromandel avant que de tourner pour aller directement à Sumatra; après-quoi nous allâmes le plus vite que nous pûmes à Bencouli. J'ai parlé dans ce même Ouvrage-là de mon arrivée en cette place; mais je n'en ai donné aucune description; ainsi j'en vais dire quelque chose en peu de mots, & finir de cette manière mon Supplément.

Bencouli est sur la côte Occidentale de l'Isle de Sumatra, à près de quatre degrez de latitude Meridionale. Cette place est assez remarquable en mer; à cause d'une haute montagne qui est dans le païs. Elle a une petite Isle devant elle où les Vaisseaux peuvent ancrer. La pointe de Sillabar en est éloignée de deux ou trois lieues à son Sud; elle s'avance plus que tout le reste de la côte, & forme une petite Baye. Outre ces marques, lors qu'on est à deux ou trois lieues du rivage, on voit le Fort Anglois qui fait face à la mer, & qui paroît très-beau. Il y a une petite riviere au Nord-

Qu'est de ce Fort, & à son embouchure on voit une grande maison qui sert de magasin pour le poivre. Il y a un petit Village Indien à près d'un quart de mile de la mer, & tout proche de la riviere, du même côté où est le Fort, dont il n'est même guere éloigné. Les maisons sont petites & basses, toutes bâties sur des pieux à la Malayenne, ainsi qu'à Mindanao & à Achin; car c'est un lieu situé dans un terrain marécageux. Les Malayens choisissent d'ordinaire de semblables endroits bas, & proche des rivieres pour y bâtir, afin d'avoir la commodité de se laver, en quoi ils prennent un plaisir extrême; aussi est-ce une partie de leur Religion en qualité de Mahometans; & lors qu'ils le peuvent ils bâtissent leurs maisons sur des pieux dans la riviere même.

Le tems n'est pas ici fort agreable. Il y a de grosses pluyes, sur tout en Septembre, Octobre & Novembre, & d'assez violentes chaleurs. Mais lors qu'il fait gros vent, ce qui n'est pas rare, l'air devient froid, & lors que le beau tems vient, les brises de mer sont d'ordinaire assez fraîches & agreables. Les vents de terre passent sur les marais, & sont ainsi presque toujours accompagnez d'une odeur puante. Cet endroit est en general assez mal sain; les Soldats du Fort devenoient malades & mouroient dans peu de tems. Il y a une très-belle Savana au Sud du Fort, qui a un mille ou deux en quarré, & qu'on apelle Greenhil, c'est-à-dire, coteau de verdure. Elle produit de l'herbe longue & épaisse, fait face à la mer du côté du Nord-Ouest, & se trouve bordée au Sud-Est par de grands bois de haute futaye.

Le terroir de ce pais est très-different selon sa diverse situation; car le dedans du pais est montagneux, quoi que ces montagnes soient

son
sez
du
Les
rea
Gu
les
gra
vag
Pig
pet
Le
com
de
font
mai
tres
Vill
font
nou

AUTOUR DU MONDE.

222

couverts d'arbres, qui font voir qu'il est assez fertile. Le pais bas auprès de la riviere, sur tout contre la mer, est fort humide & ne produit que des roseaux, ou Bamboches; mais le terrain plus élevé, qui est d'une hauteur médiocre, est très-fertile. La terre en est profonde, noire, ou jaune, & dans quelques endroits il y a de l'argile, ou une espece de terre qui est fort bonne pour faire des briques.

Les arbres des forêts sont la plupart fort gros, droits & hauts; il y en a de diverses sortes, dont quelques-uns sont propres à toute sorte d'usages. Les fruits de ce pais sont presque les mêmes que ceux d'Achin & de Malacca; on y trouve des Limons, Oranges, Guavas, Plantains, Bananes, Noix de Coco, Jaks, Durian, Mangos, Mangastans, Citrouilles, Pommes de Pin, & du Poivre. Leurs racines sont les Yames & les Patates. Le ris vient assez bien ici; mais je ne sai point si les habitans du pais en sement assez pour leur usage, ou non. Les animaux terrestres sont les Buffles, Taureaux, Daims, Cochons sauvages, Porc-épics, Guanos, Lezards, &c. Les oiseaux privez sont les Canards, Oyes, Poules, &c. dont il y a une grande quantité. Pour ce qui est des oiseaux sauvages, on y trouve des Perroquets, Perruches, Pigeons, Tourterelles, & plusieurs sortes de petits oiseaux.

Les Naturels du pais sont Indiens & basanex comme leurs voisins d'Achin. Ils sont minces de corps, droits, actifs, & industrieux. Ils sont sociables & passionnez pour le commerce; mais si on leur fait quelque injure ils sont traitres & vindicatifs. Ils vivent ensemble dans des Villes, & parlent la langue Malayenne; ils sont aussi conformes dans leurs habits, leur nourriture, & leurs coutumes, aux autres Ma-

layens, qui professent tous la Religion Mahometane, autant que je l'ai pû apprendre. Ils ont quelques Arts Mécaniques parmi eux, peu de Marechaux; mais la plupart sont Charpentiers; & ils se loüent aux Anglois pour travailler dans le Fort. Les haches dont ils se servent sont semblables à celles que les Ouvriers ont à Mindanao, & faites d'une telle maniere qu'elles servent aussi de doloires. Il y a outre cela des Pêcheurs, qui gagnent leur vie à ce métier. On trouve diverses sortes de poissons sur la côte, outre une grande quantité de tortuës vertes. Les Malayens qui demeurent auprès du Fort Anglois, sont ordinairement employez à travailler pour la Compagnie des Indes Orientales; mais ceux de la campagne s'occupent presque tous à l'agriculture. Ils plantent des racines, du ris, des arbrisseaux qui portent le poivre, &c.

Le poivre est la principale dentée que l'on vend dans ce pais. Il réussit très-bien sur toute la côte; mais la plus grande partie qu'on en transporte dehors vient des autres quartiers du pais par la riviere, ou bien on le va chercher dans de petits Vaisseaux à Sillabar, ou aux autres places qui sont près de la mer. Le poivre croît en abondance dans les autres endroits de cette Isle, comme à Indrapore, Pangasanam, Tambi, Bancalis, &c. Il croît aussi dans l'Isle de Java, sur les côtes de Malacca, de Malabar, & de la Cochinchine, &c. On dit que la côte de Malabar produit le meilleur, ou du moins les gens du pais en prennent plus de soin, & le laissent croître jusqu'à ce qu'il est parfaitement mûr. C'est la raison pourquoi il est plus gros & plus beau qu'ici, où on le cueille trop tôt, afin de n'en rien perdre; car dès qu'il est mûr il tombe à terre, & il s'en perd ainsi beaucoup.

AUFOR DU MONDE.

C'est le commerce du poivre qui engagea nos Marchands Anglois à venir s'établir ici. Car après que l'on eut perdu Bantam, nos Anglois qui avoient accoutumé d'y trafiquer pour cette épicerie, se trouverent fort embarrassés pour rattaper ce commerce, qui étoit alors tombé avec les autres épiceries entre les mains des Hollandois. Cependant le poivre que nous allions chercher à Bantam, ne croissoit pas tout dans l'Isle de Java, ni peut-être même la dixième partie; du moins j'ai ouï dire que la plus grande quantité venoit de Sumatra; fut tout de Bencouli & des lieux voisins. C'est pour cette raison qu'il importoit à nos Marchands de gagner ici quelque crédit pour rétablir leur commerce qui alloit tomber. Avec tout cela on m'a rapporté qu'ils étoient plus redevables de leur succès aux Naturels du pays qu'à eux-mêmes, & qu'il y avoit eu quelques Rajas qui avoient dépêché des Ambassadeurs au Fort saint George pour inviter les Anglois à venir en prendre possession, avant que les Hollandois (qui ne manquent jamais l'occasion d'avancer leurs affaires, & qui se préparoient alors pour cette conquête) s'en pussent emparer. Quoi qu'il en soit, les Anglois eurent le bonheur d'y arriver les premiers; mais il ne s'en fallut presque rien que les Hollandois ne les prévinsent, puisque leurs Vaisseaux étoient en vûe avant que nos gens eussent mis pié à terre. Ce fut ainsi que les Hollandois manquèrent leur coup pour être venus un peu trop tard; d'abord qu'ils parurent les Anglois planterent quelques canons sur le rivage, & se mirent en état de se bien défendre. Ceci peut être arrivé, suivant le rapport qu'on m'en a fait, vers l'année 1685. puisqu'on me dit que cela s'étoit passé cinq ou six ans avant que j'y vinsse. Quoi qu'il en soit,

Les Anglois s'y fortifierent au plus vite. Le Fort, comme je l'ai déjà remarqué, fait face à la mer, & il est éloigné d'environ cent pas de la rivière. On y a dépensé beaucoup d'argent pour le fortifier, mais avec peu de succès, du moins c'est l'ouvrage le plus irrégulier que j'aye vû de ma vie. Je dis au Gouverneur que le meilleur seroit de le refaire sur un nouveau plan, & de le revêtir de pierre ou de brique, car on peut avoir ici aisément l'une ou l'autre. Il me repliqua qu'il aprouvoit mon conseil, mais qu'il aimoit mieux épargner la bourse de la Compagnie, & se contenter d'y faire quelques changemens. Je croi pourtant que ce sera en vain, parce que la terre y est transportée d'ailleurs; qu'elle n'est point revêtue de pierre ou de brique pour la soutenir; qu'elle s'éboule toujours dans la saison pluvieuse, & que les canons tombent souvent dans les fosses. Je tâchai de le ramener au mieux qu'il me fut possible, pendant que j'y étois; je rendis les Bastions aussi réguliers qu'il se pouvoit, sur le plan qu'on les avoit d'abord faits; & au lieu que le Fort devoit être un Pentagone, & qu'il n'y avoit pourtant que quatre Bastions, j'en traçai un cinquième, & en fis un plan, que je donnai au Gouverneur. Si j'y avois demeuré plus long-tems j'aurois achevé ce nouveau Bastion; mais tout le plan en lui-même est de la moitié trop vaste pour une si chetive Garnison; & le plus court moyen de ruiner ce Fort seroit de l'abatre, & d'en rebâtir un tout de nouveau.

Le Fort étoit assez mal gouverné lorsque j'y étois, & l'on ne prenoit pas aussi grand soin d'entretenir une bonne correspondance avec les Naturels du pais, qu'il seroit à souhaiter qu'on en eut sur tout dans les places de commerce. Quand j'y arrivai il y avoit deux Rajas dit

Ve
n'
vr
pe
Rs
fu
te
ren
au
qu
fer
for
ma
po
cro
sez
mê
tre
te
roid
avo
sero
les
voit
au
dan
cade
son
nom
gran
l'em
vern
che
non
Je
ques
elles

Voisinage dans les fers, seulement parce qu'ils n'avoient pas apporté au Fort la quantité de poivre que le Gouverneur avoit demandée. Cependant ces Rajas gouvernent dans le pais, & ils ont un nombre considerable de Sujets, qui furent si aigris, à ce qu'on me dit dans la suite, par ces manieres insolentes, qu'ils vinrent attaquer le Fort sous la conduite d'un autre de ces Rajas; mais quelque méchant que soit le Fort, il est assez bon pour se défendre contre d'aussi mauvais Soldats que les sont les Naturels du pais, car quoi qu'ils ne manquent pas de courage, ils n'ont presque point d'autres armes que des sabres, des croffes & des lances, & ils ne sont pas assez adroits pour se servir de l'artillerie quand même ils en auroient. Ils essayèrent une autre fois de surprendre le Fort, sous prétexte de faire un combat de coqs, où ils espéroient que la Garnison se rendroit, pour avoir part au divertissement, & que le Fort seroit laissé presque sans aucune défense; car les Malayens prennent un plaisir extrême à voir le combat des coqs, & ils se trouverent au nombre de près de mille à celui-ci, pendant que leurs gens armez étoient en embuscade. Mais il arriva que personne de la Garnison ne sortit pour y aller, excepté un Danois nommé Jean Necklin, qui étoit lui-même grand amateur de cet exercice; il découvrit l'embuscade, & en donna d'abord avis au Gouverneur, qui étoit assez en desordre à l'approche des ennemis; mais quelques coups de canon les firent bien tôt retirer.

Je n'ai plus rien à ajoûter, si ce n'est quelques particularitez qui me regardent; mais elles ne sont pas assez importantes pour en

fatiguer le Lecteur. On trouvera dans mon premier Ouvrage Tome II. les raisons qui m'obligent de quitter Bencouli ; & le détail du Voyage que je fis de-là en Angleterre ; de sorte que je puis bien finir ici ce Supplément de mon Voyage autour du monde.

Fin de la premiere Partie.



276
fatig
pren
m'o
du
fort
de

opique du Can

E LA BAYE

Areas

C.
Condesed

LA BAYE DE

Triangles

CAMPECHE

Chabelo
Se Anne
Rio. Palmas
Do. Bogas
Checape.
que
Tabasco R.
Tabasco
Pierre St.
Beef. I.
Triest I.
Port Royal I.

Tabasco
Lagu
de Onobust
Salaz
Mose
Estapp
Halopo
LE ESPA
GNE
de Bini de Campeche
Sant
Chuckab

n c

YE

cas

sed

Sal.

Lagu

nebust

Valan

uchab

E

obituo > du Cam

THE B V A

sed

Lagu

uchab

C. ROSSA

PARTIE

Tuspa I.

Sancho Ville
Pacifico R. L.

San Pedro

Ile Hamago
Almeria I.

Ispe

Sacrificios

La Vera Cruz

R. d'Alverado
Montagnes du Pais
de S. Martin

Pointe de
S. Martin

GUAXACA

Spiritu Santo

Tocata Apo
de Ciera

PARTIE DE LA NOUV

Tropique du Can

PARTIE DE LA BAYE

Area

C.
Condes

LA BAYE DE
Triangles

Pointe de
St Martin

CAMPECHE

*Guasacatalos ou
Guasahig
walm
Tndelo*

*Se Anne
Rio Palmas
Dos Bogas
Checape
que*

*Tabasco R.
Tabasco
Pierre S Paul
Beef. I.*

Port Royal I.

*St
tin*

Virginitu Santo

Habo

TABASCO

*Villa de Mose
Tocata Apo
de Ciera*

Astapa

Hallopo

*de Sear les
Golphe
de Bris de Campeche
Sund vent*

*de Onob
Sal
Chuck*

LA NOUVELLE ESPAGNE

an cer

Par
C.S

ROYAUME DE MEXIQUE

Alerangy

Bancs de
Sable
Conquel
Salam

reas
esedo

Sisal
Linchangy
Chynchangy
Merida

Rio de Garzes

La Montagne

Boca Conuin

Campeche

Valladolid

YUCATAN

Boca
Eschondido

L. de
Bacatal

L. de Chetumal

Laguna Termina

Onobush
Salamanca

ruckabul

NE

GOLPHE DE HONDURAS

Carte
BAYE de

5. 10.

Leslie

Partie de CUBA
C. S. Antonio

QUE

Alerang. I.

C. Catoch
Petite Isle
des Tortues
a grosse tete

I. Mugeran

Valladolid

I. Cozumel

HONDURAS

Zuenho

Carte de la
BAYE de CAMPECHE

5 . 10 . 20 . 40 .

Lieues Angloises 20. au Degré

N
e
al

23

22

21

20

19

18



V

GU

A

Tro

Qui
de
den

L'Anteu
se en
Eidos
tales.
du Ca
la sije
voyag
Nord
la m
de
dive
des.



V O Y A G E S

D E

GUILLAUME DAMPIER, A LA BAYE DE CAMPECHE.

Troisième Volume, & deuxième Partie.

Qui contient la description de la Baye
de Campêche dans les Indes Occi-
dentales, & des païs voisins.

C H A P I T R E I.

L'Auteur va sur mer pour la première fois : il pas-
se en France, va en Terre-Nouvelle, & ensuite aux
Indes Orientales. Il part pour les Indes Occiden-
tales. De Sainte Lucie, des Indes Caraïbes, &
du Capitaine Varner. Il arrive à la Jamaïque
le séjour & les Voyages qu'il y fait, son premier
voyage à Campêche. Description de l'Est & du
Nord du Yucatan. Kels-Mugere, Bay Caroch, &
la manière dont on coupe le bois de Campêche.
De Mont & sa terre salpêtrée. Villes des In-
diens : le poisson Yuyou, Sibonta, & Gueri-
ses. Rio de la Garra, Etanga Saler, Selam,

K 6

Sisal, & Cap Condetedo. Sa premiere arrivée à l'Isle Triste ; dans la Baye de Campêche. Il met à l'ancre près d'une petite Isle nommée l'Isle d'un Buisson ; Maniere dont il est reçu par les coupeurs de bois de Campêche. Quatre prisonniers Anglois s'échappent de Mexique & de Campêche. Il retourne à la Jamaïque, & deux Vaisseaux Espagnols lui donnent la chasse. Le danger qu'il court dans ce retour ; le Vaisseau donne tout d'un coup sur les Isles Alcranes. On y trouve des Bombes & des oiseaux de la grosseur d'un œuf, &c. Des Poissons l'Empereur, & le Chien marin. Naufrage qu'y fit le Capitaine Long avec quelques autres. Profondeur des environs. Il passe par les bas fonds de Colorado, & met à l'ancre auprès du Cap saint Antoine dans l'Isle de Cuba ; il côtoye tout le long de l'Isle des Pins, & mouille à l'Isle de Grand Kaiman. Il s'en retourne en arriere, & met à l'ancre à l'Isle des Pins ; son produit, Racous, Cancres de terre ; furieux Crocodiles, bétail, &c. Il se remet en mer, & par le moyen d'un bon vent de Nord, après bien des difficultés, il arrive à la Jamaïque.

J'ai promis dans mon premier Volume de donner une description de la Baye de Campêche, où j'ai demeuré en tout près de trois ans. Je m'en vais presentement dégager ma promesse ; mais parce que le voyage que j'ai fait dans cette Baye a précédé celui que j'ai fait autour du monde, cela m'engage à reprendre les choses d'un peu plus haut, & à dire deux mots de mon premier embarquement, & des courses que je fis jusqu'à mon départ pour Campêche.

Mes parens ne m'avoient pas d'abord destiné pour la mer ; ils me tinrent ainsi à l'École jusqu'à ce que je fusse parvenu à un âge propre à embrasser quelque profession. Mais après la

mort de mon pere & de ma mere, ceux qui de-
 voient disposer de moi, pritrent d'autres mesu-
 res; ils me retirerent de l'Ecole Latine pour me
 faire aprendre à écrire & l'Arithemetique, & ils
 ne tarderent guere ensuite à me placer chez le
 Maître d'un Vaisseau à Weimoth; ce qui s'ac-
 cordoit bien avec la passion que j'avois eüe dès
 mon enfance de voir le monde. Je fis avec lui
 un petit voyage en France, & après nôtre re-
 tour nous allâmes en Terre-neuve; je pouvois
 alors être âgé de dix-huit ans, ou environ.
 J'employai un Eté dans ce voyage, mais je fus
 si penetré du froid rigoureux de ce climat,
 qu'après mon retour je ne voulus plus repasser
 dans ces Quartiers-là; de sorte que je m'en re-
 tournai chez mes parens. Je n'y eus pas été
 long-tems que je me rendis à Londres, où la
 proposition qu'on me fit d'un voyage assez long,
 dans des pais chauds (deux choses que j'avois
 toujours souhaitées) m'engagea de me remet-
 tre encore une fois sur mer. Averti donc qu'il y
 avoit un vaisseau freté pour les Indes Orienta-
 les; savoir le Jean, & Marthe de Londres,
 commandé par le Capitaine Earning, je m'en-
 gageai sur son bord, & je fus employé devant
 le mâr, à quoi mes deux premiers voyages m'a-
 voient rendu assez propre. Nous allâmes tout
 droit à Bantam dans l'Isle de Java, & après y
 avoir demeuré deux mois ou environ, nous
 retournâmes en Angleterre au bout d'un peu
 plus d'une année: En allant nous touchâmes à
 Saint Jaques des Isles du Cap vert, & au re-
 tour à l'Ascension. Ce Voyage me donna de
 nouvelles lumieres dans la navigation, mais
 je ne tins aucun Journal. Nous arrivâmes à
 Plymouth près de deux mois avant que le Che-
 valier Robert Holms, partit pour aller prendre
 la Flote Hollandoise de Smirne: Ceci alluma la

née à
 il met
 e d'un
 s con-
 onniers
 mpêche.
 aisseaux
 er qu'il
 ut d'un
 des Bou-
 uf, &c.
 in. Nau-
 ques au-
 r les bas
 uprés du
 il côtoye
 e à l'Isle
 rriere, &
 duit, Ra-
 s, bétail,
 d'un bon
 il arrive

 plume de
 de Cam-
 s de trois
 t ma pro-
 e. j'ai fait
 ai fait au-
 rendre les
 eux mors
 es courses
 ampêche.
 rd destiné
 Ecole jus-
 e propre à
 après la

seconde guerre avec les Hollandois, & m'empêcha d'aller en mer de tout l'Été, ainsi je me retirai chez mon frere dans Sommerset-shire; mais ennuyé d'être à terre, je pris parti dans le Prince Royal, commandé par le Chevalier Edoüard Sprag, & je servis sous lui l'an 1673; qui fut le dernier de la Guerre avec la Hollande. Nous eûmes trois combats cet Été-là: je me trouvai à deux; mais attaqué d'une rude maladie un jour ou deux avant le troisiéme, je fus mis à bord d'un Vaisseau qui servoit d'hôpital, d'où je ne pûs que le voir de loin, & le Chevalier Edoüard Sprag y fut tué. On m'envoya bien-tôt après à Harwich avec le reste des malades & des blesez, & j'y avois déjà languï assez long-tems lors que je m'en allai chez mon frere pour rétablir ma santé.

La Guerre avec la Hollande fut bien-tôt finie, & je n'eus pas plûtôt recouvté ma santé, que mon ancienne inclination pour la mer me reprit. Un Gentilhomme du voisinage nommé le Colonel Helliar d'Est Coker dans Sommerset-shire, qui étoit la Pâroisse où j'étois né, me fit une offre assez raisonnable, qui étoit de m'envoyer dans la Jamaïque, pour y avoir soin d'une plantation qu'il y avoit sous la direction d'un certain Monsieur Whallei: J'acceptai l'offre & partis avec le Capitaine Kent, dans son Vaisseau, nommé le Content de Londres.

Je pouvois avoir alors vingt-deux ans, & je n'avois jamais été dans les Indes Occidentales; c'est pourquoi de peur qu'on ne me joïat quelque mauvais tour, & qu'on ne me vendit pour le service de la Compagnie d'abord que je serois arrivé dans la Jamaïque, je convins avec le Capitaine Kent de servir sur le pié de Matelot pour mon passage; & j'en tirai un Ecrit signé

de
vét
cem
si fa
ven
men
l'eû
Pass
crag
qu'i
des
rent
cette
verts
La
saint
lieu
beau
pre à
fon-l
qui s
stans
une
jusqu
Les
queux
mer
Leur
mais
les m
coup
les A
les ab
course
pas é
celles
tres, c
Tab

de sa main qu'il me déchargeroit à notre arrivée. Nous partimes de la Thamisé au commencement de l'année 1674. les vents nous furent si favorables que nous attrapâmes bien-tôt les vents alisez, qui nous conduisirent gaillardement vers l'Isle des Barbades. Lors que nous l'eûmes découverte le Capitaine Kent dit à ses Passagers que s'ils vouloient payer le droit d'ancre il mouilleroit à la rade de cette Isle, & qu'il s'arrêteroit jusqu'à ce qu'ils eussent pris des rafraichissemens. Mais les Marchands n'eurent point envie de rien tirer de leur bourse à cette occasion; de sorte qu'il continua sa route vers la Jamaïque.

La seconde Isle que nous rencontrâmes fut sainte Lucie. Elle est éloignée d'environ trente lieux des Barbades, & très-fertile en grands & beaux arbres de bois de Charpente qui est propre à toute sorte d'usages. C'est pour cette raison-là qu'elle est souvent visitée des Anglois, qui s'y fournissent de bois pour faire des Cabestans, & autres choses. On a essayé d'y établir une Colonie Angloise, mais on n'a pû y réussir jusqu'à present à cause des Indiens-Caribes.

Les Caribes sont une sorte d'Indiens belliqueux, adonnez à la piraterie, qu'ils font surmer dans leurs Pirogues, ou grands canots. Leur principale demeure est la terre ferme, mais en certaines saisons de l'année ils visitent les Isles pour se divertir. Ils frequentoient beaucoup autrefois les Barbades; mais depuis que les Anglois s'y sont établis ils ont été forcez de les abandonner, & de se contenter dans leurs courses de n'aller que dans les Isles qui n'ont pas été possédées par les Européens, excepté celles dont ils esperent de se rendre les Maîtres, comme ils ont fait de sainte Lucie.

Tabago est située tout auprès du Continent,

où demeurent ces Indiens, qui l'infectoient beaucoup lors que les Hollandois commencent à s'y établir. J'ai oûi dire que ces Indiens avoient autrefois des plantations dans la plupart des Isles Caribes; que dans leurs Voyages ils demeuroient trois semaines ou un mois dans une, alloient ensuite dans une autre, & qu'ils faisoient ainsi la revûe de presque toutes ces Isles avant que de regagner le Continent.

Saint Vincent, une autre de ces Isles est située auprès de sainte Lucie. Nous passâmes entre elles d'eux, & voyant de la fumée dans sainte Lucie, nous y envoyâmes notre Esquif. Nos gens y trouverent quelques Indiens Caribes dont ils acheterent des Plantains, des Bananes, des Pommes de Pin, & des canes de sucre, & lors qu'ils revinrent à bord un canot les suivit avec trois ou quatre de ces Indiens. Ils repeterent souvent le nom de Capitaine Warner, & il sembloit qu'ils étoient en peine de lui. Nous ne comprîmes pas alors ce qu'ils vouloient dire; mais j'appris dans la suite que ce Capitaine Warner, dont ils parloient, étoit né à Antego, une de nos Isles Angloises, & qu'il étoit fils du Gouverneur Warner, qui l'avoit eû d'une Indienne. Son pere l'avoit élevé dans les manieres Angloises, & il avoit appris l'Indien de sa mere; mais sur ce qu'il se vit méprisé de ses parens Anglois, il abandonna la maison de son pere, & se retira dans l'Isle de sainte Lucie, où il vécut parmi ceux des Indiens Caribes qui étoient ses parens du côté de sa mere. Il prit si bien leurs manieres qu'il devint un de leurs Capitaines, & qu'il alloit pirater avec eux d'une Isle à une autre. Quelque tems après les Caribes firent quelque dégât dans nos plantations Angloises à Antego; là-dessus le fils legitime du Gouverneur Warner y fut envoyé avec un

Par
pass
ner
dem
l'ev
moi
pou
invit
lui.
gens.
& to
fut ex
niere
cette
ce W
qu'on
cause
& to
contr.
& qu
leur fa
qu'il p
amitie
qu'il a
Quoi
meurt
pour y
que ce
qu'il y
stacle à
les Ind
Après
te plus
mes att
nous ran
jusques
Occiden
tre, &

Parti pour réduire ces Indiens à la raison; & il passa dans le quartier où son frere l'Indien Warner demouroit. Il y eut en aparence de grandes démonstrations de jôye à leur entrevûe; mais l'évenement fit bien voir qu'elles n'étoient rien moins que réelles; car le Warner Anglois se pourvût d'une bonne quantité de liqueur, & il invita son frere de pere à se venir divertir avec lui. Au milieu de la fête il donna ordre à ses gens, par un signal qu'il leur fit, de le tuër, & tous les Indiens qui étoient avec lui; ce qui fut executé sur le champ. On rapporte d'une maniere différente les raisons qu'il eut de faire cette action barbare: Il y en a qui disent que ce Warner l'Indien avoit causé tout le dégât qu'on avoit fait aux Anglois, & que ce fut à cause de cela que son frere le fit massacrer, lui & tous ses Indiens. D'autres soutiennent au contraire qu'il étoit grand ami des Anglois, & qu'il ne vouloit pas permettre à ses gens de leur faire aucun mal, mais qu'il faisoit tout ce qu'il pouvoit pour les porter à vivre de bonne amitié avec eux, & que son frere le tua parce qu'il avoit honte d'être parent d'un Indien. Quoi qu'il en soit il fut mis en justice pour ce meurtre, & obligé de passer en Angleterre pour y recevoir son jugement. On peut dire que ces sortes de perfidies, outre la bassesse qu'il y a de les commettre, sont un grand obstacle à l'établissement de nôtre crédit parmi les Indiens.

Après être partis de ces Isles nous fîmes route plus avant vers l'Oüest, & lors que nous eûmes atteint le bout Oriental de l'Espagnole, nous rangeâmes tout du long de la côte du Sud jusques au Cap Tiburon, qui est l'extrémité Occidentale de cette Isle. Alors on mit à l'ancre, & nous envoyâmes nôtre Esquis à terre.

234 DIVERS VOYAGES

parce que le Capitaine Kent avoit ôû dire qu'il y avoit auprès de ce Cap de grands bocages d'Orangers , mais nos gens n'en trouverent point , d'où il conclut que c'étoit un faux rapport ; cependant j'ai sçû moi-même depuis, par la relation de plusieurs personnes qui avoient été sur les lieux, qu'on en trouve une assez grande quantité là autour. D'ici nous fîmes route vers la Jamaïque , où nous arrivâmes dans peu de tems , & y portâmes les premières nouvelles qu'on y eut de la Paix conclüe avec les Hollandois.

Je ne fus pas plutôt arrivé ici que le Capitaine me déchargea du service , suivant mon accord , & le lendemain je partis pour une ville Espagnole qui s'apelle saint Jago de la Vega ; j'y rencontrai Monsieur Whallei , & nous allâmes ensemble à la plantation du Colonel Helliar , qui est située dans un endroit qu'on nomme la promenade de seize milles. Nous passâmes par la plantation du Chevalier Thomas Muddiford , dans le quartier des Anges , comme on l'apelle , où les arbres d'Otta & de Caeao croissoient alors , & après avoir passé à gué une riviere assez large , qui coule entre de hautes montagnes qu'il y a de chaque côté , nous marchâmes sur son bord deux ou trois milles en remontant vers sa source. Le chemin pour aller à la promenade de seize milles étoit auparavant beaucoup plus long ; il falloit faire le tour d'une grande montagne , jusqu'à ce que Monsieur Cani Helliar , frere du Colonel , eut trouvé celui dont nous venons de parler. Dans le dessein qu'il avoit de l'abreger , s'il étoit possible , il suivit avec quelques autres le long de la riviere , jusqu'à ce qu'ils virent qu'elle passoit au travers d'un rocher , qui s'élevoit perpendiculairement d'un côté & d'autre , & qui étoit

fort
cou
pass
leur
creu
avec
qu'à
sage
& as
leurs
sage
le ro
Ce
d'esp
de tr
eu. Il
au qu
à bou
la terr
que ap
treuse
auprès
canes
du ter
Je d
Whalle
traï en
pour a
sainte
à chev
Cett
Voyage
hutte d
Diabole
froid de
leva , pa
pour m
Cette

DE DAMPIER.

fort escarpé. Ils grimperent dessus avec beaucoup de peine ; mais un chien qu'ils avoient passa par un trou à travers la montagne ; ce qui leur fit conjecturer qu'il y avoit un passage creux ; de sorte qu'il fit sauter une partie du roc avec de la poudre, & agrandir le chemin jusqu'à ce qu'il fut assez large pour donner le passage libre à un cheval de bât avec sa charge, & assez haut pour un Cavalier. Il aplanit d'ailleurs quelques autres endroits & rendit ce passage assez commode. On l'apelle à cause de cela le rocher creux.

Ce Gentilhomme au reste avoit beaucoup d'esprit, & il n'y a nul doute qu'il n'eût rendu de très-grands services à cette Isle s'il avoit vécu. Il avoit une fois essayé de faire du salpêtre au quartier des Anges, mais il ne pût en venir à bout. Je ne sai point si cela venoit de ce que la terre n'y étoit pas propre ; mais il y a quelque apparence qu'il se trouve de la terre salpêtruse dans les autres endroits de l'Isle, sur tout auprès du Fort du Passage, où j'ai appris que les canes ne produisent pas de bon sucre, à cause du terroir nitreux & salé.

Je demurai près de six mois avec Monsieur Whallei à la promenade de seize miles, & j'entrai ensuite au service du Capitaine Heming, pour avoir soin de la plantation qu'il avoit à sainte Anne au Nord de l'Isle, où je me rendis à cheval de saint Jago de la Vega.

Cette route n'est guere commode pour les Voyageurs. Je couchai la premiere nuit dans la hutte d'un pauvre chasseur, au pié du Mont Diabolo, du côté du Sud, où j'eus beaucoup de froid durant la nuit, lors que le vent de terre se leva, parce qu'il n'y avoit point de couvertures pour mettre sur moi.

Cette montagne fait partie de cette longue

chaîne, qui s'étend tout le long de l'Isle, de l'Est à l'Oüest; du côté de l'Est, où elle est plus haute qu'ici, on l'appelle la montagne bleüe. Le lendemain après avoir traversé le Mont Diabolo, j'eus un fort méchant gîte au bas, du côté du Nord, & trois jours après je me rendis à la plantation du Capitaine Heming.

Mais je me trouvai là hors de mon élément; c'est pourquoy le Capitaine Heming n'y fut pas plutôt arrivé que je me dégageai de son service, & m'embarquai sur le Vaisseau de Monsieur Stratham, qui avoit accoustumé de négocier autour de l'Isle, & qui alors avoit mouillé ici pour passer à Port-Royal.

Je partis ensuite de Port-Royal avec Monsieur Fishook, qui trafiquoit au Nord de cette Isle, & quelquefois tout autour; de sorte qu'en rangeant ainsi les côtes je vins à connoître tous les Ports & toutes les Bayes de la Jamaïque, aussi-bien que leurs manufactures, & l'avantage qu'on tire des vents de terre & de mer. Car nôtre affaire étoit de porter des marchandises à ceux qui avoient des plantations dans l'Isle, ou de rapporter de leurs denrées à Port-Royal; ils nous recevoient toujours avec beaucoup d'honnêteté dans leurs logis & dans leurs plantations, où ils nous permettoient de nous promener & de voir tout. Ils nous donnoient aussi des Plantains, des Yames, des Patates, &c. pour mettre à bord, & nous ne mangions presque autre chose dans tout nôtre voyage.

Mais six ou sept mois après je quittai cet emploi, & me nais sur le bord du Capitaine Hudsel, qui devoit aller à Campêche pour y charger du bois de teinture. Nous partîmes donc de Port-Royal au commencement d'Août de l'an 1675. avec le Capitaine Wren, qui montoit une petite Barque de la Jamaïque, & le Capiti-

caire
yelle
O
de se
quin
plus
favo
endro
ste de
endro
mes
mes
Mont
Sud
couvr
jours
Corie
de C
Anton
d'ici n
catan
Cap C
mont
La re
viro
l'Isle
Oüest
dix lie
zumel
apellen
cause,
ces qua
dant qu
tinent
tion. C
établi
avoir e
A 170

DE DAMPIER.

Johnston, maître d'une Quesche de la Nouvelle Angleterre.

On a le vent en poupe dans tout ce Voyage, de sorte qu'en le fait d'ordinaire en douze ou quinze jours; aussi n'y employâmes-nous pas plus long-tems, parce que nous eûmes le vent favorable, & que nous ne touchâmes en aucun endroit jusqu'à ce que nous vinmes à l'Isle Triste dans la Baye de Campêche, qui est le seul endroit où l'on aborde. En y allant nous passâmes à la vue du petit Caimanes, que nous laissâmes à notre bas bord, aussi bien que de Kei-Monbrax, qui sont deux petites Isles situées au Sud de Cuma. La seconde terre que nous découvrimés fut l'Isle des Pins; & faisant toujours route à l'Ouest, nous doublâmes le Cap Corientes. Après cela nous fîmes voiles au Sud de Cuba, jusqu'à ce que nous vinmes au Cap Antonio, qui est à son bout du côté de l'Ouest; d'ici nous continuâmes vers la Peninsule de Jucatan, jusqu'à ce que nous eussions attrapé le Cap Catoch, qui est à l'extrémité de ce Promontoire vers l'Est.

La terre depuis ce Cap s'étend vers le Sud environ quarante lieues, jusqu'à ce qu'on vienne à l'Isle Cozumel; & d'ici elle continuë au Sud-Ouest jusques à la Baye de Honduras, environ dix lieues du Cap Catoch. Entre ce Cap & Cozumel, il y a une petite Isle que les Espagnols appellent Kei-Muger, ou l'Isle des femmes, à cause, dit-on, que lors qu'ils s'établirent dans ces quartiers ils y laisserent leurs femmes, pendant qu'ils s'avancerent plus loin dans le Continent pour y chercher une meilleure habitation. Cependant ils n'ont aujourd'hui aucun établissement par là, quoi qu'ils puissent y en avoir eû autrefois.

A trois lieues du Cap Catoch, justement vis-

DIVERS VOYAGES

à-vis il y a une petite Isle nommée Loggerhead-Kei ; parce , sans doute , qu'il y va souvent une sorte de tortuës à grosse tête que les Anglois appellent de ce nom ; d'ailleurs on trouve toujours près de cette Isle une grande agitation de petites vagues qui s'entre-coupernt , & que nos Matelots apellent Rip-raps. Quoi qu'il semble qu'elle tienne au Continens, elle en est pourtant separée par une petite crique, qui est à peine assez large pour donner passage à un canot, mais qui ne laisse pas d'en faire une Isle. Je tiens ceci de quelques personnes dignes de foi, qui m'ont assuré même qu'elles avoient eü assez de peine à y passer avec un canot.

Le Cap est un terrein fort bas près de la mer, mais il s'élève un peu plus à mesure qu'il s'en éloigne. Il est tout couvert d'arbres de différentes sortes, mais sur tout de bois de teinture: C'est pour cela qu'il étoit autrefois bien fréquenté par ceux de la Jamaïque, qui s'y rendoient avec leurs petits Vaisseaux pour les charger de ce bois; jusqu'à ce que tous les arbres qui se trouvoient auprès de la mer furent coupés; mais ils n'y vont plus aujourd'hui à cause que ces arbres donneroient plus de peine à porter jusqu'au rivage de la mer, qu'il n'en faut pour les couper, les réduire en pieces, & en faire des fagots. D'ailleurs ils trouvent à present de meilleur bois que celui-là dans les Bayes de Campêche & de Honduras, & ils n'ont que très-peu de chemin à faire pour le porter au bord de la mer; il n'y avoit pas plus de trois cens pas lors que j'y étois; au lieu que sur le cap Catoch ils étoient obligez de le porter plus de quinze cens pas avant qu'ils discontinuassent d'y en aller prendre.

Du Cap Catoch nous rangeâmes la côte au Nord du Jucatan, vers le Cap Condedo. La

côte
qu'il
tre-v
n'y
confi
quan
fablo
Le
Cap
qu'on
éloig
maqu
teut
mais
quelq
bien
étoit
d'app
puis
nes,
l'eau
source
blonne
person
en von
dit auss
de Pira
cette Ba
terre en
& un M
Boucan
étoient
ils mand
ils n'y
demande
faire? Il
poudre,
pêche qu

côte approche assez de l'Oüest, & la distance qu'il y a entre ces deux Caps peut être de quatre-vingt lieües. Le rivage est assez égal, & il n'y paroît aucune pointe ni aucun enfoncement considerable. Il y a des forêts tout du long, & quantité de Mangles fort hauts, & de Bayes sablonneuses.

Le premier endroit remarquable à l'Oüest du Cap Catoch, est une Colline auprès de la mer, qu'on appelle simplement le Mont, & qui en est éloignée d'environ quatorze lieües. On la remarque d'autant plus; que c'est la seule hauteur qu'il y ait sur toute cette côte. Je n'ai jamais pris terre dans cet endroit-ci, mais j'ai vu quelques personnes qui le connoissoient très-bien, & qui croyoient tous que cette Colline étoit un ouvrage de l'art. Il y a même assez d'apparence qu'elle étoit habitée autrefois, puis qu'on y trouve quantité de grandes citernes, qu'on croit avoir été faites pour recevoir l'eau de la pluye, parce qu'il n'y a point de source d'eau douce, & que la terre est toute sablonneuse & fort salée. J'ai même appris d'une personne fort intelligente, que les Espagnols en vont chercher pour faire du salpêtre. Il me dit aussi qu'il s'étoit trouvé là dans un Vaisseau de Pirate, qui mit quelques-uns de ses gens sur cette Baye, où ils virent près de cent balots de terre envelopée dans des feuilles de Palmite, & un Mulatre Espagnol qui les gardoit. Les Boucaniers crurent d'abord que ces balots étoient pleins de Mais, ou Blé des Indes, dont ils manquoient, mais après les avoir ouverts ils n'y trouverent que de la terre; là-dessus ils demandèrent au Mulatre ce qu'on en vouloit faire? Il répondit que c'étoit pour faire de la poudre, & qu'il attendoit une barque de Cam-pêche qui devoit les venir chercher. D'ailleurs

cette personne m'assura qu'il en avoit goûté, & qu'elle étoit salée, de même que la terre des environs. De sorte qu'il est assez probable qu'on avoit fait ces citernes pour servir à des salpêtrieres. Mais quelque dessein que l'on ait eu d'abord, il est tout-à-fait abandonné à l'heure qu'il est; du moins elles ne sont plus d'aucun usage, & il n'y a même personne qui demeure aux environs.

Entre le Mont & le Cap Condededo, tout auprès de la mer, il y a plusieurs petits bois de ces arbres qu'on appelle Mangles, qui ressemblent de loin à de petites Isles; mais lors qu'on s'en approche, & que les autres arbres qui sont plus bas viennent à paroître, le terrain semble tout rompu & raboteux, quoi qu'enfin tout le pais se presente à la vûe plein & uni.

La seconde chose remarquable qu'on voit le long de cette côte c'est Rio de la Gartos, qui se trouve presque à mi-chemin entre le Cap Catoch & le Cap Condededo. Cet endroit est aussi fort beau, car il y a deux petits bois de Mangles fort hauts, de chaque côté de la riviere, par où il est aisé de la reconnoître. La riviere est petite, mais assez profonde pour les canots. L'eau en est bonne, & je ne sache pas qu'il y ait aucune autre riviere ou ruisseau d'eau douce, sur tout cette côte, depuis le Cap Catoch jusqu'à trois ou quatre lieues de la Ville de Campêche.

Il se fait une grande pêche un peu à l'Est de cette riviere, & il y a une ou deux petites cabanes à l'Indienne dans les bois; c'est-là où les pêcheurs Indiens, sujets du Roi d'Espagne, couchent durant les saisons de la pêche; mais leurs maisons & leurs familles sont plus avancées dans le pais. Ils ont ici des pieux pour y pendre leurs filets, & de petites couches pour y

faire

faire
mer
lieuës
Snapp
cripti
Chap

Dep
ceux c
ont pr
fort t
vez pa
vrent
fontem
les can
bas, &
jusqu'à
passe,
quelqu
d'un co
du rivag
Chiens

Le T
aproche
un peu
pâle, &
demi e
vingt-c
sain &
solide.

On t
tons de
chacun.
à la lig
avec un
adroits.
faits d'u
mailles c
elles son

Tome

faire secher leur poisson. Quand ils vont en mer ils s'éloignent jusqu'à trois ou quatre lieues du rivage, pour pêcher à la ligne des Snappers & des Gopers, dont j'ai fait la description dans mon Voyage autour du monde, Chapitre IV.

Depuis que les Vaisseaux des Boucaniets, & ceux qui vont charger le bois de Campêché ont pris cette route, ces Pêcheurs sont devenus fort timides, parce qu'ils ont souvent été enlevés par ces-gens-là. De sorte qu'ils ne découvrent pas plutôt un Vaisseau en mer, qu'ils enfoncez leurs canots à fleur d'eau; car lorsque les canots sont pleins d'eau ils ne vont pas plus bas, & ils ne montrent eux-mêmes que la tête jusqu'à ce que le Vaisseau qu'ils avoient vû ait passé, ou que la nuit soit venuë. Je les ai vûs quelquefois à la voile, & disparaître ainsi tout d'un coup: Les poissons qu'ils prennent auprès du rivage avec leurs filets, sont des Snouks, des Chiens marins, & des Tarpoms.

Le Tarpom est un gros poisson à écailles qui approche de la figure du Saumon, mais qui est un peu plus plat. Il est d'une couleur d'argent pâle, & ses écailles sont de la grandeur d'un demi écu. Un gros Tarpom pesera jusqu'à vingt-cinq ou trente livres. C'est un manger sain & agreable, & la chair en est ferme & solide.

On trouve dans son ventre deux gros pelotons de graisse qui pesent deux ou trois livres chacun. Je n'ai jamais oûi dire qu'on en prenne à la ligne: c'est toujours avec des filets, ou avec un harpon, à quoi les Moskites sont fort adroits. Les filets qui servent à cet usage sont faits d'une bonne fisselle double & forte, & les mailles ont cinq ou six pouces en quarré. Car si elles sont trop petites, & que le poisson n'y

soit pas pris & embarrassé, il ne fait que se retirer un peu en arrière, & puis il saute par dessus le filet; cependant j'en ai vû prendre avec une seine, dont les mailles étoient petites, & voici de quelle maniere. Après qu'on avoit enfermé un grand nombre de ces poissons, l'on tiroit les deux bouts du filet vers le rivage, & il y avoit dix ou douze hommes tout nuds dans l'eau qui le suivoient; aussi-tôt qu'un poisson sautoit contre le filet, l'homme qui en étoit le plus près empoignoit d'abord le poisson & le filet entre ses bras, & les tenoit bien ferme, jusqu'à ce que les autres fussent venus à son secours. Nous avions outre cela trois hommes dans un canot qui alloient toujours de côté après le filet; de sorte que plusieurs des poissons qui sautoient par dessus le filet tomboient dans le canot; & nous en prenions ainsi deux ou trois, toutes les fois qu'on tiroit le filet à terre. On trouve une grande quantité de ces poissons le long de ce rivage, depuis le cap Catoch jusqu'à Trilt, sur tout dans l'eau claire auprès des Bayes sablonneuses; mais on n'en voit point dans un fond vaseux, ou de roche. On en trouve aussi à la Jamaïque, & dans toutes les côtes du Continent, sur tout auprès de Carthagene.

À l'Ouest de Rio de la Garros il y a une guerite apellée Selam. C'est un poste qui est sur le bord de la mer, & que les Espagnols ont accommodé pour y faire tenir leurs Indiens en Sentinelle. Il y a plusieurs de ces guerites sur la côte; les unes sont bâties à terre avec du bois de charpente, & d'autres sont placées sur des arbres comme des cages, mais assez grandes pour recevoir un ou deux hommes, & il y a une échelle pour y monter & en descendre. Ces guerites ne sont jamais sans un ou deux Indiens

qui s'
meur
uns l'

A tr
il y
haut,
d'une
lieuës
au-del
chanc
parcou
un car
Gatto
n'ai ja
de la
côte,
Sisal.

tre Se
assez
par de
n'a pas
large.

Les
ces res
let, pou
tout le
entre la
l'on les
qu'à ce

Au c
lieuës p
te apell
marqua
de bois
la mer.
che à de
tiers; o
Vaissea

qui s'y tiennent tout le jour, & ceux qui demeurent près de là sont obligez de se relever les uns les autres.

A trois ou quatre lieuës de Selam, vers l'Oüest, il y a une autre échauguète sur un arbre fort haut, laquelle se nomme Linchanchi, du nom d'une grande Ville Indienne qui est à quatre lieuës plus avant dans le país : & à deux lieuës au-delà il y a une autre Ville qui s'apelle Chinchanchi. J'ai pris terre vers ces guerites, & j'ai parcouru toute cette côte, soit par mer dans un canot, ou par terre à pié, depuis Rio de la Gartos jusqu'au cap Concededo. Cependant je n'ai jamais vü de Villes ou de Villages auprès de la mer, ni d'autres maisons sur toute cette côte, que des cabanes de Pêcheurs, excepté Sisal. Il y a plusieurs petits reservoirs salez entre Selam & Linchanchi; ils sont d'une figure assez reguliere, & sepatez les uns des autres par de petites levées de terre; le plus grand n'a pas plus de dix verges de long, & six de large.

Les habitans de ces deux Villes se rendent à ces reservoirs dans les mois de Mai, Juin, & Juillet, pour en recueillir le sel, dont ils fournissent tout le país d'alentour, & il y a une orée de bois entre la mer & ces reservoirs, qui empêche que l'on les voye, ou les gens qui y travaillent, jusqu'à ce qu'on ait mis pié à terre.

Au delà de ces reservoirs, à trois ou quatre lieuës plus avant vers l'Oüest, il y a une guerite appellée Sisal. C'est la plus haute & la plus remarquable qu'il y ait sur la côte; elle est bâtie de bois de charpente, & située tout auprès de la mer. C'est aussi le premier objet qu'on cherche à découvrir lors qu'on arrive en ces quartiers; on la prend même quelquefois pour un Vaisseau jusqu'à ce qu'on s'en aprobe de plus

près, & qu'on vient à entrevoir les hauts Mangles, qui paroissent en petites touffes à des distances différentes de Sisal.

Il y a un Fort tout près de-là avec quarante ou cinquante Soldats qui gardent la côte, & un grand chemin qui conduit de ce Fort à Merida. C'est la Ville la plus considerable qu'il y ait dans tout le Yucatan, & presque toute habitée par des Espagnols. Il s'y trouve pourtant plusieurs familles Indiennes qui vivent dans une grande sujétion, de même que les autres Indiens de ce país. La Province de Yucatan, sur tout cette partie qui est au Nord, & celle qui est la plus Orientale n'est que médiocrement fertile en comparaison du riche terroir que l'on trouve à l'Oüest. Elle ne laisse pas d'être assez bien peuplée d'Indiens, qui vivent ensemble dans des Villes ou Bourgs; mais il n'y en a pas un qui ne soit éloigné de cinq ou six milles de la mer, à l'exception, comme je l'ai déjà dit, de deux ou trois endroits qui sont propres pour la pêche, & encore les Indiens n'y vont-ils pêcher que dans de certaines saisons de l'année. C'est pourquoi lors que les Boucaniers viennent sur cette côte ils ne font aucune difficulté de prendre terre & de s'y promener comme s'ils étoient chez eux. Ils vont à la chasse de toute sorte de gibier, tant des oiseaux que des bêtes fauves, dont il s'y en trouve une grande quantité, sur tout de ces dernières; mais il leur en coûte quelquefois bien cher. Voici ce qui leur est arrivé: Un petit capre de la Jamaïque débarqua une fois six ou sept hommes auprès de cette guerite de Sisal, lesquels sans se défier de la moindre chose laisserent trois ou quatre de leurs compagnons dans le canot, avec ordre de voguer le long du rivage pour les recevoir lors qu'ils leur en donneroient le signal par

un co-
demie
par qu
coupé
furent
pagno
leur d
taine?
parce
ils n'o
qu'ils r
& des
aucun
parce
origina
nes ne
une Co
en suret
tain Jea
teigneu
Capitai
derent
l'avoit
sorti qu
trouver
satisfait
traiter
rent un
provisio
qu'on le
à douze
pitaine
les autre
dans une
avoit sou
son du G
le régalo
&c. D'ic

un coup de fusil. Mais à peine avoient-ils été demie heure à terre qu'ils se virent attaquez par quarante soldats Espagnols qui leur avoient coupé le chemin vers le rivage; de sorte qu'ils furent obligez de se rendre prisonniers. Les Espagnols les menerent en triomphe au Fort, & leur demanderent ensuite qui étoit leur Capitaine? Cette question les rendit tous muets, parce que le Capitaine n'étoit pas avec eux, & ils n'osoient pas le dire aux Espagnols de peur qu'ils ne les pendissent tous comme des bandits & des gens sans aveu. Il ne se trouva d'abord aucun d'eux qui voulut prendre cette qualité, parce qu'ils n'avoient point de Commission en original, ni même une Copie; car les Capitaines ne vont jamais à terre sans avoir du moins une Copie de leur Commission; ce qui les met en surêté eux & leurs hommes. A la fin un certain Jean Hullock retroussa son petit chapeau teigneux, & leur dit qu'il étoit lui-même le Capitaine. Là-dessus les Espagnols lui demanderent sa Commission? A quoi il repliqua qu'il l'avoit laissée sur son bord, parce qu'il n'étoit sorti que pour chasser, & qu'il n'avoit crû trouver aucun ennemi. Les Espagnols furent satisfaits de cette réponse, & dans la suite ils le traiterent comme le Capitaine; ils lui donnerent un plus beau logement & de meilleures provisions qu'aux autres, & le lendemain lors qu'on les fit passer à la ville de Merida, qui est à douze ou treize lieuës de-là, Monsieur le Capitaine Hullock eut un cheval, pendant que les autres marchoient à pié. Ils furent tous mis dans une forte étroite prison; mais Hullock avoit souvent l'honneur d'être apellé à la maison du Gouverneur pour y être examiné, & on le régaloit presque toujours avec du Chocolate, &c. D'ici on les transporta dans la Ville de

Campêche, où le Capitaine Hullock fut toujours mieux entretenu que ses camarades. Enfin je ne fais comment ils obtinrent tous leur liberté, & Hullock eut depuis ce tems-là le nom de Capitaine Janot.

Il y a environ huit lieuës de Sisal au cap Condededo; & à vingt lieuës de là vers le Nord, on trouve une petite Isle que les Espagnols appellent *Isas des Arenas*; mais les Matelots Anglois ont extrêmement défigurè ce nom, suivant leur loüable coûtume, les uns l'appellent *Desarts*, & d'autres *Desarcusses*; mais je n'ai jamais vü cette Isle, ainsi je n'en puis rien dire de particulier.

Toute cette côte depuis le cap *Catoch* jusques au cap *Condededo*, est un terrain bas, si vous en exceptez le Mont. Ce sont presque par tout des Bayes sablonneuses auprès de la mer, quoi qu'il y en ait quelques-unes où l'on voit des Mangles, & où il se trouve quelques morceaux de Savanas arides, avec de méchans petits arbres entremêlez de buissons courts & épais. La mer devient plus profonde peu à peu à mesure qu'on s'éloigne du rivage, & les Vaisseaux peuvent mouïller sur le sable à toute sorte de profondeur, depuis sept ou huit pieds jusqu'à dix ou douze brasses d'eau.

Dans quelques endroits sur cette côte on juge de l'éloignement où l'on est du rivage par la profondeur de la mer, à compter quatre brasses pour la premiere lieuë, & ensuite pour chaque brasses une lieuë de plus.

Mais quoi que j'en sois venu au cap *Condededo*, je renvoyerai une plus ample description de ces quartiers-ci, savoir depuis ce Cap au Sud & à l'Oüest, jusqu'au país montagneux de saint Martin, (ce qui fait proprement la Baye de Campêche) & de là encore plus avant vers

l'Oüest
que
long
mon
Catoch
le cap
droit
peurs
mes b
soixan
cet en
La
seaux
en par
sent u
te Isle
endroi
demeu
l'eau
deux V
de la m
re Isle
re pas
qu'un
donner
n'est q
est pres
tres. Il
ce Gol
n'y a p
grosses
autour
les huit
par les
païs; n
dans le
criques
racines

l'Oüest, jusqu'à que je parle du second voyage que je fis sur cette côte où je m'arrétai alors si long-tems. Pour continuër donc à parler de mon premier voyage après avoir passé le cap Catoch, le Mont, Rio de la Gattos, Sifal, & le cap Concededo, nous primes au Sud, tout droit vers Trist, qui est le havre de nos coupeurs de bois de Campêche, & nous y arrivâmes bien tôt, parce qu'il n'y avoit pas plus de soixante lieuës de navigation à faire jusques à cet endroit-là.

La route de Trist n'est que pour les gros Vaisseaux; les petits, qui ne tirent que peu d'eau, en passent à trois lieuës de distance, & traversent un grand bras de mer qui court depuis cette Isle vers le Continent, où ils mouillent à un endroit qu'on nomme l'Isle d'un buisson. Nous demeurâmes trois jours à Trist pour faire de l'eau, & nous en partimes ensuite avec nos deux Vaisseaux de conserve, à la faveur du flot de la mer, qui nous conduisit jusques à la petite Isle d'un buisson. Elle n'a pas plus de quarante pas de long, & cinq ou six de large; il n'y a qu'un seul petit arbre tortu, ce qui lui a fait donner ce nom-là. On diroit, à la voir, que ce n'est qu'un monceau de coquillage, dont l'Isle est presque couverte, sur tout d'écailles d'huitres. Il y a une grande quantité d'huitres dans ce Golfe & dans les criques voisines; mais il n'y a point d'endroit où l'on en trouve de plus grosses ni de meilleures que, sur le banc qui est autour de cette Isle. Dans la saison pluvieuse les huitres de tous ces quartiers sont dessalées par les courans d'eau douce qui débordent du país; mais elles ont toujours assez de saleur dans le tems sec. Elles sont plus petites dans les criques, mais en plus grande quantité, & les racines des Mangtes qui croissent au bord de

ces criques en sont toutes chargées ; de même que les branches qui pendent dans l'eau.

L'Isle d'un buisson est éloignée de près d'un mille du rivage, & il y a vis-à-vis une petite crique qui s'étend un mille plus loin, & qui se forme ensuite en un grand bras de mer. C'est par cette crique qu'on porte le bois de Campêche dans les Vaisseaux qui sont à l'ancre devant la petite Isle. Entre ces bancs d'huitres qui sont autour & le Continent ; il y a un bon mouillage d'environ douze pieds d'eau. Le fond est d'une vase mole ; de sorte qu'on est obligé de brider les ancres pour les faire tenir. La terre des environs est basse & remplie de Mangles ; elle est inondée à chaque marée, & dans la saison pluvieuse elle est toute couverte d'eau. Ce fut ici où nous demeurâmes à l'ancre pour recevoir nôtre charge.

Ce que nous avions pris à bord pour troquer avec du bois de Campêche, consistoit en rum * & en sucre, qui sont de fort bon debit auprès des coupeurs de bois. Ils étoient alors au nombre de deux cens cinquante hommes, la plupart Anglois, qui s'étoient établis en divers endroits des environs : Ces chalands ne tarderent guere à nous rendre visite. Nous n'étions à bord que six hommes & un Mouffe ; ce qui suffisoit à peine pour répondre à tous, & leur fournir ce qu'ils demandoient ; car outre le rum que nous leur vendimes par Gallons, ou par Firkins, nous leur en vendimes aussi d'autres dont nous avions fait du Punch, & qui les rendit bien gaillards. Il n'y avoit à bord que de petites armes à feu pour tirer à chaque

* C'est une sorte de boisson extrêmement forte, qui se fait aux Barbades.

† Le Firkin est un petit tonneau qui contient bois ou neuf Gallons.

santé
voit
en fin
lique
gent
pas n
pour
donne
pie de
bles s
lames
nôtre
auroit
Pirog
à le p
nous e
ou tro
jours l
compa
& des
boüilli
Ils pre
nas. T
de nou
nous la
ils en s
garde
bois, j
voyage
à la Jar
roit qu
être ac
Pour
nous pa
flux de
& nous
Trist, e
de rem

santé qu'ils buvoient, de sorte qu'on n'en pouvoit pas entendre le bruit de fort loin, mais on en fit assez sur les Vaisseaux pendant que nôtre liqueur dura. Nous ne primes point de leur argent pour cette vente, & nous n'en attendions pas non plus, puisque nous étions venus ici pour avoir du bois de Campêche: Ils nous en donnerent en échange de nos denrées sur le pie de cinq livres sterling par tonneau, payables sur les lieux où ils le coupent. Nous en allames d'abord chercher à diverses reprises dans nôtre barque longue; mais parce que cela nous auroit tenus trop long-tems, nous loüames une Pirogue des coupeurs de bois, pour nous aider à le porter sur nôtre bord, & par ce moyen nous eûmes plutôt fait nôtre charge. Je fis deux ou trois tours à leurs cabanes, où je fus toujours bien reçu avec les personnes qui m'y accompagnèrent; on nous y régala avec du porc & des pois, ou du bœuf & de ces boudins boüillis, que les Anglois appellent Dough bois. Ils prennent les bœufs à la chasse dans les Savanas. Tant que la boisson qu'ils avoient achetée de nous dura, ils nous en régalerent; tantôt ils nous la donnoient toute pure, & quelquefois ils en faisoient du Punch. Mais pour ce qui regarde un détail plus exact de ces coupeurs de bois, j'en parlerai dans la relation du second voyage que j'y fis, bien tôt après mon retour à la Jamaïque; parce que j'avois vû qu'il y auroit quelque profit considerable si on vouloit être actif & vivre de ménage.

Pour revenir donc à cette premiere course, nous partimes de l'Isle d'un Buisson avec le reflux de la mer, sur la fin de Septembre 1675. & nous mouillames avec cette même marée à Trist, où nous fimes aiguade, dans le dessein de remettre plutôt à la voile. Ceci fut executé

en deux jours , & le troisieme nous partimes de Trist pour la Jamaïque. Ce Voyage fut long & ennuyeux, & nous y courumes beaucoup de danger, parce que nôtre vaisseau étoit si pesant à la voile qu'il tomboit sous le vent, & qu'il nous forçoit à dériver sur plusieurs bas fonds, que nous aurions pû éviter sans cela; de sorte que nous employâmes treize semaines dans ce Passage, qu'on fait d'ordinaire en six ou sept.

Nous avions à bord, en qualité de Passager, un Matelot de la Jamaïque qui se nommoit Guillaume Wooders; les Espagnols l'avoient pris avec trois autres de ses Camarades, & ils les avoient envoyez à Mexique, où après les avoir tenus sept ou huit mois en prison ils les renvoyerent à la Vera-Cruz, & delà on les conduisit par mer à Campêche. Ils n'y furent pas emprisonnez, mais on se contenta de les faire travailler sur le vaisseau qui les y avoit menez, ce qui leur fournit bien-tôt le moyen de s'échapper, & voici de quelle maniere. On les avoit occupez à terre tout le jour, & quand on les renvoya la nuit à bord du vaisseau, ils consulterent ensemble s'ils pourroient se sauver avec la chaloupe; mais sur ce qu'ils manquoient de tout ce qui leur étoit necessaire pour le Voyage, ils resolurent de retourner au vaisseau pour s'en fournir du mieux qu'il leur seroit possible; ils crurent même qu'ils en viendroient d'autant plus facilement à bout, qu'il n'y avoit que quelques Indiens à bord. Ils s'y rendirent donc, & après avoir saisi & garroté ces Indiens, ils prirent une bouffole, du pain & de l'eau, & se mirent en mer; de sorte qu'ils arriverent à Trist une semaine avant nous. Et je puis dire que ce Wooders fut la cause, après Dieu, de la conservation de nôtre vaisseau.

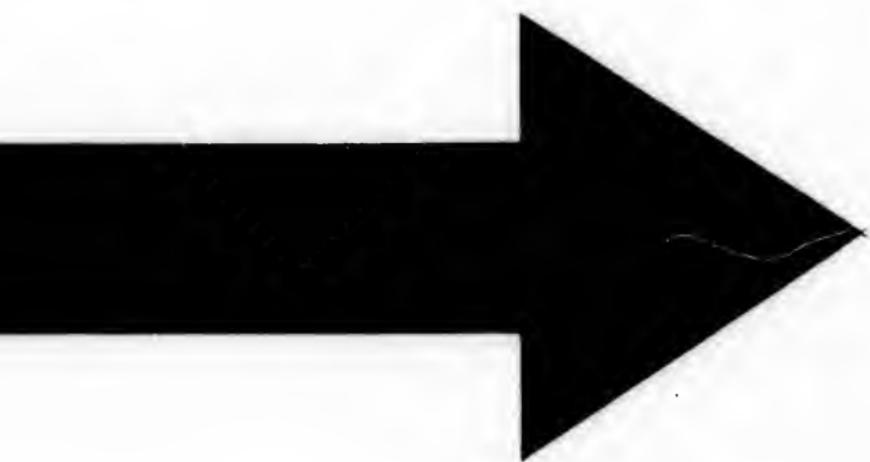
Le troisieme jour après nôtre départ de Trist,

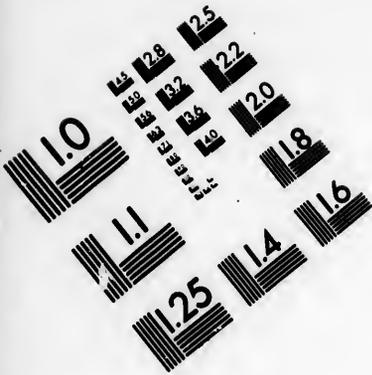
vers
étions
Oüest
à près
tout d
pitain
de la J
loit le
les d'e
Rum;
teilles
le Cap
Wood
ne, &
pêche,
de mer
co, qui
& qu'il
les mē
Là-dess
ils chan
rectem
c'étoier
éloigne
tier & f
vinssent
re plus
Chalou
vint à u
Mais D
cesser to
se levât
Penda
dions co
mais no
chaper à
lors mē
mauvais

vers les huit heures du matin, lors que nous étions à treize ou quatorze lieuës Oüest-Sud-Oüest de Campêche, nous vîmes deux Voïles à près de trois lieuës de distance, qui venoient tout droit sur nous avec le vent arriere. Le Capitaine crût d'abord que c'étoient des vaisseaux de la Jamaïque, & sur cette supposition il vouloit les attendre pour savoir quelques nouvelles d'eux, & en acheter du Brandevin, ou du Rum; car il n'en restoit à bord que peu de bouteilles enfermées dans une petite caisse, & que le Capitaine reservoit pour son usage. Mais Wooders s'oposa à la proposition du Capitaine, & lui dit que lors qu'il étoit venu de Campêche, il y avoit deux petits bâtimens tout prêts de mettre à la voile pour la riviere de Tobasco, qui n'est qu'à onze ou douze lieuës de Trist, & qu'il y avoit plus d'apparence que c'étoient les mêmes, que des vaisseaux de la Jamaïque. Là-dessus nous primes un peu plus le large, & ils changerent aussi-tôt de route pour venir directement sur nous; ce qui nous confirma que c'étoient les Espagnols; de sorte que pour nous éloigner davantage nous primes le vent de quartier & fîmes route par Nord-Oüest, & quoi qu'ils vinssent sur nous fort vite, cependant pour faire plus de diligence ils détachèrent une de leurs Chaloupes, qui étoit si bonne voiliere qu'elle vint à une portée de mousquet de nôtre bord. Mais Dieu permit que le vent de terre vint à cesser tout d'un coup, & que la brise de mer ne se levât pas aussi-tôt.

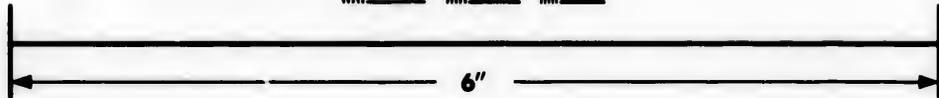
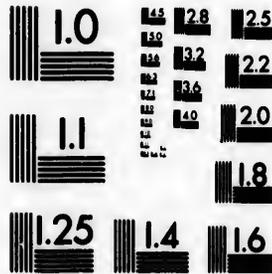
Pendant que le vent dura nous nous regardions comme à la veille d'être faits prisonniers: mais nous n'avions guere plus d'esperance d'échaper à cette heure, parce que nôtre Quesche, lors même qu'elle n'avoit point de charge, étoit mauvaise voiliere, & qu'elle étoit pire à pre-







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

sent qu'elle se trouvoit fort chargée. Quoi qu'il en soit, nous eûmes le tems d'aplester nôtre voile d'avant, & de la border pour recevoir la brise de mer lors qu'elle se leveroit. Ceci fut expédié dans un moment, & en moins d'une heure après une brise fraîche se leva, & nous mitmes vent en poupe. Nous avions d'ailleurs cet avantage que toutes nos voiles nous servoient, au lieu que ceux qui nous donnoient la chasse, qui étoient des vaisseaux à trois mâts, ne pouvoient pas employer toutes les leurs, parce que celles de l'arrière rendoient inutiles celles de l'avant: ainsi nous tinmes ferme deux ou trois heures, sans gagner n'y perdre aucune avance. Enfin le vent fraîchit à l'occasion d'un ouragan qui se leva, & alors nous gagnames beaucoup sur eux; de sorte qu'après avoir tiré un coup de canon ils abandonnerent leur proye: mais nous continuâmes à forcer de voiles jusques à la nuit; nous nous approchames ensuite du vent, & nous ne les vîmes plus paroître.

Environ quinze jours après nous arrivâmes à l'Est de Rio de la Gartos, où nous fumes rencontré par une petite barque des Barmudes qui appartenoit à la Jamaïque, & qui étoit venue de Trist en dix jours de tems, parce qu'elle étoit meilleure voiliere que nous. C'est ce qui obligea nôtre Marchand à se mettre dessus, car il vit bien que selon toutes les apparences nôtre voyage seroit long, & que d'ailleurs nos provisions commençoient à diminuer; ce qu'il ne pouvoit pas supporter aussi facilement que nous.

Quoi qu'il en soit, nous devions faire route contre le vent alisé. Toute nôtre espérance étoit qu'un bon vent de Nord pourroit se lever, puisqu'il est la seule saison de l'année où il régné. En effet nous vîmes bien-tôt après au Nord

Quo
de
mor
de
me
nou
ferla
tre,
le ci
gran
danc
Ja nu
qui e
qu'il
terre
alors
gran
font
par J
Banc
les ve
chion
poiss
que
poiss
si for
me de
qui s'e
foncer
Peu
du M
ton tr
que no
demeu
soit E
que c'e
trois j
pour a

Où est une nuée noire, qui est un signe du vent de Nord, dont je parlerai plus au long dans mon Traité des Vents, & qui parut deux jours de suite soir & matin. Le troisieme jour il commença à souffler & il fraîchit fort vite. Nous nous préparâmes d'abord à le recevoir & nous serlâmes toutes nos voiles, excepté celle de Maître, dans le dessein d'en tirer avantage avec celle-ci. Mais tout cet appareil ne nous servit pas de grand' chose, du moins une heure après, pendant laquelle un vent frais de Nord-Ouest dura, la nuée disparut, & le vent revint Est-Nord-Est, qui est le vent réglé de ces endroits-là. De sorte qu'il nous fallut servir des brises de mer & de terre, comme nous avons déjà fait; nous étions alors à la hauteur des Bancs, où il y a cette grande Pêche dont j'ai parlé ci-dessus, & qui sont au Nord du Jucaran; ainsi nous avançâmes par le moyen des vents de terre jusques à ces Bancs-là: où durant le calme qu'il y avoit entre les vents de terre & les brises de mer, nous pêchions à la ligne & nous prenions quantité de poissons tous les matins. Mais il arriva un jour que notre Capitaine, après avoir tiré un bon poisson, trop ardent à cet exercice, jeta sa ligne si fort à la hâte que le hameçon se prit à la paume de sa main; de sorte que le poids du plomb, qui s'en étoit éloigné à près de six pieds, fit enfoncer la pointe tout au travers.

Peu de tems après nous vinmes à la hauteur du Mont, & alors nous nous éloignâmes environ trente lieues de la terre, dans l'esperance que nous tirerions plus d'avantage du vent, qu'à demeurer le long de la côte; parce qu'il souffloit Est-Sud-Est, ou Sud-Est-quart-à-l'Est, & que c'étoit un petit vent frais qui dura deux ou trois jours. Nous primes donc vers le Nord pour attendre une brise de mer à Est-Nord-Est,

Et le troisième jour nous l'eûmes à souhait. Alors nous virames de bord, & fîmes route par Sud-Est pour la côte de Jucatan. Notre Quésche, comme je l'ai déjà dit, étoit fort pesante à la voile, sur tout quand il faisoit un gros vent; car elle étoit extrêmement courte, elle avoit d'ailleurs les flancs si arquez & si gros, qu'à la rencontre d'une tourmente comme nous l'avions à cette heure, elle enfonçoit & fatiguoit beaucoup, sans aller de l'avant; de sorte qu'elle étoit balotée en mer ni plus ni moins qu'une coquille d'œuf. C'étoit mon tour de tenir le gouvernail depuis six heures du soir jusqu'à huit. Pendant les deux premières empulettées, notre Vaisseau alla fort mal, chaque coup de mer le rendoit presque immobile; il s'éloignoit ensuite de deux ou trois points du vent, quoi que le gouvernail lui fut opposé, & après qu'il avoit fait un peu de chemin de cette maniere il reprenoit le vent, jusqu'à ce qu'un autre coup de mer l'en écartât. Il ne se fut pas écoulé trois ampoulettées que la mer devint plus calme, & alors notre Quésche obeït fort bien au gouvernail, & avança chemin. Je fus un peu surpris de voir que la mer, qui étoit si agitée, fut devenuë tout d'un coup si tranquille, c'est pourquoy je regardai deux ou trois fois par dessus le bord, car nous étions à découvert, & il faisoit si beau que tous nos gens s'étoient endormis sur le tillac. Mon Capitaine étoit aussi derriere moi où il dormoit profondement, sans craindre non plus que les autres qu'il y eût aucun danger, parce qu'à midi nous étions à trente lieues de terre, & qu'il n'y avoit aucune Isle près de nous, à ce que nous croyions.

Mais pendant que je ruminois sur ce changement si soudain de la mer, notre Vaisseau don-

na con
la ma
des. L
cri, &
ce que
sur le
deman
répon
ligea t
fut un
& qu'i
une gra
cela no
stinct
en soit
fut un
nos vo
ble, po
Capita
re, entra
nous le
bien-tôt
sur les A
Ce son
ses, à vi
de Sept
lieues de
pas plus
sont à de
pas sur u
là avec d
ses de pr
peuvent
tes de for
l'on peut
veut, de
sur un sab
unes des

na contre un rocher avec une telle force, que la manuelle du gouvernail me renversa sur le dos. La peur que j'en eus me fit jeter un grand cri, & dire à nos gens de sortir au plutôt, parce que le Vaisseau avoit touché. Le saut qu'il fit sur le roc les éveilla presque tous, & leur fit demander ce que c'étoit; mais un second choc répondit bien-tôt à leur question, & nous obligea tous à travailler pour sauver nos vies. Ce fut un bonheur que le Vaisseau ne s'arrêta point & qu'il continua sa route; il y avoit de plus une grande bonace, & on peut dire que sans cela nous étions perdus, puisque nous vîmes distinctement la terre sous nos piez. Quoiqu'il en soit nous jettâmes l'ancre à deux brasses d'eau sur un fond de sable pur & blanc; nous serlâmes nos voiles, & après qu'on eut assez filé du cable, pour la commodité du mouillage, nôtre Capitaine encore tout étonné de cette aventure, entra dans sa cabane pour examiner la carte; nous le suivîmes pour la plupart, & nous fumes bien-tôt convaincus que nous avions échoué sur les Alcranes.

Ce sont cinq ou six Isles basses & sablonneuses, à vingt-trois degrez ou environ de latitude Septentrionale, & à près de vingt-cinq lieues de la côte de Jucatan; la plus grande n'a pas plus d'un mille ou deux de circuit. Elles sont à deux ou trois milles l'une de l'autre, non pas sur une même ligne, mais dispersées çà & là avec de bons canaux de vingt ou trente brasses de profondeur entre-deux, où les Vaisseaux peuvent commodement passer. Elles ont toutes de fort bons ancrages du côté de l'Ouest, où l'on peut mouiller à telle profondeur qu'on veut, depuis dix brasses d'eau jusqu'à deux, sur un sable bien net. On trouve dans quelques-unes des buissons bas & en petite quantité,

qu'on appelle de bois de Burton; mais la plupart sont stériles & sablonneuses; ne produisent rien du tout qu'une herbe sauvage, nommée du Moron, & il n'y a pas même de l'eau douce. Pour les animaux terrestres, on n'y voit que de gros Rats; mais ils sont en grand nombre. A l'égard des oiseaux il y a une prodigieuse quantité de Boubies, de Guerriers, & des Oiseaux de la grosseur d'un œuf. Tous ces oiseaux habitent dans celles de ces Isles qui sont les plus Septentrionales, sans se mêler ensemble les uns avec les autres; mais chaque espèce a son canton à part, & ils occupent ainsi deux ou trois de ces Isles. Les Boubies tiennent plus de terrain que les autres, parce qu'ils sont plus nombreux. Les oiseaux de la grosseur d'un œuf, quoi qu'ils soient aussi en grande quantité, n'occupent pas beaucoup de place à cause de leur petitesse. Cependant ils dominent tout seuls dans le petit quartier qu'ils habitent, sans être inquiétés par leurs voisins. Les oiseaux de ces trois espèces ne sont point du tout farouches, & en particulier les Boubies; d'ailleurs il y en a une si grande foule qu'on ne sauroit passer dans leurs quartiers sans être à portée de leur bec, dont ils vous donnent continuellement des coups. Je pris garde qu'ils étoient rangés par couples, ce qui me fit croire d'abord que c'étoit mâle & femelle; mais lorsque je les frappai il y en eut un qui s'envola de chaque endroit, & celui qui resta derrière de chaque couple me parut aussi malin que les autres qui s'étoient enfuis. J'admirois la hardiesse de ceux qui ne s'envolèrent point, malgré même les efforts que je fis pour les y contraindre; mais je remarquai ensuite que c'étoient des jeunes qui n'avoient pas encore appris à se servir de leurs ailes, quoi qu'ils fussent aussi gros & auf-

à son
avoient
nouvel
tous
petits
cet ois
tres; le
de diff
voisins
qu'ils a
laissoie
certaine
sins; ca
riers qu
d'état d
la mer.
sembla
Comm
tenir à
pas mē
dispers
voient p
près de
de tems
pour ch
presqu'a
que cho
piez tro
lui donn
dos pou
tout d'u
poisson
vieux G
& passer
capture.
joient d
Boubies
moi-mē

DE DAMPIER.

A fournis de plumes que leurs meres: Ils les
 avoient seulement un peu plus blanches & plus
 nouvelles. Je m'aperçus aussi qu'il y en avoit
 toujours un des vieux qui se tenoit auprès des
 petits pour les garder; peut-être que sans cela
 ces oiseaux se feroient la guerre les uns aux au-
 tres, les forts contre les foibles; du moins ceux
 de differente espece pourroient attaquer leurs
 voisins. Les Guerriers & les Boubies, lors
 qu'ils alloient faire leurs provisions sur la mer,
 laissoient des gardes auprès de leurs petits, de
 crainte qu'ils ne fussent affamez par leurs voi-
 sins; car il y avoit grand nombre de ces Guer-
 riers qui étoient vieux ou estropiez, & hors
 d'état d'aller chercher eux mêmes leur pâture à
 la mer. Ceux ci ne demouroient pas avec leurs
 semblables, mais où ils étoient exclus de leur
 Communauté, ou bien ils avoient choisi de se
 tenir à quelque distance du reste; ils n'étoient
 pas même associez entr'eux, & on les voyoit
 dispersez d'un côté & d'autre, là où ils pou-
 voient piller plus impunément. J'en vis un jour
 près de vingt sur une de ces Isles, qui faisoient
 de tems en tems des sorties en plate campagne
 pour chercher du butin, mais ils se retiroient
 presqu'aussi-tôt, soit qu'ils eussent pris quel-
 que chose ou non. Si un de ces oiseaux estro-
 piez trouvoit un jeune Boubie sans gardes, il
 lui donnoit d'abord un grand coup de bec sur le
 dos pour lui faire rendre gorge; ce qu'ils font
 tout d'un coup, & rejettent quelquefois un
 poisson ou deux aussi gros que le poignet; les
 vieux Guerriers l'avalent dans un clin d'œil,
 & passent outre pour chercher quelque autre
 capture. Les Guerriers qui se portent bien
 jouent quelquefois le même tour aux vieux
 Boubies lors qu'ils les trouvent en mer. J'ai vu
 moi-même un de ces Guerriers voler tout

68 DIVERS VOYAGES

droit contre un Boubie, & lui donner un coup de bec qui lui a fait rendre un gros poisson, sur lequel le Guerrier fondoit avec tant de vitelisse, qu'il l'attrapoit en l'air avant qu'il fut tombé dans l'eau.

Il y a une grande quantité de poissons à quelque distance de ces Isles, & c'est ce qui fournit tous les jours de la nourriture aux oiseaux qui se trouvent ici. Les poissons qu'on pêche auprès des Isles sont l'Empereur, le Goulu, & la Nourrisse, trois sortes de poisson qui aiment à se tenir autour des Bayes sablonneuses. Ceux que je vis ici n'étoient pas fort gros. L'Empereur n'avoit pas plus d'un pied & demi ou deux pieds de long; les Goulus n'éroient guere plus grands, & les Nourrisses avoient à peu près la même longueur. La Nourrisse ressemble tout-à-fait au Goulu, si ce n'est qu'elle a la peau plus rude, & l'on s'en sert pour faire d'excellentes raves. On trouve ici plusieurs chiens marins qui ne viennent se mettre au Soleil que sur deux ou trois de ces Isles, je ne sai pas s'ils sont exactement de la même espece que ceux qu'on voit dans d'autres climats froids, mais ils demeurent toujours, comme je l'ai remarqué dans mon premier Volume, dans les endroits où il y a une grande quantité de poisson.

On voit à trois lieuës de ces Isles vers le Nord une chaîne de rochers qui se courbent en forme d'arc; ils paroissent avoir dix ou douze verges de hauteur, & environ quatre lieuës de long. Ils sortent hors de l'eau, & ils sont bien joints les uns avec les autres, excepté en un seul endroit ou deux, où il y a de petites ouvertures de neuf ou dix verges de large. Ce fut par un de ces endroits que la Providence nous fit passer durant l'obscurité de la nuit; car le matin nous vintes ces brisans à près d'un quart de

neuf
petite
environ
plus
samedi
de r
tôt e
de m
de qu
Parag
tion
voit
prens
plus a
bler l
cette
me le
qui re
ou en
le. Ne
nous f
tre sab
tal de
y avo
Oüclit
& nou
mes l'a
ce qui
toutes
de poi
Quo
de viv
dans la
tout, &
fraiche
vai tou
ce bon
eussent

nous de nous vers le Nord, & il y avoit une
 petite ouverture vis-à-vis de nous par où nous
 avions passé; nous l'examinâmes ensuite de
 plus près avec notre chaloupe, mais nous n'o-
 sâmes point sortir par le même chemin. Une
 des raisons pourquoi nous voulions prendre du
 côté du Nord étoit, que du haut de notre mâc
 de misaine nous voyions les Isles à notre Sud,
 & que l'ignorance où nous étions à l'égard du
 Passage nous rendoit incertains si nous trou-
 vions quelque canal entre deux pour y pou-
 voir passer: l'autre raison qui nous obligeoit à
 prendre ce parti, étoit l'espérance de gagner
 plus aisément le rivage si nous pouvions dou-
 bler la pointe Orientale de ces roches. Dans
 cette vue nous levâmes l'ancre & nous cour-
 mes le long de ce ressif jusques à son extrémité
 qui regarde vers l'Oüest, c'est-à-dire une lieue
 ou environ de l'endroit où nous avions mouil-
 lé. Nous portâmes ensuite le cap au Nord, &
 nous fumes trois jours à virer d'un côté & d'au-
 tre sans pouvoir jamais doubler le bout Ori-
 ental de ce ressif, à cause d'un gros courant qu'il
 y avoit: ainsi nous retournâmes par Nord-
 Oüest à l'extrémité Occidentale de ces roches,
 & nous fîmes voile vers les Isles. Nous y jeta-
 mes l'ancre & y passâmes trois ou quatre jours;
 ce qui nous donna le loisir de les visiter presque
 toutes, & d'y voir cette infinité d'oiseaux &
 de poissons dont j'ai parlé ci-dessus.

Quoi qu'il y eût ici une grande abondance
 de vivres, & que nous en pouvions manquer
 dans la suite, cependant on n'en sala point du
 tout, & on ne mangea pas même de ces viandes
 fraîches pour épargner nos provisions. Je trou-
 vai tous nos gens, excepté un seul, contraires à
 ce bon ménage; mais j'aurois bien voulu qu'ils
 eussent été d'un autre avis, parce que je crai-

gnois que les vivres ne nous manquaissent avant que nous eussions fini nôtre voyage. Et il n'y avoit aucune necessité de nous exposer à cerisque puisqu'il y avoit ici une prodigieuse quantité d'Oiseaux & de Chiens-marins. On y trouve sur tout de ces derniers en si grande abondance, que les Espagnols y viennent souvent pour faire de l'huile de leur graisse; c'est aussi dans la même vûe que les Anglois de la Jamaïque y ont été, & entr'autres le Capitaine Long, qui commandoit une petite barque, y vint pour faire de cette huile, & se mit à l'ancre au Nord de l'une de ces Isles sablonneuses, qui étoit l'endroit le plus commode pour son dessein. Après donc avoir débarqué les tonneaux qu'il vouloit remplir d'huile, & dressé une tente pour s'y mettre à couvert avec tout son attirail, il commença la tuërie des Chiens-marins, mais à peine y avoit-il travaillé trois ou quatre jours, qu'un furieux vent de Nord jetta sa barque sur la terre. Par bonheur elle ne fut pas endommagée, mais ils étoient si peu de monde, que sans esperance de la pouvoir remettre à flot, ils s'efforcèrent à chercher les moyens de sortir de là. Il n'étoit pas facile d'en venir à bout, puisqu'il y avoit vingt-quatre ou vingt-cinq lieues jusqu'à l'endroit du continent le plus proche, & plus de cent pour aller à Trist, qui étoit la Colonie Angloise la moins éloignée. Mais au lieu de penser à leur retraite le Capitaine Long leur ordonna de continuer à tuër des Chiens-marins & à faire de l'huile, en leur disant qu'il s'engageoit à ses risques de les conduire sûrement à Trist. Quoi que cette proposition ne fut point du tout de leur goût, il fit si bien par ses belles paroles qu'il les engagea de nouveau à continuer la tuërie des Chiens-marins, jusqu'à ce qu'ils eussent rempli toutes leurs battiques

Quelle
voit pa
Tetto-
poupe
ses gra
qu'ils r
que, &
une esp

Cette
le lende
Vaisseau
sirent ce
Angleter
net sur
Capitain
rent pas
leur cha
aider à
porter à
ce bon
cordage
soin; ils
à charge
tourna f
deux Qu
pouvoit
accident
seaux eu
si outre
voulu p
jeter ce
qu'il fit
s'oyoien
qu'ils av
pitaine I
avantuse
Depui
fondeur

huile. Mais le plus difficile restoit à faire, savoir par quel moyen ils pourroient passer à la Terre-ferme, & côtoyer ensuite avec le vent en poupe jusqu'à Trist. Leur Esquif n'étoit pas assez grand pour les transporter si loin, de sorte qu'ils résolurent de couper les mâts de la barque, & d'en découdre le tillac, pour en faire une espece de radeau.

Cette résolution prise ils devoient l'exécuter le lendemain de grand matin, & mettre leur Vaisseau en pieces; mais la même nuit qu'ils firent ce projet, deux Quesches de la Nouvelle Angleterre qui alloient à Trist, vinrent à donner sur le *Ressif*, & à s'y engager un peu. Le Capitaine Long & ses hommes ne les apperçurent pas plûôt dans cet embarras qu'ils prirent leur chaloupe pour aller à leur secours, & les aider à décharger leurs Marchandises & à les porter à terre, de sorte qu'en reconnoissance de ce bon office ils fournirent à ce Capitaine des cordages & d'autres choses dont il avoit besoin; ils l'aiderent à mettre sa barque à l'eau & à charger son huile, & par ce moyen il s'en retourna fort joyeux à Trist de conserve avec les deux Quesches. L'Equipage de ce Capitaine ne pouvoit se laisser de s'entretenir de cet heureux accident; mais lors que ceux des autres vaisseaux eurent appris toute l'histoire, ils en furent si outrez que si leurs Commandans l'avoient voulu permettre ils n'auroient pas manqué de jeter ce Capitaine dans la mer, pour prévenir qu'il fit plus de mal dans la suite: parce qu'ils croyoient fortement qu'il étoit seul la cause qu'ils avoient échoië tout-à-fait. C'est le Capitaine Long lui même qui m'a raporté cette aventure d'un bout à l'autre.

Depuis le Continent jusqu'à ces Isles, la profondeur de la mer augmente peu à peu, & par

degrés, jusqu'à ce qu'on vienne à trente brasses d'eau, ou environ; & lors qu'on est à vingt-cinq ou vingt-six lieues du rivage à l'Est de ces mêmes Isles, si l'on fait route à l'Ouest, & que l'on garde toujours cette profondeur, on ne sauroit les manquer. Il faut observer la même règle pour trouver les autres Isles, comme les Triangles, les Isles des Arenas, &c. car le banc s'étend tout le long du rivage, où on trouve la même profondeur, & l'eau y paroît bouillie & d'une couleur pâle; mais lors qu'on passe au Nord de ce banc la mer reprend sa couleur verdâtre, & on ne sauroit en toucher le fond avec la sonde, jusqu'à ce qu'on soit à trente lieues au Nord de la Baye de Mexique, où il y a un autre banc semblable, à ce que j'ai ouï dire, qui est fertile en huîtres, & qui va tout le long du rivage. Mais il est tems de revenir à notre premier sujet.

Après avoir passé deux ou trois jours aux Isles Alcranes, nous remîmes à la voile, & virâmes vers le Sud pour gagner la terre. Avec un vent d'Est-Nord-Est, qui souffoit alors, nous la découvrimés un peu à la gauche du Cap Catoch, & nous la côtoyâmes ensuite jusqu'à ce que nous eussions atteint ce Cap. D'ici nous courûmes vers le Sud, par un vent d'Est-quart-au-Sud. La première terre où nous souhaitions d'arriver étoit le Cap saint Antonio, qui est la pointe la plus Occidentale de l'Isle de Cuba, & qui est éloigné d'environ quatre lieues du Cap Catoch.

Il y a des Mariniers qui à la sortie de cette Baye de Catoch, rangent la terre de Jucatan jusqu'à ce qu'ils soient venus à l'Isle de Cozumel, & delà ils tirent tout droit vers Cuba, de sorte que si le vent leur est un peu favorable ils pouffent même jusqu'à la hauteur du Cap Catoch, avant que de rencontrer Cuba. Ils su-

vois
no. 20
vers
deux
tente
le
jusqu'
latitud
à l'Est
pendant
let, ap
me non
trouvé
qu'ains
vingt-
le dans
Nord d
gagnant
de Cuba
nio. No
Colorado
mais il y
tuté de B
D'ailleurs
trouvant
sans batt
evangame
moitié l'ar
mais on
que le ve
voile, &
seules le
veut des
nous eussi
de Tr
an de l'ac
moins ils
grand reg

cette route, parce que dans leur trajet ils
 ne courent pas tant de risque d'être emportez
 vers le Nord par le courant qui est entre ces
 deux Caps, ni d'être forcez vers la pointe Sep-
 tentrionale de l'un & de l'autre, comme nous
 le fumes. Car après avoir fait route au Nord
 jusqu'à vingt-deux degrez trente minutes de
 latitude, nous revirames de bord : le vent étoit
 à l'Est, & nous navigesmes par Sud-Sud-Est
 pendant vingt-quatre heures, au bout desquel-
 les, après avoir pris la hauteur du Soleil, com-
 me nous avions fait le jour précédent, il se
 trouva que nous étions à vingt-trois degrez, &
 qu'alors nous avions reculé de trente milles dans
 vingt-quatre heures. Nous étions alors devant
 le canal qui est entre ces deux Caps, mais au
 Nord de l'un & de l'autre : néanmoins nous
 gagnames à la fin la côte Septentrionale de l'Isle
 de Cuba, à sept ou huit lieues du Cap Anto-
 nio. Nous vîmes en cette occasion les Basses de
 Colorado, & même nous passames au travers,
 mais il y avoit un fort bon canal, parmi quan-
 tité de Brisans qui paroissoient hors de l'eau.
 D'ailleurs engagéz dans ces bas fonds nous
 trouyames d'ici à Cuba un canal assez large &
 sans batture, où il y avoit un bon ancrage ; nous
 avançames jusques à une lieue du Cap, & nous
 nousillames pour aller à terre faire de l'eau,
 mais on n'en trouva point. Le soir même lors
 que le vent de terre se leva, nous remîmes à la
 voile, & après avoir doublé ce Cap nous ran-
 çames la côte Meridionale de l'Isle, à la fa-
 veur des vents de terre & de mer. Car quoi que
 nous eussions demeuré près de deux mois à ve-
 nir de Trist ici, & que ce fut la véritable sai-
 son de l'année pour les vents du Nord, néan-
 moins ils n'avoient pas encore soufflé, à nôtre
 grand regret, & d'ailleurs nôtre Quesche étoit

si dure, & si pesante à la voile, comme je l'ai déjà dit, que nous ne croyions pas pouvoir gagner la Jamaïque, malgré le secours que nous avions quelquefois des vents de mer & de terre. Sept ou huit jours après nous atteignimes l'Isle des Pins, & nous la côtoyâmes pendant sept ou huit lieuës; nous courûmes ensuite au large, & le troisieme jour au matin nous arrivâmes à l'Oüest du grand Caimanes.

Cette Isle est éloignée d'environ quarante lieuës au Sud de celle des Pins, & à près de quinze à l'Oüest du petit Caimanes; nous mouillâmes à son Oüest à près de demi-mille du rivage. Nous n'y trouvâmes ni eau ni provisions, mais nous vîmes quantité de Crocodiles dans la Baye, dont quelques-uns vouloient à peine s'écarter pour nous faire passage. Nous n'en tuâmes aucun, quoi que nous eussions pû en venir facilement à bout, & que les vivres même commençassent à nous manquer. Si nous avions été dans les mois de Juin ou de Juillet, peut-être que nous y aurions trouvé des tortuës, parce qu'il y a des années où elles fréquentent cette Isle, aussi bien que le petit Caimanes. Nous ne demeurâmes ici que trois ou quatre heures, & nous en partîmes pour retourner à l'Isle des Pins, dans la vûë d'y chasser aux bœufs ou aux cochons, qu'on y trouve en abondance. Le deuxieme jour au matin nous arrivâmes à l'Oüest de cette Isle, d'où nous courûmes environ quatre ou cinq milles vers le Nord, & nous mouillâmes à quatre brasses d'eau, sur un fond de sable net, à près de deux mille du rivage, & vis-à-vis d'une petite crique, qui passe au travers de quantité de Mangles, pour se rendre dans une espeece d'étrang salé qui est assez large.

L'Isle des Pins est située vers le Sud, & à l'Oüest de Cuba, dont elle est éloignée de

trois

trois
Cuba
des
petit
d'un
entre
& on
de to
passer
Plus
que la
D'aill
vents
pouvo
profiter
qu'ils
Pins, i
bien s'i
petites
nomme
peuvent
aussi plu
la comm
autre gô
là d'ordi
prennent
darder et
sont fort
poisson
ni lignes
ment pou
pas les p
fournir d
incommo
Pins & c
Espagnole
ont poste
grande Pin
Tome

trois ou quatre lieues. Le cap Corrientes dans Cuba est à cinq ou six lieues à l'Oüest de l'Isle des Pins. Entre celle-ci & Cuba il y a plusieurs petites Isles couvertes de forêts, & dispersées d'un côté & d'autre; mais il y a des canaux entre-deux par où les Vaisseaux peuvent passer, & on assure même qu'il y a bon ancrage au pied de toutes. Les petits bâtimens de la Jamaïque passent quelquefois entre Cuba & l'Isle des Pins lors qu'ils vont contre le vent, parce que la mer y est toujours calme & tranquille. D'ailleurs ils sont assurez d'y trouver de bons vents de terre, outre l'avantage qu'ils ont de pouvoir mouiller quand il leur plaît, & de profiter par-là du secours de la marée. Lors qu'ils ont passé la pointe Orientale de l'Isle des Pins, ils peuvent alors se mettre au large, ou bien s'ils connoissent la route qui est entre les petites Isles à l'Est de celle des Pins, & qu'on nomme les Isles Meridionales de Cuba, ils peuvent les ranger du côté de l'Est, & tirer aussi plus d'avantage des vents de terre, & de la commodité qu'il y a d'y donner fond. D'un autre côté s'ils manquent de vivres, ils trouvent là d'ordinaire des pêcheurs de la Jamaïque qui prennent des tortuës, ou bien ils en peuvent darder eux-mêmes, à quoi plusieurs d'entr'eux sont fort experts. On y trouve aussi quantité de poisson de différente espee; mais s'ils n'ont ni lignes ni harpons, ni aucun autre instrument pour la pêche, ou qu'ils ne rencontrent pas les pêcheurs de tortuës, Cuba peut leur fournir des cochons & des bœufs. La grande incommodité qu'il y a de passer entre l'Isle des Pins & celle de Cuba, vient d'une Garnison Espagnole d'environ quarante soldats, qui sont postez au cap Corrientes, & qui ont une grande Pirogue bien aparçillée avec des rames.

& des voiles ; ils sont toujours prêts à se mettre en mer pour saisir tous les petits Vaisseaux qui passent par là , & ils ne font guere plus de quartier à ceux qui tombent entre leurs mains , qu'à leurs marchandises ; de peur d'être dé-souverts s'ils leur donnoient la vie. Cette in-humanité ne se pratique pas seulement ici , mais en divers autres endroits des Indes Occi-dentales , même à l'égard de ceux qui vont ne-gocier avec leurs Compatriotes ; mais les Mar-ehands & les Gentilshommes n'ont aucune part à ces actions barbares ; il n'y a que les sol-dats & la lie du peuple qui en soient coupables ; & ceux-ci sont presque tous Mulatres , ou bien quelque autre sorte d'Indiens basanez , de cou-leur de cuiyre , qui passent pour être fort bar-bares & cruels.

L'Isle des Pins a onze ou douze lieues de lon-gueur , & trois ou quatre de largeur. Son Oüest est un país bas & plein de Mangles ; il y a un lac de trois ou quatre mille de large , qui s'é-tend du côté de l'Est ; mais je ne sai pas jusqu'à quelle distance , avec une petite crique de deux ou trois pieds d'eau qui se jette dans la mer. Ce lac a si peu de profondeur , sur tout auprès de l'Isle , qu'on ne sauroit y conduire un Canot à vingt ou trente pas du rivage. Le Sud de l'Isle est bas , plat , & pierreux ; les rochers sont es-carpez & perpendiculaires du côté de la mer , de sorte qu'on ne sauroit mouiller de ce côté-là ; mais il y a un fort bon ancrage à l'Oüest sur un fond de sable. Le corps de l'Isle est un país élevé , & on y voit plusieurs petites collines , tout autour d'une haute montagne qui est au milieu. Il croit ici quantité d'arbres de dif-ferente espece , dont la plupart me sont inconnus. Les Mangles rouges viennent dans le país bas & marécageux auprès de la mer , mais les

il
de
Va
d'e
yes
des
aut
net
L
coch
Sava
& il
chon
ou l
droit
danc
blanc
des tr
ils se
forten
verdu
vent
ment
recevo
si ois
cancre
ils ven
bêtes
bons &
gros ,
mis en
mer , &
forteme
se , qu
moins
à par b

Il y a presque toutes couvertes de Pins ; il y a même des forêts entières, où ils sont d'une hauteur considérable, fort droits & assez gros pour servir de grands mâts sur les petits Vaisseaux. On trouve à l'Oüest une riviere d'eau douce assez large, mais il n'y a pas moyen d'en aprocher du côté de la mer, à cause des Mangles rouges qui sont si près les uns des autres sur ses bords, qu'on ne sauroit y penetrer.

Les animaux de terre sont les taureaux, les cochons, les daims, &c. Il y a ici de petites Savanas où les taureaux & les daims paissent, & il se trouve du fruit dans les bois pour les cochons. On voit encore ici une espeece de Racons ou Lapins des Indes, & dans quelques endroits on trouve des tortuës de terre en abondance, & deux sortes de cancrs de terre, des blancs & des noirs. Les uns & les autres font des trous dans la terre comme les Lapins, où ils se renferment tout le jour, & la nuit ils en sortent pour chercher à paître. Ils vivent de verdure, d'herbages, ou de fruits qu'ils trouvent sous les arbres; ils devorent même avidement le fruit qu'on appelle Manchanil, sans en recevoir aucun mal, quoi qu'il n'y ait ni bêtes ni oiseaux qui en veüillent goûter. Aussi ces cancrs qui se nourrissent de Manchanil, sont-ils venimeux tant à l'égard des hommes que des bêtes qui en mangent; mais les autres sont fort bons & sains. Les cancrs blancs sont les plus gros, & il y en a de la grosseur des deux poings mis ensemble. Ils ont la figure des écrevisses de mer, & deux bras, avec lesquels ils pincent si fortement qu'on ne sauroit leur faire lâcher prise, quand même on les mettroit en pieces, à moins qu'on ne leur rompe un des bras: Mais si par hasard ils vous attrapent les doigts, le

plus court est de mettre d'abord la main toute plate contre terre avec le cancre, & aussi tôt il lâche prise & s'enfuit. Ces cancrs blancs font leurs trous dans les endroits sales & matécageux auprès de la mer; de sorte que la marée y entre & les lave; mais les noirs sont beaucoup plus propres; ils aiment un terrain sec & sablonneux, & c'est-là où ils bâtissent leurs nids; ils sont aussi d'ordinaire gras & pleins d'œufs, & on compte qu'ils sont meilleurs que les autres, quoi que les deux especes soient fort bonnes.

On trouve encore ici quantité d'Alligators & de Crocodiles, qui raudent autour de cette Isle, & qui sont, à ce qu'on assure, les plus hardis de tous ceux des Indes Occidentales. J'ai ouï raconter plusieurs de leurs tours, & entr'autres qu'ils ont poursuivi quelquefois un Canot, & qu'ils ont mis leur museau sur le bord avec la gueule beante, comme s'ils étoient prêts à devorer les hommes qu'il y avoit dessus; que d'autres fois, lors que les Voyageurs se trouvent la nuit à terre auprès de la mer, ces Crocodiles viennent hardiment au milieu d'eux, les obligent à quitter le feu qu'ils ont allumé, & leur enlevent la viande qu'ils mangeoient. Aussi lors que les Boucaniers chassent sur cette Isle, ils ont toujours des sentinelles pour être en garde contre ces animaux carnaciers, ni plus ni moins qu'ils en ont en d'autres lieux pour se garantir de la surprise des ennemis. C'est la nuit sur tout qu'ils observent cette regle, de peur d'être devorés pendant qu'ils dorment.

Les Espagnols de Cuba ont ici quelques troupeaux de cochons, & quelques Indiens ou Mulâtres pour les garder. Il y a de plus des chasseurs qui gagnent leur vie à tuer des cochons sauvages & des bœufs.

C
l'ai
plus
je c
poin
pen
vis
de l
N
nous
& le
fils q
des c
y avo
certai
Nous
vimen
soient
perer
à que
prime
demi
quame
çons,
ou dix
traces
d'abor
étions
allez à
contin
& nôt
un fus
yoient
mes d
nous av
taine &
tout dro
bande,

On assure que cette Isle est fort humide, & j'ai ouï dire à plusieurs personnes qu'il pleut ici plus ou moins tous les jours de l'année; mais je croi qu'ils se trompent, car il ne tomba point du tout de pluye dans nôtre voisinage pendant que nous y demeurâmes, & je n'en vis aucune aparence dans les autres endroits de l'Isle.

Nous n'eûmes pas plutôt jetté l'ancre, que nous allames tous à terre, excepté le Cuisinier & le Mouffe. Nous primes deux méchans fusils qu'il y avoit à bord, dans le dessein de tuër des cochons. Nous entrames dans le lac où il y avoit assez d'eau pour nôtre canot, quoi qu'en certains endroits il n'y en eût pas de reste. Nous ne l'avions pas encote passé, que nous vîmes huit ou dix bœufs ou vaches qui païssoient sur le rivage de la mer; ce qui nous fit espérer une bonne chasse. Nous voguâmes donc à quelque distance de ces animaux, & nous primes terre dans une Baye sablonneuse, à un demi mille de cet endroit-là. Nous y remarquames des pas d'hommes & de jeunes garçons, qui paroïssent être faits depuis huit ou dix jours, & nous crûmes que c'étoient les traces des Chasseurs Espagnols. Cela nous fit d'abord quelque peine, mais comme nous étions à Noël, nous conclumes qu'ils seroient allez à Cuba pour y passer les Fêtes; ainsi nous continuames nôtre chasse. Le Contre-maitre & nôtre Passager Guillaume Wooders avoient un fusil à eux deux, & sur ce qu'ils se croyoient fort habiles à tirer, nous leur permîmes d'aller tenter fortune avec le bétail que nous avions vû-avant que d'aborder: Le Capitaine & moi armez de l'autre fusil, allames tout droit dans le bois. Le cinquième de nôtre bande, qui avoit plus d'inclination pour la

pêche que pour la chasse, demeura dans le Canot, & s'il s'étoit muni d'un harpon il auroit pu prendre plus de poisson, que nous n'attrapames de gibier; du moins ce détail sentit nos deux hommes avant qu'ils fussent à portée de le tirer, & prit d'abord la fuite; ce qui les obligea d'entrer plus avant dans le país pour en chercher d'autre.

Le Capitaine & moi n'eûmes pas fait demi-mille que nous tombames sur une troupe d'environ quarante cochons sauvages, tant gros que petits. Le Capitaine tira son coup, & en blessa un; mais ils s'enfuirent tous, & quoi que nous suivissions assez loin la trace du sang, nous ne pûmes point l'attraper, ni aucun autre pour tirer une seconde fois; cependant les traces des cochons qu'il y avoit par tout dans ces bois, nous engagerent à battre la campagne d'un côté & d'autre, dans l'esperance que nous en pourrions tuër quelqu'un avant la nuit; mais tout cela fut inutile, puisque nous n'en revimes pas un seul de tout ce jour. Le soir nous retournames vers nôtre chaloupe, fatiguez & chagrins d'avoir si mal réussi. Le Quartier-maître & son camarade n'étoient point encore revenus; de sorte que nous les attendimes jusqu'à ce qu'il fût obscur, & ensuite nous nous retirames sur nôtre bord sans eux. Le lendemain nous retournames à terre de bon matin, tant pour chasser de nouveau, que pour retrouver nos deux hommes que nous croyions pouvoir être de retour à l'endroit où ils avoient abordé. Mais ils ne parurent point; ainsi le Capitaine & moi nous engageames dans les forêts pour chasser, & nous revinmes à la nuit sans avoir été plus heureux que le jour précédent; nous ne vimes pas même un seul taureau ni cochon de tout le jour, quoi qu'il

y eu
nôtr
jeune
gran
& d
endre
une
toute
moye
ques
en bo
mes d
toien
nuit
que t
éralm
des C
seurs
puis
retire
nous
dats d
sus. Il
nous é
de dor
demain
re, &
nous e
nous f
tour.
pondre
qu'il n
tre à la
nus su
des ve
floient
nous f
vent de

Il y eut beaucoup de traces fraiches. Cependant notre homme qui gardoit la chaloupe, tua un jeune Empereur avec le croc; il y en avoit une grande quantité, aussi-bien que de Nourrices & de chiens marins, qui se jetoient dans les endroits où l'eau étoit basse. Il découvrit aussi une source d'eau douce; mais elle étoit si entourée de Mangles rouges qu'il n'y avoit pas moyen d'en aprocher pour remplir des barriques, & à peine y pûmes-nous atteindre pour en boire un peu nous-mêmes. Nos deux hommes qui étoient partis le jour précédent, n'étoient pas encore de retour; ainsi quand il fut nuit close nous repassâmes à notre bord, quoi que toujours bien inquiets pour eux, dans la crainte qu'ils ne fussent tombez entre les mains des Chasseurs Espagnols. Si nous en avions été seurs nous aurions mis incessamment à la voile, puis que nous ne pouvions pas attendre de les retirer, & que nous coutions risque d'être pris nous-mêmes par ces chasseurs, ou par les soldats du Cap Corrientes, dont j'ai parlé ci-dessus. Il faut avouer que la pensée du danger où nous étions les uns & les autres, m'empêcha de dormir de toute la nuit. Cependant le lendemain de bon matin nous remîmes pied à terre, & avant que nous fussions entrez dans le lac nous entendîmes tirer un coup de fusil, ce qui nous fit connoître que nos gens étoient de retour. Nous en tirâmes un autre pour leur répondre, & voguâmes vers eux le plus vite qu'il nous fut possible, dans le dessein de mettre à la voile aussi-tôt que nous serions revenus sur notre bord. Du moins l'inconstance des vents du Sud & du Sud-Oüest qui souffloient, accompagnée d'un Ciel clair & serain, nous faisoit espérer que nous aurions un vent de Nord. La terre nous déroboit la vüe

de l'horison au Nord-Oüest ; ainsi nous n'y aperçûmes pas un nuage noir, qui est un signe assuré du vent de Nord. Quoi qu'il en soit, à nôtre arrivée nous trouvâmes nos deux hommes sur le rivage. Ils avoient tué un cochon le premier jour, & s'étoient égarez ensuite ; de sorte qu'ils furent contraints de marcher tout le jour suivant comme des enragez, pour nous retrouver, & de jeter même la plus grande partie de leur cochon pour aller plus vite ; cependant il étoit déjà nuit lors qu'ils arrivèrent sur le bord du lac, & il y avoit encore trois ou quatre milles de cet endroit au lieu où nous étions : Ils s'arrêtèrent donc là, ils firent du feu, rôtirent leur viande, & après s'en être bien remplis la pance, ils s'endormirent ; mais ils n'avoient pas tout mangé, & il y en eut un petit reste pour nous. Enfin nous retournâmes tous ensemble sur nôtre Vaisseau, où nous fîmes bonne chere des restes de leur rôti : Après nous être ainsi refaits, nous levâmes l'ancre, & nous primes vers le Sud, terre à terre de l'Isle. Après en avoir doublé la pointe qui est au Sud-Oüest, nous fîmes route Est-Sud-Est ; nous avions un petit frais d'Oüest lors que nous mîmes à la voile ; mais il se tourna vers le Nord, & devint Nord-Oüest quand nous eûmes attrapé cette pointe du Sud-Oüest ; il étoit même alors forcé, & il dura de cette maniere deux jours ; il se mit ensuite au Nord-Nord-Oüest toujours fort violent, & de-là il passa tout-à-fait au Nord. Nous fermâmes donc le vent au Sud-Est, parce qu'il étoit gros & que nous ne pouvions pas mener nôtre Vaisseau plus près du vent. Du Nord il se rangea au Nord-Nord-Est, & nous connûmes alors qu'il avoit perdu sa force, quoi qu'il en eût encore beaucoup : Ensuite il vint au

Nord
il me
jusqu
c'est-
peran
le ve
chagr
te ; c
Isle,
fions p
vation
fussion
Nou
sion ; c
da nô
faite,
gagner
maître
Isles du
seul, f
pour le
chant v
vent sa
re, &
la dista
ne nou
que nou
trois ou
cette re
de vivr
dis que
qu'il y
chasser
pris à l
quantit
vions c
d'ailleu
sept jou

Nord-Est, & après avoir duré quatre heures, il molir peu à peu, & se tourna plus à l'Est, jusqu'à ce qu'il devint Est-quart-au-Nord, & c'est-là où il se fixa. Nous avions eu bonne espérance d'arriver à la Jamaïque, pendant que le vent du Nord souffloit; mais nous étions chagrins de nous voir frustrés de nôtre attente; car nous ne pouvions pas découvrir cette Isle, quoi que selon nôtre calcul nous n'enussions pas être fort éloignés, & que par l'observation du parage que nous fîmes à midi, nous fussions à la latitude de cette Isle.

Nous n'avions pas alors la moindre provision; c'est pourquoi le Capitaine nous demanda nôtre sentiment sur ce que nous devions faire, & quel chemin étoit le plus court pour gagner quelque terre, si c'étoit d'aller à la Jamaïque, ou de se mettre vent arrière pour les Isles du Sud. Tous nos Mariniers, excepté moi seul, furent de ce dernier avis; ils alleguoient pour leur raison que nôtre Vaisseau étoit si méchant voilier, qu'il ne pourroit jamais tenir au vent sans le secours des brises de mer & de terre, & que nous ne pouvions pas les attendre à la distance où nous étions des côtes, puis qu'il ne nous paroïssoit aucune terre. Ils ajoutoient que nous pourrions arriver aux Isles du Sud dans trois ou quatre jours, si nous voulions prendre cette route, & qu'il ne nous manqueroit pas là de vivres, soit chair ou poisson. Je leur répondis que la difficulté consistoit à les attraper, & qu'il y avoit autant d'apparence que nous en chasserions aussi peu ici que nous en avions pris à l'Isle des Pins; où, quoi qu'il y eût quantité de bœufs & de cochons, nous ne savions comment faire pour les prendre: Que d'ailleurs nous pourrions bien demeurer six ou sept jours dans nôtre passage à ces Isles; qu'il

faudroit donc jeûner tout ce tems-là, & qu'une si longue abstinence, supposé même qu'elle ne durât que deux ou trois jours, nous mettroit si bas, que nous ne serions guere en état de chasser à nôtre arrivée : Qu'au contraire, s'ils vouloient tenir la mer un ou deux jours de plus, & chercher la Jamaïque, il y avoit toutes les apparences du monde que nous pourrions la découvrir & en approcher assez pour y envoyer nôtre chaloupe faire des provisions, quoi que le Vaisseau ne pût point venir au mouillage; puisque d'un autre côté nous n'en étions pas si éloignez, suivant nôtre calcul, que nous ne pussions la voir si le tems avoit été serain, & que les nuées, qui étoient fort basses, pouvoient bien nous la cacher. Quoi qu'il en soit, quelques-uns approuverent mon avis; cependant il fut résolu de partir pour les Isles du Sud; ainsi nous virames de bord, nous aplestames nos voiles, & nous fimes route par Nord Nord Oüest. Pour moi j'étois si fâché de cette résolution, que je me retirai dans ma cabane, & leur dis que nous allions tous mourir de faim.

Quoi que je me fusse couché, il ne me fut pas possible de dormir. La pensée qu'il me faudroit jeûner trois ou quatre jours, ou peut-être une semaine entiere, après avoir assez pâti déjà, me causoit une grande inquietude. C'étoit même par un simple hazard que nos vivres nous avoient duré jusqu'ici, car nous avions pris à bord deux barils de bœufs pour le vendre; mais il se trouva si méchant que personne n'en voulut acheter; ce qui nous fit beaucoup de bien, puis qu'après avoir consumé toutes nos provisions, nous eumes recours à ce bœuf. Nous en faisons bouillir tous les jours deux piéces, & parce que nous avions mangé tous

nos
de fa
mors
falloit
avec
enfer
bœuf
mette
n'éto
d'une
pas n
avoit
un br
de pa
faire
Mais
été g
caban
rillac
jouit-
diltin
mes é
mes
c'est-à
ment
point
Est qu
De s
rumb
nous
nous t
Nous
tout l'
droit
avons
lieu c
Le lén
entre l

nos pois, & qu'il ne nous restoit presque plus de farine, nous coupions nôtre bœuf en petites morceaux après qu'il avoit bouilli; nous le faisons ensuite reboüillir dans de l'eau épaisse avec un peu de farine, & nous mangions tout ensemble à la cuillier. Ces petites pièces de bœuf ressembloient aux raisins secs que nous mettons dans nos salmigondis, & à la verité il n'étoit pas possible de le manger accomodé d'une autre maniere; car quoi qu'il ne sentit pas mauvais, il étoit pourtant noirâtre, & avoit un fort méchant goût, sans qu'il y eût un brin de graisse; d'ailleurs nous avions si peu de pain & de farine, que nous ne pouvions pas faire des boudins pour manger avec ce bœuf. Mais pour revenir à mon discours, je n'eus pas été guere plus d'une heure & demie dans ma cabane, qu'un de nos hommes qui étoit sur le tillac, cria *Terre! Terre!* Cette nouvelle me réjouit beaucoup, & nous la vîmes d'abord très-distinctement. La premiere que nous découvri- mes étoit une terre haute, que nous recon- nûmes pour être la montagne de Blew-fields, c'est-à-dire du champ bleu, par un enfon- cement qu'il y a au sommet, avec deux petites pointes de chaque côté. Elle étoit au Nord- Est quart-à-l'Est, & nous avions le vent à l'Est. De sorte que nous changeames d'abord de rumb, & primes au Nord-Nord-Est; ainsi nous vîmes bien-tôt après toute la côte, dont nous n'étions pas à plus de cinq ou six lieues. Nous tâchames d'avancer tant que nous pûmes tout-l'après-midi sans nous proposer aucun en- droit particulier pour le mouillage; mais nous avions résolu de jeter l'ancre dans le premier lieu commode que nous pourrions atteindre. Le lendemain nous étions assez près de terre, entre la pointe de Blew-fields & celle de Nigril,

Et il faisoit assez de vent pour gagner cette dernière. Nous tournames donc tout droit de ce côté-là, & à la vûe d'un petit Vaisseau qui étoit à deux lieues ou environ de nous à notre Nord-Oüest, & qui nous faisoit signe en fersant & defersant sa grande voile, qu'il souhaitoit de nous parler. Nous craignimes que ce ne fut quelque ennemi; de sorte que nous tirâmes un peu plus vers le rivage, & qu'à notre grande consolation nous mouillames à Negril sur les trois heures après-midi, après avoir demeuré treize semaines dans notre Voyage. Enfin je ne croi pas qu'aucun Vaisseau ait jamais fait tant de traversées que le nôtre autout de la Baye de Campêche, puis que nous passames d'abord sur le ressif des Alcranes, & qu'après avoir visité ces Isles nous entrâmes dans les bas fonds de Colorado; que d'ici nous fimes un tour au grand Caimanes, & qu'ensuite nous parcourumes l'isle des Pins, quoi que fott inutilement. On peut dire néanmoins que nous aquimes autant d'expérience dans toutes ces courses, que si on nous avoit envoyez exprés pour ce but-là.

Nous n'eumes pas plûtôt mis à l'ancre, que nous envoyames notre chaloupe à terre pour acheter des vivres, afin de nous regaler un peu après avoir essuyé tant de fatigues, & jeûné si long-temps. Nous étions fort occupez à préparer une cuvette de Punch, lorsque le Capitaine Rawlins, Commandant d'un petit Vaisseau de la nouvelle Angleterre, que nous avions laissé à Trist, & un certain Monsieur Jean Hooker qui avoit demeuré une année à la Baye de Campêche peut y couper du bois, & passât à cette heure à la Jamaïque pour le vendre, arriverent tout d'un coup sur notre bord. Nous les joyrâmes d'entrer dans la cabane pour

bref
voit
en av
mais
Rawl
raison
la cu
fait se
liqueu
& la v
& il ne
jusqu'
cuvett
Port-
qui ap
Jamaï
Anima

boire avec nous de nôtre Punch, où on n'a-
voit pas encore touché. La cuvette que nous
en avions fait, pouvoit bien tenir six quartes,
mais Monsieur Hooker, à qui le Capitaine
Rawlins porta une santé, après en avoir fait
raison au Capiraine Hudswel, n'eût pas plutôt
la cuvette entre les mains, & dit qu'il avoit
fait serment de ne boire que trois coups d'une
liqueur forte le jour, qu'il y mit le nez dedans
& la voida toute d'un seul trait. Il en fut saisi,
& il nous priva par ce moyen de nôtre attente,
jusqu'à ce que nous en eussions fait une autre
cuvette pleine. Le lendemain nous arrivâmes à
Port-Royal par un vent frais de Nord Oüest,
qui approchoit de celui que les Matelots de la
Jamaïque appellent Nord-Chocolata, & nous
âmes ainsi ce penible voyage.

de der-
de ce
u qui
notre
n fer-
ouhal-
ce ne
râmes
gran-
ril sur
ir de-
re. En-
jamais
t de la
ffames
après
les bas
nes un
e nous
ort inu-
e nous
tes ces
exprés.

e, que
te pour
un peu
éfiné si
prépa-
capitai-
aiffeau
avons
r Jean
a Baye
& pas-
endre,
Nous
e pour

CHAPITRE II.

Second Voyage de l'Auteur à la Baye de Campêche. Il arrive à Trist & s'y établit avec les coupeurs de bois. Description de la côte depuis le cap Condédo jusqu'à Trist. Salines. Sel que les Indiens amassent pour les Espagnols. Hina Mont remarquable. Pied de cheval forte de poisson. Isles du Triangle. Ville de Campêche prise deux fois. Le coton est son principal negoce. Riviere de Champeton, son bois de teinture est une très-bonne marchandise. Havre & Isle de Port-Royal. Herbe remplie de pointes. Arbres de Sapadillo. Description de l'Isle Trist. Buissons qui portent les prunes de coco. Arbre qui produit des raisins. Des animaux & des lézards. Laguna Termina, & ses fortes marées. Riviere de Summasenta. Ville de Ebucquebull. L'Isle de Serles. Avanture du Capitaine Serles. Lacs de l'Est & de l'Ouest avec leurs branches, habités par les coupeurs de bois de teinture. Des chênes qu'il y croît, & nulle autre part entre les Tropiques. Origine du negoce du bois de Campêche. Des saisons pluvieuses, & des grandes inondations que les vents du Nord y causent. De la saison seche. De la plante du Pin sauvage. De l'arbre du bois de teinture nommé Eogwood par les Anglois. De ceux qu'ils appellent Bois-de-sang, bois de Stockfiche, & bois de Cam. Description de quelques animaux; des Squashes, des grès Singes à longue queue; d'une espee d'Ours qui vit de fourmis; d'un animal qu'on nomme le Parosseux, des Armadillos, des Chats qui ressemblent à des Tigres. Serpens de trois sortes; des Gallignêpes, grosses araignées, grosses fourmis & leurs nids; de celles qui sont coureuses; oiseaux bourdonnans, Merles, Tourterelles, Quams, Correfos, Corneilles qui vivent de charogne, d'ar

tre
guy
nar
din
can
fons
rean
quel
ture
la g

P
E
y
al
sus il se
nouvel
de Can
pour m
résolu d
bois de
nis de t
comme
de scies
cher, d
dre, &c
curation
Port Ro
je pourro
air ce qu
mes amis
Nous p
de l'anné
tems qu'i
e cap Ca
ez frais
eglé se re
romptem
e à m'era
de l'O

tres qu'on nomme subtiles. Oiseaux dont le bec est presque aussi gros que le corps; Cockrecos, Canards de plusieurs sortes, Corlieux, Herons ordinaires, de ceux qui vivent de Cancre, Pelicans, Cormorans, Faucons qui vivent de poissons. Tenpounders, Paricotas, Garrs, Maqueveaux d'Espagne, Rayes, Alligators, Crocodiles; quelle est la difference des uns aux autres. Aventure d'un Iriandois qui échapa heureusement de la gueule d'un Alligator.

Peu de tems après nôtre arrivée à Port-Royal nous fûmes payez & congédiez. Là-dessus il se trouva que le Capitaine Johnson de la nouvelle Angleterre s'en retournoit à la Baye de Campêche; ainsi je profitai de l'occasion pour m'en aller avec lui en qualité de passager, résolu d'employer quelques mois au négoce du bois de Campêche. Dans cette vûë je me fournis de tout ce qui pouvoit m'être nécessaire, comme de haches, de grands couteaux longs, de scies, de coins, &c. d'une tente pour coucher, d'un fusil avec du plomb & de la poudre, &c. D'ailleurs après avoir laissé une procuration à Monsieur Fleming, Marchand à Port-Royal, tant pour disposer de tout ce que je pourrois lui envoyer, que pour me faire tenir ce que je lui demanderois, je pris congé de mes amis & je m'embarquai.

Nous partimes de la Jamaïque vers le milieu de l'année 1674. & par un bon vent & le beau tems qu'il faisoit, nous eumes bien-tôt gagné le cap Caroch où nous trouvames un Nord assez frais qui dura deux jours; ensuite le vent se remit à l'Est-Nord-Est, qui nous mena promptement à l'Isle Trist. Je ne tardai guère à m'établir dans la crique Occidentale du lac de l'Oüest, avec quelques vieux coupeurs

de bois pour travailler avec eux. Mais je n'enterai point ici dans le détail de mes propres affaires, jusqu'à ce que j'aye fait une description du pais & de son produit, & que j'aye donné quelques particularitez des coupeurs de bois, de la chasse qu'ils font des bœufs, & de la maniere dont ils préparent les cuirs, &c.

J'ai décrit dans mon premier Voyage toute la côte depuis le cap Catoch jusqu'au cap Condededo; ainsi je m'en vais reprendre là où j'en étois demeuré, & continuër, selon la même methode, à décrire la côte maritime de la Baye de Campêche, je ne puis qu'en être assez bien informé par plusieurs petites courses que j'y ai faites. La Baye de Campêche est un enfoncement assez considerable, qui est renfermé entre le cap Condededo du côté de l'Est, & une pointe qui s'élance du pais montagneux de saint-Martin à l'Oüest. La distance qu'il y a entre ces deux places peut être de cent vingt lieuës, où il se trouve plusieurs grandes rivières navigables, de grands lacs, &c. Je traiterai de tout cela par ordre, aussi-bien que du pais qui est sur la côte, de son terroir, du produit, &c. J'ajouteraï quelques observations sur les arbres, les plantes, les vegetables, les animaux & les habitans du pais.

Le cap Condededo est éloigné de quatorze ou quinze lieuës des Salines, la côte s'étend vers le Sud: La Baye est toute sablonneuse entre-deux; le terrain du pais est aussi couvert de sable, il est sec, & ne produit rien que de méchans petits arbres. A moitié chemin entre ces deux places on peut creuser dans le sable, au-dessus de la marque de haute marée, & on y trouve de très-bonne eau douce.

La Saline est un petit havre fort commode pour les Barques; mais il n'y a pas plus de six

ou fe
voit
ville
fel. E
rive a
ordon
pour
gros
par le
que le
suite
après
toute
me un
dure,
qui co
fort se
diens q
d'ama
lent to
rante o
se trou
les log
peine;
une no
Ils dor
gne, q
tres dan
bres ou
Leur no
logemen
dant qu
des Pos
tits gâ
Indes, &
li, don
rai plus
des Nat

ou sept pieds d'eau, & tout près de la mer on voit un grand étang salé, qui appartient à la ville de Campêche, & qui rapporte quantité de sel. Dans le tems que le sel se grene, ce qui arrive aux mois de Mai & de Juin, les Espagnols ordonnent aux Indiens du país de s'y rendre, pour le ramasser sur le bord, & en faire un gros monceau en forme de piramide, large par le bas & pointu vers le sommet, de même que le faite d'une maison; ils le couvrent ensuite avec de l'herbe seche & des roseaux, après quoi ils y mettent le feu; par ce moyen toute la superficie du sel est brûlée, & il se forme une croute noire, qui est avec tout cela si dure, qu'elle garantit le sel contre les pluyes qui commencent alors, & tient le monceau fort sec dans la saison la plus humide. Les Indiens qui sont obligez, comme je l'ai déjà dit, d'amasser ainsi le sel en monceaux, y travaillent tour à tour, & il n'y a pas moins de quarante ou cinquante familles chaque fois. Il ne se trouve pourtant point ici de maisons pour les loger; aussi ne s'en mettent-ils guere en peine; car ils sont relevez chaque semaine par une nouvelle troupe de leurs Compatriotes. Ils dorment tous à découvert en pleine campagne, quelques-uns couchez à terre, & d'autres dans de méchans branles attrachez à des arbres ou à des pieux qu'ils plantent eux-mêmes. Leur nourriture n'est pas meilleure que leurs logemens; car ils ne mangent autre chose pendant qu'ils demeurent ici, que des Tartillos & des Posoles. Les Tartillos sont une espece de petits gâteaux faits avec de la farine de bled des Indes, & le Posole est aussi du bled Indien bouilli, dont ils font leur breuvage. Mais j'en parlerai plus au long dans la suite lorsque je traiterai des Naturels du país, & de leurs manieres de

vivre. Quand la saison du sel est passée ; les Indiens s'en retournent à leurs habitations ordinaires sans se mêler davantage du sel. Mais les Espagnols de Campêche qui sont les propriétaires de ces Salines, y envoient souvent leurs Barques pour prendre du sel, afin d'en charger les Vaisseaux qui sont dans la rade de Campêche, & qui le transportent ensuite dans tous les Ports de la Baye de Mexique, & en particulier à Alvarado & à Tompeck, deux Villes où il se fait un grand commerce de poisson : Je croi même qu'on en fournit à toutes les Villes du voisinage, parce que sur toute la côte il n'y a d'autres Salines que celle-ci, & celles dont j'ai parlé. Ce havre de la Saline étoit souvent visité par les Anglois coupeurs de bois lorsqu'ils passaient de la Jamaïque à Trist. S'ils y trouvoient même quelque Barque, soit vuide ou chargée, ils ne faisoient pas scrupule de s'en saisir & de les vendre avec les Indiens qui les montoient. Ils alleguoient pour leur raison que c'étoit par droit de représaille pour quelques mauvais traitemens qu'ils avoient reçus autrefois des Espagnols ; quoi qu'au bout du compte ce ne fut qu'un prétexte, du moins les Gouverneurs de la Jamaïque n'en savoient rien, & les Espagnols n'osoient pas s'en plaindre, parce qu'alors ils enlevoient eux-mêmes tous les Vaisseaux Anglois qu'ils pouvoient attraper dans ces quartiers, sans épargner même ceux qui étoient chargez de sucre, & qui venoient de la Jamaïque pour aller en Angleterre, sur tout s'ils portoient du bois de Campêche. Cela se faisoit ouvertement, puis qu'ils amenoient les Vaisseaux à la Havana, où on les vendoit, & où l'équipage étoit mis en prison sans aucun retour.

Depuis les Salines jusqu'à la ville de Campê-

che j'
 au Su
 miere
 est su
 deux
 à deux
 d'eau
 soit en
 fiter,
 dans t
 tier pl
 travers
 la côte
 quanti
 pes pe
 ne tro
 soit ve
 de Ca
 le long
 Mangl
 & peu
 mécha
 de teir
 côte, r
 ville de
 A six
 y a une
 metten
 le sur l
 qui vo
 bon bo
 & sur l
 vage, c
 à coqui
 cheval
 poisson
 d'un c
 grosseu

che il y a près de vingt lieuës : La côte s'étend au Sud-quart-à-l'Oüest. Durant les quatre premières lieuës tout du long de la côte, le pays est submergé & couvert de Mangles; mais à deux milles ou environ au Sud de la Saline, & à deux cens verges de la mer, il y a une source d'eau douce que les Indiens qui passent par ici, soit en Barque ou en Canot, vont toujours visiter, parce qu'il n'y a point d'autre fontaine dans tout le voisinage. On trouve un petit sentier plein de bouë qui conduit à cette source au travers des Mangles. Après qu'on les a passés la côte s'élève de plus en plus, & on y voit quantité de Bayes sablonneuses où les chaloupes peuvent aborder commodément; mais on ne trouve plus d'eau fraîche, jusqu'à ce qu'on soit venu à une riviere qui est auprès de la ville de Campêche. Le pays qui est au-delà toujours le long de la côte, est en partie couvert de Mangles; mais le terroir y est en general sec & peu fertile; il ne produit que très-peu de méchans buissons, & il ne croit point du bois de teinture nommé Logwood sur toute cette côte, même depuis le cap Catoeh jusqu'à la ville de Campêche.

A six lieuës avant que d'être à Campêche, il y a une colline apellée Hina, où les Armateurs mettent d'ordinaire à l'ancre, & font sentinelle sur le sommet pour découvrir les Vaisseaux qui vont à la voile. On y trouve quantité de bon bois pour le chauffage; mais point d'eau, & sur la superficie de la mer, tout contre le rivage, on peut amasser une infinité de poissons à coquilles que les Anglois apellent Pieds de cheval, à cause que le dessous du ventre du poisson est plat, & ressemble à la corne du pied d'un cheval, tant par sa figure que par sa grosseur; mais leur dos est rond comme celui

114 DIVERS VOYAGES

d'une tortuë; l'écaïlle en est mince & fragile comme celle d'une écreviffe de mer; ils ont auffi plusieurs petits bras, & on dit que c'est une très-bonne viande, mais je n'en ai jamais goûté.

Il y a trois petites Isles basses & sablonneuses à vingt-cinq ou vingt-six lieuës de Hina, vers le Nord, & à trente lieuës de Campêche. On trouve un fort bon ancrage au Sud de ces Isles; mais il n'y a ni bois ni eau, & pour les animaux nous n'en vimes aucun, si ce n'est un nombre prodigieux de gros Rats, & quantité de Boubies & de Guerriers. Ces Isles sont appellées le triangle, à cause qu'elles forment cette figure par leur situation. Il n'y a à quelle distance du bord que celles-ci & les Alcranes dont j'ai parlé dans le Chapitre précédent; du moins ce sont les seules que j'aye vûës sur toute cette côte.

De Hina à Campêche il y a, comme je l'ai déjà dit, environ six lieuës. Campêche est une fort belle Ville située au bord de la mer dans un petit enfoncement, & c'est la seule Ville qu'il y ait sur toute cette côte depuis le cap Caroch jusqu'à la Vera-Cruz qui donne sur la mer. Elle est toute bâtie de bonnes pierres; ce qui la fait paroître beaucoup. Les maisons n'y sont pas hautes, mais les murailles en sont très-fortes, les toits en sont plats à l'Espagnole, & couverts de tuiles. A l'une de ses extrêmitéz il y a une bonne Citadelle ou Forteresse, munie de plusieurs canons; le Gouverneur y demeure avec une petite Garnison pour la défendre. Quoi que cette Forteresse commande la Ville & le Fort, elle a pourtant été prise deux fois. La première par le Chevalier Christophle Mins vers l'année 1659. Il somma d'abord le Gouverneur de se rendre, & après avoir attendu trois jours sa ré-

ponse
prit d'
sans ti
sur ce
conseil
tagém
se indig
re: Au
avertie
de ses
tout ce
rendit

Des
rent un
par surp
de la V
un sent
entreren
que plu
remuër
du brui
rête aux
à la vûë
le Fort
dats de
campag
trois ser
pour r
soulevé
la faveu
verserer
Fort san
traire le
jour, &
tour, s
qu'ils
ceux-ci
la mura

penſe avant que de mettre ſes gens à terre, il la prit d'afſaut avec de la ſimple mouſqueterie, ſans tirer un coup de canon. J'ai oui dire que ſur ce que les Boucaniers de la Jamaïque lui conſeilloient de la prendre de nuit par un ſtratagème, il avoit répondu que c'étoit une choſe indigne de lui de vouloir dérober une victoire : Auſſi lors qu'il s'avança vers cette Place, il avertit les ennemis de ſon aproche, par le bruit de ſes tambours & de ſes trompettes; malgré tout cela il emporta le Fort d'emblée, & ſe rendit auſſi-tôt Maître de la Ville.

Des Boucaniers Anglois & François le prirent une ſeconde fois vers l'année 1678. & cela par ſurpriſe. Ils aborderent la nuit à deux lieux de la Ville, & dans leur marche ils trouverent un ſentier qui les y conduiſit tout droit. Ils y entrerent ainſi le matin à la pointe du jour lors que pluſieurs des habitans commençoient à ſe remuer dans leurs maiſons, leſquels à l'ouïe du bruit qu'il y avoit dans les ruës, mirent la tête aux fenêtres pour voir ce que c'étoit; mais à la vûe d'hommes armez qui marchotent vers le Fort, ils crurent que c'étoit quelques ſoldats de leur Garniſon qui revenoient de la campagne; en effet il y avoit quinze jours ou trois ſemaines qu'on y avoit envoyé un Parti, pour réduire quelques Indiens qui s'étoient ſoulevéz, ce qui n'eſt pas rare dans ce païs. A la faveur de cette ſiſpoſition les Boucaniers traverserent toutes les ruës & ſe rendirent juſqu'au Fort ſans trouver le moindre obſtacle. Au contraire les Bourgeois leur ſouhaitoient le bon jour, & les felicitoient de leur heureux retour, ſans ſoupçonner le moins du monde qu'ils fuſſent leurs ennemis, juſqu'à ce que ceux-ci tirerent aux Sentinelles, qui étoient ſur la muraille du Fort, & qu'ils commencerent

aussi-tôt après à y donner une furieuse attaque. Ainsi avec deux petits canons qu'ils avoient trouvez dans la place d'armes, & qu'ils pointèrent contre la porte du Fort, ils s'en rendirent bien-tôt les maîtres. La Ville n'est pas fort riche, quoi qu'elle soit, comme je l'ai déjà dit, le seul Port de mer qu'il y ait sur cette côte. La principale manufacture du país est de la toile de coton; les Indiens s'en habillent, & les Espagnols qui sont pauvres ne portent autre chose. On s'en sert aussi pour faire des voiles de Navire, & on l'envoye dehors pour le même usage.

Outre ces toiles de coton & le sel qu'on tire des Salines, je ne sache pas qu'on transporte autre chose de ce país. Il est vrai que cette Ville étoit autrefois l'échelle de tout le trafic qui se faisoit en bois de teinture, & que c'est pour cette raison qu'on la nomme encore aujourd'hui Palo de Campeachi, c'est à dire bois de Campêche, quoi qu'il n'y en eût point à plus de douze ou quatorze lieues de-là.

Les Espagnols le coupoient alors auprès d'une riviere apellée Champeton, à dix ou douze lieues de la ville de Campêche tout à l'opposite, & au Sud de cette place dans un terrain assez haut & pierreux. Les Indiens qui demeuroient dans le voisinage étoient employez à le couper à une reale par jour, & il valoit alors quatre-vingt dix, cent, ou cent dix livres sterling par tonneau.

Après que les Anglois eurent pris la Jamaïque, & commencé de croiser dans cette Baye, ils y trouvoient plusieurs Barques chargées de ce bois; mais comme ils n'en savoient pas alors le prix, ils mettoient ces Barques à la dérive, ou bien ils les brûloient, après avoir tiré les cloux & toute la ferrure qu'il

avoit
parmi
en pe
qu'à c
Vail
duit
y ven
tente
brûla
Après
qui fi
lieu o
aucun
Cham
grande
porté
qué. C
que le
pour p
Mais
bres,
sorte q
du Co
fin sui
grands
Catoch
premie
blirent
sieurs
que &
découv
Campê
gocce,
tems q
Quo
cours,
Port-R
La côte

avoit, (ce qui se pratique encore aujourd'hui parmi les Boucaniers) sans se mettre d'abord en peine de la charge. Cette coutume dura jusqu'à ce que le Capitaine Jacques eut pris un gros Vaisseau chargé de ce bois, & qu'il l'eût conduit en Angleterre pour l'armer en course. Il y vendit son bois fort chetement contre son attente, car il en avoit fait si peu de cas qu'il ne brûla pas d'autre bois durant tout son voyage. Après son retour à la Jamaïque, les Anglois qui frequentoient cette Baye découvrirent le lieu où il croissoit, & lors qu'ils ne faisoient aucune prise en mer ils alloient à la riviere de Champeton, où ils étoient sûrs de trouver de grandes piles de ce bois tout coupe, & transporté au bord de la mer tout prêt à être embarqué. Ce fut leur pratique constance jusqu'à ce que les Espagnols y envoyerent des soldats pour prévenir les courses de ces aventuriers.

Mais les Anglois connoissoient déjà ces arbres, & ils n'en ignoroient pas la valeur; de sorte qu'ils se mirent à visiter les autres côtes du Continent pour voir s'il y en auroit, & enfin suivant leurs desirs, ils en trouverent de grands bocages entiers. Ce fut d'abord au cap Caroch, (qui comme je l'ai déjà dit, fut la première place où nos coupeurs de bois s'établirent,) d'où ils en tirerent la charge de plusieurs Vaisseaux pour le transporter à la Jamaïque & ailleurs; mais lorsqu'il y devint rare, ils découvrirent le lac de Trist dans la Baye de Campêche, où ils continuèrent le même negocié, & où ils le faisoient encore dans le tems que j'y étois.

Quoi qu'il en soit, pour revenir à mon discours, depuis la riviere de Champeton jusqu'à Port-Royal, il y a environ dix huit lieues; La côte est au Sud-Sud-Oüest, ou Sud-Oüest-

quart-au-Sud ; le terrain est bas tout contre la mer, où il y a une Baye sablonneuse, & quelques arbres auprès du rivage; d'ailleurs on voit de petites Savanas mêlées de buissons tout le long du chemin. Il n'y a qu'une seule rivière entre Champeton & Port-Royal, que l'on appelle Porto Escondedo.

Port-Royal est une grande entrée dans un lac salé, qui peut avoir neuf ou dix lieues de long & trois ou quatre de large, avec deux embouchures, une à chaque bout. Celle de Port-Royal a une barre, sur laquelle il y a neuf ou dix pieds d'eau. On trouve beaucoup plus de fond au-delà de cette barre, & l'ancre y est bon de l'un & de l'autre côté. L'entrée peut avoir un mille de large & deux de long, & il y a de fort joyes Bayes sablonneuses à droit & à gauche, où l'on peut aborder commodément.

Les Vaisseaux mouillent d'ordinaire du côté de l'Est après Champeton, tant à cause de quelques puits que les Boucaniers & les Coupeurs de bois ont creusés sur les Bayes, que pour être plus à l'abri du courant de la marée, qui est ici très-violente. Cet endroit est assez remarquable, parce que la terre se détourne ici tout d'un coup vers l'Oüest, & s'étend ainsi l'espace de soixante & cinq ou soixante & dix lieues.

Il y a une petite Isle basse à l'Oüest de ce havre, que nous apellons l'Isle de Port Royal, & qui fait un des côtes de l'embouchure, de même que le Continent fait l'autre. Elle a environ deux milles de large & trois lieues de long, & s'étend à l'Est & à l'Oüest. La partie Orientale de cette Isle est sablonneuse, il n'y a presque point de bois, mais on y trouve une espee de Bardane qui porte de petits boutons de la grosseur d'un pois gris, qui sont fort incommodés pour ceux qui marchent nus pieds, comme il

arrive

arrive
Baye.
ton, &
de gra
fort
d'arb
vert d
A l'
tite &
salée
peine
en que
longue
& l'Oü
& plei
près de
& pro
en touff
vana. o
Nord d
nes de c
des rais
Le bu
pieds d
tendent
& unie
les, &
près de
fond ;
ches, &
fruit est
mou & f
r-être m
mol dan
rent sur
côte qu
salées ; m
& assez

Tom

arrive souvent à ceux qui demeurent sur la Baye. Il y a quelques buissons de bois de Burton, & un peu plus avant vers l'Oüest on voit de grands Sapadillos, dont le fruit est long & fort agreable. Le reste de l'Isle est plus garni d'arbres, sur tout au Nord, où le pais est couvert de Mangles blancs jusques au rivage.

A l'Oüest de cette Isle il y en a une autre petite & basse qu'on nomme Trist : Une crique salée les separe ; mais elle est si étroite, qu'à peine un Canot y peut-il nager. L'Isle Trist est en quelques endroits large de trois milles, & longue de près de quatre, & s'étend vers l'Est & l'Oüest. Sa partie Orientale est marécageuse & pleine de Mangles blancs ; son Sud est à peu près de même ; l'Oüest est sec & sablonneux, & produit une sorte d'herbe longue, qui vient en touffes assez minces. C'est une espece de Savana où il croit quelques grands Palmetos. Le Nord de l'Oüest est rempli de buissons de prunes de coco, & de quelques arbres qui portent des raisins.

Le buisson des prunes de coco a huit ou neuf pieds de haut ; & plusieurs branches qui s'étendent de chaque côté ; l'écorce en est noire & unie, ses feuilles sont assez grandes, ovales, & d'un verd enfoncé. Le fruit est à peu près de la grosseur d'une grosse prune, mais rond ; les unes sont noires, les autres blanches, & il y en a de rougeâtres. La peau de ce fruit est très-mince & unie ; le dedans est blanc, mou & spongieux, plus propre à être sucé que d'être mordu, & il renferme un gros noyau mol dans le milieu. Ce fruit croît le plus souvent sur le sable auprès de la mer ; j'ai même goûté quelques-unes de ces prunes qui étoient salées ; mais pour l'ordinaire elles sont douces & assez agreable, & on compte qu'elles sont

fort saines. Le tronc de l'arbre qui porte des raisins peut avoir deux ou trois pieds de circonférence ; il monte jusqu'à sept ou huit pieds de haut , & ensuite il pousse quantité de branches dont les rejettons sont gros & épais ; Ses feuilles approchent assez de la figure du lierre , mais elles sont plus larges & plus fermes ; le fruit est de la grosseur des raisins ordinaires , & il y a quantité de grapes qui croissent d'un côté & d'autre par tout l'arbre , ce fruit devient noir quand il est mûr , le dedans est rougeâtre , & il y a un gros noyau dur au milieu. Il est agréable & fort sain ; mais il y a peu de substance à cause de la grosseur du noyau. Le corps & les branches de cet arbre fournissent un bon chauffage , le feu en est clair & ardent ; aussi les Boucaniers s'en servent-ils d'ordinaire pour durcir les canons de leurs fusils lors qu'il y a quelque défaut.

Les animaux qu'on trouve dans cette Isle sont des Lezards , des Guanos , des Serpents & des Daims. Outre les petits Lezards ordinaires , il y en a une autre espèce de gros qu'on appelle Lezards-Lions , ils sont faits à peu près comme les autres , mais presque aussi gros que le bras d'un homme ; ils ont une grande crête sur la tête qu'ils dressent lors qu'on les attaque ; mais autrement elle est abatuë. Il y a ici deux ou trois sortes de serpents , dont quelques-uns sont fort gros , à ce que j'ai oïï dire.

A l'Oüest de l'Isle , tout contre la mer , on peut creuser cinq ou six pieds dans le sable , & trouver de très-bonne eau douce. Il y a d'ordinaire des puits tout faits , que les Mariniers ont creusés pour faire aiguade , mais ils sont bientôt comblez si on n'a pas le soin de les nettoyer. On trouve même l'eau salée si on aprofondit trop avant. Il y avoit toujours quelques pet-

font
Ang
bois
mole
de f
trois
haut
lé d
La
lac e
peut
de b
deux
vingt
march
la ba
l'Oüest
fort
une b
& il
fond
sensib
cé ju
trois
Trist
ge ; &
L'anc
entre
est be
donc
salé d
nomm
rées ,
Les p
Pirog
sur to
à l'aut
res ,

sonnes qui résidoient dans cette Isle lorsque les Anglois frequentoient la Baye pour en tirer du bois de teinture, & les plus gros Vaisseaux mouilloient toujours ici à six ou sept brasses de fond, tout auprès du rivage; mais ceux qui étoient plus petits pouissoient trois lieues plus haut jusques à l'Isle d'un buisson, dont j'ai parlé dans le premier Chapitre.

La seconde embouchure qui conduit dans ce lac est entre l'Isle Trist & l'Isle des Bœufs, & peut avoir trois mille de large. Elle est pleine de bancs de sable au dehors, & il n'y a que deux canaux pour y entrer; le plus profond a vingt-deux pieds d'eau dans le tems des hautes mées; il est vers le milieu de l'embouchure; la barre est d'un fond de sable dur. Le canal de l'Oüest a près de dix pieds d'eau, & il n'est pas fort éloigné de l'Isle des bœufs, on y entre par une brise de mer, la sonde toujours à la main, & il faut sonder du côté de l'Isle des bœufs. Le fond est de vase, & on y trouve plus d'eau insensiblement & par degrez. Quand on est avancé jusqu'à la pointe de l'Isle des bœufs, on a trois brasses d'eau, alors on peut toutner vers Trist jusqu'à ce qu'on soit venu auprès du rivage; & là vous pouvez mouiller à votre choix. L'ancre est bon par tout au-delà de la barre entre Trist & l'Isle des bœufs; mais la marée y est beaucoup plus forte qu'à Port-Royal. C'est donc ici l'autre embouchure qui conduit au lac salé dont j'ai parlé ci-dessus. Les Espagnols le nomment Laguna Termina, ou le lac des mées, parce qu'elles y sont extrêmement fortes. Les petits Vaisseaux, comme les Barques, les Pirogues, & les Canots, peuvent naviguer sur tout ce lac, & traverser d'une embouchure à l'autre, ou bien aller dans les criques, rivières, ou autres petits lacs qui se déchargent

dans celui-ci, & dont il y a grand nombre. La première rivière considérable qu'on trouve à l'Est de ce lac lors qu'on entre à Port-Royal, est celle de Summasenta.

Quoi que cette rivière soit petite, elle est néanmoins assez grande pour donner entrée aux Pirogues. Elle se décharge du côté du Sud vers le milieu du lac. Il y avoit autrefois un Village Indien nommé Summasenta, tout auprès de l'embouchure de cette rivière, & une grande Ville Indienne nommée Chucquebul, à sept ou huit lieues dans le país. Cette dernière place fut prise une fois par les Boucaniers, de qui j'ai sçu qu'il y avoit environ deux mille familles d'Indiens, deux ou trois Eglises, & autant de Moines Espagnols, sans qu'il y eût d'autres Blancs. Le país autour de cette rivière est fertile en bois de teinture.

Il y a quatre ou cinq lieues de la rivière de Summasenta jusqu'à l'isle d'un Buiffon, & le rivage s'étend vers l'Oüest. J'ai déjà fait la description de cette petite Isle, & de la crique qui est vis-à-vis, dont j'ai même dit qu'elle est fort étroite, & qu'elle n'a pas plus d'un mille de long avant que de se jeter dans un autre grand lac qui est plus près du Nord & du Sud, & qu'on nomme le lac de l'Est. Il a près d'une lieue & demie de large & trois de long, & il est environné de Mangles. On trouve à son Sud-Est une autre crique qui a près d'un mille de large à son embouchure, & qui s'avance six ou sept milles dans le país. Il y a quantité de bois de teinture qui croit sur l'un & l'autre de ses bords; aussi les Anglois s'y étoient-ils habitez par petites bandes, les unes de trois hommes, les autres de plus, jusqu'au nombre de dix ensemble, & ils se fixerent dans les lieux les plus commodes pour la coupe du bois. A la

poin
sent
reimp
& ils
dem
Au
lac d
blabl
son,
de.
vis-à
Ang
Capi
& fu
de sa
bois
des C
au p
envo
la m
Quan
quipa
té, su
gieur
la V
tre d
Mais
n'aur
que
alors
bâtim
de sa
On
ortée
lui e
l'Oü
du p
une p

pointe de cette crique , ils avoient fait un petit sentier qui conduisoit dans une grande Savana , remplie de bœufs noirs , de chevaux , & de daims , & ils la visitoient souvent lors que l'occasion le demandoit.

Au bout Septentrional , & vers le milieu du lac de l'Est , il y a une autre petite crique semblable à celle qui est vis-à-vis de l'Isle d'un buisson , mais qui est plus petite & moins profonde. Elle se décharge dans Laguna Termina , vis-à-vis d'une petite Isle sablonneuse que les Anglois apellent l'Isle de Serles , du nom d'un Capitaine qui amena d'abord son Vaisseau ici , & fut tué ensuite dans le lac de l'Oüest par un de sa troupe lors qu'ils coupoient ensemble du bois de teinture. Ce Capitaine Serles étoit un des Commandans du Chevalier Henri Morgan , au pillage de Panama ; le même aussi qui fut envoyé avec un petit Vaisseau pour croiser dans la mer du Sud , & qui surprit à Tobasco le Quartier-Maître & la plus grande partie de l'équipage du Vaisseau Espagnol nommé la Trinité , sur lequel il y avoit les Moines & les Religieuses , avec tous les vieillards & Matrones de la Ville , au nombre de quinze cens ames , outre des richesses immenses en or & en argent. Mais il ne poursuivit pas ce Vaisseau , dont il n'auroit pû manquer de faire la capture , à ce que le Capitaine Peralta qui le commandoit alors , & qui fut pris dans la suite sur le même bâtiment par le Capitaine Sharp , m'a rapporté de sa propre bouche.

On trouve à l'Oüest du lac de l'Est une petite orée de Mangles qui le separe d'un autre lac qui lui est paralelle , & qu'on nomme le lac de l'Oüest , lequel est à peu près de la grandeur du premier. Vers le Nord de ce lac il coule une petite crique qui sort du lac de l'Est , &

qui est assez profonde pour les petites barques. Au Sud de ce même lac il y a une crique qui est large d'environ un mille à son embouchure ; & demi-mille plus haut elle se divise en deux branches, dont l'une est appelée la branche de l'Est, & l'autre celle de l'Oüest, toutes deux sont assez profondes pour porter de petites barques à sept ou huit milles au-delà. L'eau en est douce dix mois de l'année ; mais au milieu de la saison seche elle devient somache. A quatre milles de l'embouchure le terrain est marécageux sur les bords de ces deux branches, & ne produit que des Mangles le long des criques ; mais à leur source on trouve de gros chênes, qui sont les seuls que j'aye vûs entre les Tropiques, & à vingt pas de-là il y croît quantité de bois de teinture, ce qui a engagé les coupeurs de ce bois à s'y établir.

A l'Oüest de la branche Occidentale il y a un grand pâturage pour le bétail à trois milles de la crique ; les coupeurs de bois avoient fait de petits chemins qui s'y rendoient depuis leurs cabanes, afin d'y aller à la chasse des bêtes à cornes, qu'on y voit toujours en grand nombre, & qui sont d'ordinaire plus grasses que celles des Savanas voisines, aussi appelloit-on cette prairie la Savana grasse. D'ailleurs cette crique de l'Oüest étoit presque toujours la plus habitée par les coupeurs de bois de Campêche.

Le trafic du bois de Campêche étoit devenu très-commun avant que j'arrivasse en ce país, il y avoit, comme je l'ai déjà dit, environ deux cens soixante ou deux cens soixante-dix hommes qui s'y étoient adonnez, & qui demeuroient autour du lac, ou dans l'Isle des bœufs, de laquelle je parlerai dans la suite. Ce négoce doit son origine à la décadence de la Piraterie. Car après que les Anglois se furent

bien,
eur é
qui r
des l
emba
prod
sorte
rent
rater
dans
che.
tirere
quoi
voulu
cupar
pende
aimoi
qu'au
médie
rie ; a
les V
alloie
noien
servir
dre l
n'avo
ches
trent
ce à l
maiq
des c
entie
tité
Baye
vieu
poin
un C
dans

bien établis dans la Jamaïque, & que la paix
 eut été conclue avec l'Espagne, les Boucaniers
 qui n'avoient vécu jusqu'alors que du pillage
 des Espagnols, se trouverent dans un grand
 embarras. Ils avoient dépensé avec la dernière
 prodigalité tout ce qu'ils avoient attrapé; de
 sorte que n'ayant plus de quoi vivre, ils fu-
 rent obligez d'aller au petit Guaves, où la pi-
 raterie subsistoit encore, ou bien de s'établir
 dans la Baye pour couper du bois de Campê-
 che. Ceux qui avoient le plus d'industrie se re-
 tirerent en ce quartier; mais ceux-ci même,
 quoi qu'ils pussent bien travailler s'ils avoient
 voulu, trouverent que c'étoit une pauvre oc-
 cupation que de s'amuser à couper du bois. Ce-
 pendant, comme ils étoient bons tireurs, ils
 aimoient mieux se divertir à la chasse, quoi
 qu'au bout du compte ni l'un ni l'autre de ces
 métiers ne leur plaisoit pas tant que la pirate-
 rie; aussi faisoient-ils souvent des courses dans
 les Villes des Indiens les plus voisines, où ils
 alloient piller par petites troupes, & rame-
 noient avec eux les femmes Indiennes pour les
 servir dans leurs cabanes, & envoioient ven-
 dre leurs maris à la Jamaïque. D'ailleurs ils
 n'avoient pas oublié leurs anciennes débau-
 ches, & ils dépensent encore quelquefois
 trente ou quarante livres sterlin dans une scan-
 ce à bord des Vaisseaux qui venoient de la Ja-
 maïque, où ils faisoient carrouffe & tiroient
 des coups de fusil durant trois ou quatre jours
 entiers. Et quoi que dans la suite il y eût quan-
 tité de personnes sages qui se rendirent à la
 Baye pour y couper du bois, cependant les
 vieux débauchez les gâterent jusques à un tel
 point, qu'ils ne purent jamais se réduire sous
 un Gouvernement civil, mais se plongerent
 dans leurs desordres, jusqu'à ce que les Espa-

gnols, encouragez par le peu de soin qu'ils prenoient d'eux-mêmes au milieu de leurs excès, se jetterent sur eux, & les prirent presque tous chacun dans sa Cabane. On les mena prisonniers à Campêche, ou à la Vera-Cruz, d'où ils furent envoyez à Mexique, & vendus aux négocians de cette Ville. Deux ou trois années après, lorsqu'ils scûrent parler Espagnol, la plupart d'entr'eux s'enfuirent, & retournerent par de petits chemins écartez à la Vera-Cruz, où ils s'embarquerent sur la flote pour passer en Espagne, & delà se rendirent en Angleterre. J'ai parlé à plusieurs de ces gens-là depuis, & ils m'ont tous dit qu'on n'en avoit envoyé aucun travailler aux mines d'argent, mais qu'on les avoit toujours tenus dans la Ville ou aux environs, sans leur permettre d'aller avec leurs Caravanes au nouveau Mexique, ni de prendre cette route-là. Je remarque ceci, parce que c'est un bruit commun que les Espagnols envoient d'ordinaite leurs prisonniers aux mines, & qu'ils les traitent avec beaucoup de cruauté; mais je n'ai jamais pû apprendre qu'ils en ayent usé de cette maniere envers aucun Européen, soit qu'ils craignent qu'on ne découvrir leur foiblesse, ou pour quelque autre raison, c'est ce que je ne sai pas. Mais pour revenir à mon discours, il est très-certain que les coupeurs de bois qui étoient à la Baye de mon tems, ont tous été enlevez ou mis en déroute; c'est aussi ce que j'avois toujours apprehendé, & qui me détermina enfin à la retraite, quoi que ce fut un endroit où l'on pouvoit gagner beaucoup de bien.

Après avoir ainsi parlé du premier établissement de mes Compatriotes dans ce païs, je m'en vais dire quelque chose des saisons de l'année, & donner quelques particularitez du

païs
Cam
& c
confi
sejou
Ce
à pré
trion
mer
vents
dans
Est,
suite
& du
pluvi
ragar
ils au
de Ju
jusqu
rivier
comr
y ait
toujo
ne cr
mênn
soien
c'est
dées
les p
vents
d'Océ
au m
long
soit,
viola
& en
cours
dure

païs, de ses animaux, du négoce du bois de Campêche, de la maniere dont on y chassoit, & enfin je rapporterai quelques aventures considerables qui arriverent ici pendant mon séjour.

Cette partie de la Baye de Campêche est à près de dix-huit degrez de latitude Septentrionale. Lors qu'il fait beau tems les brises de mer sont au Nord-Nord-Est, ou au Nord: Les vents de terre sont Sud-Sud-Est, & Sud; mais dans le mauvais tems ils tournent à l'Est-Sud-Est, & le vent est forcé deux ou trois jours de suite. La saison seche commence en Septembre, & dure jusqu'en Avril ou Mai; alors la saison pluvieuse arrive, & commence par des Hou-ragans; d'abord il n'y en a qu'un dans un jour, ils augmentent ensuite peu à peu jusqu'au mois de Juin, & après on a des pluyes continuelles jusques vers la fin d'Août. C'est ce qui enfle les rivieres & les fait déborder, alors les Savanas commencent à se couvrir d'eau: & quoi qu'il y ait quelque intervalle de beau tems, il y a toujours de grosses pluyes, de sorte que l'eau ne croît ni ne diminue, mais demeure dans le même état jusqu'à ce que les vents de Nord soient fixez, & qu'ils souffent avec violence; c'est alors que les Savanas sont tout à fait inondées durant l'espace de plusieurs milles, & qu'on les prendroit pour une partie de la mer. Les vents de Nord se fixent d'ordinaire vers le mois d'Octobre, & continuent par intervalles jusques au mois de Mars; mais j'en traiterai plus au long dans le Chapitre des Vents. Quoi qu'il en soit, ces vents de Nord souffent avec tant de violence vers la terre, qu'ils y poussent la mer, & empêchent que les marées ne suivent leur cours, réglé tout le tems qu'ils régner, ce qui dure quelquefois deux ou trois jours de suite.

Par ce moyen les rivières sont arrêtées dans leur cours, & débordent beaucoup plus qu'elles ne faisoient auparavant, quoi qu'il y ait moins de pluye. Ils souffent avec plus d'impetuosité en Decembre & en Janvier, mais ensuite ils mollissent, ils ne sont pas si frequens ni de si longue durée; & enfin les inondations commencent à s'écouler des endroits les plus bas, de sorte que vers le milieu de Février le pais est tout sec, & qu'au mois de Mars à peine trouvera-t'on quelquefois de l'eau pour boire, même dans ces Savanas, qui ressembloient à une mer six semaines devant. Vers le commencement d'Avril tous les étangs des Savanas sont à sec, & une personne qui n'auroit pas d'autre ressource pour trouver de l'eau peut fort bien mourir de soif: mais ceux qui connoissent un peu le pais se retirent alors dans les bois, pour se rafraichir de l'eau qu'ils trouvent dans les pommes de Pin sauvage.

Le Pin sauvage est un arbre ainsi nommé, parce qu'il ressemble en quelque maniere à celui qui porte les véritables pommes de Pin: les sauvages viennent d'ordinaire sur les bosses, les neuds, ou les extremités de l'arbre où elles prennent racine, & poussent tout droit en haut. La racine est courte & épaisse, & les feuilles en sont envelopées les unes dans les autres, jusqu'à ce qu'elles s'élargissent vers la pointe: Elles sont d'une bonne épaisseur, & longues de dix ou douze pouces. Les feuilles exterieures sont si bien serrées les unes après des autres, qu'elles retiennent l'eau de la pluye lors qu'elle tombe. Elles en renferme jusqu'à une pintre & demie, ou une quarte, & cette eau rafraichit les feuilles & nourrit la racine. Quand on trouve de ces pommes de Pin, on enfonce un couteau dans les feuilles un peu au dessus de la ra-

cine,
reçou
que i
ma g
Le
de M
plus
inond
est d
sus o
n'est
de di
gros:
pelle
& il y
roit e
bres,
sec,
endro
ressem
re, m
gros;
& po
d'un
qui n
pour
les b
rabor
quans
me c
coule
coupe
parce
donn
à réd
le co
pour
blanc

cine, ce qui en fait sortir l'eau de pluie qu'on reçoit sur son chapeau pour la boire: c'est ce que j'ai pratiqué moi-même plusieurs fois, à ma grande satisfaction.

Le pais près de la mer ou des lacs est chargé de Mangles; & toujours humide, mais un peu plus avant il est sec & ferme, & n'est jamais inondé que dans la saison pluvieuse. Le terroir est d'une argile forte & jaunâtre, mais le dessus ou la superficie est d'une terre roire, qui n'est pas profonde. Il croît ici quantité d'arbres de différente espèce qui ne sont ni hauts ni fort gros: ceux qui servent à la teinture & qu'on appelle bois de Campêche, & profitent le mieux, & il y en a une grande abondance: aussi le terroir est-il le plus propre qu'il y ait pour ces arbres, qui ne réussissent point du tout sur un fond sec, & on n'en trouve pas non plus dans les endroits où la terre est noire & fort grasse. Ils ressemblent assez à nos Aubépines d'Angleterre, mais ils sont généralement beaucoup plus gros; l'écorce des jeunes branches est blanche & polie, & il y a quelques pointes qui sortent d'un côté & d'autre, de sorte qu'un Anglois qui n'en sauroit pas la différence les prendroit pour des Aubépines, mais le corps & les vieilles branches sont noirâtres, l'écorce en est plus raboteuse, & il n'y a que peu ou point de piquans. Les feuilles sont petites, & faites comme celles de nos Aubépines ordinaires, & la couleur est d'un verd pâle. On choisit pour la coupe les arbres vieux qui ont l'écorce noire, parce qu'ils ont moins de seve, & qu'ils ne donnent presque point de peine à couper ou à réduire en morceaux. La seve est blanche & le cœur rouge: on se sert beaucoup du dernier pour la teinture; aussi abat-on toute la seve blanche jusqu'à ce qu'on vienne au cœur, &

alors il est en état d'être envoyé en Europe. Après qu'il a été coupé quelque tems il devient noir, & si on le met dans l'eau il lui donne la couleur d'ancre; on s'en sert même quelquefois pour écrire. Il y a de ces arbres qui ont cinq ou six pieds de circonference, & on a beaucoup de peine à en faire des buches qui n'excedent pas la charge d'un homme; aussi est-on obligé de les faire sauter avec de la poudre. Ce bois est fort pesant, il brûle très-bien, & fait un feu clair, ardent, & de longue durée. Nous endureissons toujours les canons de nos fusils, lors qu'il s'y rencontre quelque défaut, au feu de ce bois de Campêche, s'il s'en trouve à l'endroit où nous sommes; autrement nous y employons, comme je l'ai déjà dit, du bois de Burton, ou de l'arbre qui porte des raisins. Je croi que le véritable bois de Campêche ne vient que dans le Jucatan; & que même on n'y en trouve que dans quelques endroits auprès de la mer. Les principaux où il y en a sont celui-ci, le Cap Catoch, & la Baye de Honduras, dans la partie Meridionale de Jucatan. Il y a quelques autres sortes de bois qui approchent assez de la couleur de celui-ci, & dont on se sert aussi pour la teinture: les uns sont plus estimez, les autres moins. Entre ceux-ci le Bloodwood, c'est à dire bois de sang, & le bois de Stockfiche, sont proprement du cru de l'Amérique.

Le Golphe de Nicaragua, vis-à-vis de l'Isle de la Providence, est le seul endroit que je sache dans les mers du Nord qui produise le bois de sang: Et la terre qui est vis-à-vis, de l'autre côté du Continent, dans les mers du Sud, en porte aussi de la même espece.

Ce bois est d'un rouge plus éclatant que le bois de Campêche. On le vendoit trente li-

vres
Car
ze,
que
dan
cha
des
espe
un
Cam
aux
vure
l'aut
droit
n'en
de se
A
ra Le
semb
mém
les la
dire
mond
Ma
mesu
s'élev
prop
coup
plus
ture
quar
vanas
ou tr
ont b
La
prof
gros.
feu,

vres sterlin par tonneau , pendant que celui de Campêché n'en valoit que quatorze ou quinze , & le bois de Stockfiche n'en couroit alors que sept ou huit. Cette dernière sorte croit dans le pays , qui est auprès de Rio de la Hacha , à l'Est de sainte Marthe , sur les bords des rivières & dans un terrain bas : c'est une espece de bois plus petit que le premier. J'ai vu un arbre qui ressembloit beaucoup à celui de Campêché , dans la riviere de la Conception aux Sambalos ; je sai qu'il est bon pour la teinture , mais je suis incertain s'il est de l'une ou de l'autre de ces deux sortes. Outre ce dernier endroit , & les autres dont j'ai parlé ci-dessus , je n'en ai point trouvé dans l'Amérique où il y eût de semblable bois.

A Cherbourg dans l'Afrique , auprès de Sierra Leone , on trouve du bois de Cam , qui ressemble fort au bois de sang , si ce n'est pas le même. Il y en a de semblable à Tonquin dans les Indes Orientales ; d'ailleurs je n'ai pas ouï dire qu'il y en eût en aucun autre lieu du monde.

Mais pour revenir à la Baye de Campêché , à mesure qu'on s'éloigne de la mer , le terrain s'éleve toujours davantage , & s'y trouve plus propre pour les arbres : il y en croit aussi beaucoup d'une autre espece , & ils y deviennent plus gros & plus hauts que ceux du bois de teinture , ou les autres des environs. Au-delà de ce quartier on entre toujours dans de grandes Savanas remplies d'herbe longue , & qui ont deux ou trois millés de large : Il y en a même qui en ont beaucoup plus.

La terre des Savanas est en general noire & profonde , & porte une espece de glaycul fort gros. Vers la fin de la saison sèche on y met le feu , qui se répand aussi-tôt comme un feu vo-

701 **DIVERS VOYAGES**

lage, & brûle jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de matiere combustible, à moins qu'une grosse pluye ne l'éteigne: Cette herbe n'est pas plutôt brûlée qu'il en renaît d'autre à sa place plus vite qu'on ne sauroit se l'imaginer. Les Savanas sont entourées de l'un & de l'autre côté par des Colines, dont la terre est d'une couleur de brun clair, profonde & fertile, & qui portent de gros arbres fort hauts. Durant l'espace de dix ou vingt milles depuis la mer, le pais est composé tantôt de petites chaînes de ces colines, chargées d'arbres, & tantôt de vastes prairies fort agreables. Les animaux de ce pais sont les Chevaux, les Bœufs, les Daims, les Warris, les Pecarts, les Squashes, les Possums, les Singes, les Ours qui vivent de fourmis, les Sloths ou Paresseux, les Armadillos, les Porc-épics, les Tortuës de terre, les Guanos, & plusieurs sortes de Lezards.

Le Squash est un animal à quatre pieds, plus gros qu'un chat, sa tête ressemble assez à celle du renard, il a les oreilles courtes & le museau long. Ses jambes sont courtes & il a des griffes aiguës qui lui servent à escalader sur les arbres, tout comme un chat. Il a la peau couverte d'un poil court, fin, & jaunâtre. La chair en est très-bonne & fort saine. On les écorche & on les fait rôtir, & alors on les appelle des cochons de lait; je trouve même qu'ils ont bien aussi bon goût. Ils ne mangent que de très-bons fruits, aussi les trouve-t'on d'ordinaire parmi les arbres nommez Sapadillos. Ils ne s'écartent pas beaucoup, & si on les prend jeunes ils s'apprivoisent avec la même facilité qu'un chien, mais ils sont aussi espiegles qu'un singe.

Les singes qui se trouvent dans ces quartiers sont les plus laids que j'aie vûs de ma vie. Ils sont beaucoup plus gros qu'un lièvre, & ont de

grand
de lon
& la
aussi
vert
vont
les bo
S'ils
de la
seul je
re foi
troupe
dessus
foient
plusie
che &
Q'ielq
& me
arine
un plu
tite b
& sa
culer
avec l
pendu
Enfin
nos hu
Ces sin
que d
avec e
semble
sont fa
avec l
ment
bras, d
acroch
vant.
j'aye v

grandes queuës de près de deux pieds & demi de long. Le dessous de leur queuë est sans poil & la peau en est dure & noire ; mais le dessus, aussi bien que tout le reste du corps, est couvert d'un poil rude, long, noir, & herisse. Ils vont vingt ou trente de compagnie roder dans les bois, où ils sautent d'un arbre à l'autre. S'ils trouvent une personne seule ils font mine de la vouloir devorer. Lors même que j'ai été seul je n'ai pas osé les titer, sur tout la première fois que je les vis. Il y en avoit une grosse troupe qui se lançoient d'arbre en arbre par dessus ma tête, craquetoient des dents, & faisoient un bruit enrage ; il y en avoit même plusieurs qui faisoient des grimaces de la bouche & des yeux, & mille postures grotesques. Quelques uns rompoient des branches seches & me les jettoient, d'autres répandoient leur urine & leur ordure sur moi, à la fin il y en eut un plus gros que les autres qui vint sur une petite branche, justement au-dessus de ma tête, & sauta tout droit contre moi ; ce qui me fit reculer en arriere ; mais il se prit à la branche avec le bout de sa queuë, & il demeura-là suspendu à se brandiller & à me faire la mouë. Enfin je me retirai, & ils me suivirent jusqu'à nos hutes avec les mêmes postures menaçantes. Ces singes se servent de leurs queuës aussi-bien que de leurs patés, & ils tiennent aussi ferme avec elles. Si nous étions deux ou plusieurs ensemble ils s'enfuyoient de nous. Les femelles sont fort embarrasées pour sauter après les mâles avec leurs petits, car elles en ont ordinairement deux, elles en portent un sous un de leurs bras, & l'autre qui est assis sur leur dos se tient accroché à leur cou avec ses deux patés de devant. Ces singes sont les plus farouches que j'aye vûs de ma vie, & il ne nous fut jamais

possible d'en aprivoiser aucun, quelque artifice que nous missions en œuvre pour en venir à bout. Il n'est guere plus aisé de les avoir quand on les a tirez, parce que s'ils peuvent s'attacher à quelque branche avec la queue ou avec les patés, ils ne tombent point à terre pendant qu'il leur reste le moindre souffe de vie. Après en avoir tiré un quelquefois, & lui avoir cassé une jambe ou un bras, j'ai eu compassion de voir cette pauvre bête regarder fixement, & manier la partie blessée & la tourner d'un côté & d'autre. Ces singes sont fort rarement à terre, & il y en a même qui disent qu'ils n'y vont jamais.

L'Ours qui vit de fourmis est une bête à quatre pieds, de la grosseur d'un chien de bonne taille, & il a le poil rude, & d'un brun qui tire sur le noir; il a les jambes courtes, le museau long, de petits yeux, la gueule fort petite, & une langue aussi déliée qu'un ver de terre de cinq ou six pouces de long. Cet animal se nourrit de fourmis; aussi le trouve-t-on toujours auprès des fourmilières: voici de quelle manière il les prend. Il met son museau tout plat sur la terre, auprès du sentier où les fourmis passent & repassent, (& il y en a grand nombre dans ce pays) ensuite il met sa langue au travers du sentier, & lors que les fourmis qui vont & viennent sans cesse y arrivent, elles s'y arrêtent un peu, de sorte que sa langue en est toute couverte en deux ou trois minutes de tems; alors il la retire & les avale: Cela fait il recommence de nouveau le même exercice pour en attraper davantage. Ces animaux sentent beaucoup l'odeur des fourmis, & leur chair, dont j'ai aussi mangé, en a bien plus le goût encore. J'en ai vû en divers endroits de l'Amérique, aussi-bien qu'ici aux Sambalos,

& sur
du St
Le
quatre
brune
mang
ronde
dents
griffe
feuille
differe
ques a
anima
qu'ils
qu'apr
arbre,
dre de
que p
& les
quoi c
du pre
qu'ils
poitille
ver. L
avance
& ils
la mē
pour le
même
roit, r
saurait
marche
L'Ar
l'armur
d'un p
long. C
épaisse
sous le

de sur le Continent Mexicain, dans les Mers du Sud.

Le Sloth ou le Paresseux est aussi une bête à quatre pieds, couverte de poil d'une couleur brune : Il n'est pas tout-à-fait si gros que l'Ours mangeur de fourmis, ni si herisse ; il a la tête ronde, les yeux petits, le museau court, les dents fort aiguës, les jambes courtes, & les griffes longues & perçantes. Il se nourrit de feuilles, mais je ne fai point s'il en mange indifferemment de toutes les sortes, ou de quelques arbres particuliers. Quoi qu'il en soit, ces animaux font beaucoup de mal aux arbres qu'ils attaquent, & ils sont si lents à se remuer, qu'après avoir mangé toutes les feuilles d'un arbre, ils employent cinq ou six jours à descendre de celui-là & à monter sur un autre, quelque proche qu'il soit, & ils n'ont que la peau & les os avant que d'arriver à ce second gîte, quoi qu'ils fussent gras & dodus à leur descente du premier. Ils n'abandonnent jamais un arbre qu'ils ne l'ayent tout mis en pieces, & aussi dépoüillé qu'il le pourroit être au cœur de l'Hiver. Il leur faut huit ou neuf minutes pour avancer un pied à la distance de trois pouces, & ils ne les remuent qu'un après l'autre avec la même lenteur ; les coups ne servent de rien pour leur faire doubler le pas ; j'en ai fesse moi-même quelques-uns pour voir si cela les animeroit, mais ils paroissent insensibles, & on ne sauroit les épouvanter, ni les contraindre à marcher plus vite.

L'Armadillo, qu'on appelle ainsi à cause de l'armure dont il est revêtu, est de la grosseur d'un petit cochon de lait, & il a le corps assez long. Cet animal est renfermé dans une écaille épaisse qui lui couvre tout le dos, & se rejoint sous le ventre, où elle ne laisse que la place

qu'il faut pour les quatre jambes. Il a la tête petite, le groin d'un cochon, & le cou d'une longueur assez considerable: Il sort la tête quand il marche, mais s'il craint quelque danger il la cache sous sa coquille, il y retire en même tems ses pieds, & il demeure aussi immobile qu'une tortuë de terre, on a beau le baloter d'un côté & d'autre, il ne remuë pas pour cela. Son écaille est partagée en deux au milieu du dos & en travers, où il y a des jointures qui lui servent à tourner le devant de son corps de tous les côtés, & de la maniere qu'il veut. Ses pieds ressemblent à ceux d'une tortuë de terre, & il a des ongles fortes, avec lesquelles il creuse des trous dans la terre comme font les lapins. La chair en est tres bonne, & a le même goût que celle des Tortuës de terre.

Le Porc-épic est si connu que je ne m'arrêterai point à le décrire. Les bêtes farouches qui se trouvent dans ce pais sont le Chat-Tigre; &, à ce que disent nos gens, le Lion. Le Chat-Tigre est de la grosseur d'un de nos chiens, qu'on fait battre avec les taureaux; il a les jambes courtes, le corps ramassé, & à peu près comme celui d'un mâtin; mais pour tout le reste, c'est-à-dire la tête, le poil, & la maniere de quêter la proie, il ressemble fort au Tigre, excepté qu'il n'est pas tout-à-fait si gros. Il y en a ici une grande quantité; ils devorent les jeunes veaux, ou d'autre gibier qu'on y trouve en abondance. Aussi sont-ils moins à craindre par cela même qu'ils ne manquent pas ici de pâture. Cependant je les aurois souhaités bien loin de moi lors que je les ai rencontrés dans les bois, tant ils ont la mine altiere & le regard farouche. D'ailleurs je n'ai jamais vû aucun Lion dans ce pais, quoi que deux ou trois personnes m'ayent dit qu'elles y en avoient vû;

mais je
nombre
On t
sur to
en a
mêlée
Les Se
que la
me, &
ches &
vivent
ques au
chemin
On d
sur les
gieuse
cornes
qu'ils p
tour d
des pe
chair,
aussi e
l'ai pas
ques-u
en avo
nomme
de sem
Les
que le
pieds e
mais la
ne. Ils
vertes
seaux e
j'ai ren
même
de l'eu
es & c

ES
Il a la tête
û d'une lon-
tête quand
danger il la
même tems
bile qu'une
r d'un côté
a. Son écaill
u dos & en
lui servent
tous les cô-
s pieds res-
re, & il a
l creuse des
lapins. La
ne goût que

e m'arrête-
ouches qui
hat-Tigre;
n. Le Chat-
os chiens,
l a les jam-
à peu près
tout le re-
la maniere
t au Tigre,
ros. Il y en
ent les jeu-
y trouve en
raindre par
ici de pâtu-
z bien loin
ez dans les
& le regard
vû aucun
a trois per-
voient vû;

DE DAMPIER.

307

mais je suis certain qu'ils n'y sont pas en grand nombre.

On trouve ici quantité de bêtes venimeuses, sur tout des Serpents de plusieurs sortes: Il y en a de jaunes, de verts, de couleur brune, mêlée de quelques taches de blanc & de jaune. Les Serpents jaunes sont d'ordinaire aussi gros que la partie inferieure de la jambe d'un homme, & longs de six ou sept pieds. Ils sont lâches & paresseux; ils demeurent en repos, & ne vivent que de Lezards, de Guanos, ou de quelques autres petits animaux qui passent dans leur chemin.

On dit pourtant qu'ils se cachent quelquefois sur les arbres, & qu'ils ont une force si prodigieuse, qu'ils arrêtent un bœuf par une de ses cornes lors qu'il vient assez près de l'arbre, & qu'ils peuvent s'entortiller tout d'un coup autour de la corne & de quelque branche. Il y a des personnes qui en estiment beaucoup la chair, & qui en mangent souvent; j'ai voulu aussi en goûter par pure curiosité, mais je ne l'ai pas trouvée fort bonne. J'ai ouï dire à quelques-uns de nos gens établis à la Baye, qu'ils en avoient vû d'aussi gros que le corps d'un homme ordinaire, mais je n'en ai jamais vû de semblables.

Les Serpents verts ne sont guere plus gros que le pouce, quoi qu'ils ayent quatre ou cinq pieds de long; leur dos est d'un verd fort vif, mais la couleur du ventre tire un peu sur le jaune. Ils se tiennent d'ordinaire entre les feuilles vertes des buissons, & ils vivent des petits oiseaux qui s'y viennent percher; c'est ce que j'ai remarqué plusieurs fois, & peu s'en fallut même un jour qu'un ne me mordit avant que je l'eusse découvert: Un Oiseau battoit des ailes & crioit tout auprès de moi, sans pourtant

qu'il s'envolât; je ne savois que m'imaginer ni quelle en pouvoit être la cause, jusqu'à ce que j'entendis la main pour le prendre. Alors je vis la tête du serpent tout contre lui, & je m'aperçus ensuite qu'il étoit entortillé autour de ce pauvre oïseau. Je ne sai pas ce qu'ils mangent outre les oïseaux, mais on assure qu'ils sont très-venimeux.

Le Serpent brun est un peu plus gros que le verd, mais il n'a pas plus d'un pied & demi, ou deux pieds de long; il en venoit souvent autour de nos cabanes, où ils entroient même quelque fois, mais nous ne les tuyons point parce qu'ils détruisoient les Soutis, & qu'ils sont subtils à les prendre. Outre les Serpens il y a ici quantité de Scorpions & de Centapes. On y trouve aussi des Gualliguêpes. Ce sont des animaux qui semblent un peu aux Leïards, mais ils sont plus gros; ils ont le corps de la grosseur du bras d'un homme, quatre jambes courtes, & une petite queue qui est aussi courte; leur peau est d'un brun obscur. Ils vivent dans les troncs creux des vieux arbres, on les trouve d'ordinaire dans les endroits marécageux, & on dit qu'ils ont beaucoup de venin.

Il y a ici une sorte d'araignées d'une prodigieuse grosseur: on en trouve qui sont presque aussi grosses que le poing d'un homme, & qui ont de longues jambes, déliées comme les araignées d'Angleterre; Elles ont deux dents, ou plutôt deux cornes, longues d'un pouce & demi, ou de deux, & grosses à proportion; noires comme du jayet, polies comme du verre, & aussi pointuës au bout qu'une épine; elles ne sont pas toutes droites, mais courbées. On garde presque toujours ces dents lors qu'on tue les araignées: Quelques-uns les portent dans leurs bourses à tabac pour nettoyer leurs pipes,

m'imaginer
 e, jusqu'à ce
 dre. Alors je
 ui, & je m'a
 lé autour de
 u'ils mangent
 u'ils sont très
 s gros que le
 d & demi, on
 uvent autour
 éme quelque
 t parce qu'ils
 sont subtils
 a ici quantité
 y trouve au
 naux qui re
 ils sont par
 du bras d'un
 e une petite
 eau est d'un
 troncs creus
 dinaire dans
 it qu'ils ont
 d'une prodig
 sont presque
 me, & qui
 me les arai
 ux dents, ou
 pouce & de
 orrion; noi
 e du verre,
 ne; elles ne
 ées. On gar
 s qu'on tue
 ortent dans
 leurs pipes;

d'autres les conservent pour curer leurs dents,
 sur tout ceux qui sont sujets à y avoir mal, par
 ce qu'elles ont la vertu, à ce qu'ils croient, de
 le chasser, mais je n'en ai point fait moi-mê
 me l'expérience. Le dos de ces araignées est
 couvert d'un duvet jaunâtre, aussi doux que du
 velours. Il y en a qui disent qu'elles sont veni
 meuses, & d'autres qu'elles ne le sont pas; pour
 moi je ne puis rien déterminer là-dessus, ni
 pour ni contre.

Quoique ce país soit exposé souvent aux
 inondations, il est néanmoins rempli de four
 mis de diverses sortes; il y en a de grosses, de
 petites, de noires, de jaunes, &c. La morsure,
 ou la piqueure des grosses fourmis noires est
 presque aussi dangereuse que celle du Scorpion;
 ces petites fourmis jaunes ne font guere moins
 de mal, leur aiguillon perce comme une étin
 celle de feu, & il y en a une si grande foule en
 certains endroits sur les branches des arbres,
 qu'on s'en trouve quelquefois tout couvert a
 vant qu'on s'en soit aperçu. Elles font leurs nids
 sur les grands arbres; & les placent sur le tronc
 entre les branches: il y en a qui sont aussi gros
 qu'on tonneau de soixante & trois galons; c'est
 là où elles passent l'hiver, & d'abord que la
 saison pluvieuse arrive, elles se retirent toutes
 dans ces petits bourgs, où elles conservent leurs
 œufs. Les Européens qui se sont transplantez
 dans les Indes Occidentales, n'estiment pas
 moins ces œufs pour en nourrir leurs poulets,
 que nous estimons le gruau d'avoine en Angle
 terre pour le même usage. Dans la saison seche,
 lors qu'elles sortent de leurs nids, elles cou
 vrent les lieux où il y a des arbres, mais elles
 ne vont jamais dans les Savanas: On voit alors
 par tout des sentiers qu'elles font dans les bois,
 larges de trois ou quatre pouces, & aussi battus

110 DIVERS VOYAGES

que nos grands chemins en Angleterre. Elles partent fort legeres, mais elles retournent à leur rendez-vous avec de pesans fardeaux sur le dos, tous de la même matiere & d'une égale grosseur. Je n'ai jamais observé qu'elles portaissent autre chose que des morceaux de feuilles vertes, mais si gros qu'à peine pouvois-je voir l'Insecte qui étoit dessous. Cependant elles marchent fort vite, & il y en avoit une si longue file qui s'emprestoient à se devancer les unes les autres, que c'étoit un plaisir de voir ce manège; & le sentier tout rempli de verdure.

Il y a une autre sorte de fourmis qui sont noires & assez grosses, & qui ont les jambes longues; elles marchent par troupes, & on diroit à les voir qu'elles sont occupées à chercher quelque chose; elles paroissent toujours empressees, & suivent regulierement leurs Capitaines quelque part qu'ils aillent; elles n'ont point de sentiers batus comme les autres, mais elles courent de tous côtez, à la maniere des Chasseurs. Il en passoit quelquefois une bande par nos huttes, où elles montoient sur nos lits ou nos pavillons, & entroient même dans nos coffres, où elles furetoient & pilloient de tous côtez; par tout où leurs Guides alloient toutes les autres ne manquoient pas de les suivre: nous ne les détournions jamais de leur route; au contraire nous leur laissons la liberté de chercher par tout où elles vouloient, & après qu'elles avoient fini leur quête elles se retiroient toutes avant la nuit. Ces bandes étoient si nombreuses qu'elles employoient deux ou trois heures à passer, quoi qu'elles marchassent fort vite.

Les Oiseaux de ce pais sont les bourdonnans, les merles, les tourterelles, les pigeons, les perroquets, les perruches, les quames, les corrossos, les coqs-d'inde, les corneilles qui vivent

de ch
oiseau
bourd
plum
qu'un
& au
avec
relte
les ai
tient
tinuë
moud
perue
de vi
même
proch
tige t
& tan
ou to
coup;
titud
cing
en a
plus
petit
plus
Le
les n
long
la co
les ja
pie.
ont
brun
on le
les d
reste
le bi

est. Elle
retournent
fardeaux sur
& d'une éga
qu'elles por
x de feuille
vois: je voi
nt elles mar
ne si longue
t les unes les
ce manège;
e.
qui sont noi
jambes lon
& on dirait à
cher quel
urs empref
Capitaines
ont point de
is elles cou
s Chasseurs,
e par nos hu
s ou nos pa
s coffres, où
s côtez; par
s les autres
nous ne les
au contraire
cher par tout
avoient fini
vant la nuit.
qu'elles em
basser, quoi
bourdonnans,
ons, les per
, les corre
qui vivent

de charogne, celles qu'on nomme subtiles, les oiseaux tout-bec, les coqrecos, &c. L'oiseau bourdonnant est une petite creature dont le plumage est fort joli, & qui n'est pas plus gros qu'une des plus grosses guêpes, il a le bec noir & aussi délié que la pointe d'une aiguille fine, avec des jambes & des pieds proportionnez au reste de son corps. Quand il vole il ne bat pas les ailes comme les autres oiseaux, mais il les tient étendues dans un mouvement égal & continuël, comme font les abeilles & les autres mouches, dont il a aussi le bourdonnement per-petuel lors qu'il vole. Il se meut avec beaucoup de vitesse, & il hante les fleurs & les fruits de même que l'abeille qui en forme son miel; il approche souvent de ces agreables objets, il voltige tout autour, & les examine tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, quelquefois il y pose un pié, ou tous les deux, & puis il se retire tout d'un coup; il y revient ensuite avec la même prom-titude, & il demeure ainsi autour d'une fleur cinq ou six minutes, ou même davantage. Il y en a de deux ou trois sortes, dont les uns sont plus gros que les autres, mais ils sont tous fort petits, & ils n'ont pas le même plumage; les plus gros sont noirâtres.

Les merles d'ici sont un peu plus gros que les nôtres en Angleterre, ils ont la queue plus longue, mais du reste ils se ressemblent pour la couleur. On les appelle quelquefois corneilles jaseuses, parce qu'ils caquettent comme une pie. Il y a trois sortes de tourterelles; les unes ont le jabot blanc, les autres sont de couleur brune, & les troisièmes d'un gris fort sombre, on les nomme aussi tourterelles de terre. Celles du jabot blanc sont les plus grosses, & le reste de leur plumage est d'un gris qui tire sur le bleu; elles sont bonnes, rondes & dodues, &

215 DIVERS VOYAGES

de la grosseur presque d'un pigeon. Celles de la deuxième espèce sont de couleur brune par tout le corps, mais plus petites & moins grasses que les premières. Celles de terre sont beaucoup plus grosses qu'une aloëtte, fort rondes & bien douces; elles vont par couples sur la terre, & c'est de là sans doute qu'elles ont tiré leur nom. Les deux autres sortes volent par paires, & vivent des baies qu'elles cueillent sur les arbres, où elles croissent; d'ailleurs toutes les trois espèces sont un fort bon manger.

Les pigeons ne sont pas ici fort communs, ils sont plus petits que nos ramiers, & la chair en est bien aussi bonne.

Le quam est de la grosseur d'une poule d'inde ordinaire: il est d'un brun noirâtre, & son bec ressemble à celui d'un coq-d'inde; il vole d'un côté & d'autre dans les bois, il se nourrit de baies, & c'est un très bon manger.

Le correso est plus gros que le quam: le mâle est noir & la femelle d'un brun obscur. Le mâle a une huppe de plumes noires sur la tête, & il a l'air fort majestueux. Ces oiseaux se nourrissent aussi de baies, & ils sont très-bons à manger; mais on dit que leurs os sont venimeux, c'est pourquoi on les brûle, ou on les enterre, ou bien on les jette dans l'eau, de peur que les chiens n'en mangent & ne s'empoisonnent.

Les corneilles qui vivent de charogne sont noirâtres, & à peu près de la grosseur des corbeaux. Elles ont la tête chauve & sans plumes, de même que le cou, qui est rouge comme celui des coqs-d'inde, aussi les Européens nouvellement arrivés en ce pays les prennent-ils souvent pour tels. Elles ne vivent que de chair, & c'est pour cela qu'on leur donne le nom de corneilles à charogne. On trouve ici quantité de ces oiseaux, mais ils sont lourds & pesans, & ils

& ils même doive ils so lors d vanas qu'ils qu'en trois d un feu en pou qu'on semble quelqu

Il y sont to leurs p tête & tres; el gure à r erence mais pl fois, & semble, lles.

Les co es Cor ls disen ue les : lez en il y a u nence à u'aucun porceau bot, & u'ils se bres, s u'il ait

Tom

DE DAMPIER.

37

& ils demeurent si long-tems perchez à un même endroit, qu'on diroit à les voir qu'ils doivent être fort paresseux, malgré tout cela ils sont assez actifs à quêter leur proye; car lors que nous chassions dans les bois où les Savanas, nous n'avions pas plutôt tué une bête qu'ils venoient en foule autour de nous, & qu'en moins d'une heure il y en avoit deux ou trois cens, quoi que d'abord il n'en parut pas un seul. Je me suis quelquefois étonné d'où il en pouvoit tant venir tout d'un coup, puis qu'on n'en voit pas plus de deux ou trois ensemble à un endroit avant qu'ils se rendent à quelque curée.

Il y a quelques-unes de ces Corneilles qui sont tout à fait blanches, mais on diroit que leurs plumes sont sales, d'ailleurs elles ont la tête & le cou chauves, de même que les autres; elles sont aussi grosses & ont la même figure à tous égards, sans qu'il y ait aucune différence que pour la couleur. On n'en voit jamais plus d'une ou deux de ces blanches à la fois, & il y a rarement une troupe de noires ensemble, qu'il ne s'y trouve une blanche avec elles.

Les coupeurs de bois de Campêche appellent ces Corbeaux blancs les Rois de toute l'espèce; ils disent même qu'ils sont beaucoup plus gros que les autres, & que lors qu'ils sont assemblez en grand nombre autour d'une carcasse, il y a un de ces Rois dans la troupe, il commence à donner dessus le premier de tous, sans qu'aucun des autres en tête le moindre petit morceau, jusqu'à ce qu'il ait bien rempli son estomac, & qu'il se soit retiré: Ils ajoutent même qu'ils se tiennent autour de lui perchez sur les arbres, sans approcher de la carcasse jusqu'à ce qu'il ait pris le vrail, & qu'alors ils fondent

tous ensemble & en un instant sur la proie. J'ai vû moi même de ces Rois, mais je ne me suis point apperçû qu'ils fussent plus gros que les autres, ni que les noirs, leurs compagnons, ayent l'incivilité de les laisser manger tout seuls. Ces Corbeaux en general sont fort carnassiers, & ils dépêchent une charogne dans un moment. C'est pour cette raison que les Espagnols ne les tirent jamais, & qu'ils mettent à l'amende ceux qui les tuent. Il me semble aussi que dans la Jamaïque il y a un ordre qui défend de les détruire, & quoi que les coupeurs de bois ne soient pas obligez à s'y soumettre, ils sont néanmoins si superstitieux à cet égard, qu'ils n'oseroient leur faire aucun mal, de crainte qu'il ne leur arrivât quelque desastre dans la suite.

Les Corneilles qu'on nomme subtiles sont de la grosseur d'un pigeon; le plumage de la plupart est noirâtre; mais le bout de leurs ailes tire sur le jaune aussi-bien que leur bec. Elles ont une méthode toute particuliere & fort artificieuse de bâtir leurs nids: Ils sont suspendus aux branches des arbres les plus hauts, & dont le tronc n'a point de branches jusqu'à une hauteur considerable; elles choisissent même pour cet usage l'extrémité des branches qui s'éloignent le plus du corps de l'arbre. Lors qu'elles en trouvent un à quelque distance des autres, c'est sur celui-là où elles bâtissent tout autour; mais s'il y en a plusieurs ensemble, elles préfèrent celui qui est proche d'une Savana, d'un étang ou d'une crique, y suspendent leurs nids aux arbres qui donnent sur la Savana, l'étang ou la crique, & negligent les autres qui tournent vers les arbres voisins. Ces nids sont à deux ou trois pieds des branches où ils sont suspendus, & ils ont la figure d'un saladier rempli de

Vois
aussi
be l
assez
vien
Il y
ner
ving
d'un
bâtir
nom
Il y
que
presq
plus
grosso
de la
mais
ai vû
Les
les co
pas t
dodus
& ils
bois,
près d
metin
aux au
& bien
Les
lieux,
les Pel
cheurs
Il y a
le Siffa
plus pe
leur re
vieux

Foin. Le fil qui attache le nid à la branche, aussi-bien que le nid même, est fait d'une herbe longue fort adroitement entrelassée; il est assez délié tout contre la branche; mais il devient plus gros à mesure qu'il s'approche du nid. Il y a un trou à l'un des côtez du nid pour donner entrée à l'oiseau, & c'est un plaisir de voir vingt ou trente de ces nids suspendus autour d'un arbre. Cette maniere si peu commune de bâtir a fait que nos Anglois leur ont donné le nom de Corneilles subtiles.

Il y a deux ou trois sortes d'oiseaux tout-bec, que nous apellons ainsi, parce que leur bec est presque aussi gros que le reste de leur corps. Le plus gros que j'aye vû de ma vie étoit de la grosseur d'un de nos Pic-verds, & à peu près de la même figure. Il y en a de plus petits, mais on n'en rencontre pas souvent; je n'en ai vû moi-même que fort peu.

Les Cockrecos sont des oiseaux qui ont les ailes courtes, de la couleur des perdrix, mais pas tout-à-fait si gros; ils ne sont pas même si dodus ni si ronds. Ils ont les jambes longues, & ils se plaisent à courir sur la terre dans les bois, ou dans les endroits marécageux, ou auprès des criques. Ils font un grand bruit soir & matin, & ils se répondent fort joliment les uns aux autres; d'ailleurs c'est un très bon manger & bien délicat.

Les oiseaux d'eau sont les Canards, les Corlioux, les Herons, les mangeurs d'écrevisses, les Pelicans, les Cormorants, les Faucons pêcheurs, les Guerriers, les Boubies, &c.

Il y a trois sortes de Canards, le Moscovite, le Sifant, & le commun. Les Moscovites sont plus petits que les nôtres, mais du reste ils leur ressemblent en tout. Ils se perchent sur les vieux arbres secs, ou sur ceux qui n'ont point

de feuilles, & ils ne vont presque jamais à terre que pour manger. Les Siflants ne sont pas tout-à-fait si gros que nos Canards ordinaires, mais ils n'en différent point, soit pour la couleur ou la figure: Lors qu'ils volent ils sont une espèce de sifflement avec leurs ailes qui est assez agreable, & ils se perchent aussi sur les arbres comme les premiers. Pour les autres ils ressemblent à ceux de chez nous, tant pour la grosseur que pour le plumage, & je n'en ai jamais vû percher sur les arbres. Quoi qu'il en soit, tous ces Canards sont fort bons à manger.

Il y a deux sortes de Corlieux qui different en grosseur aussi-bien qu'en couleur. Les plus gros sont de la grosseur d'un Coq-d'Inde; ils ont les jambes longues & le bec long & crochu, comme celui des Becassines, mais proportionné en longueur & grosseur au reste de leur corps. Ils sont d'une couleur obscure, leurs ailes sont mêlées de noir & de blanc, leur chair est noire, mais bonne & fort saine: Nos Anglois les appellent doubles Corlieux, parce qu'ils sont le double plus gros que les autres.

Les petits Corlieux sont d'un brun obscur, ils ont les jambes longues aussi-bien que le bec, de même que les précédens, ils sont plus estimés que les autres, parce que leur chair est beaucoup plus délicate.

Les Herons d'ici ressemblent tout-à-fait à ceux que nous avons en Angleterre, soit par raport à la grosseur, à la figure, ou au plumage.

Les mangeurs d'Ecrevices sont faits comme les Herons, & de la même couleur, mais ils sont plus petits: ils vivent de petites écrevices de la grosseur du pouce, dont il y a ici une grande quantité.

Les
que
leur
& le
dix-
ras
lante
peau
tache
ment
Ces
loin
coup
toujo
rivag
Il ser
tout
Quan
dorm
la poi
est m
Guerr
Les
de jeu
faits d
noir,
tits po
ou de
la mar
goût d
bonne
Les
petits
re, ils
me: Ils
sur les
dans le
mer, &

DE DAMPIER.

Les Pelicans sont des oiseaux à pied plat, presque aussi gros que les oyes, & de la même couleur; ils ont les jambes courtes, le cou long, & le bec large d'environ deux pouces & long de dix-sept ou dix-huit; le devant de leur cou est ras & couvert d'une peau mole, unie & branlante, comme celle des Coqs-d'Inde: Cette peau est de la même couleur que le plumage, tachetée d'un gris clair & obscur, si exactement entremêlez qu'il n'est rien de plus joli. Ces oiseaux sont fort pesans, ils ne volent pas loin d'ordinaire, & ils ne s'elevent pas beaucoup au dessus de l'eau; ils se tiennent presque toujours sur les rochers à quelque distance du rivage, d'où ils peuvent regarder tout autour. Il semble à les voir percher de cette maniere tout seuls, qu'ils sont fort mélancotiques: Quand ils sont couchez à terre on dirait qu'ils dorment: Ils ont la tête levée, & ils reposent la pointe de leur bec sur le jabot; leur chair est meilleure que celle des Boubies ou des Guerriers.

Les Gormorans ressemblent pour la figure à de jeunes Canards; ils ont les pieds & le bec faits de la même maniere: Leur plumage est noir, ils ont le jabot blanc, & ils vivent de petits poissons qu'ils attrapent auprès du rivage, ou de vers qu'ils trouvent dans la vase lors que la marée est basse. Leur chair a furieusement le goût de poisson; malgré tout cela elle est assez bonne parce qu'ils sont fort gras.

Les Faucons pêcheurs ressemblent à nos plus petits Faucons pour la couleur & pour la figure, ils ont le bec & les ergots faits tout de même: Ils se perchent sur les troncs des arbres ou sur les branches seches qui donnent sur l'eau, dans les criques, les rivieres, ou au bord de la mer, & dès qu'ils voyent quelque petit pois-

son auprès d'eux, ils y volent à fleur d'eau, l'enfilent avec leurs ergots, & s'élèvent aussi tôt en l'air sans toucher l'eau de leurs ailes. Ils n'avalent pas le poisson tout entier, comme font les autres oiseaux qui en vivent, du moins tous ceux que j'ai vûs; mais ils le déchirent avec leur bec, & le mangent par morceaux.

Les Lacs, les Criques & les Rivieres, abondent en toutes sortes de poissons, savoir en Muges, Snouks, Tenpounders, Tarpons, Cavaliers, Parricotas, Gatts, Rayes, Maquereaux d'Espagne, & plusieurs autres.

Les Tenpounders sont faits comme les Muges, mais ils sont si pleins de petits arêtes roides, & entrelassées avec la chair, qu'il est presque impossible d'en manger.

Les Parricotas sont des poissons longs, & leur corps a la rondeur du maquereau. Ils ont le museau fort long & les dents aiguës: Ils peuvent avoir huit ou dix pouces de circonférence, & trois pieds & demi de long. Ils se tiennent d'ordinaire dans les bras de mer qui sont entre les Isles, ou dans la mer auprès du rivage. Ils flottent sur l'eau, & prennent le hameçon avec avidité; ils tâchent même de mordre les hommes s'ils en trouvent dans l'eau. Nous les prenons souvent lors que nous sommes à la voile; par le moyen d'un hameçon qui est suspendu à la poupe. Leur chair est ferme & de bon goût, mais il est dangereux d'en manger, car quelques personnes en ont été empoisonnées.

Plusieurs croient que ces poissons n'ont du venin que dans quelques endroits, & en certains tems de l'année. Je sai bien qu'en divers endroits des Indes Occidentales il y a eu des personnes qui se sont trouvées mal d'en avoir mangé, quoi que ce fut en différentes saisons de l'année; aussi les Matelots en goûtent-ils

d'abo
s'ils y
du po
mais
tout
n'éto
les p
nime

Les
ni si
partic
me q
qu'au
telé d
au cor
rond,
un pi
poisson
à lanc
ficie,
alors
pour f
sieurs
Gatts
musea
fait de
mes m
au trav
fort d

Les
gure &
ils son
trois p
& neu
estime
être ex
La
mande

d'abord le foie avant que de passer outre, & s'ils y trouvent un goût piquant comme celui du poivre, ils jugent que le poisson est mal-sain; mais s'il n'a pas ce goût ils le mangent; avec tout cela j'ai vû par experience que cette règle n'étoit pas toujours sûre. Je croi que la tête & les parties voisines sont ce qu'il y a de plus venimeux dans ce poisson.

Les Garrs sont ronds, mais non pas si gros ni si long que les précédens; ce qu'ils ont de particulier est un museau long & ossu, de même que l'Empereur, avec cette différence, qu'au lieu que celui-ci a le museau plat & dentelé des deux côtez en forme de scie, le Garr au contraire a le sien fait comme une lance, rond, uni, & pointu au bout, & d'environ un pied de longueur. C'est aussi une espece de poisson qui flote ou voltige sur l'eau; car il s'élance un ou deux pieds au dessus de la superficie, & parcourt ainsi vingt ou trente verges; alors il retombe & il se relève tout d'un coup pour faire le même saut; ce qu'il continue plusieurs fois de suite avant que de s'arrêter. Ces Garrs s'élancent avec une telle force, que leur museau perce quelquefois les côtez d'un canot fait de l'arbre qui porte le coton, & les hommes même craignent souvent d'en être percez au travers du corps. D'ailleurs c'est un poisson fort délicat.

Les Maquereaux d'Espagne ont la même figure & la même couleur que les nôtres, mais ils sont beaucoup plus gros, puis qu'ils ont trois pieds, ou trois pieds & demi de long, & neuf ou dix pouces de circonférence: On estime en general ce poisson, & il passe pour être excellent.

La Raye est un poisson plat, comme la Limande; j'en ai vû de trois sortes, qu'on appelle

en Anglois Stingrai ; c'est à-dire la Raye piquante, Rasprai, ou la Raye dont la peau sert à faire des rapes, & Whiprai, ou la Raye qui saute. Les deux premières se ressemblent beaucoup pour la figure ; mais la Stingrai a quatre piquans fort pointus, & longs d'environ deux pouces, qui sont, à ce qu'on dit, très-venimeux ; pour tout le reste de sa peau il est bien uni. La Rasprai a la peau rude & pleine de nœuds ; on s'en sert aussi pour faire des rapes ; la peau des plus grosses est si rude que les Espagnols s'en servent en quelques endroits pour raper leur Cassave, qui est une racine fort commune dans toutes les Indes Occidentales, & dont les Espagnols & les Anglois font souvent leur pain, mais on employe les plus belles de ces peaux à couvrir les étuits des instrumens de Chirurgie, & les autres petites boîtes de cette nature, quoi qu'on se soit amusé depuis peu à les contrefaire. J'ai oïi dire qu'on met en Turquie les peaux d'ânes à la presse, avec de petites graines dures dessus ; ce qui leur donne le même grain qu'on voit à la peau de ces Rayes dont je viens de parler.

Les Whiprais different des autres deux sortes en ce qu'elles ont la queue petite, mais plus longue, & qui se termine par un nœud semblable à un harpon. Ces trois sortes de Rayes sont bien larges d'un pied & demi. Cependant il y en a de cette dernière espèce qui sont d'une grosseur prodigieuse ; elles n'ont pas moins de trois ou quatre verges en carré, & leurs queues sont de la même longueur ; aussi les appellons-nous Diabes marins ; elles ont beaucoup de force, & on les voit jouer quelquefois sur l'eau, mais elles font une étrange figure quand elles sautent & qu'elles se roulent plusieurs fois de suite.

Il
mat
celle
mais
Elle
yen
dina
auto
y en
de b
Le
dans
Baye
un er
L'A
n'en
la dif
car il
figure
dina
se co
l'autr
par l
ou no
longu
d'auss
ou d
mais
ai jar
en ju
de lo
bonne
sa co
grosse
dents
longu
la m
trecci

Il ne manque pas de Tortuës ni de Veaux-marins dans ce lac; il y en a quelques-unes de celles qu'on nomme Tortuës à bec de Faucon; mais les vertes y sont en plus grand nombre. Elles sont d'une taille moyenne, cependant on y en a pris une qui étoit d'une grosseur extraordinaire, comme je l'ai dit dans mon Voyage autour du monde. Pour des Veaux-marins on y en trouve aussi en quantité qui sont gros & de bon goût.

Les Alligators ne sont pas moins nombreux dans toutes les criques, rivières, & lacs de la Baye de Campêche, & je ne croi pas qu'il y ait un endroit au monde qui en soit mieux fourni.

L'Alligator est si bien connu par tout que je n'en parlerois point si ce n'étoit pour marquer la différence qu'il y a entre lui & le Crocodile; car ils se ressemblent tant, soit à l'égard de leur figure & de leur naturel, qu'on les prend d'ordinaire pour être de la même espèce, & qu'on se contente de suposer que l'un est le mâle & l'autre la femelle: Je laisse au Public à juger par les observations suivantes, si cela est vrai ou non. Pour ce qui est de la grosseur & de la longueur des Alligators, je n'en ai jamais vû d'aussi grands que ceux dont j'ai oûi parler, ou dont j'ai lû la description dans l'histoire; mais, quoi que j'en aye vû des milliers, je n'en ai jamais rencontré aucun, autant que je puis en juger, qui eût plus de seize à dix-sept pieds de long, ni qui fut plus gros qu'un poulain de bonne taille. Cet animal a la figure du Lezard, sa couleur est d'un brun fort sombre, il a une grosse tête, les machoires longues, de grosses dents bien fortes, dont il y en a deux d'une longueur considérable, qui sont au bout de la machoire inferieure à l'endroit le plus rect, une de chaque côté; d'ailleurs il y a

deux trous à la machoire supérieure pour les recevoir, autrement il ne pourroit pas fermer la gueule. Il a quatre jambes courtes, des pattes larges, & la queue longue. Il est couvert sur le dos, depuis la tête jusques au bout de la queue, d'écaillés assez dures, qui sont jointes ensemble par une peau fort épaisse. Au-dessus des yeux il a deux bosses dures & couvertes d'écaillés, de la grosseur du poing, & depuis la tête jusques à la queue, tout du long de l'épine du dos, il y a tout plein de ces nœuds d'écaillés, qui ne branlent pas, comme celles des poissons, mais qui sont si bien unies & attachées à la peau qu'elles ne font qu'un tout ensemble, & qu'il n'est pas possible de les en separer qu'avec un couteau bien tranchant. Depuis l'épine du dos en bas sur les côtes & vers le ventre (qui est d'un jaune obscur, comme celui des grenouilles) il y a plusieurs de ces écaillés, mais elles ne sont ni si épaisses ni si ramassées que les autres. Aussi ne l'empêchent-elles pas de se tourner; ce qu'il fait avec une extrême vitesse, eût égard à la longueur de son corps. Quand il marche sa queue traîne à terre après lui.

La chair de ces animaux a une odeur forte de musc, sur tout quatre glandes qu'ils ont toujours; il y en a deux qui viennent dans l'aîne auprès de chaque cuisse; & les deux autres se trouvent vers la poitrine, sous chaque jambe de devant; elles sont de la grosseur de l'œuf d'une jeune poule, & quand nous avons tué un Alligator nous en tirons ces glandes, & après les avoir fait secher nous les portons dans nos chapeaux pour nous servir de parfum. On ne mange de leur chair que rarement & en cas de nécessité à cause de cette senteur forte qu'elle a.

Les Crocodiles n'ont aucune de ces glandes,

& les
aussi
d'une
gues
l'Alli
plus
que
en fo
les q
épais
l'Allig
lieux
à la B
ligator
Croco
Tout
Piste
point
Cuba
je n'or
quoi q
les ape
qui me
être d
rence
qui se
disting
des ce
très-bo
tors ay
sent to
ment;
son, &
ce que
n'en co
tout, &
eux-ci
ment au

S
pour les
as fermer
, des pa-
t couvert
bout de la
nt jointes
Au-dessus
vertes d'é-
depuis la
de l'épine
ts d'écail-
celles des
es & att-
n tout en-
les en se-
nant. De-
& vers le
omme ce-
ces écail-
ni si ra-
mpêchent-
avec une
eur de son
sue à terre

tr forte de
s ont tou-
dans l'aîne
k autres se
que jambe
t de l'œuf
bons tué un
, & après
s dans nos
m. On ne
en cas de
e qu'elle a
s glandes,

& leur chair ne sent point du tout le musc, aussi en fait-on plus de cas que de l'autre. Il est d'une couleur jaune, & il n'a pas ses dents longues à la machoire inferieure, de même que l'Alligator. Les jambes du Crocodile sont aussi plus longues; & lors qu'il court il tient sa queue retrouffée & il la recoquille par le bout en forme d'arc; d'ailleurs les nœuds des écailles qu'il a sur le dos sont beaucoup plus épais, plus gros & plus fermes que ceux de l'Alligator. Ils ne hantent pas aussi les mêmes lieux; car dans quelques endroits, comme ici à la Baye de Campêche, il y a quantité d'Alligators, quoi que je n'y aye jamais vû aucun Crocodile, ni même ouï dire qu'il y en eut: Tout au contraire il y a des Crocodiles dans l'Isle du grand Caimanes, mais on n'y trouve point d'Alligators. A l'Isle des Pins près de Cuba il y a bon nombre de Crocodiles, mais je n'oserois nier qu'il y eût des Alligators, quoi que je n'y en aye point vû. Les Espagnols les apellent Caimanes les uns & les autres, ce qui me fait conjecturer qu'ils les prennent pour être de la même espece; voila toute la difference que j'y trouve: Du reste ils font des œufs qui se ressemblent si bien qu'on ne sauroit les distinguer à la vûë, & qui sont de la grosseur des œufs d'oye, mais beaucoup plus longs, & très-bons à manger, quoi que ceux des Alligators ayent le goût fort musqué. Ils se nourrissent tout de même dans l'un & l'autre Element; ils aiment la chair aussi-bien que le poisson, & ne demeurent pas moins dans l'eau douce que dans la salée. De tous les animaux je n'en connois aucun qui puisse mieux vivre par tout, & manger de toute sorte de viande que ceux-ci. On dit qu'il n'y a point de chair qu'ils aiment autant que celle des chiens. *Q*uoi qu'il

en soit, j'ai vû de mes propres yeux que nos chiens en avoient si grand peur, qu'ils ne bûvoient pas fort volontiers dans les grandes rivières & criques où ces animaux pouvoient se tenir cachez, à moins que la soif ne les y obligât, alors même ils s'arrêtoient à cinq ou six pieds du bord de la crique ou de la riviere, & aboyoient assez long-tems avant que d'en approcher tout à fait. Après qu'ils s'étoient hasardez à boire, la vûe de leur ombre dans l'eau les faisoit reculer jusqu'à leur premier poste, où ils redoubloient leurs aboyemens, de sorte qu'au milieu de la saison seche, qu'il ne se trouve de l'eau douce que dans les étangs & les criques, nous allions prendre nous-mêmes pour la donner à nos chiens, il nous est aussi arrivé souvent lors que nous étions à la chasse, & qu'il nous falloit traverser à gué une grande crique; que nos chiens ne vouloient pas nous suivre, & que nous étions obligez de les porter entre nos bras jusqu'à l'autre bord.

Outre la difference que je viens de remarquer entre l'Alligator & le Crocodile, on assure que le dernier est plus feroce, & plus hardi que l'autre: En effet, lorsqu'on va chasser à l'Isle des Pins ou au Grand Caimanes, on est souvent incommodé, sur tout la nuit; mais dans la Baye de Campêche, où il n'y a que des Alligators, je n'ai jamais appris qu'ils ayent fait aucun mal, si ce n'est par accident, lors qu'on se jette, pour ainsi dire, entre leurs pates. Il me souvient d'un exemple de cette nature que je m'en vais rapporter ici.

Au plus fort de la saison seche sept ou huit Anglois & Irlandois allerent à la chasse dans l'Isle des bœufs, à un endroit qu'on nomme l'Étang-Pies. Cet étang n'étoit jamais sec; ainsi tout le bétail des environs s'y rendoit en foule;

mais, a
noit l'
& alc
voulu
chez e
pas cer
jour, s
où ils t
Ils avo
riere,
Enfin
nuit ve
qui éto
au gen
secours
voient
si-tôt
fut ton
gnols,
saison
reux, a
d'atten
mieux
animau
la couc
saisit a
des mai
bord su
lui, pou
gator,
des de
toient p
voir l'is
à lui av
dans sa
table,
dents d
tenir de

mais, après deux ou trois jours de chasse il prenoit l'épouvante & n'y venoit plus que la nuit, & alors quand une armée d'hommes auroit voulu s'y opposer, on ne les auroit pas empêchez de boire. Nos chasseurs, qui n'ignoroient pas cette coutume; se tenoient en repos tout le jour, & la nuit ils faisoient la revûe de l'étang où ils tuoient autant de bœufs qu'ils vouloient. Ils avoient déjà fait ce manège une semaine entiere, & ils y avoient bien trouvé leur compte. Enfin il arriva qu'un Irlandois qui alloit de nuit vers l'étang, marcha sur un Alligator, qui étoit dans son chemin. L'Alligator le saisit au genouil, ce qui le fit crier à haute voix, *Au secours, au secours.* Ses camarades qui ne savoient pas dequoi il s'agissoit s'enfuirent aussitôt de leurs hutes, dans la crainte qu'il ne fut tombé entre les mains de quelques Espagnols, qu'ils aprehendoient toujours durant la saison seche. De sorte que le pauvre malheureux, abandonné de tout secours, fut obligé d'attendre que l'Alligator ouvrit la gueule pour mieux serrer sa proie, ce qui est ordinaire à ces animaux, & alors il retira son genouil & glissa la couche de son fusil à la place, que l'Alligator saisit avec tant de force qu'il le lui arracha des mains & s'en alla. Cet homme grimpa d'abord sur un petit arbre qu'il y avoit auprès de lui, pour se mettre hors de la portée de l'Alligator, & ensuite il se mit à crier à ses camarades de venir à son secours: Ceux-ci qui n'étoient pas loin de là, & qui attendoient de voir l'issuë de cette allarme, coururent d'abord à lui avec des torches allumées, & le porterent dans sa hute, car il étoit dans un état si déplorable, & il avoit le genouil si froissé par les dents de l'Alligator, qu'il ne pouvoit pas se tenir debout.

Le lendemain on trouva son fusil à dix ou douze pas de l'endroit où il avoit été saisi, & il y avoit deux gros trous à la couche, un de chaque côté, de la profondeur d'un pouce ou environ : Je le vis moi-même dans la suite. Cette aventure interrompit leur chasse pour quelque tems, parce qu'ils furent obligez de porter leur homme blessé à l'Isle Trist, où ils avoient leurs vaisseaux, & qui étoit à six ou sept lieues de l'Isle des bœufs.

Cet Irlandois se rendit ensuite à la nouvelle Angleterre pour s'y faire guerir, & il y passa dans un Vaisseau qui appartenoit à Boston. Neuf ou dix mois après il revint à la Baye, assez bien rétabli de sa blessure, quoi qu'il ait toujours un peu boité depuis ce tems-là.

Voilà tout le mal que les Alligators ont jamais fait dans la Baye de Campêche, du moins qui soit venu à ma connoissance.

Manier
aux
s'éta
la ch
gens
Deu
teur.
les
l'An
lente.
& sa
aux
bétai
Bouca
beau

Es
Lren
ra dit,
Oiest
ces Cri
tes de r
des bo
qui les
droit à
main.
olis dan
air, il
eurs C
que de
atisse
m soim
avec de

CHAPITRE III.

Maniere de vivre des Coupeurs de bois. Ils chassent aux Bœufs dans des Canots. Alligators. L'Auteur s'établit avec les Coupeurs de bois. Il s'égare à la chasse. Malheur du Capitaine Hall & de ses gens. Maniere de préparer les peaux de bœuf. Deux Vers velus viennent aux jambes de l'Auteur. Ces sortes de Vers sont fort dangereux dans les Indes Occidentales. Maniere surprenante dont l'Auteur fut guéri d'un de ces Vers. Tempête violente. Description de l'Isle des Bœufs - ses Fruits & ses Animaux. Comment les Espagnols chassent aux Bœufs. Le soin qu'ils ont de conserver leur bétail. Le dégât prodigieux qu'en ont fait les Boucaniers Anglois & François. L'Auteur risque beaucoup de tomber entre les griffes d'un Alligator.

LEs Coupeurs du bois de Campêche demeurent par petites bandes, comme je l'ai déjà dit, sur les Criques des Lacs de l'Est & de l'Ouest; ils bâtissent leurs huttes tout le long de ces Criques, pour avoir la commodité des brises de mer, & aussi près qu'il leur est possible des bocages où vient le bois de Campêche, ce qui les oblige à se transporter souvent d'un endroit à un autre pour en avoir toujours à la main. Cependant lors qu'ils sont une fois établis dans un lieu commode, & qui est exposé à l'air, ils aiment mieux faire un demi-mille dans leurs Canots pour aller chercher de l'ouvrage, que de perdre cette commodité. Quoi que la bâtisse de leurs cabanes soit fort légère, ils ont en soin tout particulier de les bien couvrir avec des feuilles de Palmier ou de Palmeto,

pour se garantir des pluyes qui sont ici très-violentes.

Leurs Lits sont de petites Couches de bois, qu'ils élèvent à trois pieds & demi de terre dans un des côtez de la hute; & où ils fichent des bâtons à chacun des quatre coins pour y étendre leurs Pavillons dessus, hors desquels il n'est pas possible de dormir en ce pais à cause des Moucherons qu'il y a. Ils font un autre chassis de bois, qu'ils remplissent de terre, & qui leur sert de foyer pour cuire leurs viandes: Ils en ont enfin un troisieme pour s'asseoir dessus lors qu'ils prennent leur repas.

Pendant la saison pluvieuse, le terrain où le bois de Campêche croit, & où les Coupeurs habitent, est si rempli d'eau qu'au sortir du lit ils en ont peut-être deux pieds de hauteur, & ils y demeurent tout le jour exposez à l'humidité jusqu'à ce qu'ils se recouchent: Malgré tout cela ils trouvent que c'est la meilleure saison de l'année pour faire de bonnes journées.

Les uns fendent les arbres, d'autres les scient & les mettent en billots d'une grosseur raisonnable; il y en a un aussi qui ôte la seve, & celui-là d'ordinaire est le maître ou le premier de tous; d'ailleurs quand l'arbre est si gros qu'après même l'avoir réduit en buches il s'en trouve un morceau trop pesant pour la charge d'un homme, on le fait sauter avec de la poudre.

Les Coupeurs de bois sont en general forts & robustes, & ils portent quelquefois des fardeaux de trois ou quatre cens livres pesant, mais on laisse à chacun la liberté de porter ce qu'il veut, & d'ordinaire ils s'accordent très-bien là dessus, parce qu'ils travaillent tous vigoureuusement.

Mais lors que les Vaisseaux arrivent de la Jamaïque avec du Rum & du Sucre, ils ne

font qu'
penser le
seaux fo
avec du
leur bon
& ils pa
qu'ils bo
ces Con
lain, ils
qu'ils on
son: Bie
qu'à lui
rempliss
remitez
qu'ils y
suite si p
couvrir l
ter de leu
maïque,
qu'ils ai
Dans
que Occ
la chaffe
tion de b
Le bêta
de Févri
ons de l'
pas gras
bon goût
ent en q
ous les c
lieu de s
ête, il l
de sur to
et équip
trop pesa
ette à te
Dans la

font que trop prêts à perdre leur temps & à dépenser leur argent. Si les Capitaines de ces vaisseaux sont genereux, & qu'ils les régalent tous avec du Punch le premier jour qu'ils vont sur leur bord, ils ont beaucoup d'égard pour eux, & ils payent ensuite fort honnêtement tout ce qu'ils boivent; mais s'il se trouve quelqu'un de ces Commandans qui soit un avare & un vilain, ils le payent de leur plus méchant bois qu'ils ont toujours en reserve pour cette occasion: Bien plus, ils poussent la tromperie jusqu'à lui donner du bois creux au dedans, qu'ils remplissent de terre, & dont ils bouchent les extremités avec des morceaux du même bois, qu'ils y font entrer par force; ils le seient ensuite si proprement qu'il est très-difficile de découvrir la fraude: mais si quelqu'un vient acheter de leur bois sur des Billets payables à la Jamaïque, ils lui donnent toujours du meilleur qu'ils aient.

Dans quelques endroits, sur tout à la Crique Occidentale du Lac de l'Oüest, ils vont à la chasse tous les Samedis, afin de faire provision de bœuf pour toute la semaine suivante.

Le bétail de ce país est gros & gras aux mois de Février, Mars & Avril. Dans les autres saisons de l'année il est assez charnu, mais il n'est pas gras, quoique la chair ait toujours assez bon goût. Lors qu'ils ont tué un bœuf ils le mettent en quatre quartiers, & après en avoir ôté tous les os, chaque homme fait un trou au milieu de son quartier, assez gros pour y passer la tête, il le charge ainsi sur ses épaules en guise de sur-tout, & il s'en retourne chez lui avec son équipage: Mais si par hasard il se trouve trop pesant, il en coupe des morceaux & les jette à terre.

Dans la saison pluvieuse c'est un divertisse-

ment assez agreable d'aller à la chasse en Canot, quoi qu'il y ait quelque danger à courir: alors les bœufs ne sautoient paître que sur les bords des Savanas, qui sont un peu plus hauts que le milieu, & ils sont ainsi contraints quelquefois d'y passer à la nage, de sorte qu'on les peut tirer facilement. Mais lors qu'un Taureau est si vivement poursuivi qu'il ne sauroit échapper, il se retourne & vient tout droit contre le Canot, il donne un coup de tête à la proïe, le fait reculer vingt ou trente pas en arriere & puis il décampe; mais s'il a reçu quelque blessure il est d'ordinaire aux trouffes des Chasseurs jusques à ce qu'on l'ait assommé. Notre plus grand soin alors est de prendre garde que l'avant du Canot soit toujours vis-à-vis de lui, parce que s'il venoit à heurter un des flancs il pourroit le renverser, & nous faire mouïller ainsi nos armes & nôtre munition; outre que les Savanas fourmillent d'Alligators en cette saison, ce qui augmente beaucoup le danger.

Ces derniers animaux abandonnent les Rivières dans la saison pluvieuse, & vont habiter les Savanas inondées pour y faire quelque burin, car ils s'accommodent de toute sorte de chair, morte ou vive. Leur principale nourriture en ce tems est du jeune bœuil, ou les carcasses des bœufs que les Chasseurs tuent: Les Corneilles qui vivent de charogne se repaissent de celles-ci dans la saison seche, mais elles deviennent la proïe des Alligators durant la saison humide. Ils demeurent ici jusqu'à ce que l'eau se soit écoulée, & alors ils se confinent dans les étangs; & quand ceux-ci viennent à secher ils vont dans quelque Crique ou Riviere.

Les Alligators ne sont pas si furieux dans cette baie, qu'ils le sont, à ce qu'on dit, en d'autres quartiers; du moins je ne sache pas qu'ils

vient ja
en aion
nous fu
durant
où il n'
dos: D
pouvois
ges du
tes tour
bûvois
pas oui
personn
rence qu
min ils

Après
je m'en
les coup
nemens
ces qua

Quoi
& leur m
nu que
nous av
voyage;
j'y fis al
conde fo
rance de
compagn
tout cou
pas enco
tendoier
terre, q
pour le

A mo
justemen
comme
loïierent
de bois

S
 é en Ca-
 à courir:
 ue sur les
 lus hauts
 nts quel-
 qu'on les
 Taureau
 oit écha-
 contre le
 proie, le
 arriere &
 lque bles-
 des. Chaf-
 né. Notre
 garde que
 vis de lui,
 s flancs il
 e mouiller
 outre que
 s en cette
 danger.
 nt les Ri-
 ont habiter
 quelque bu-
 e sorte de
 le nourri-
 ou les car-
 tuënt : Les
 repaissent
 s elles de-
 rant la sai-
 u'à ce que
 confinent
 nent à se-
 Riviere.
 x dans cet-
 t, en d'au-
 e pas qu'il

ient jamais poursuivi personne, quoi que nous en aions rencontré souvent. Au contraire ils nous fuioient, & j'ai bû moi-même à un étang durant la saison seche qui en étoit rempli, & où il n'y avoit pas assez d'eau pour couvrir leur dos : D'ailleurs l'étang étoit si petit que je ne pouvois pas puiser de l'eau sans être à deux verges du nez des Alligators, qui avoient leurs têtes tournées vers la mienne tout le tems que je buvois, & qui me regardoient fixement. Je n'ai pas oui dire non plus qu'ils aient jamais mordu personne dans l'eau, quoi qu'il y a grande apparence que si un homme se trouvoit sur leur chemin ils ne manqueroient pas de le saisir.

Après avoir fait cette courte relation du païs, je m'en vais parler de mon établissement avec les coupeurs de bois, & rapporter plusieurs évènements qui se passerent durant mon séjour en ces quartiers-là.

Quoi que j'ignorasse tout-à-fait leur métier & leur maniere de vivre, & que je ne fusse connu que de ce petit nombre d'entr'eux, de qui nous avions acheté du bois dans mon premier voyage; cependant ce peu de connoissance que j'y fis alors m'encouragerent à les visiter la seconde fois que j'arrivai en ce païs, dans l'espérance de m'associer avec eux. Ils étoient six de compagnie, qui avoient cent tonneaux de bois tout coupé & préparé, mais qu'ils n'avoient pas encore porté au bord de la Crique; ils attendoient un vaisseau de la Nouvelle Angleterre, qui devoit arriver dans un mois ou deux pour le prendre.

A ma arrivée en ce païs ils commençoient justement à le transporter vers la Crique. Et comme c'est l'ouvrage le plus penible, ils me louerent pour leur aider, à raison d'un tonneau de bois de Campêche par mois, avec promesse

de m'associer avec eux d'abord qu'ils auroient fini cette rude tâche, parce qu'ils étoient obligez par écrit à fournir tous ensemble cette partie de cent tonneaux, mais non pas au delà.

Ce bois étoit dispersé d'un côté & d'autre dans la circonférence de cinq ou six cens verges, au milieu d'une Forêt épaisse, où il n'étoit presque pas possible de marcher avec un fardeau sur le dos, & il y avoit environ trois cens verges de cet endroit là jusqu'au bord de la Crique. La première chose que nous fîmes ce fut de le ramasser tout en un monceau, & de là nous coupâmes un sentier assez large qui conduisoit à la Crique, pour y transporter le bois avec plus de facilité. Nous travaillions vigoureusement à cet ouvrage cinq jours de la Semaine, & le Samedi nous allions tuër des bœufs dans les Savanas. Lorsque nous avions tué un bœuf, si nous étions plus de quatre, les surnuméraires alloient chercher du nouveau gibier pendant que les autres accommodoient celui qu'on avoit pris.

J'allai en campagne le premier Samedi, & je satisfis assez bien à l'ordre de mes nouveaux Maîtres, qui consistoit seulement à leur aider à chasser les Bœufs des Savanas dans les bois où deux ou trois hommes étoient en embuscade pour les tirer. Après que nous eumes fait notre chasse nous nous en retournâmes au logis avec nos fardeaux sur le dos. Le Samedi suivant je sortis dans le dessein de tuër moi-même un bœuf; persuadé qu'il y avoit plus d'honneur à faire cet exercice qu'à donner la chasse au bœuf pour les autres. Nous allâmes dans un endroit qu'on nomme la Savana d'enhaut, nous fîmes quatre milles dans nos Canots, & après avoir mis pied à terre nous marchâmes un mille à travers les bois avant que d'arriver à la Sa-

vana; re
cher env
aucun bé
maradés
que je n
chemin d
procher
ries, & d
plus en p
& ce fut
usqu'à u
n aperce
trouvai si
re les co
ne surpr
avois qu
ord que l
e que je
ue, réso
avantage d
rés du Z
tir le che
e lassitud
lesse pou
bligé d'a
trouvai
ar sans c
ois heur
qu'il m'ero
avana s'é
me trou
Au couc
ste Savan
e large,
t toujours
s chasses
mides, &
païs. Je

vana ; rendus ici nous fumes obligez d'y marcher environ deux milles avant que de trouver aucun bétail. Je me dérobai ensuite de mes camarades, & je m'écartai si bien dans les bois que je me perdis, sans pouvoir retrouver le chemin de la Savana, & qu'au lieu de m'en approcher je suivis une route par de petites prairies, & des orées de bois qui m'en éloignoit de plus en plus. Ceci m'arriva dans le mois de Mai, & ce fut à quelque heure du matin, depuis dix jusqu'à une après midi que je commençai à m'apercevoir de mon égarement, & que je me trouvai si loin qu'il m'étoit impossible d'entendre les coups de fusil de mes camarades. Cela ne surprit un peu, mais au bout du compte je n'avois qu'il me seroit facile de m'orienter d'abord que le Soleil décroît plus bas. De sorte que je m'assis pour me delasser de ma fatigue, résolu du moins de ne m'écartier pas davantage de la bonne route, car le Soleil étoit si près du Zenith que je ne pouvois pas découvrir le chemin qu'il me falloit suivre. Accablé de lassitude, & sur le point de tomber en foiblesse pour n'avoir pas de l'eau à boire, je fus obligé d'avoir recours aux Pins sauvages, où je trouvai par bonheur de quoi me rafraichir, car sans cela je serois mort de soif. Vers les trois heures je pris tout droit au Nord, autant qu'il m'étoit possible d'en juger, parce que la Savana s'étendoit à l'Est & à l'Ouest, & que je me trouvois à son Sud.

Au coucher du Soleil je me rendis dans cette vaste Savana, qui a presque par tout deux lieues de large, mais dont j'ignore la longueur. Elle est toujours bien remplie de taureaux, quoique les chasses continuelles qu'on y fait les rendent timides, & les oblige à se retirer plus avant dans le pays. Je me trouvai ici à quatre ou cinq mil-

les à l'Oüest de l'endroit où je m'étois séparé
 de mes Compagnons. Je m'acheminai d'abord
 vers nos huttes en toute diligence, mais surpris
 par la nuit je me couchai sur l'herbe à une bon-
 ne distance des bois, afin de me garantir des
 mouchérons à la faveur du vent, mais cette pré-
 caution ne me servir pas de grand chose, puis-
 qu'en moins d'une heure j'en fus si cruellement
 persecuté, que malgré la peine que je me don-
 nois pour les éloigner avec des branches d'ar-
 bre qui me servoient en guise d'éventail, &
 qu'après avoir changé trois ou quatre fois de
 place ils me poursuivirent avec tant d'opiniâ-
 treté qu'il me fut impossible de dormir. Je me
 levai à la pointe du jour & allai tout droit vers
 la Crique où nous avions pris terre, & dont je
 pouvois être alors à deux lieues. Je ne vis pas
 une seule bête à corne dans tout ce chemin,
 quoi que j'eusse vû le jour précédent plusieurs
 jeunes veaux qui ne pouvoient pas suivre leurs
 meres; mais à cette heure ils avoient tous dis-
 paru, à mon grand regret, car j'étois bien affa-
 mé. Après avoir fait un mille je découvris dix
 ou douze Quams perchez sur les branches d'un
 coton. Ils ne prirent pas l'éprouvante à ma vue
 de sorte que j'arrivai sous l'arbre où ils étoient
 & que j'eus le tems d'en coucher un en joie
 bale seule au défaut de la dragée; mais je man-
 quai mon coup, quoi que j'en eusse tué souvent
 de cette manière. Je rencontraï ensuite cinq
 ou six Coqs-d'Inde sur lesquels je tirai, sans
 mieux reüssir que la première fois. Ainsi je fus
 obligé de continuer ma route du côté de la Crique
 que; & lors que je vins au sentier qui mène
 cette grande prairie à travers les bois, je trou-
 vai avec un plaisir extrême un chapeau perché
 sur un pieu, & quand je fus à la Crique j'y en
 trouvai un autre, C'étoient des signaux que mes
 amara-
 les retire-
 qu'ils v-
 bien rés-
 eût pas
 droit à n-
 fort diff-
 m'y rend-
 ité de b-
 e long
 y sont
 ans avan-
 quassent
 us pas tr-
 de mes c-
 Crique d-
 chacun av-
 pour alle-
 eur venu-
 ré, du
 qui se font
 à jamais
 Peu s'en-
 e la Nou-
 avec quel-
 u ici pou-
 n Vaissea-
 Irlando-
 etc; celu-
 porter des
 nouvelle A-
 n bois qu-
 il alloit
 la chasse
 ovision d-
 voulut é-
 hommes
 marchand

séparés, mes camarades avoient mis là exprès avant que de
 d'abord se retirer la nuit précédente, pour m'avertir
 surpris qu'ils viendroient me chercher. Je m'assis donc,
 ne bon-bien résolu de les attendre; car quoi qu'il n'y
 eût pas plus de trois lieues par eau de cet en-
 droit à nos cabanes, cependant il m'auroit été
 fort difficile, pour ne pas dire impossible, de
 m'y rendre par terre, à cause de la grande quan-
 tité de buissons épais qui se trouvent par tout
 le long de la Crique: J'ai connu des gens qui
 y sont empêtrés deux ou trois jours de suite,
 sans avancer un demi-mille, quoi qu'ils fati-
 guassent terriblement chaque jour. Mais je ne
 fus pas trompé dans l'attente où j'étois à l'égard
 de mes camarades, puisqu'ils se rendirent à la
 Crique demie heure après que j'y fus arrivé,
 chacun avec sa bouteille d'eau & son fusil, tant
 pour aller à la chasse que pour m'avertir de
 leur venue par quelque coup qu'ils auroient
 tiré, du moins je sai qu'il y a eu bien des gens
 qui se sont perdus de cette manière, & dont on
 n'a jamais entendu parler depuis.

Peu s'en fallut qu'un certain Capitaine Hall
 de la Nouvelle Angleterre n'eût un pareil sort
 avec quelques-uns de ses Matelots: Il étoit ve-
 nu ici pour charger du bois de Campêche dans
 un Vaisseau de Boston, que deux Ecoissois &
 un Irlandois Monsieur Guillaume Cane avoient
 acheté; celui-ci qui étoit à bord & qui vouloit
 porter des Marchandises de la Jamaïque à la
 Nouvelle Angleterre, n'eut pas plutôt chargé
 son bois qu'il se rendit avec le vaisseau à Trist,
 où il alloit tous les deux ou tous les trois jours
 à la chasse aux bœufs pour allonger un peu sa
 provision de chair salée. Un matin le Capitai-
 ne voulut être de la partie, & il prit quatre de
 ses hommes avec lui, son Contre-maître & son
 marchand Monsieur Cane. Ils aborderent à

l'Est de l'Isle, où le terrain est bas & couvert de Mangles. La Savana est fort éloignée de la mer, de sorte qu'on n'y peut arriver qu'avec peine. Malgré tout cela ils ne pouvoient pas choisir un endroit plus commode, à moins qu'ils n'eussent voulu ramer quatre ou cinq lieues plus avant, d'ailleurs ils ne doutoient pas que Monsieur Cane ne connut assez bien le pais pour les conduire. Après donc qu'ils l'eurent suivi un mille ou deux dans les bois, le Capitaine ne s'aperçût pas plutôt qu'il faisoit alre pour examiner la route qu'il devoit prendre, comme s'il en étoit incertain, qu'il lui dit en se moquant qu'il étoit un pauvre guide, & qu'il ne voudroit que le faire pirouter deux fois, pour le désorienter d'une telle maniere qu'il ne retrouveroit plus l'issuë de la forêt: Ces mots prononcez il passa outre, & ordonna à ses Matelots de le suivre. Monsieur Cane, après avoir un peu rapellé ses idées, retourna d'un autre côté, & les pria tous d'aller avec lui; mais il n'y en eut pas un seul qui voulut abandonner le Capitaine. Monsieur Cane ne tarda guere à sortir des bois & à trouver la Savana, où il tua d'abord une vache bien grande, il la mit en quartiers, & en état d'être emportée, dans l'esperance que le Capitaine & sa troupe le joindroient bien-tôt. Mais ennuyé d'avoir attendu trois ou quatre heures, & plusieurs coups de fusil sans qu'on lui en rendit aucun, il prit sa charge sur le dos & s'en retourna vers le rivage, où il donna le signal ordinaire, & la chaloupe du vaisseau vint pour le mener à bord. Cependant le Capitaine & ses Matelots, après avoir couru par les bois quatre ou cinq heures de suite, commencerent à se trouver bien las & fatiguez, & alors le Commandant se fiant plus à sa propre conduite

qu'à celle de son Capitaine, le quitta brusquement avec ses quatre hommes, & vers les quatre ou cinq heures du soir, presque mort de soif, il sortit des bois & attrapa le bord de la mer : malgré la foiblesse où il se trouvoit il tira un coup de fusil pour faire venir la chaloupe; ce qui fut executé à l'instant.

Dès qu'il fut à bord il raconta dans quel endroit & en quel état il avoit laissé le Capitaine & ses gens; mais comme il étoit trop tard pour les aller chercher, le lendemain de bon matin Monsieur Cano avec deux Matelots, bien informé du Contremaître [qui étoit si las qu'il ne pouvoit pas se remuer] de l'endroit où il avoit quitté le Capitaine, se rendit à terre, & après avoir couru long-tems, ils le trouverent enfin couché dans des broffailles; il lui restoit encore assez de vie pour crier de tems en tems, mais il n'avoit pas la force de se tenir debout; de sorte qu'ils furent obligez de le porter au bord de la mer. Après qu'ils l'eurent un peu rafraichi avec du brandevin & de l'eau, il leur dit que ses gens avoient enduré une si cruelle soif, qu'ils étoient tombez en défaillance les uns après les autres, quoi qu'il les exhortât à ne perdre pas courage, & à se reposer un peu, jusqu'à ce qu'il eût trouvé de l'eau pour les remettre; qu'ils avoient témoigné beaucoup de patience; que deux de ses hommes avoient tenu bon jusqu'à cinq heures du soir, & qu'ensuite ils avoient succombé de même que leurs camarades; mais qu'il avoit marché jusques à la nuit pour voir s'il trouveroit son chemin, & qu'obligé de soif & de lassitude il étoit enfin tombé dans l'endroit où ils l'avoient trouvé. Les deux Matelots le conduisirent à bord du Vaisseau, pendant que Monsieur Cano s'arrêta pour chercher les autres, mais en vain; de sorte qu'il

fut obligé de revenir tout seul, sans que depuis on ait jamais entendu parler de ces gens-là. Cette aventure me servoit de leçon, & m'apprenoit à ne m'écartier pas trop de mes camarades lors que nous étions à la chasse.

Mais pour continuer mon premier sujet, quand j'eus achevé mon mois de service, il se trouva que nous avions porté tout le bois sur le bord de la crique, & on me paya le tonneau qu'on m'avoit promis. Avec ce bois, & quelque peu davantage qu'il me falut emprunter, je fis ma petite provision de tout ce qui m'étoit nécessaire, & je me joignis à quelques-uns de mes anciens Maîtres pour travailler de compagnie avec eux. Leur société finit alors, & ils laisserent-là leur bois, jusqu'à ce que Messieurs Wells le vint charger suivant son contract, ou qu'ils en pussent disposer d'une autre maniere. Quelques-uns partirent aussi-tôt pour aller ruër des bœufs à l'Isle qui en porte le nom, & en conserver les peaux, qu'ils étendent bien fermes sur la terre avec de bonnes chevilles. Ils exposent d'abord à l'air le côté charnu, & ensuite celui où est le poil, jusqu'à ce qu'elles soient bien seches. On employe trente-deux chevilles de la grosseur du bras, pour bien rendre une de ces peaux. Lors qu'elles sont seches, ils les plient par le milieu de la tête à la queue, avec le poil en dehors; ensuite ils les mettent double sur un gros pieu qui est assez haut pour prévenir que leurs bouts ne touchent pas à terre. Ils les entassent ainsi quarante ou cinquante les unes sur les autres, & une fois en trois ou quatre semaines ils les batent avec de gros battons pour en faire tomber les vers qui s'engendrent dans le poil, & le rongent; ce qui gâte la peau. Quand on les doit charger sur quelque vaisseau, on les trempe dans l'eau salée pour

faire
les so
on le
secher
repli
savois
trois
du bo
tres; l
avoit
une as
voit ic
moyen
deux j
dans l
Champ
plaisoie
mener
que l'oc
Vaisseau
pêche. I
Boston,
dans cet
neaux de
que Geo
& que C
nouvelle
de la far
troquer à
teinture.
vai que
à son ouv
avoit affe
remarque
ticulier,
cation em
& qu'ils
frugalité

faire mourir le reste des vers, & pendant qu'elles sont encore noires, on les plie en quarré, & on les étend de nouveau à l'air pour les faire secher. Après qu'elles sont bien seches, on les replie & on les envoie à bord. Comme je ne savois pas encore ce métier, je demeurai avec trois de nos vieux compagnons, pour couper du bois. Ils étoient Ecoissois les uns & les autres; l'un d'eux qui s'appelloit Price Morrice, avoit demeuré ici quelques années, & il avoit une assez grosse pirogue; car à moins que d'avoir ici quelque espece de bâteau, il n'y a pas moyen de voyager. Les deux autres étoient deux jeunes hommes qui avoient été élevez dans le negoce, savoir Monsieur Duncan Champbell, & Monsieur George.... Ils ne se plaisoient point du tout dans cet endroit, ni à mener cette vie; de sorte qu'ils n'attendoient que l'occasion de s'embarquer dans le premier Vaisseau qui viendroit prendre du bois de Campêche. Peu de tems après le Capitaine Hall de Boston, dont je viens de parler, s'y rendit dans cette vûe, & ils mirent quarante tonneaux de bois sur son bord. Ils étoient convenus que George demeureroit pour couper du bois, & que Champbell iroit vendre sa charge à la nouvelle Angleterre, d'où il devoit rapporter de la farine & autres marchandises propres à troquer à la Baye avec des peaux & du bois de teinture. Cela retarda nos affaires, & je trouvai que Price Morrice n'étoit pas fort attaché à son ouvrage, dans la pensée peut être qu'il avoit assez bonne provision de bois. J'ai même remarqué en plusieurs endroits, & ici en particulier, que ceux qui avoient eu quelque éducation employoient toujours mieux leur tems, & qu'ils avoient beaucoup d'industrie & de frugalité lors qu'il y avoit quelque apparence de

faire un gain considerable; mais qu'au contraire ceux qui avoient été endurcis dès leur enfance à un travail rude & penible, & qui gagnoient leur vie à la sueur de leur visage, ne se trouvoient pas plutôt dans l'abondance, qu'ils étoient prodigues de leur tems & de leur argent, & qu'ils employoient l'un & l'autre à se saouler & à faire bien du fracas.

Pour couper court, je m'attachai tout seul à mon ouvrage, jusqu'à ce qu'il me vint à la jambe droite une tumeur dure & enflamée, à peu près comme une apostume, elle me faisoit tant de mal qu'à peine pouvois-je m'appuyer sur cette jambe. On me conseilla de prendre des oignons de lis blancs, dont il y a ici grande quantité tout le long de la crique, de les faire griller, & de les mettre ensuite sur ma playe pour la réduire à supuration. J'y en appliquai trois ou quatre jours sans en ressentir aucun soulagement. A la fin j'aperçus deux marques blanches au milieu de l'ulcere, je le pressai avec les doigts de l'un & de l'autre côté, & il en sortit deux petits vers blancs. Je les pris tous deux dans la main & je vis que chacun étoit ceint de trois rangs de poil noir, court, & rude. Il y en avoit un à chaque bout, & un autre au milieu; chaque rang étoit bien distingué de l'autre, & ils étoient tous fort réguliers & uniformes. Les vers pouvoient être aussi gros que le tuyau d'une plume de poule, & avoir trois quarts d'un pouce de longueur.

Je n'avois jamais vû de ces vers dans le corps d'aucun homme. Il est vrai que les vers de Guinée sont fort communs en quelques endroits des Indes Occidentales, sur tout à Curacao, où ils viennent aux Blancs, aussi-bien qu'aux Negres; mais parce que cette Isle étoit autrefois le Magasin des Negres, pendant que les

Hollan
pagno
sujets
qu'ils
je croi
chante
aparen
Buenos
fer; ca
moi de
lé dans
quez à
la chev
mon ar
Ces v
retors;
eing ou
nent à
qui rest
grandes
vie du n
l'usage
même q
déchiq
tirer ce
cruelles
la chev
grande
pour fai
je l'ôtai
ver, & a
pas sçu
maître
c'étoit u
que c'éto
ver auto
ma plaie
semble

Hollandois en faisoient commerce avec les Espagnols, & que les Negres y étoient les plus sujets à cette vermine, on conclut d'abord qu'ils en avoient infecté les autres. Pour moi je croirois plutôt qu'ils s'engendrent par la méchante eau que l'on y boit; & il y a quelque apparence que l'eau des autres Isles, Aruba & Buenos-Aires, peut aussi produire le même effet; car plusieurs de ceux qui passerent avec moi de ces Isles à la Virginie, & dont j'ai parlé dans mon premier volume, en furent attequez à nôtre retour; j'en eûs un moi-même à la cheville du pied, cinq ou six mois après mon arrivée.

Ces vers ne sont pas plus gros que du fil brun retors; mais ils ont, à ce que j'ai oûi dire, cinq ou six verges de longueur, & s'ils viennent à se rompre lors qu'on les tire, la partie qui reste dans la chair se pourrit, cause de grandes douleurs, & souvent met en danger la vie du malade, ou l'expose du moins à perdre l'usage du membre qui est attriqué; j'ai connu même quelques personnes qu'on a sacrifiées & déchiquetées d'une terrible maniere pour leur tirer ce ver. Quoi qu'il en soit, je souffris de cruelles peines avant que le mien fut dehors; la cheville du pied s'enfla, & il y avoit une grande inflammation; j'y mis un emplâtre pour faire meurir l'apostume, & enfin quand je l'ôtai il en sortit près de trois pouces de ver, & aussi-tôt la douleur diminua. Je n'avois pas sçu jusqu'alors quel étoit mon mal, & la maîtresse du logis où je demurois, crût que c'étoit un nerf; mais je reconnus bien-tôt ce que c'étoit, & je roulai d'abord cette partie du ver autour d'un petit bâton. Ensuite j'ouvrois ma plaie soir & matin, & j'en tirois tout doucement environ deux pouces du ver à chaque

fois ; mais non pas sans quelque peine , jusqu'à ce qu'enfin j'en eus dévidé presque deux pieds de long.

Un jour que j'étois à cheval en compagnie avec Monsieur Richardson qui alloit trouver un Negre pour lui faire guerir son cheval d'une écorchure sur le dos ; je demandai à ce Negre s'il vouloit entreprendre la guerison de ma jambe ? Il répondit d'abord qu'oui. Cependant je remarquai la methode qu'il suivoit pour faire son operation sur le cheval , & voici de quelle maniere il s'y prit. Il passa d'abord la main tout doucement sur la plaie , ensuite il y mit d'une grosse poudre qui sembloit être faite de feuilles de tabac seches & réduites en petits brins ; il marmota quelques paroles entre les dents , il souffla trois fois sur la playe , & après avoir tournoyé les mains dessus un pareil nombre de fois , il prononça que le cheval seroit bien tôt guerir. Il devoit avoir un coq blanc pour cette cure.

Cela fait il vint à moi , & après avoir regardé fixement le ver de ma cheville du pied , il promit de me guerir en trois jours , à condition que je lui donnerois aussi un coq blanc pour sa peine. Il fit à tous égards le même manège qu'il avoit observé pour le cheval , & me recommanda de ne pas ouvrir ma plaie pendant trois jours ; mais je ne demurai pas si longtemps , car dès le lendemain matin la bande avoit glissé ; de sorte que je la désis , & il trouva que le ver étoit rompu , & le trou tout-à-fait consolidé. Je craignois d'abord que la partie qui avoit resté dans la chair ne causât de la douleur ; mais depuis ce jour-là jusqu'à present je n'y en ai ressenti aucune.

Pour revenir donc à mon discours , j'ai déjà rapporté que les deux vers qui s'étoient formés

dans mon
mon c
nous e
violent
& qui
n'en to
parce
dans m
nous é
du bois
incomm
nous fu
de, ni
moins q
que le
étoit pr
plupart
vous en
s'en resse
Nous
grand pe
mes pas
loir dem
nous y e
d'un Bui
Cabanes
tre Vaiss
tempête
mes qu'u
rafraichis
l'équipag
& il n'y
ni Punch
que nous
cedé veno
chargez d
qui rédui
voient ref

dans ma jambe avoient interrompu le train de mon ouvrage ; mais pour comble de malheur nous eûmes presque aussi-tôt la tempête la plus violente qu'on ait jamais vûe en ces quartiers , & qui dura plus de vingt-quatre heures. Je n'en toucherai ici que peu de circonstances , parce que j'ai dessein d'en discourir au long dans mon traité des vents. J'ai déjà dit que nous étions quatre de compagnie qui coupions du bois ; cette tempête nous causa de grandes incommoditez ; car pendant qu'elle dura il nous fut impossible de préparer aucune viande , ni même aussi-tôt qu'elle fut passée , à moins que de le faire dans nôtre Canot , parce que le país des environs , même le plus élevé , étoit presque trois pieds sous l'eau , & que la plupart de nos provisions furent gâtées , si vous en exceptez le bœuf & le porc , qui ne s'en ressentirent pas beaucoup.

Nous avions un bon Canot qui étoit assez grand pour nous porter tous : Ainsi nous n'eûmes pas plutôt vû que c'étoit en vain de vouloir demeurer ici plus long-tems , que nous nous y embarquâmes tous pour passer à l'isle d'un Buïsson , qui se trouvoit éloignée de nos Cabanes de près de quatre lieuës. Il y avoit quatre Vaisseaux à la rade de cette Isle lors que la tempête commença ; mais nous n'y en trouvâmes qu'un seul à nôtre arrivée , & au lieu des rafraichissemens que nous esperions d'en tirer , l'équipage ne nous fit qu'une froide reception , & il n'y eut pas moyen d'en obtenir ni pain , ni Punch , ni même une goutte de Rum , quoiqu'on nous leur en offrissions de l'argent. Ce procédé venoit de ce qu'ils se trouvoient déjà surchargés d'un grand nombre de malheureux , qui réduits à l'extrémité par la tempête s'étoient réfugiés sur ce bord. Quand nous vi-

mes donc qu'il n'y avoit aucun secours à esperer de leur part ; nous leur demandames quelle route avoient pris les autres Vaisseaux ? Ils répondirent que le Capitaine Prout de la nouvelle Angleterre avoit toûrné vers Trist, & que selon toutes les apparences il avoit été entraîné en pleine mer, à moins qu'il n'eût échoilé sur un banc de sable, appelé Middle Groud, c'est-à-dire terre du milieu ; que le Capitaine Skinner aussi de la nouvelle Angleterre avoit dérivé du côté de l'Isle aux bœufs, & que le Capitaine Chandler de Londres avoit poussé vers le lac des oiseaux qu'on nomme Guerriers.

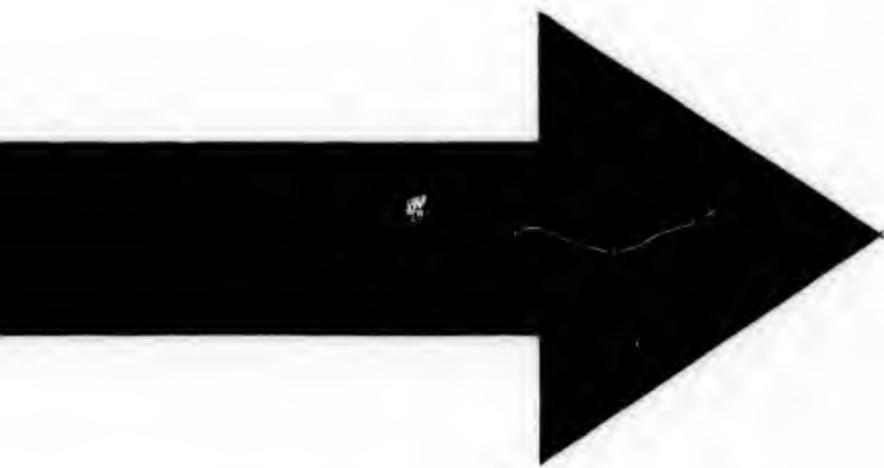
L'Isle des bœufs est au Nord de celle d'un buisson ; mais les autres deux endroits sont un peu à ses côtez, l'un à l'Est & l'autre à l'Ouest. Nous allames donc à l'Isle des bœufs, & à la distance d'une lieue nous vîmes un pavillon dans les bois attaché au bout d'une perche, & posté à la cime d'un arbre fort haut. Quand nous en fumes venus plus près, nous découvrimmes enfin un Vaisseau dans les bois à deux centes verges, ou environ, du bord de la mer. Nous voguames directement vers cet endroit-là, & arrivés à l'endroit du bois nous aperçumes que le Vaisseau s'étoit fait un passage à travers les arbres, & il y avoit environ trois pieds d'eau dans tout cet espace. Nous y fîmes donc nager notre Canot, & allames à bord du Vaisseau, dont l'équipage nous reçût très-bien : mais le Capitaine avoit passé au bord du Capitaine Prout qui étoit engravé sur le banc de sable dont j'ai parlé ci-dessus. Cependant son Vaisseau fut remis à flot, mais celui du Capitaine Skinner eût le cu si percé par les troncs des arbres qu'il n'eût aucune esperance de le pouvoir sauver. Quoi qu'il en soit, nous eumes ici des vivres & du Punch, & nous n'y avions pas été plus de

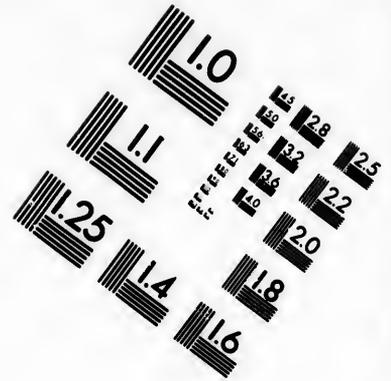
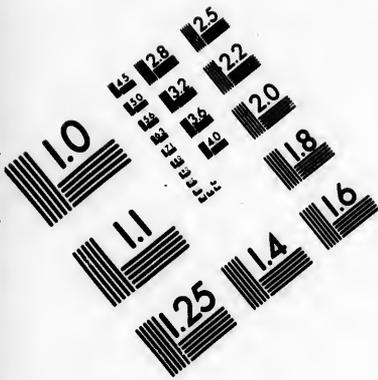
deux
d'y
ques
des
ne
secou
puis
eun
nuit
sur la
sa que
tre pi
propo
nous d
nous
chand
choses
nous,
quitra
bœufs.
De
Trist a
pouffe
de nou
où il d
mais le
toute la
mouille
large &
fort de
se levâ
Capita
Tous l
mais qu
ne dit
qu'à tre
frais d
ques à

deux heures que le Capitaine vint, & nous pria d'y passer toute la nuit; mais à l'ouïe de quelques coups de canon qu'on tiroit dans le lac des Guerriers, nous conclumes que le Capitaine Chandler y étoit, & qu'il avoit besoin de secours, de sorte que nous y allâmes d'abord, puis sur tout que nous ne pouvions rendre aucun service au Capitaine Skinner, & avant la nuit nous trouvâmes qu'il étoit aussi engravé sur la pointe d'un banc de sable. La prouë de sa quefche étoit à sec, & y avoit plus de quatre pieds d'eau à la poupe. Nous vinmes fort à propos pour le Capitaine Chandler, avec qui nous demeurâmes deux jours, pendant lesquels nous lui aidâmes à décharger toutes ses marchandises, à tirer ses ancres & plusieurs autres choses; cela fait il n'y eut plus d'ouvrage pour nous, du moins à cette heure; ainsi nous le quittâmes pour aller à la chasse dans l'Isle des bœufs.

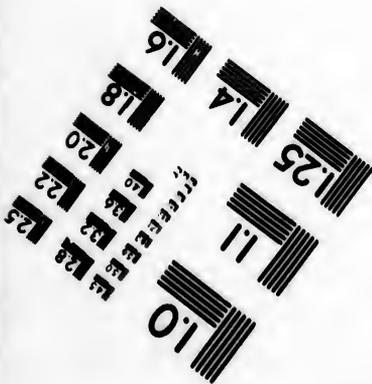
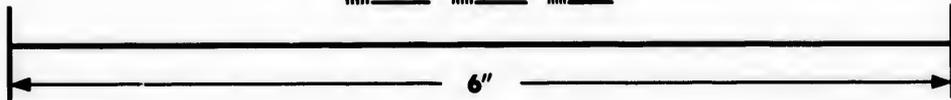
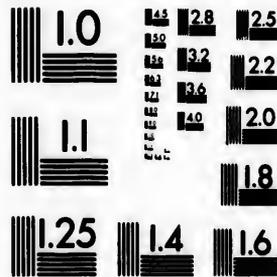
De ces quatre Vaisseaux donc qui étoient à Trist avant la tempête, il y en eut un qui fut poussé en pleine mer, & dont on n'a jamais eû de nouvelles. Un autre fut jetté sur le rivage, où il demeura à sec, sans qu'on pût le retirer, mais le troisiéme tint bon à l'ancre où il essuya toute la bourrasque. Pour le quatriéme qui avoit mouillé hors de la barre de Trist, il se mit au large & gagna la nouvelle Angleterre, quoique fort delabré. Trois jours avant que la tempête se levât, un petit Vaisseau commandé par le Capitaine Valli, partit d'ici pour la Jamaïque. Tous les coupeurs de bois le croyoient perdu; mais quatre mois après il revint, & le Capitaine dit qu'il n'avoit rien senti de cet orage; mais qu'à trente lieües de Trist, il avoit eu un vent frais de Summasenta, qui l'avoit mené jusques à la hauteur du Cap Condededo, & que







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

14
16
18
20
22
25
28
32
36
40

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20

pendant tout ce tems-là il avoit vû des huës fort noires du côté de l'Oüest.

L'Isle des bœufs a sept lieuës de long & trois ou quatre de large. Sa longueur s'étend de l'Est à l'Oüest. La partie Orientale regarde l'Isle de Trist ; c'est un terrain bas & inondé qui ne produit auprès de la mer que des Mangles blancs & noirs. Le côté du Nord donne sur la haute mer & s'étend tout droit de l'Est à l'Oüest. La partie la plus avancée de l'Est vers Trist est un país bas, & couvert de Mangles, durant l'espace d'environ trois lieuës, & on trouve au bout une petite Crique salée, qui est assez profonde en haute marée pour porter des bâteaux.

Depuis cette Crique jusqu'à la partie Occidentale il y a quatre lieuës, la Baye est par tout sablonneuse, & fermée sur le derrière d'un petit banc de sable, couvert de buissons épais & piquans comme l'aubépine, qui portent un fruit à coquille dur & blanchâtre, aussi gros qu'une prune sauvage, & à peu près de la figure d'une calbasse ; cette partie Occidentale est lavée par la riviere de saint Pierre & de saint Paul, & couverte de Mangles rouges. A trois lieuës au-dessus de l'embouchure de cette riviere il y a une petite branche qui coule vers l'Est, separe l'Isle des bœufs du Continent au Sud, & fait ensuite un grand lac d'eau douce qui porte ce même nom. Il se jette après dans un lac salé qu'on nomme le lac des Guerriers, & celui-ci se décharge à son tour dans Laguna Termina, à deux lieuës de la pointe Sud-Est de l'Isle.

Le milieu de cette isle est une Savana, bordée auous d'arbres, dont la plupart sont des Mangles noirs, blancs, ou rouges, avec quelques arbres de bois de Campêche. La partie Méridionale entre les Savanas & les Mangles

est
des
les
d'h
L
des
Or
tes
qui
des
C
dan
foré
sois
lez
s'il
couv
droit
que
autre
leurs
ceper
deux
leurs
nisse
des
mani
droit
mes ;
jusqu
nouv
chen
faus
point
gnent
de scr

est très-fertile, & il y a en quelques endroits des rangées de colines qui sont plus hautes que les Savanas. Ces prairies produisent quantité d'herbe longue, & les colines portent de très-hauts arbres de différentes sortes, & d'une hauteur considérable.

Les fruits de cette Isle sont les Penguins rouges & jaunes, les Guayas, Sapadillos, Limons, Oranges, &c. Ces dernières n'y ont été plantées que depuis peu par une Colonie d'Indiens qui s'établirent ici, après avoir secoué le joug des Espagnols.

C'est une chose assez ordinaire aux Indiens dans ces quartiers de l'Amérique remplis de forêts, de s'enfuir des Villes entières tout à la fois, & de s'établir dans les bois les plus reculés pour y jouir paisiblement de leur liberté ; s'il arrive même par hazard qu'ils soient découverts, ils se transportent dans un autre endroit ; ce qu'ils peuvent faire aisément, puisque tous leurs meubles ne consistent presque en autre chose qu'en leurs branles de coton & leurs calebasses. Chacun bâtit sa maison, & cependant ils attachent leurs branles entre deux arbres, où ils couchent jusqu'à ce que leurs maisons soient finies. Les bois leur fournissent quelque gibier, comme des Pecaris & des Warris ; mais ceux qui rodent de cette manière ont des allées de plantains en des endroits écartez que personne ne fait qu'eux-mêmes ; & c'est de-là qu'ils tirent leur subsistance jusqu'à ce que leurs Plantations autour de leur nouvelle Ville y puissent fournir. Ils ne défrichent point de terre au-delà de ce qu'il leur en faut pour suppléer à leurs besoins, & ils ne font point de sentiers batus ; mais quand ils s'éloignent beaucoup de leurs maisons, ils rompent de tems en tems une branche qu'ils laissent pen-

dit; ce qui leur sert de marque pour les guider à leur retour. S'ils viennent à être découverts par d'autres Indiens qui demeurent encore avec les Espagnols, ou qu'ils en aient quelque soupçon, ils changent d'abord leur quartier, & passent dans un autre. Ce pays leur fournit d'ailleurs une bonne terre; il est d'ailleurs si vaste & si rempli de grandes forêts, que ce ne peut être qu'un asile fort commode pour eux.

Quelques-uns de ces Indiens fugitifs vinrent habiter dans l'Isle des bœufs, & outre qu'ils se délivrèrent par-là de la tyrannie des Espagnols, ils eurent le plaisir d'y voir de leurs Compatriotes que les Boucaniers avoient enlevés depuis quelque tems, & vendus aux coupeurs de bois avec qui quelques-unes des femmes étoient encore, quoil qu'ils en eussent ramené d'autres à leurs anciennes demeures. Celles-ci ne manquèrent pas après leur retour de publier le bon traitement qu'elles avoient reçu des Anglois, & de persuader à leurs amis d'abandonner le voisinage des Espagnols pour se retirer sur cette Isle. Cela fut exécuté, & ils y avoient demeuré près d'une année avant que les Anglois s'en fussent aperçus; ce qui n'arriva même que par accident, puisque nos Chasseurs les rencontrent à l'occasion de quelque gibier qu'ils pourchassoient. Il me sembla qu'ils n'étoient pas trop farouches, ni craintifs, durant le séjour que je fis à cette Isle; mais je suis certain qu'ils auroient décampé sur la moindre avanie qu'on leur eut fait.

Les animaux de cette Isle, sont les Squashes que l'on y trouve en abondance, les Porcépics, les Guanos, les Possoms, les Pecaris, les Daims, les Chevaux, les Bêtes à corne.

Cette Isle appartient proprement à Jean d'Acosta, un Espagnol de la ville de Campêche,

DE DAMPIER.

qui en étoit en possession dès la première fois que les Anglois y allèrent pour couper du bois. Il faisoit alors sa résidence à la ville de Campêche; mais durant la belle saison il se rendoit à l'Isle sur une barque avec six ou sept valets, & y passoit deux ou trois mois à tuer du bétail pour en avoir seulement la peau & la graisse.

Il arriva un jour que les coupeurs de bois y vinrent pendant qu'il y étoit, & qu'à l'ouïe de leurs coups de fusil il marcha vers eux, & les pria de ne plus tirer, parce que cela ébranchoit le bétail; mais il leur dit que toutes les fois qu'ils auroient besoin de bœufs, ils n'avoient qu'à le lui faire savoir; qu'il en seroit tout à la courré avec une espee d'épieu tant qu'ils en voudroient, & qu'il leur en enverroit la chair dans leurs Canots. Les Anglois acceptèrent son offre avec beaucoup de reconnaissance, & depuis ce tems là ils ne tirent plus sur son bétail; mais lors qu'ils en avoient besoin ils l'en avertissoient, & il ne manquoit pas de leur en fournir, suivant la parole qu'il leur avoit donnée. Cette maniere obligeante & honnête gagna si bien leur amitié, qu'ils avoient dessein, quand ils seroient de retour à la Jamaïque, de lui en rapporter un présent, & de se munir même de marchandises pour négocier avec lui; ce qui auroit été fort avantageux pour les uns & les autres, mais quelques-uns de ses domestiques en informèrent les Bourgeois de Campêche à son retour à la Ville. Ceux-ci jaloux du commerce des Anglois, & envieux de la prospérité d'Acosta, s'en plainquirent au Gouverneur, qui le fit d'abord mettre en prison, où il demeura plusieurs années; ce fut en 1671. ou 1672. que ceci arriva, & c'est ainsi qu'avorta le projet que cet Espagnol avoit formé de trafiquer avec les Anglois: il se vit

DIVERS VOYAGES

sorté d'abandonner les dunes, qu'il avoit sur
est agréable & utile pour, dont les Anglois
démontrent seuls les maîtres, au moins ni lui
ni aucun autre Espagnol n'y font venus depuis
ce temps-là pour chasser le cerf des bêtes à
corne.

Cette manière de tuer les cerfs semble être
c'est-à-dire aux Espagnols, & ser vent à ceux qui
demeurent dans le voisinage, qui s'en acquittent
avec beaucoup d'adresse. Il y en a qui s'y occu-
pent toute l'année, & c'est ce qui les rend si
experts à ce métier. Celui qui fait le coup est
monté sur un bon cheval élevé à ce manège,
& qui sait si bien avancer ou reculer, selon l'oc-
casion, que le Cavalier n'a presque aucun emba-
ras pour le conduire. Ses armes sont un fer qui
a la figure d'une demi Lune, dont le tranchant
est fort aigu, & qui peut avoir six ou sept pou-
ces de large d'une corne à l'autre.

Ce fer est enchassé par une dotille au bout
d'une hampe, qui a quatorze ou quinze pieds
de long. Lors que le Joueur est à cheval, il
met son épieu sur la tête de sa monture, avec le
fer devant, & il court ensuite après le taureau :
il ne l'a pas plutôt joint qu'il lui enfonce son
fer tout juste au-dessus du jarret, & en coupe s'il
peut les ligamens. D'abord le cheval fait un
tour à gauche, parce que le taureau qui est
blessé, court aussi-tôt sur lui de toute sa force ;
mais il décampe au plus vite, & il s'en éloigne
à une bonne distance avant que de revenir à la
charge. S'il arrive que les ligamens ne soient
pas tout-à-fait rompus du premier coup, le
taureau ne manque presque jamais de les rom-
pre à force d'agiter sa jambe en l'air, & alors
il ne peut marcher que sur trois jambes ; mal-
gré tout cela il avance toujours en boitant pour
se vanger de son ennemi. Le Cavalier s'en ap-

re-
plier
par ce
traire
differe
tôt qu
ia com
fourni
moins
maître
mais il
en fou
gât ne
Cheval
Cuba p
qui onc
eun fait
au lieu
chaque
lui étoit
Françoi
que les

DE DAMPIER.

pèche ensuite à petit pas, & lui assène un
 coup de son fer sur le genou d'une des jambes
 du devant, ce qui le renverse aussitôt par terre.
 Cela fait il descend de cheval, il tire un gros
 épieu bien pointu, & le lui enfonce si adro-
 itement dans la nuque, un peu derrière les cor-
 nes, qu'il lui abat la tête de ce seul coup. C'est
 ce qu'ils appellent décapiter. Le Jouteur remon-
 te d'abord à cheval, & va poursuivre un autre
 bœuf, pendant que les écorcheurs qui sont là
 tous près dépouillent celui-ci.

L'oreille droite du cheval, qui sert à cette
 chose est toujours abotée, & qui vient de la
 pointe de l'épieu qu'on y repose lors qu'il
 est en faction, c'est aussi par-là qu'on le peut
 distinguer des autres chevaux.

Les Espagnols ne tuent jamais que les tau-
 reaux & les vieilles vaches, & laissent multi-
 plier le jeune bétail; de sorte qu'ils conservent
 par ce moyen leurs troupeaux entiers. Au con-
 traire les Anglois & les François tuent tout in-
 différemment, & même les jeunes bêtes plû-
 tôt que les vieilles, sans avoir aucun égard à
 la conservation de l'espèce. La Jamaïque peut
 fournir là-dessus un exemple de notre folle. Du
 moins lors que les Anglois s'en rendirent les
 maîtres, les Savanas étoient remplies de bétail;
 mais il fut bien-tôt détruit par nos Soldats, qui
 en souffrirent beaucoup dans la suite, & ce dé-
 gât ne fut réparé que sous le gouvernement du
 Chevalier Thomas Linch. Il envoya d'abord à
 Cuba pour en tirer un renfort de bêtes à corne
 qui ont bien multiplié depuis, parce que cha-
 cun fait aujourd'hui ce qui lui appartient de droit,
 au lieu qu'autrefois tout étoit commun, &
 chaque particulier avoit le plus de bétail qu'il
 lui étoit possible: cependant je croi que les
 François sont encore plus grands destructeurs
 que les Anglois.

DIVERS VOYAGES

Si les Espagnols n'avoient pris un soin extraordinaire de peupler les Indes Occidentales de bœufs & de cochons, il y a grande apparence que les Boucaniers seroient morts de faim; mais aujourd'hui le Continent en est très-bien fourni, de même que les Isles, sur tout la Baye de Campêche, l'Isle de Cuba, celle des Pins, l'Espagnole, saint Jean de Portorico, &c. où sans parler des cochons sauvages, on y en voit une si grande quantité de privés qu'il y a des Fermes, à ce que j'ai ouï dire, qui en ont plus de quinze cens. C'est delà que les Boucaniers tiroient aussi presque toute leur subsistance.

Mais pour revenir à l'Isle des bœufs, nos chasseurs Anglois y ont fort diminué le nombre des bêtes à corne; & celles même qu'ils y ont laissées sont devenues si sauvages & si féroces, par le feu continu qu'on a fait sur elles, qu'il y a du danger pour un homme seul de les tirer, ou de s'exposer dans les Savanas, parce que les vieux taureaux qui ont eu quelque blessure auparavant se ruent d'abord contre lui. Quand on s'approche de ces bêtes pour les attaquer elles se rangent en bataille & se tiennent sur la défensive; les vieux taureaux sont à la tête, les vaches viennent ensuite, & le jeune bétail est à la queue. Et si on fait un tour à droit ou à gauche pour donner sur l'arrière-garde, les taureaux ne manquent pas de tourner en même-tems, & de faire volte-face à l'ennemi. C'est pourquoi on ne tire presque jamais sur eux lors qu'ils sont ainsi en troupe; mais on va dans les bois tout au bord d'une Savana où l'on en trouve quelques-uns d'écartez, & c'est-là où on fait son coup; si on blesse mortellement un de ces bœufs il ne manque pas de courir tête baissée sur le Chasseur, comme j'en ai fait moi-même

Exp
men
seurs
dang
qu'e
au li
cette
Mais
je do
puisc
cruel
l'asso
avec
fatigu
rent
des b
jours
voit l
& qua
ger a
leur m
droit
trent
tin per
camara
mille
plûtôt
& lui
n'avoit
aussi. t
& lui
hors d'
s'affoib
cet hon
lui-mê
Barker
cher :
mauvai

DE DAMPIER.

l'expérience, mais s'il n'est blessé que légèrement, il s'enfuit d'ordinaire. Les vieux Chasseurs rapportent qu'une vache est alors plus dangereuse qu'un taureau; parce, disent-ils, qu'elle attaque son ennemi les yeux ouverts, au lieu que l'autre ferme les siens, & que de cette manière on le peut facilement éviter. Mais je ne puis rien dire de positif là-dessus: je douterois même plutôt de la vérité du fait, puisqu'un homme de ma connoissance a été cruellement meurtri par un taureau. Il étoit l'associé de Monsieur Barker, & il demouroit avec lui sur le lac de l'Oüest; après s'être bien fatigué à couper du bois de Campêche, ils prirent un jour leur Canot, & s'en allèrent à l'Isle des bœufs pour s'y rafraichir l'espace de quinze jours ou de trois semaines, parce qu'il y avoit là beaucoup de fruit de toutes les sortes, & quantité de choux dont ils vouloient manger avec du bœuf frais, qui ne pouvoit pas leur manquer non plus. Ils aborderent à un endroit qu'on nomme la Crique Salée, & ils y bâtirent une hute. Vers les quatre heures du matin pendant que Monsieur Barker dormoit, son camarade se rendit à la Savana, qui est à un mille ou environ de leur hute, & il ne fut pas plutôt à la portée d'un taureau, qu'il tira dessus & lui donna un coup mortel; le taureau qui n'avoit pas tout-à-fait perdu sa force, courut aussi-tôt sur lui, l'areignit, le foula aux pieds, & lui meurtrit tellement la cuisse, qu'il le mit hors d'état de se relever. Le taureau néanmoins s'affoiblit peu après, & tomba mort à côté de cet homme, qui n'auroit pas manqué de perir lui-même, si dès le lendemain matin Monsieur Barker ne se fut mis en campagne pour le chercher: Il le trouva étendu par terre, & en fort mauvais état, il le prit sur son dos & le transfé-

CHAPITRE IV.

La riviere de saint Pierre & de saint Paul. La vallée des montagnes, & l'hippopotame. Isle de Tobasco, Guetiers, riviere de Tobasco, Veaux marais, Villa de Mosa. Esapo. Halapo. Tacatalpo de Sierra. Petites Abeilles. Indiens. Tertillos. Pailles. Habits de coton. Mariages. Villes. Fêtes. Taille des Indiens, & traits de leurs visages.

La riviere de saint Pierre & de saint Paul prend sa source dans les hautes montagnes de l'Esapo, qui sont avancées près de vingt lieues dans le pais, & qui portent le nom d'une Ville qui n'en est pas fort éloignée. Elle coule d'abord assez loin vers l'Est, jusqu'à ce qu'elle trouve des montagnes de ce côté-là qui la font tourner au Nord jusqu'à douze lieues de la mer, & enfin elle se divise en deux branches. La branche de l'Ouest se jette dans la riviere de Tobasco, l'autre suit son cours jusqu'à quatre lieues de la mer, & alors elle se divise de nouveau. La branche la plus avancée vers l'Est, separe l'Isle des bœufs du Connac, & se jette dans le Lac des Guetiers, comme je l'ai déjà remarqué. L'autre garde son cours & son nom, jusqu'à ce qu'elle se jette dans la mer, entre l'Isle des Bœufs & l'Isle de Tobasco, où elle n'est pas plus large que la Thamisé vis-à-vis de Gravesend. Il y a une barre à son entrée dont la profondeur m'est inconnue; mais les petits Vaisseaux y peuvent assez bien passer avec le secours de la marée. Lors qu'on est au delà, elle est plus large & plus profonde, car il y a quinze ou seize pieds d'eau, & un très-bon ancrage. Les Boucaniers qui ont re-

monté cette riviere, disent qu'elle est fort large avant que de se diviser, & que plus loïn dans le pais, il y a plusieurs grandes Villes Indiennes bâties sur ses bords, dont la principale est Summasenta; qu'on y trouve aussi quantité de vastes allées de Cacaos & de Plantains, & que le pais est extrêmement fertile de l'un & de l'autre côté; la terre inculte y est chargée d'arbres fort hauts & de plusieurs especes, sur tout de cotons & de ceux qui portent le chou; on y voit même des bocages entiers de ces derniers arbres, & dans quelques endroits, sur tout à une mediocre distance du bord de la riviere il y a de grandes Savanas remplies de boufs, de chevaux, & d'autres bêtes, entre lesquelles la vache montagnarde est la plus remarquable.

Cette bête est de la grosseur d'un taureau de deux ans, elle ressemble à une vache pour la figure du corps; mais sa tête est beaucoup plus grosse, plus ramassée & plus ronde, & sans cornes; elle a le muse court, les yeux ronds, petits, & d'une grandeur prodigieuse, elle a de grandes baines, mais non pas si épaisses que celles de la vache ordinaire. Ses oreilles sont plus longues en proportion de sa tête, que celles de la vache commune. Elle a le col épais & court, ses jambes sont plus courtes que celles de nos vaches, sa queue est assez longue, peu garnie de poil & sans touffe au bout. Elle a le corps tout couvert d'un gros poil clair semé; sa peau est de l'épaisseur de deux pouces ou environ. Elle a une chair rouge dont le grain est fort menu, sa graisse est blanche, & tout ensemble c'est un manger sain & de bon goût. Il y en a qui pèsent jusqu'à cinq ou six cens livres.

On trouve toujours cette vache dans les bois auprès de quelque grande riviere; elle se nour-

rit d'un
liée, q
vieter
vanas,
ne he
qu'elle
dormit
dre bru
ge jusq
y ait,
sec. Ell
s'éloign
font el
er; de
à moins
On tr
res de la
tinent
Darieu.
rué, &
e vis m
que je
avoient
où de m
traces qu
pied sur
des vac
qu'elles
a; aussi
milles.
Mes c
e viens
che; ma
puis par
les Espa
Après
personne
en Holl
nt la ré

est fort lar-
plus loin
Villes In-
la princi-
uve aussi
de Plan-
nt fertile
culte y est
usieurs es-
qui por-
ocages en-
quelques
istance du
Savanas
d'autres
ntagnarde

est d'une sorte d'herbe ou mousse longue & de-
liée, qui croît en abondance sur les bords des
rivières; mais elle ne pait jamais dans les Sa-
vanas, ni dans les pâturages où il y a de bonne
herbe, comme font les autres bœufs. Lors
qu'elle est bien rassasiée elle se couche pour
dormir tout au bord de la rivière, & au moi-
dre bruit elle se jette dans l'eau, où elle plon-
ge jusqu'au fond, quelque quantité d'eau qu'il
y ait, & là elle marche comme sur un terrain
sec. Elle ne sauroit courir fort vite, aussi ne
s'éloigne-t-elle jamais beaucoup de la rivière,
dont elle fait toujours son asile en cas de dan-
ger; de sorte qu'il n'y a pas moyen de la tirer
à moins qu'elle ne soit endormie.

On trouve aussi de ces vaches dans les rivie-
res de la Baye de Honduras, & sur tout le Con-
tinent depuis cet endroit jusqu'à la rivière de
Darien. Plusieurs de mes camarades y en ont
vu, & ils connoissoient bien leurs traces que
je vis moi-même à l'Isthme de Darien, mais
que je n'aurois pas remarquées s'ils ne m'y
avoient fait prendre garde; du moins je n'ai
vu de ma vie aucune de ces bêtes, ni de leurs
traces que cette seule fois. L'empreinte de leur
pied sur le sable, ressembloit beaucoup à celle
des vaches ordinaires; mais j'étois bien sûr
qu'elles ne pouvoient pas vivre dans cet endroit-
là; aussi n'en approchent-elles point de plusieurs
milles.

Mes camarades m'apprirent alors tout ce que
je viens de rapporter sur le chapitre de cette va-
che; mais la même chose m'a été confirmée de-
puis par d'autres Anglois aussi bien que par
des Espagnols.

Après avoir montré cette description à une
personne de mérite, elle voulut bien l'envoyer
en Hollande à un savant de ses amis, qui lui
fit la réponse suivante,

MONSIEUR,

VOici ce que le Ministre Anglois, qui est à Leide, m'a écrit sur la relation que vous m'avez envoyée. » La description de votre vache marine quadre si bien à l'Hippopotame que l'on garde ici avec tant de soin, que je les prens l'un & l'autre pour être de la même espece. La seule difference que j'y trouve, est que celui-ci est plus gros qu'aucun bœuf qu'il y ait. On ne peut rien dire à l'égard des yeux, des oreilles & du poil, parce que tout cela manque à la peau que nous avons ici. Mais les dents meritent d'être remarquées; elles sont fort grosses, bien fermes, & aussi belles que de l'ivoire.

» J'ai parlé moi même au parent du Bourguemestre de cette Ville, qui est une personne fort intelligente, & qui après avoir reçu cet Hippopotame, comme on l'apelle, en fit present à l'Université. Il m'a donc dit qu'après avoir bien consideré cette peau, il la trouve beaucoup plus grande que celle de l'animal dont vous parlez, & que l'Hippopotame ne sauroit moins peser d'un millier de livres.

» Permettez-moi d'ajouter ici de mon propre chef, que peut-être ces animaux sont plus gros vers le Cap de Bonne-Esperance, d'où la peau qu'on voit à Leide est venue. Et puis qu'ils n'ont point de cornes on pourroit peut-être aussi-bien les appeller chevaux marins, que vaches marines; mais à cet égard-là il faut leur donner les noms que leur imposent les habitans des endroits où ils se trouvent, & qui peuvent être differens en Afrique & en Amerique.

Po
par v
jusqu
che;
supo
doute
sauro
aussi
reven
les a
voie
la con
Je
blanc
que,
croi m
je esp
che m
qu'on
outre
n'a pos
ner de
ferer i
Le Cap
nage d
grande
qui ne
l'une à
dont j
yée à r
taine R
la rivie
l'Est d
miere d
A l'é
seaux
nôtres
tes. Se

Pour ce qui est de la circonstance rapportée par votre Auteur, que cette vache plonge jusqu'au fond de la riviere, & qu'elle y marche; s'il ajoute, ce qu'il me semble devoit supposer lui-même, qu'elle sort à terre, je doute beaucoup de la verité du fait. Je ne saurois du moins m'imaginer qu'un corps aussi lourd & aussi pesant que celui-là, puisse revenir sur l'eau, [quoi que les Baleines & les autres gros poissons le fassent] & j'aurois ingénueusement que cela est au-dessus de la conception de J. H.

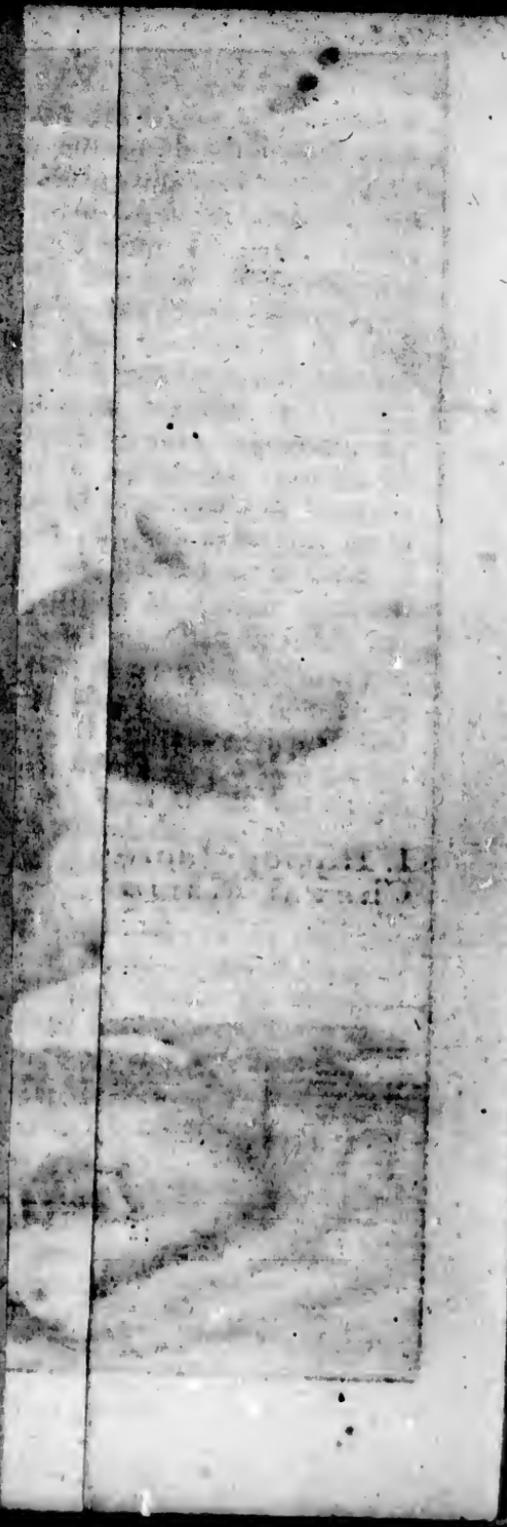
Je tombe d'accord qu'il y a quelque ressemblance entre la vache montagnarde de l'Amerique, & l'Hippopotame de l'Afrique; mais je croi malgré tout cela qu'ils sont d'une difference espee, parce qu'on n'a jamais vû que la vache montagnarde aille nager dans la mer, & qu'on ne la trouve pas même aux environs; outre qu'elle n'est pas la moitié si grosse, & n'a point les dents longues. Mais pour en donner des preuves plus convaincantes je vais inserer ici deux descriptions de l'Hippopotame. Le Capitaine Covent de Porburî dans le voisinage de Bristol, homme fort capable d'une grande experience & d'une integrité reconnuë, qui negocioit à Angola, en a communiqué l'une à cette personne d'honneur & de mérite dont j'ai parlé ci-dessus; l'autre m'a été envoyée à moi-même par mon illustre ami le Capitaine Rogers, qui avoit vû de ces animaux dans la riviere Natal, à la latitude de 30. degrez, à l'Est du Cap de Bonne-Esperance. Voici la premiere de ces deux Relations.

A l'égard de la tête, des oreilles & des naseaux, le cheval marin ressemble assez aux nôtres; mais il a la queue & les jambes courtes. Ses traces sur le sable s'approchent aussi

DIVERS VOYAGES

beaucoup de celles de nos chevaux ordinaires, & il fiente de même qu'eux; mais il a le corps deux fois plus gros. Il pait sur le rivage, son poil est d'un brun obscur, mais qui reluit beaucoup dans l'eau. Il marche assez lentement sur le bord des rivieres, mais il va plus vite dans l'eau. Il y vit de petits poissons & de tout ce qu'il peut attraper, & il descend jusqu'au fond à trois brasses d'eau; car je l'ai observé moi-même, & je l'y ai vu demeurer plus de demie heure avant que de revenir au-dessus. Il est d'ailleurs grand ennemi des hommes blancs. Une fois je lui ai vu ouvrir la gueule, planter une dent sur le bord d'un bateau, & une autre au second bordage depuis la quille, c'est-à-dire à quatre pieds de distance l'une de l'autre, percer la planche de part en part, faire couler ainsi le bateau à fond, & se retirer ensuite en secouant les oreilles. Il a une force de reins incroyable; j'en ai vu du moins un le long du rivage de la mer sur lequel les vagues poufferent une chaloupe Hollandoise, chargée de quatorze muids d'eau qui demeura sur son dos à sec; un autre coup de mer vint qui l'en retira, sans qu'il parut du tout avoir senti le moindre mal. Je ne pûs jamais bien observer de quelle maniere ses dents étoient disposées; mais je pris seulement garde qu'elles étoient courbes en forme d'arc, longues d'environ seize pouces, & qu'elles en avoient plus de six de circonférence, à l'endroit le plus gros. Nous lui tirames plusieurs coups de fusil; mais sans rien avancer, parce que les bales ne faisoient que lui effleurer la peau, & ne le perçoient pas plus que si nous eussions tiré contre une muraille. Les Naturels du pays l'appellent Kiriimpungo,

ES
aux ordina
mais il a le
sur le riva
, mais qui
arche assez
es, mais il
petits pois
aper, & il
des d'eau ;
& se l'y ai
avant que
eurs grand
fois je lui
e dent sur
au second
dire à qua
tre, percez
ouler ainsi
ensuite en
e de reins
un le long
es vagues
ise, char
demeura
mer vint
tout avoir
mais bien
nts étoient
arde qu'el
, longues
les en a
e, à l'en
ames plu
ien avan
nt que lui
at pas plus
muraille.
mpungo,
» &





de
espo
ajou
usou
les
pas
leur
nots
passé
leur
peut
fote
fois
ge,
son
avec
par b
que n
mes t
renou
en son
la est
après
melle.
gleme
Cet
faite

M

L'H
bien à t
res : il
il est p
se cens
masse,
Tom

Et disent qu'il est Fetisso, c'est-à-dire une espèce de Divinité ; car rien au monde, ajoutent-ils, ne sauroit le tuer, & s'ils en ussoient envers lui de la même manière que les Européens le traitent, il ne manqueroit pas de renverser leurs Canots & détruire leurs filets. Quand il approche de leurs Canots ils lui jettent du poisson, & alors il passe son chemin sans troubler davantage leur pêche. Il fait le plus de mal lors qu'il peut s'appuyer contre terre ; mais quand il flotte sur l'eau, il ne peut que mordre. Une fois que nôtre chaloupe étoit auprès du rivage, je le vis se mettre dessous, la lever avec son dos au-dessus de l'eau, & la renverser avec six hommes qu'il y avoit dedans, mais par bonheur il ne leur fit aucun mal. Pendant que nous demeurâmes à la rade nous en estimâmes trois qui infectoient cette Baye à chaque renouvellement de Lune, & lors qu'elle étoit en son plein. Les gens du pais disent que cela est ordinaire, & que deux ou trois jours après ils vont ensemble deux mâles & une femelle. Leur cri approche beaucoup du meuglement d'un gros veau.

Cette observation sur le cheval marin a été faite à Loango en l'année 1695.

Lettre du Capitaine Roger.

MONSIEUR,

L'Hippopotame ou cheval marin vit aussi bien à terre que dans la mer ou dans les rivières : il ressemble beaucoup à un bœuf, mais il est plus gros, & pèse jusqu'à quinze ou seize cents livres. Cet animal a le corps bien ramassé, & couvert d'un poil couleur de sou-



Hippopotamus
Caval Marin



ri, qui est épais, court, & d'un poil fort
 agreable à la vûë quand il sort de l'eau. Sa tête
 est plate sur le sommet, il n'a point de
 cornes, mais il a de grosses babines, la gueule
 large, & des dents bien fortes, dont il y
 en a quatre plus longues que les autres, savoir
 deux à la machoire d'enhaut, une de
 chaque côté, & deux à celle d'en-bas. Les
 dernieres ont quatre ou cinq pouces de long;
 mais les deux autres sont plus courtes. Il a
 de grandes oreilles larges, de gros yeux de
 bœuf, la vûë très-perçante, le cou épais, les
 jambes fortes, mais le paturon foible. Il a le
 pied fourchu, & deux petites cornes au-
 dessus du paturon, qui plient contre terre
 quand il marche; de sorte qu'il laisse une
 empreinte sur le sable, qu'on diroit être celle
 de quatre grifes. Il a la queue courte, &
 qui va en diminuant comme celle d'un cochon,
 mais elle n'a point de houpe au bout.
 Cet animal est d'ordinaire gras & un fort bon
 manger. Il paît sur le bord des étangs ou des
 rivières, dans les endroits humides & marécageux,
 & il se jette dans l'eau si on le pour-
 suit. Lors qu'il est dans l'eau il plonge jus-
 qu'au fond, & là il marche de même que
 sur un terrain sec. Il court presque aussi vite
 qu'un homme; mais s'il est vivement pour-
 suivi, il se retourne & lance des regards furi-
 eux comme le Sanglier, tout prêt à se dé-
 fendre si on l'attaque. Les Naturels du país
 n'ont jamais guerre avec ces animaux, mais
 nous avons été souvent aux prises avec eux,
 soit le long du bord des rivières, ou dans
 l'eau même. Et quoi que nous eussions pres-
 que toujours le dessus, qu'il en restât d'ordi-
 naire quelqu'un sur la place, & que nous
 missions les autres en fuite, cependant nous

n'
 av
 m
 ru
 re
 l'a
 lon
 gu
 qu'
 d'u
 du
 le r
 tôt
 épo
 de p

 A
 viere
 ru hu
 se pe
 lieu
 moye
 long
 on co
 saint
 chure
 à l'E
 vers l
 & il y
 tortue
 La
 neuse
 que la
 d'abor
 riviere
 pellez
 ces que

nosions pas les irriter dans l'eau depuis une
 aventure qui pensa être funeste à trois hom-
 mes. Ils étoient allez avec un petit canot pour
 ruer un de ces chevaux marins dans une rivie-
 re où il y avoit huit ou dix pieds d'eau ; après
 l'avoir découvert au fond où il marchoit se-
 lon sa coutume , ils le blessèrent avec une lon-
 gue lance ; ce qui le mit en une telle furie ,
 qu'il remonta d'abord sur l'eau , les regarda
 d'un air terrible , ouvrit la gueule , emporta
 d'un coup de dent une grosse piece du rebord
 du canot , & peu s'en salut même qu'il ne
 le renversât ; mais il replongea presque aussitôt
 au fond de l'eau. Ces hommes en furent si
 épouvantez , qu'ils se retirerent au plus vite
 de peur qu'il ne revint.

Après que la branche Occidentale de la ri-
 viere de saint Pierre & de saint Paul , a parcou-
 ru huit ou neuf lieuës vers le Nord-Oüest , elle
 se perd dans la riviere de Tobasco , à quatre
 lieuës ou environ de la mer , & forme par ce
 moyen l'Isle de Tobasco , qui a douze lieuës de
 long , & à son Nord quatre de large ; du moins
 on compte quatre lieuës depuis la riviere de
 saint Pierre & de saint Paul , jusqu'à l'embou-
 chure de celle de Tobasco , & le rivage s'étend
 à l'Est & à l'Oüest. Durant la premiere lieuë
 vers l'Est , le terrain est couvert de Mangles ,
 & il y a quelques Bayes sablonneuses , d'où les
 tortuës vont à terre poser leurs œufs.

La côte de l'Oüest est aussi une Baye sablon-
 neuse jusqu'à la riviere de Tobasco. Mais parce
 que la mer est ici fort grosse , il n'est pas facile
 d'aborder , à moins qu'on ne soit entré dans la
 riviere. Le Nord-Oüest est plein d'arbres , ap-
 pellez Guavers , dont on trouve ici plus de sor-
 tes que j'en aye vû aucune autre part , & dont

le fruit est le plus gros & le meilleur que j'aye goûté de ma vie ; c'est en un mot un endroit fort délicieux. Il y a encore ici quelques prunes de coco, & des raisins, quoi qu'en petite quantité. Les Savanas y sont environnées naturellement par des bocages de Guavers, produisent de bonne herbe pour le bétail, & sont très bien fournies de taureaux gras : Je croi même que le fruit des Guavers qu'ils mangent, est la cause qu'il y a une si grande quantité de ces arbres, parce que le fruit est plein de petites graines que les bœufs avalent toutes entières, & qu'ils rendent de même ; ensuite elles prennent racine dans leur fiente, & par ce moyen multiplient beaucoup l'espece.

On y trouve aussi bon nombre de daims, qui paissent presque toujours dans les Savanas, soit & matin. Cela me fait souvenir d'une triste aventure qui arriva ici pendant que j'y étois. Deux ou trois hommes partirent un soir pour aller à la chasse, & lors qu'ils furent dans les Savanas, ils se preparerent pour chercher du gibier. A la fin il y en eut un qui tira un daim & le tua ; mais à mesure qu'il l'écorchoit un de ses camarades le prit pour un daim, lui tira dessus, & l'entendit mort sur la place. Le pauvre homme qui fit le coup, fut bien mari de ce desastre, & il n'osa jamais plus retourner à la Jamaïque, de peur que les parens du mort ne l'inquietassent.

La riviere de Tobasco est la plus remarquable de toutes celles qu'il y a dans la Baye de Campêche, & prend aussi sa source sur les hautes montagnes de Chiapo ; mais beaucoup plus à l'Oüest que celle de saint Pierre & de saint Paul. De là elle coule vers le Nord-Est, jusqu'à ce qu'elle soit à quatre lieües de la mer, où elle reçoit la branche, dont nous avons par-

le,
Pau
qu'e
chur
un,
qu'o
le o
men
il y
sans
cour
quat
le te
car a
be fo
Pe
inond
quina
peut
barre
Cet
de sor
Snouk
qui tr
ses cr
de la
vance
largir
qu'on
lors q
que j
volent
ces ve
dans l
cela,
qu'un
qui n
veau

le, de la riviere de saint Pierre & de saint Paul; ensuite elle va vers le Nord, jusqu'à ce qu'elle se décharge dans la mer. Son embouchure a près de deux milles de large, & il y a un peu au-delà une barre où l'on ne trouve qu'onze ou douze pieds d'eau; mais à un mille ou deux plus loin, vis-à-vis d'un enfoncement qu'on voit sur le bord de la riviere à l'Est, il y a trois brasses d'eau & un bon ancrage, sans qu'on ait rien à craindre de la force du courant. Le flot de la marée monte près de quatre lieuës dans la saison seche; mais dans le tems des pluies elle ne va pas si loin; car alors les torrens d'eau douce tendent l'Ébe fort rapide.

Pendant que les vents de Nord durent elle inondent tout le país-bas, jusqu'à quatorze ou quinze lieuës en la remontant, & alors on peut trouver de l'eau fraiche au-delà de la barre.

Cette riviere abonde en chats marins auprès de son embouchure, où l'on voit aussi quelques Snouks; mais il y a quantité de veaux marins qui trouvent de bonne pâture dans plusieurs de ses criques, sur tout à deux lieuës ou environ de la mer, dans un endroit à tribord qui s'avance deux ou trois cens pas dans la terre, s'élargit ensuite beaucoup, & où l'eau est si basse, qu'on voit paroître leur dos sur la superficie lors qu'ils y paissent l'herbe; ce qui est si rare, que j'ai ouï dire à nos Moskites qu'ils ne l'avoient jamais vû qu'ici. Au moindre bruit que ces veaux marins entendent, ils se retirent tous dans la riviere; mais les Moskites malgré tout cela, ne manquent guère d'en darder quel qu'un. C'est une espece de poisson d'eau douce qui n'est pas tout-à-fait si gros que le franc veau marin qui vit dans la mer; mais du reste

il a le même goût & la même figure, & s'il en diffère en quelque chose, c'est que peut-être il est plus gras. Le terrain auprès de la rivière, sur tout à la droite, est marécageux & chargé de quantité d'arbres.

D'ailleurs on trouve ici beaucoup de tortuës de terre, les plus grosses que j'eusse vûes de ma vie avant que d'avoir été aux Isles de Galapagos dans la mer du Sud : On y voit aussi des Mangles, des Macaws, & plusieurs autres arbres qui me sont inconnus. Dans quelques endroits autour de la rivière, plus avant dans le país il y a une suite de petites collines, dont le terrain est sec & couvert de corons & d'arbres à chou; ce qui fait un paysage fort agreable. On ne trouve aucune habitation à huit lieues de l'embouchure de la rivière; mais on rencontre après cela un petit parapet, où il y a d'ordinaire un Espagnol & huit ou neuf Indiens postez de l'un & de l'autre côté de la rivière pour veiller sur les bateaux qui prennent cette route. Et parce qu'il y a plusieurs criques qui répondent aux Savanas, quelques-unes de ces sentinelles sont postées de telle maniere dans les bois, qu'elles peuvent voir dans les Savanas pour se garantir d'être surprises par derriere. Cependant avec toutes leurs précautions le Capitaine Nevil, qui commandoit un petit Brigantin, les enleva dans la seconde expedition qu'il fit pour prendre Villa de Mose. Il manqua son coup la premiere fois, parce qu'il fut decouvert; mais la seconde il entra dans une crique à une lieue au dessous de ce Corps-de-garde, fit passer tous ses canots au dessus d'une estacade de quelques arbres qu'on avoit mis exprès pour empêcher son passage, tomba de nuit sur le dos de ces sentinelles, dans les diversens postes qu'elles occupoient, & prit par

ce m
que
l'ave
V
le c
delà
tée p
gnols
Fort
Les
chan
pe,
Car
blanc
niar,
arrive
deme
pour
pren
quelq
& M
Noël
le est
si vou
ait pe
que le
pas à
& du
les pe
cette
bas qu
vont
là tou
lieues
riviere
& d'In
plus g
que to

ce moyen la Ville sans aucune résistance , parce que les sentinelles ne pûrent point tirer pour l'avertir de son aproche.

Villa de Mose est une petite Ville située sur le côté droit de la riviere , à quatre lieuës au-delà de ce parapet. Elle est presque toute habitée par des Indiens , & il n'y a que peu d'Espagnols : On y trouve une Eglise au milieu , & un Fort à son Oüest qui commande sur la riviere. Les Vaisseaux vont jusques-là porter leurs marchandises , sur tout celles qui viennent d'Europe , comme des Draps , Serges , Perpetuana , Carfayes , Bas de fil , Chapeaux , Ozenbrigs , blancs & bleus , Ghentins , Platllos , Britannias , Hollandillos , ouvrage de fer , &c. Ils arrivent ici en Novembre ou Decembre , & y demeurent jusqu'au mois de Juin ou de Juillet pour vendre leurs marchandises , & ensuite ils prennent du Cacao pour leur charge , avec quelque peu de Silvester. Tous les Negocians & Merciers des Villes du país s'y rendent vers Noël pour trafiquer , ce qui fait que cette Ville est la plus considerable de tous ces quartiers , si vous en exceptez Campêche , quoi qu'il y ait peu de riches Marchands domiciliez. Lors que les Vaisseaux qui viennent ici ne trouvent pas à charger du Cacao , ils prennent des peaux & du suif. Cependant le principal endroit pour les peaux est une Ville située sur une branche de cette riviere , qui commence à une lieuë plus bas que le parapet , où les Barques Espagnoles vont charger une fois tous les ans ; mais c'est-là tout ce que j'en puis dire. Estapo est à quatre lieuës au-delà de Villa de Mose en montant la riviere ; elle est habitée en partie d'Espagnols & d'Indiens , quoi que ces derniers y soient en plus grand nombre , de même que dans presque toutes les autres Villes de ce país. On dit

qu'elle est assez riche; elle est située sur le bord de la riviere à son Sud, & bâtie de telle sorte entre deux criques, qu'il n'y a qu'une seule avenue pour y entrer; elle est d'ailleurs si bien défendue par un parapet, qu'un Armateur nommé le Capitaine Hewet, qui avoit près de deux cens hommes sous lui, y fut repoussé avec perte de plusieurs des siens, & y reçût lui même une blessure à la jambe. Il avoit pris en y allant Villa de Mose, où il avoit laissé un parti pour favoriser sa retraite. S'il eût pris Estapo, il avoit dessein d'aller jusqu'à Halpo, ville riche, qui est à trois lieues plus haut sur la riviere, & de passer ensuite à Tacatalpo, qui est encore trois ou quatre lieues plus avant, & qu'on tient pour la plus riche des trois. Les Espagnols l'appellent de Sierra, je ne sai si c'est pour la distinguer d'une autre Ville de même nom, ou pour marquer seulement qu'elle est située auprès des montagnes. Quoi qu'il en soit, c'est la plus considerable de toutes les Villes qu'on trouve sur cette riviere; il y a trois Eglises, & plusieurs riches Marchands. Entre cette Place & Villa de Mose, on voit quantité de vastes allées de Cacaos de chaque côté de la riviere.

J'ai vû une espece de Cacao blanc qu'on avoit porté d'ici, & que je n'ai jamais trouvé ailleurs. Il est de la même grosseur & de la même couleur au dehors, & couvert d'une coquille mince aussi-bien que l'autre; mais le dedans est blanc comme de la fleur de farine, & lors que l'écorce extérieure est rompuë, cette substance blanche s'émie toute. Ceux qui fréquentent cette Baye l'appellent Spuma, & disent que les Espagnols s'en servent beaucoup dans ces quartiers pour faire mousser leur chocolate, & qu'ils l'estiment infiniment à cause de cela; mais je n'ai trouvé personne en Angle-

ter
sieu
en

L

ple

l'on

re g

roit

est d

que

men

pier

resp

dans

un a

ont

ou C

bre

font

font

qu'el

aupr

Cara

ou d

nent

les

qui l

les I

Plan

petit

tien

leur

les ab

les ar

vie à

deux

autre

noire

terre qui connût ce Cacao, si ce n'est Monsieur le Comte de Carberi, qui m'a dit qu'il en avoit vû.

Le país qui est au Sud de la riviere est bas & plein de Savanas ou de pâturages. Le côté où l'on a bâti Villa de Mose est une espece de terre grise & sablonneuse, & tout le haut país paroît être de même; mais le terroir du país bas est de couleur noire & profonde: on y voit aussi quelques endroits où il est d'une argile extrêmement forte, & on ne sauroit trouver une pierre dans tout le país. Le terrain sec & où l'on respire un bon air est rempli de forêts; excepté dans les lieux habitez, ou qu'on cultive. Il y a un assez grand nombre de Villes Indiennes qui ont toutes un Padre ou deux, & un Cacique ou Gouverneur pour y entretenir la paix. L'arbre de Cacao vient très-bien ici, mais ses noix sont plus petites que celles de Caragues: elles sont néanmoins grasses & huileuses, pendant qu'elles sont fraîches. On ne les plante pas ici auprès de la mer, comme on fait sur la côte de Caragues, mais du moins à la distance de huit ou dix milles. Les allées de Cacaotiers appartiennent sur tout aux Espagnols, mais il n'y a que les Indiens qu'ils louent exprés pour cela, qui les plantent & qui les cultivent, cependant les Indiens ont en leur propre des allées de Plantains, du Maiz qu'ils sement, & quelques petites allées de Cacaotiers, & c'est à l'entretien de tout cela qu'ils employent la plupart de leur tems. Quelques-uns s'occupent à chercher les abeilles dans les bois, où elles nichent dans les arbres creux, & ils gagnent très-bien leur vie à vendre leur miel & leur cire. Il y en a de deux sortes; les unes sont assez grosses, mais les autres ne sont pas plus grosses qu'une mouche noire & commune, mais elles sont plus lon-

gues ; du reste elles ressemblent parfaitement à nos abeilles ordinaires , excepté qu'elles sont d'une couleur plus brune. L'aiguillon de celles-ci n'est pas assez fort pour penetrer la peau d'un homme ; mais si on les inquiete elles se jettent sur les personnes avec autant de furie que les grosses , quoi qu'elles ne puissent que chatouiller sans faire aucun mal : leur miel est blanc , & elles en font beaucoup. Les Indiens ont de ces abeilles privées , & ils creusent des troncs d'arbres pour leur servir de ruches. Ils posent sur un ais l'un des bouts de ce tronc , après l'avoir scié bien uniment , & y laissent un trou afin qu'elles puissent entrer & sortir : le haut est couvert d'un autre ais qui bouche fort juste. Les jeunes Indiens qui ont de la vigueur & qui manquent d'ouvrage , se loüent aux Espagnols. Ils travaillent à bon marché , & les Espagnols leur donnent d'ordinaire en payement des marchandises dont ils ne font aucun cas eux-mêmes. J'ai ouï dire de plus qu'ils sont obligez de travailler un jour de la semaine pour leurs maîtres ; mais je ne sai pas si ce privilege n'appartient qu'aux Pâtres , ou s'il s'étend aussi aux Laïques. Les Indiens de ces villages vivent comme des Gentilshommes , en comparaison de ceux qui sont auprès de quelque grande Ville , comme Campêche ou Merida. Car dans ces endroits-ci la canaille & les plus pauvres d'entre les Espagnols , qui n'ont pas le moyen de louer un de ces malheureux , les contraignent à faire leurs ouvrages les plus serviles , sans leur donner un sou , & après même qu'ils ont travaillé tout le jour pour leurs Maîtres ; bien plus , ils les enlevent quelquefois du marché où ils font leurs petites affaires , ou du moins ils leur ordonnent de se rendre chez eux : d'abord que le marché sera fini , ce qu'ils n'oseroient refuser.

C
dan
pale
lit
don
red
ape
Jari
ont
eale
gou
tout
trou
boi
que
car
&
ver
deu
Mai
une
fon
viat
cho
écla
cor
gran
dan
U
bois
le r
peu
& q
detr
d'ab
leur
re l

Ce païs est très-fertile, & produit d'abondantes récoltes de Maïz, qui fait leur principale subsistance. Après qu'ils l'ont fait bouillir ils le broyent sur une pierre, comme celle dont on se sert pour faire le Chocolate. Ils en reduisent une partie en petits gâteaux minces, appellez Tartillos; ils mettent le reste dans une Jarre jusqu'à ce qu'il ait aigri, & lors qu'ils ont soif, ils en mêlent une poignée avec une calebasse pleine d'eau, ce qui lui donne un goût piquant & agreable; ensuite ils passent le tout dans une grande calebasse percée de petits trous pour en ôter les cosses du Maïz, & ils boivent cette liqueur. Lors qu'ils en regalent quelque ami, ils y détrempeent un peu de miel; car leur habileté à cet égard ne va pas plus loin, & cette drogue leur paroît aussi bonne qu'un verre de vin à nous. S'ils font un voyage des deux ou trois jours, ils prennent un peu de ce Maïz broyé dans une feüille de Plantain, & une calebasse à la ceinture pour faire leur boisson; c'est tout ce qu'ils emportent pour leur viatique, & ils ne mangent ni ne boivent autre chose jusqu'à leur retour chez eux. Ils appellent cela Posole, & les Anglois le nomment par corruption Poorsoul. Les Indiens en font si grand cas qu'ils ne manquent jamais d'en avoir dans leurs maisons.

Une autre maniere dont ils préparent leur boisson, c'est de faire bien secher le Maïz, de le réduire ensuite en poudre, & d'y mêler un peu d'Anatta, qui croît dans leurs plantations, & qu'ils n'employent qu'à cet unique usage. Ils détrempeent tout cela dans de l'eau & le boivent d'abord sans le passer par aucune sorte de couleür. Dans les longs voyages ils préfèrent cette liqueur au Posole.

Q 6

* Paiseau de terre comenant vingt galons ou quatre-vingt pintes.

Ils nourrissent quantité de coqs d'Indes, de canards & d'autre semblable volaille, dont le Padre tient un compte exact, & dont il retire sa dixme avec tant de rigueur, qu'ils n'oseroient tuer un de ces oiseaux sans avoir obtenu sa permission.

Ils plantent aussi du coton pour s'en faire des habits. Les hommes ne portent qu'une veste courte & des haut-de-chausses. Cet ajustement avec une feuille de Palmeto en guise de chapeau, fait toute leur parure du Dimanche; car ils n'ont ni bas ni souliers, & ils ne portent pas même leur veste les autres jours. Les femmes ont une jupe de coton, & une espece de grande robe par-dessus qui leur va jusqu'au genou, & dont les manches descendent sur les poignets sans être froncées. Le devant de cette robe est ouvert jusques au sein, & brodé avec de la soie rouge ou noire, ou avec de la filofelle, de l'un & de l'autre côté, & tout autour du cou, peut-être deux pouces de large à chaque endroit. Avec cet équipage & leurs cheveux nouez par derriere, elles se croient fort jolies.

J'ai oïï dire que les Padres obligent les garçons à se marier à quatorze ans, & les filles à douze, & que s'ils ne se trouvent pas pourvûs à cet âge-là, le Prêrre choisit une fille pour le garçon, ou un garçon pour la fille, tous deux d'égale naissance & fortune, & qu'il les unit ensemble.

Les Espagnols donnent plusieurs raisons de cet établissement, comme par exemple, que le mariage les garantit de la débauche & les rend industrieux; que par ce moyen les taxes dûës au Roi. & à l'Eglise augmentent beaucoup, parce qu'ils doivent payer les uns & les autres d'abord qu'ils sont mariez, & qu'enfin cela les empêche de sortir de leur Paroisse & de s'aller

étab
jour
qu'
mer
fue
mai
ou
toit
Palr
des
Le
tes
uille
gros
fente
Out
flutes
ques
jours
de d
qu'en
qu'au
Les
vent
Bene
leurs
de na
ption
moin
nuë,
leurs
leurs
coup
presen
Ils
medic
Les h
femm

établir dans une autre, ce qui diminueroit toujours d'autant le profit de los Pâdres. Quoiqu'il en soit, les maris & les femmes s'entr'aiment bien, & ils vivent tout doucement à la sueur de leur visage. Ils bâtissent de grandes maisons dont les murailles sont faites d'argile ou de bouë, & plâtrées en dedans, & dont le toit est couvert de feuilles de Palmier ou de Palmeto: D'ailleurs ils vivent en société dans des Villes ou des Bourgs.

Les Eglises sont grandes, beaucoup plus hautes que les maisons ordinaires, & couvertes de tuiles; pour le dedans il est orné de peintures grossieres, d'images de Saints, qu'on représente aussi basanez que les Indiens eux-mêmes. Outre ces ornemens il y a dans les Eglises des flûtes, des haut-bois, des tambours, des masques & des perruques, pour se divertir les jours solempnels; car ils n'ont que peu ou point de divertissement en particulier; il ne s'en fait qu'en commun, & encore cela n'arrive-t-il qu'aux fêtes des Saints, & la nuit suivante.

Les Pâdres qui desservent ici des Eglises, doivent aprendre l'Indien avant que d'obtenir un Benefice. Pour ce qui regarde leurs dixmes & leurs autres revenus, Monsieur Gage Anglois de nation en a parlé fort au long dans sa description des Indes Occidentales. J'ajouteroi néanmoins ici une particularité qui m'est bien connue, c'est que les Indiens sont fort soumis à leurs Prêtres, qu'ils observent ponctuellement leurs ordres, & qu'ils se conduisent avec beaucoup de circonspection & de respect en leur presence.

Ils ont en general la taille bien faite, quoi que mediocre, & les membres droits & bien pris. Les hommes sont minces & deliez, mais les femmes sont grasses & doduës; ils ont le visa-

ge rond & plat, le front bas, de petits yeux, le nez de moyenne grandeur, quoi qu'un peu écrasé, de grosses levres, la bouche assez petite, les dents blanches, & le corps d'un basané obscur, de même que les autres Indiens. Ils dorment dans des branles faits de petites cordes comme un filet, & qu'ils attachent par les bouts à des pieux. Leur ustensille est très-peu de chose; elle se réduit à quelques pots de terre pour y faire bouillir leur Maïz, & à un grand nombre de calebasses. Ce sont de fort bonnes gens qui n'ont point de malice, & qui sont civils envers tous les Etrangers, même à l'égard des Espagnols, quoi qu'ils en soient plus opprimés que s'ils étoient en esclavage: Il n'est pas jusques aux Nègres qui ne les maîtrisent, & les Espagnols le souffrent, ou plutôt les apuient dans cette maniere d'agir. Ce mauvais traitement qu'ils reçoivent de toutes parts, les rend mélancoliques & pensifs; malgré tout cela ils sont fort tranquilles, & pourvu qu'ils puissent passablement subsister, ils s'accommodent de leur état, & l'endurent; mais quelquefois quand on les accable, & qu'on pousse leur patience à bout, les Villes entières desertent & ils s'en vont hommes, femmes & enfans tous ensemble, comme nous l'avons déjà rapporté ci-dessus.

La

Vi

ri

cor

Ge

sur

Ke

va

e

For

ta,

tid

Lac

se

coup

que

An

que

A P
de T
critre

vec se

rema

insqu'

La cõ

y est

blonne

fac y e

cepend

si l'on

tiennen

CHAPITRE V.

La riviere de Checapeque. Riviere de Dos Bocas. Villes au-dedens du pais. Realpo ; son negoce. Vieux chapeaux bonne marchandise. Malheur arrivé à la chasse. Riviere de Tondelo. Cousins incommodes sur cette côte. Riviere de Guasickwalp. Celle de Teguantepaque. Il y a peu de mines d'or sur cette côte maritime. Ville de Teguantepaque. Kei bouca, & son negoce de Cacao. Vinellos. Alvarado riviere ; ses branches, son Fort, sa Ville & son negoce. Poirre en gouff. La Vera Cruz, Le Fort de saint Jean d'Olloa. Flote de Barra la Venta, & sa navigation vers les côtes des Indes Occidentales. La vilie de Tispo. Panuk riviere & ville. Lac & ville de Tompeque. Iste d'Huniago ; son trafic de Chevrettes. Retour de l'Auteur à Trist pour y couper du bois. Le Capitaine Gibbs y est tué par quelques Indiens qu'il y avoit amenez de la nouvelle Angleterre. Le départ de l'Auteur pour la Jamaïque, & son retour en Angleterre.

A Prés avoir donné une relation des Indiens qui habitent autour de la riviere de Tobasco ; je m'en vais presentement décrire la côte Occidentale de cette Baye, avec ses rivieres, & tout ce qu'il y a de plus remarquable. Depuis la riviere de Tobasco jusqu'à celle de Checapeque il y a sept lieux. La côte s'étend à l'Est & à l'Ouest, le terrain y est bas & couvert d'arbres, la Baye est sablonneuse, & il y a bon ancrage ; mais le ressac y est si fort qu'on a de la peine à y aborder ; cependant les canots le peuvent entreprendre, si l'on a beaucoup de soin, & si les hommes se tiennent prêts à sauter à terre d'abord que le ca-

not touche le fond. D'ailleurs on doit le retirer au plus vite de l'impetuosité des houles, & il faut qu'ils ayent la même précaution & la même adresse lors qu'ils s'en retournent. Il n'y a point d'eau douce entre la riviere de Tobasco & celle de Checapeque. Cette dernière est plutôt une crique salée qu'une riviere; car son embouchure n'a pas plus de vingt pas de large, & on ne trouve qu'environ huit ou neuf pieds d'eau sur la barre; mais au-delà il y en a douze ou treize en basse marée, & à un demi mille de l'embouchure il y a bon ancrage pour les Barques.

Cette crique s'étend deux milles à l'Est-Sud-Est, & après elle tourne vers le Sud & s'avance dans le païs. Entre son embouchure & la mer il y a une pointe de terre sablonneuse & sterile; c'est ici que sur le côté joignant la riviere, tout auprès du bord, & nulle autre part, on peut creuser avec les mains dans le sable, qui est gros & de couleur brune, & trouver de l'eau douce; mais si on aprofondit guere, l'eau salée vient aussi-tôt. Demi-mille au-delà de l'embouchure, quand on a passé cette pointe sablonneuse le païs est humide & marécageux, & ne produit que des Mangles de l'un & de l'autre côté, durant l'espace de quatre ou cinq lieuës; on voit ensuite un terrain ferme & sec, où il y a un courant d'eau douce qu'on ne trouve aucune autre part jusqu'à ce qu'on soit arrivé ici. Une lieuë plus loin il y a une ferme de bêtes à corne qui appartient à un Village Indien. Dans les bois qui sont de chaque côté de la riviere il y a quantité de Guanos, de Tortuës de terre, de Quams, de Corresfos & quelques Perroquets. Mais il n'y paroît aucune habitation plus proche que cette ferme de bœufs, ni autre chose de remarquable que j'aye du moins aperçû.

A
y a u
qui r
barre
peu
mette
à jou
ne; l
perdi
fortie
Nord
si la p
ce qu
Ces
un m
lée ju
te un
s'avan
de gr
nées c
roît a
mond
natur
il est
Chiap
Il r
ou cir
assez
d'une
autres
Les
ler. e
Maiz
s'eten
On
de Vo
nards
allées

A une lieuë de Cheapeque & à son Oüest il y a une autre petite riviere appelée Dos Boccas qui ne peut porter que des canots ; elle a une barre à son entrée, & c'est ce qui la rend un peu dangereuse. Mais les Boucaniers ne s'en mettent guere en peine ; car ils sont fort adroits à gouverner un canot. Cependant les Capitaines Rives & Hewer, tous deux Armateurs, perdirent quelques uns de leurs hommes à la sortie de cette riviere, parce qu'un vent de Nord avoit presque comblé la barre, & qu'ainsi la plupart de leurs canots y furent renversez ; ce qui fit noyer quelques personnes.

Cette riviere ne sauroit porter un canot qu'à un mille de son embouchure, & l'eau en est salée jusqu'à cet endroit ; mais on trouve ensuite un joli courant d'eau douce & bien claire qui s'avance une lieuë dans le país ; on voit au-delà de grandes Savanas d'herbe longue, environnées de vastes campagnes, dont le terroir paroît aussi fertile qu'aucun autre qu'il y ait au monde ; du reste il est à peu près de la même nature que celui que nous avons déjà décrit ; il est égal & uni, jusques aux montagnes de Chiapo.

Il n'y a point de Villes Indiennes à quatre ou cinq lieuës de la mer ; mais on en trouve en assez grand nombre au delà, qui sont éloignées d'une, de deux, ou de trois lieuës les unes des autres : la principale se nomme Halpo.

Les Indiens ne cultivent pas plus de terre qu'il leur en faut pour entretenir leurs familles de Maïz & payer les taxes. Ainsi la campagne qui s'étend d'une Ville à l'autre demeure inculte.

On nourrit dans ce país une grande quantité de Volaille, comme des Coqs-d'Inde, des Canards, Poules, &c. Mais quelques-uns ont des allées de Cacao. La plupart de celui qu'on re-

cueille en ces quartiers est envoyé à Villa de Mose, où on l'embarque pour être transporté ailleurs. On en vend une partie à des Voituriers qui voyagent avec leurs Mules, & qui viennent ordinairement ici aux mois de Novembre ou Décembre, & y demeurent jusques aux mois de Février ou de Mars. Ils passent une quinzaine de jours dans chaque Village pour y vendre leurs marchandises, qui consistent en Couperets, Couteaux fort longs, Haches, Couteaux de toutes les sortes; Ciseaux, Eguilles, Fil, Soye pour coudre, Garde-robres de femmes, petits Miroirs, Chapelets, Bagues d'argent ou de cuivre dorées, où au lieu de pierres il y a du verre enchâssé, de petits Portraits des Saints & autres Babioles de cette nature propres pour les Indiens. A l'égard des Espagnols ils leur vendent du Linge & des Habits de laine, des Erofes de Soye, des Bas, & de vieux Chapeaux racommodés qu'on estime ici beaucoup, & dont les gens de la premiere qualité se parent; de sorte qu'un Castor d'Angleterre ainsi rajusté vaudroit vingt écus, tant il y a peu de commerce dans ce país. Lorsqu'un de ces Voituriers a vendu ses marchandises on le paye d'ordinaire en Cacao, qu'il transporte à la Vera Cruz.

Depuis Dos Boccas jusqu'à la riviere de Palmas il y a quatre lieuës: le terrain est bas entredeux, & la baye sablonneuse.

De Palmas à Halover il y a deux lieuës. Halover est un petit Isthme qui separe la Mer d'un grand Lac. Les Boucaniers l'appellent ainsi, parce qu'ils y tirent leurs Canots à terre, & que le mot Anglois signifie hâler dessus.

De Halover jusqu'à sainte Anne il y a six lieuës. Sainte Anne est l'embouchure du Lac dont nous venons de parler, il n'y a pas plus de

fix
y
D
La
bas
A
nes
plus
deja
den
est
l'on
il y
fut
dit
stet
tail
nom
les b
sez
part
elles
de l
rieu
le d
Sav
par
L
dan
ou f
trée
de l
rois
fau
For
t o
un

DE DAMPIER.

fix ou sept pieds d'eau ; cependant les Barques y vont souvent pour se mettre en carene.

De sainte Anne à Tondelo il y a cinq lieues. La côte s'étend toujours à l'Oüest ; le pais est bas & la Baye sablonneuse du côté de la mer. A quelque distance de cette Baye il y a des Dunes assez hautes & couvertes de buissons remplis de piquans , & de la nature de ceux que j'ai déjà décrits dans l'Isle des bœufs.

Tout contre la mer , & presqu'au bout Occidental de la côte entre les Dunes , le terrain y est plus bas ; les Forêts n'y sont pas hautes , & l'on y voit quelques morceaux de Savanas où il y a quantité de bêtes à corne bien grasses. Ce fut à la chasse de ces bœufs qu'un François perdit malheureusement la vie : ses compagnons s'étoient éloignez de lui pour chercher du bétail , dont ils mirent en fuite un troupeau fort nombreux , qui le rencontra sur son passage dans les bois , où les arbres étoient d'ailleurs si serrez , qu'il n'y avoit pas moyen de marcher autre part que dans le petit sentier que les bêtes font elles-mêmes , de sorte qu'il lui fut impossible de les éviter , & que le chef de cette troupe furieuse après lui avoir donné de ses cornes dans le dos , le balota une centaine de pas dans la Savana , où il tomba mort avec ses entrailles par terre.

La riviere Tondelo est assez étroite , cependant elle peut porter des barques de cinquante ou soixante tonneaux : il y a une barre à son entrée , & le canal est plein de détours. A l'Oüest de la Barre il y a un monceau de sable qui paroît au dehors ; ainsi pour l'éviter au passage il faut tenir le côté de l'Est à bord , mais lorsque l'on est une fois entré on peut avancer deux ou trois lieues plus haut : Pour le côté de l'Est , à un quart de mille de l'embouchure , on peut

moüiller en sûreté. Ce, qu'il y a de facheux sur cette côte, & en particulier sur la riviere, c'est que les Cousins y fourmillent en si grand nombre qu'il n'est pas possible d'y dormir.

Cette riviere est guéable à quatre ou cinq lieues de son embouchure, & c'est-là où passe le grand chemin. Ce fut aussi à cet endroit que deux Canots François intercepterent la Caravane de Mulets, qui s'en retournoient à la Vera Cruz, chargez de Cacao, dont ils prirent autant qu'ils en purent emporter.

De la riviere de Tondelo jusqu'à celle de Guasickwalp il y a huit lieues de plus, la côte toujours à l'Oüest, la Baye est sablonneuse tout du long, & il y a des Dunes, de même qu'entre sainte Anne & Tondelo, si ce n'est que vers l'Oüest, le bord est plus bas & les arbres y sont plus hauts. C'est une des principales rivieres de cette côte, quoi qu'elle ne soit pas la moitié aussi large que la riviere de Tobasco; mais elle est plus profonde. Sa barre est une des moins dangereuses de cette côte, puis qu'il y a quatorze pieds d'eau par-dessus & peu de mer. Quand on l'a passée, on trouve beaucoup d'eau, & un fonds de vase. Les bords de l'un & de l'autre côté sont bas; il y a de grands bois sur celui de l'Est, & des Savanas sur l'autre. On trouve ici quelque bétail, mais depuis que les Boucaniers ont fréquenté ces côtes, les Espagnols ont fait passer la plupart de leurs bœufs plus avant dans le país. Cette riviere prend sa source auprès de la mer du Sud, & d'ailleurs elle est naviguable un fort long espace de chemin, sur tout pour les chaloupes ou les petites barques.

La riviere de Teguatepeque qui se décharge dans les mers du Sud, prend sa source auprès de celle de Guasickwalp, & l'on dit même que

les pren
nilla fu
Nord à
rivieres
douze l
parler d
que je y
noit qu
côte là;
plusieurs
du Sud
voir qu'
qui rega
terroir e
dre apar
Espagno
rois mêm
bitent de
leurs am
Tegua
ble sur l
Keihooc
re. Tout
indiens;
le frequ
Keiho
& bien
re Guas
quelque
bre de M
riers; pe
avec les
croît le C
tent ain
Mose &
Ce pa
che; ma
souffent

les premiers agrets pour les Vaisseaux de Manilla furent envoyez par terre de la mer du Nord à celle du Sud, par le moyen de ces deux rivieres, dont les sources ne sont qu'à dix ou douze lieues l'une de l'autre. J'avois entendu parler de ceci aux Boucaniers long-tems avant que je visitasse les mers du Sud, & il leur prenoit quelquefois envie de tenter fortune de ce côté là; dans la croyance où ils étoient & où plusieurs sont encore, que le rivage de la mer du Sud n'est qu'or & argent; mais j'ai déjà fait voir qu'ils se trompent grossièrement. Pour ce qui regarde ce quartier du país, quoi que le terroir en soit très-fertile, il n'y a pas la moindre aparence qu'il s'y trouve des mines, & les Espagnols n'y sont pas en grand nombre. Je serois même fort trompé, si les Indiens qui habitent dans le cœur du país ne sont guere de leurs amis.

Teguantepeque est la ville la plus remarquable sur la mer du Sud, & sur celle du Nord; Keihooca est la principale auprès de cette riviere. Tout le reste du país n'est habité que par les Indiens; aussi n'y a-t-il point de Vaisseaux qui le frequentent.

Keihooca est une grande ville de commerce & bien riche, située à quatre lieues de la riviere Guasickwalp, à son Oüest. Elle est habitée de quelque peu d'Espagnols, & d'un grand nombre de Mulatres. Ceux-ci sont la plupart voituriers; pour cet effet ils ont quantité de mules avec lesquelles ils visitent souvent la côte où croît le Cacao, pour en acheter, & ils parcourent ainsi tout le país, qui est entre Villa de Mose & la Vera Cruz.

Ce país est assez agreable dans la saison seche; mais lorsque les vents impetueux du Nord souffent sur la côte, & qu'ils y poussent la mer

avec violence, il en souffre beaucoup, & les inondations sont si grandes qu'il n'y a pas moyen de voyager. C'étoit dans la saison pluvieuse que les Capitaines Rives & Hewet firent une expedition sur des Canots depuis l'Isle Trist jusques à la Riviere Guasickwalp, & c'est-là qu'ils débarquèrent leur monde, dans le dessein d'attaquer Keihooca; mais le país étoit si plein d'eau qu'il leur fut impossible d'y marcher, quoi qu'il n'y en eût pas assez pour porter un Canot. D'ailleurs on trouve ici quantité de Vinelos.

Depuis la Riviere de Guasickwalp, la côte s'étend deux ou trois lieues vers l'Oüest; le terrain y est bas, la Baye sablonneuse, & le país couvert d'arbres. A trois lieues, ou environ, à l'Oüest, la terre coupe vers le Nord, & pousse de ce côté-là peut-être l'espace de seize lieues; elle s'élève peu à peu depuis le rivage, & fait un Promontoire fort haut, qu'on nomme la terre de saint Martin; mais qui se termine par une pointe assez large; c'est ce qui borne d'ailleurs la Baye de Campêche à son Oüest.

Il y a près de vingt lieues de cette Pointe jusques à Alvarado; durant les quatre premières le rivage est haut & pierreux; les roches sont escarpées du côté de la mer, & le país est rempli de forêts. On voit ensuite de hautes collines de sable tout auprès de la mer, & le ressac y est si grand, qu'il n'est pas possible d'y aborder avec les Chaloupes. Au-delà de ces collines le país est bas, passablement uni, & assez fertile en gros arbres.

La riviere d'Alvarado a plus d'un mille de large à son embouchure, cependant son entrée est pleine de bas fonds, qui continuent près de deux milles à quelque distance du bord, & qui traversent d'un côté à l'autre; mais avec

tout plus trou & P a de de h Ce en t à son fond l'EST est la varac Duna bouc beau tile, Sur l chure de six qui e comi est ba C'est de S qu'ils fic, & march porte vre se au se Ce po Guiné le est ére so l'occu Yaisse nots a

tout cela il y a deux canaux entre ces Basses ; le plus commode est celui du milieu , où l'on trouve douze ou quatorze pieds d'eau. Sur l'un & l'autre bord , vis-à-vis de l'embouchure il y a des Dunes qui ont plus de deux cens pieds de hauteur.

Cette riviere coule à travers le país , divisée en trois branches , qui se rejoignent justement à son embouchure , où elle est fort large & profonde. Une de ces branches vient du côté de l'Est , une autre de l'Oüest , & la troisième qui est la plus grande & la véritable Riviere d'Alvarado , vient directement du país opposé aux Dunes , à un mille ou environ à l'Oüest de l'embouchure : Cette dernière branche s'éloigne beaucoup de la mer , & arrose un país bien fertile , & rempli de bourgs Espagnols & Indiens. Sur le côté de l'Oüest , vis-à-vis de l'embouchure , les Espagnols ont un petit Fort muni de six canons sur le penchant de la Dune , mais qui est bien élevé au-dessus de la Riviere ; il commande aussi une petite ville Espagnole qui est bâtie dans une plaine tout contre la riviere. C'est ici où l'on fait une grande pêche , sur tout de Snonks qu'ils prennent dans le Lac ; lors qu'ils sont secs & salez ils en font un grand trafic , & les échangent contre du sel & d'autres marchandises. Outre le poisson salé on transporte encore d'ici une grande quantité de poivre sec en gouffe , & quelque peu d'autre confit au sel & au vinaigre , & mis dans des Jarres. Ce poivre est connu sous le nom de Poivre de Guinée. Cependant avec tout ce negocié la Ville est assez pauvre , & malgré sa misere elle a été souvent prise par les Boucaniers , qui ne l'occupoient à la vérité que pour y mettre leurs Vaisseaux à l'abri ; résolus d'aller avec leurs Canots au pillage des Villes riches , qui sont avan-

cées dans le païs, mais ils n'ont jamais osé l'entreprendre à cause de la Vera Cruz qui en est si voisine, qu'ils ont toujours craint d'être attaquez de ce côté-là par mer & par terre.

A six lieuës d'Alvarado vers l'Oüest, il y a une autre grande ouverture ou bouche qui se joint à la mer, on dit même qu'elle a communication avec cette riviere d'Alvarado par le moyen d'une petite Crique, & que les Canots peuvent traverser par-là d'une riviere à l'autre. Tout auprès de cette ouverture il y a un petit Village habité par des Pêcheurs. Le bord de la mer n'est qu'une haute colline de sable continuée, & la mer y est si grosse qu'il est impossible d'y aborder en canot ou en chaloupe.

Il y a encore six lieuës de cette riviere jusqu'à la Vera Cruz, & la côte toujours à l'Oüest. Il y a un Ressif qui s'étend depuis Alvarado jusqu'à Vera Cruz; mais le canal est assez bon pour les petits Vaisseaux, entre ces roches & le rivage. A deux lieuës ou environ de l'Est de Vera Cruz il y a deux Isles, qu'on nomme les Isles des Sacrifices. Je compte qu'il y a douze lieuës entre Alvarado & la Vera Cruz, selon la supputation ordinaire, que je croi la meilleure, quoi que nos Cartes y en mettent vingt-quatre. Le terrain le long de la mer est à peu près de même rempli de rochers. La Vera Cruz est une belle Ville, située au fonds de la Baye de Mexique, à la pointe ou au coin qui est au Sud-Oüest; car la terre s'étend jusques là vers l'Oüest, où elle tourne ensuite vers le Nord. Il y a un bon havre devant cette Place, formé par une petite Isle, ou plutôt un Rocher, qui se trouve justement à son entrée, & qui le rend bien commode. C'est là-dessus que les Espagnols ont bâti un très-bon Fort qui commande le havre; & il y a de gros anneaux de fer attachez à la muraille

muraille du Fort, qui fait face au Havre pour y passer les cables des Vaisseaux & les retenir là, parce que les vents de Nord souffent avec tant de violence en certaines saisons de l'année, que les Vaisseaux n'y sont pas en sûreté à l'ancre.

Ce Fort est appellé saint Jean d'Ulloa, & les Espagnols donnent souvent ce même nom à la Vera-Cruz. Cette Ville est une Place de grand commerce; aussi sert elle de Port à la Ville de Mexique, & à la plûpart des grandes Villes & Bourgs de ce Royaume. L'on y débarque toutes les marchandises de l'Europe qui se consomment dans ces quartiers, & l'on en transporte les denrées du país qu'on y amasse de toutes parts. Ajoûtez à cela que tous les trésors qui viennent de Manilla dans les Indes Orientales, se rendent par Accapulca à cette Ville à travers le país.

La flote d'Espagne vient ici tous les trois ans, outre les marchandises & les denrées du crû du país, & ce que l'on apporte des Indes Orientales qu'on charge à bord de ses Vaisseaux; l'argenterie pour le Roi que l'on amasse dans tout ce Royaume, avec ce qui appartient aux Marchands, monte à des sommes immenses. La flote de Barlovento vient encore ici tous les ans au mois d'Octobre ou Novembre, & y demeure jusqu'à Mars. Elle forme une petite escadre de six ou sept bons vaisseaux, depuis vingt jusqu'à cinquante pieces de canon. Ils ont ordre de visiter une fois l'an tous les ports de mer qui appartiennent aux Espagnols, sur tout pour prévenir le commerce des étrangers, & détruire les Armateurs. De ce Port ils vont à la Havana, qui est au Nord de Cuba, pour y vendre leurs marchandises. Delà

DIVERS VOYAGES

ils passent par le Golfe de la Floride; ils tirent vers le Nord, jusqu'à ce qu'ils soient hors de la portée des vents alisez, qui regnent d'ordinaire entre le trente & le quarantième degré de latitude; alors ils se trouvent dans la route des vents variables, & ils prennent à l'Est jusqu'à ce qu'ils ayent atteint Porro Rico, s'ils y ont des affaires, autrement ils font toujours route à l'Est, jusqu'à ce qu'ils viennent à Trinidado, qui est une Isle assez proche du Continent, habitée par les Espagnols, & l'endroit de quelque considération le plus à l'Est qu'on trouve dans les mers du Nord. La flote de Barlovento y touche, & ensuite elle fait voiles vers Margarita, qui est une Isle Espagnole assez considerable, & près du Continent. D'ici ils rangent la côte jusqu'à Comana & La Guiari, d'où ils passent à la côte de Carraques, & naviguent vers le golfe de Mericaia; ils doublent ensuite le Cap la Vell, & poussent jusqu'à Rio de la Hache, sainte Marthe, & Carthagene. S'ils trouvent en chemin quelque Vaisseau Marchand Anglois ou Hollandois, qui trafique en ces quartiers, ils lui donnent la chasse & le prennent, à moins qu'il n'aille trop vite pour eux. A l'égard des Armateurs ils ne se rencontrent guere sur la route de cette flote, parce qu'ils sont toujours bien avertis des endroits où elle est.

De Carthagene ils vont à Portobello, d'ici à Campêche, & enfin ils se rendent à la Vera-Cruz. C'est-là le Voyage qu'ils font tous les ans autour de la côte des Indes Occidentales.

La Vera-Cruz fut prise par les Boucaniers vers l'année 1685. sous la conduite d'un certain Jean Russel, vieux coupeur de bois de Campêche, que les Espagnols avoient pris autrefois,

& envoyé à Mexique où il aprit l'Espagnol ;
 ce qui lui donna le moyen de se sauver à la
 Vera-Cruz , & après avoir été relâché de cet
 endroit il ménagea cette grande expedition.

Il y a cinq lieues d'ici à la vieille Vera-Cruz ;
 qui fut d'abord apellée de ce nom ; mais parce
 qu'il n'y avoit pas un bon Havre, on donna le
 même nom à la Ville qui le porte aujourd'hui.

De la vieille Vera-Cruz jusqu'à Tispo il y a
 environ quinze lieues ; la côte s'étend au Nord
 & au Sud. Tispo est une assez jolie petite Ville
 située au bord de la mer, & arrosée par un pe-
 tit ruisseau ; mais elle n'a nul commerce du cô-
 té de la mer, parce qu'elle n'a point de Havre.

De Tispo jusqu'à la rivière Panuk il y a
 vingt lieues, ou environ, la côte est Nord &
 Sud au plus près. C'est une grande rivière qui
 descend du cœur du païs , & qui après avoir
 coulé vers l'Est se jette dans le golfe Mexique,
 à 21. degré 30. minutes de latitude. Il y a dix
 ou douze pieds d'eau sur sa barre , & les bar-
 ques la remontent souvent jusqu'à la ville de
 Panuk, qui est située à près de vingt lieues de
 la mer. C'est la Capitale de ce païs en quali-
 té de Siege Episcopal. Il y a deux Eglises , un
 Convent & une Chapelle , avec environ cinq
 cens familles d'Espagnols , de Mulâtres &
 d'Indiens. Les maisons sont grandes & fortes,
 bâties de pierre , & couvertes de feuilles de
 Palmeto.

Une des branches de cette rivière sort du
 lac de Tompeque , & se mêle avec ses eaux
 trois lieues avant que de se jeter dans la mer.
 C'est à cause de cela qu'on l'appelle quelque-
 fois la rivière de Tompeque. Le lac de ce nom
 est au Sud de la rivière ; on y trouve quantité
 de poissons , & sur tout de chevrettes. Il y a

une Ville aussi de ce même nom qui est bâtie sur son bord, & dont la plupart des habitans sont pêcheurs. Au delà de ce Lac on en voit une autre d'une grande étendue, dans lequel il y a une Isle avec un Bourg apellé Haniago, dont les habitans sont tous presque pêcheurs, & s'exercent sur tout à prendre des chevrettes. Ils les font boüillir avec de l'eau & du sel dans de grandes chaudières faites exprès pour cela ; ensuite ils les sechent au Soleil, ils les empaquetent, & les envoient de cette maniere dans toutes les bonnes Villes du pais, sur tout à Mexique, où l'on en fait beaucoup de cas, quoi que ce soit un manger soit maigre.

La relation que j'ai donnée des rivières de Campêche, est un résultat des observations que j'ai faites en croisant autour de cette côte durant l'espace d'onze ou douze mois. Car lorsque la violente tempête, dont j'ai déjà parlé, nous surprit, je ne faisois que commencer à travailler : Et sur ce que je n'avois pas assez de bois pour acheter toutes les provisions nécessaires que l'on envoie ici de la Jamaïque, comme font les vieux coupeurs, je me vis obligé avec bien d'autres qui se trouvoient dans le même état de brusquer fortune, en la compagnie de quelques Boucaniers qui étoient alors à la Baye. Nous visitâmes dans nos courses toutes les rivières depuis Trist jusqu'à Alvarado, & fîmes plusieurs décentes aux villages qu'il y avoit dans le pais où nous prenions du blé des Indes pour manger avec le bœuf, ou toute autre chair que nous trouvions en passant, ou même avec des veaux marins & des tortuës, qui nous étoient d'un grand secours.

Alvarado est l'endroit le plus proche de

pe
D
do
te
Et
bi
do
me
qu
jus
l'ob
&
nu
te b
avo
du
fou
n'y
auc
poit
br
perr
étoit
ye v
Leur
men
le ;
nous
barg
ses, d
les p
à la v
jour a
un ve
tour l
seoux
en vû

Oùest où j'aye été. Nous y allâmes dans deux Barques qui avoient trente hommes chacune, dont nous eûmes dix ou douze tuez ; ou mortellement blesez à la prise du Fort : cette action dura quatre ou cinq heures, & les habitans qui avoient bon nombre de bateaux & de Canots, profiterent de cet intervalle pour mettre à quartier leurs richesses & tout ce qu'ils avoient de meilleur. Le Fort tint bon jusqu'à après le coucher du Soleil ; de sorte que l'obscurité nous empêcha de les poursuivre, & que nous passâmes tranquillement toute la nuit ; le lendemain nous tuâmes vingt ou trente bœufs que nous envoyâmes à bord après les avoir salez, avec quantité de poisson sale, & du blé des Indes, autant que nous en pûmes foutter dans nos barques. Pour des cochons il n'y en avoit que très peu, & nous n'en fîmes aucun cas, parce qu'ils avoient le goût du poisson, mais nous emportâmes grand nombre de coqs, de poules, & de canards. Les perroquets apprivoisez que nous y trouvâmes étoient les plus gros & les plus beaux que j'aye vûs de ma vie dans les Indes Occidentales. Leur plumage étoit jaune & rouge, fort joliment entremêlé, & ils caquetoient à merveille ; de sorte qu'il n'y eut presque aucun de nous qui n'en prit un ou deux à bord. Nos barques ainsi chargées de provisions, de caisses, de cages pour les poules, & d'autres pour les perroquets, nous avîons dessein de mettre à la voile avec tout cet attirail ; mais le second jour après que nous eûmes emporté le Fort, un vent d'Oùest accompagné de pluye régna tout le matin, & un Armadille de sept Vaisseaux qu'on envoyoit de la Vera-Cruz, parut en vûe à un mille de la barre : ils venoient sur

nous à pleines voiles, quoi qu'ils pussent résister à peine au courant de la rivière, ce qui fut un bonheur pour nous qui n'étions pas peu surpris de leur approche. Cependant nous mimés à la voile pour aller à leur rencontre, & après avoir jetté dans la mer tout l'enbar-ras que nous avions sur le tillac, nous passa-mes la barre avant qu'ils y fussent arrivez : mais comme ils avoient le vent sur nous, cela nous obligea d'essuyer quelque volée de leur canon, & de leur rendre la pareille. Le vaisseau de leur Amiral se nommoit le Toro, il étoit monté de dix canons & de cent hommes : un autre avoit quatre pieces de canon & quatre-vingt hommes, les autres qui étoient sans gros se artillerie avoient chacun soixante ou soi-xante & dix hommes, armez de mousquets : & tous ces vaisseaux étoient garnis de cuirs de bœuf en guise de Paviers, à la hauteur de l'estomac. Pour nous nous n'avions pas plus de cinquante hommes dans nos deux barques, avec cinq canons sur l'une & deux sur l'autre. Dès que nous eûmes passé la barre nous virames de bord & nous primes à l'Est le plus près qu'il nous fut possible. Là-dessus les Espagnols vinrent sur nous par un quart de vent, & comme le vaisseau où j'étois se trouva le plus avancé, le Toro s'en approcha dans le dessein de venir à l'abordage. Nous ne discontinuames point de tirer sur lui dans l'esperance d'endommager ses Mats ou ses Vergues : mais après avoir manqué nôtre coup, & lorsqu'il étoit sur le point de nous aborder nous fimes une bonne décharge sur lui, nous donnames un coup de gouvernail pour revirer de bord, & nous tinmes à l'Oüest : ce fut ainsi que nous quittames le Toro, mais il nous fallut

essuyer en passant une salve de toute la mousqueterie des autres vaisseaux qui se tenoient à l'Est à la queue du Toro, qui se trouvoit alors à portée de nos camarades, & les serroit de bien près. Nous continuâmes notre route à l'Ouest jusqu'à ce que nous fumes vis-à-vis de l'embouchure de la riviere; nous mîmes ici à l'autre bord, & à la faveur du courant qui venoit de la riviere nous nous trouvâmes à près d'un mille au vent d'eux tous; nous fîmes voiles ensuite pour aller au secours de nos camarades, qui avoient beaucoup de peine à se défendre; mais à notre approche le Toro prit du côté du rivage avec toute sa suite, & se retira vers Alvarado. Pour nous, ravés de cette délivrance, nous fîmes route à l'Est, & visitâmes toutes les rivieres en nous en retournant à Trist. Nous cherchâmes aussi du Munjack dans les Bayes, pour nous en servir à espalmer nos barques, de même que nous l'avions employé autrefois à cet usage pour les Vaisseaux & les Canots.

Le Munjack est une sorte de poix ou de bitume, qu'on trouve par blocs de trois ou quatre livres pesant, jusqu'à trente: La mer le jette sur toutes les Bayes sablonneuses de cette côte, où il demeure à sec: Il est en substance de la même nature que la poix, mais il est plus noir; il se fond au Soleil, & coule de même que feroit la poix si elle étoit exposée à l'ardeur de ses rayons: Il ne sent pas si bon que la poix, ni ne tient pas si ferme, & il se détache souvent des fentes & de la carène du Vaisseau: malgré tout cela on trouve qu'il est d'une grande utilité en ce pays où l'on manque de poix; il est d'ordinaire mêlé de sable, parce qu'il reste sur les Bayes; c'est pour cela

52. DIVERS VOYAGES

qu'on le fond & qu'on le rafine avant que de s'en servir ; on y ajoſte même de l'huile ou du ſuiſ pour le corriger un peu , car quoi qu'il fonde au Soleil , il eſt néanmoins plus aigre que la poix. Je n'en ai jamais vû en aucun autre endroit du monde , & je ne ſai point du tout d'où il vient , ni de quelle manière il ſe forme.

A preſent que nous avions preſque tout-à-fait oublié les ſuites fâcheuſes de la dernière tempête , les coupeurs de bois ſe remirent à leur ouvrage , & moi entr'autres je repris le mien ſur le lac de l'Eſt , où je demurai juſqu'à mon départ pour la Jamaïque.

J'ajoſterai ſeulement ici en general , à l'égard de ce trafic du bois de Campêche , qu'il me paroît un des plus avantageux pour l'Angleterre , & qu'il approche beaucoup de celui de Terre-neuve , puifque ce qui vient de l'un & de l'autre eſt un pur effet du travail des mains , & que ceux qui ſ'y occupent ſont entretenus par le produit de leur païs natal.

Ce n'eſt pas à moi à déterminer juſqu'où s'étend le droit que nous avons de couper du bois dans ces quartiers là ; mais je puis bien dire que tous ceux qui ſuivent cette vacation ne ſont jamais ſi peu de mal aux Eſpagnols que lors qu'ils ſont attachez à leur ouvrage.

Pendant que j'étois ici cette dernière fois , le Capitaine Gibs y arriva dans un Vaiſſeau du port d'environ cent tonneaux , & amena vingt Indiens vigoureux de la Nouvelle Angleterre , qu'on y avoit pris durant les guerres paſſées. Il avoit tenté de les vendre à la Jamaïque , mais ſur ce qu'on ne voulut pas lui en donner ce qu'il en demandoit , il les transporta ici pour leur faire couper du bois , & il

loll
inf
me
ſeau
ave
die
gé
D'a
ren
de
deſſ
mo
y en
vien
Q
au
je fu
on l
dans
avoi
la J
Lon
men
au m
que
terre
& re
quai
pour
pêch
fis un
blic a
le ſec

Il alla un certain Richard Dawkins pour avoir inspection sur eux : Il s'en retourna lui-même à l'Isle d'un Buifson, où il avoit son Vaisseau à l'ancre. Une semaine après il revint ici avec sa chaloupe, & l'Inspecteur de ses Indiens lui demanda deux ou trois jours de congé pour vâquer à quelques affaires qu'il avoit. D'abord que ce Dawkins & les Matelots furent partis, les Indiens trouverent l'occasion de tuër le Capitaine & de s'enfuïr, dans le dessein de retourner chez eux par terre. A un mois delà on les vit encore dans le pais, & il y en eut un qui fut saisi tout auprès de la riviere de Tondelo.

Quand j'eus employé dix ou douze mois au commerce du bois de Campêche, & que je fus assez bien instruit de la maniere dont on le fait, j'abandonnai cette occupation, dans le dessein pourtant de revenir ici après avoir été en Angleterre. Je partis donc pour la Jamaïque avec le Capitaine Chambers de Londres; nous fimes voiles de Trist au commencement d'Avril 1678. & nous arrivâmes au mois de Mai à la Jamaïque, où je ne fis que peu de sejour; delà je passai en Angleterre avec le Capitaine Loader de Londres, & rendu ici au mois d'Août. Je me rembarquai au commencement de l'année suivante pour la Jamaïque, d'où je devois aller à Campêche, mais au lieu d'en prendre la route je fis un Voyage autour du monde, dont le public a déjà vû la relation dans le premiet & le second volume de cet Ouvrage.

F I N.



T A B L E
DES MATIERES,
 CONTENUES
 DANS CE TROISIE'ME TOME.

A

- A** *Beilles.* Leur differente espece. Page 370.
Achin, Royaume ; sa description , 146. Ses
 Isles , 148. Son terroir , 149. Ses arbres &
 ses fruits , 151. Ses herbes medecinales , 153. Son
 or , 154. Ses animaux , *ibid.* Ses habitans , leurs
 mœurs , & leur Religion , 155. 156. Achin capi-
 tale du Royaume d'Achin , ses maisons , 157. Ses
 habitans. 158. Sa pêche , *ibid.* Leurs femmes se
 mêlent du change , 160. Leur monnoye , leurs mi-
 nes , permis seulement aux Mahometans d'y aller ;
 161. Leur trafic , 162. 163. 164. 165. Les Achin-
 nois se plaisent à se baigner , & cela par un principe
 de Religion , 167. Leurs Loix & leur justice , 168.
 & *suiv.* Maniere singuliere dont on fait mourir les
 criminels de qualité , 170. Gouvernement d'Achin ,
 171. Esclaves , 172. Reine d'Achin , 173. 174. Ses
 guerres , 175 & *suiv.* Saisons & climat d'Achin , 181.
Adultere. Comment on éprouve ceux qui en sont
 soupçonnez , 102.
Alcrans, Isles , leur description , 255. 256.
Alligator. Description de cet animal , 268. 321. En

au
 de
 It
 da
 ce
 Ara
 co
 Arm

B
 Bene
 at
 gie
 bli
 Fo
 Betel
 Betel
 Banj
 cor
 Bo
 Bois
 de
 Bois.
 nie
 Boub
 Buga
 gu

C
 de

TABLE DES MATIERES.

quoi il differe du Crocodile, 322. Sa chair a l'odeur de musc, <i>ibid.</i> Un de ces animaux mort d'un Irlandois, 325. Ils ne mordent jamais personne dans l'eau, 331. Peut que l'Auteur eut d'un de ces animaux, 354.	354.
<i>Araignées</i> d'une prodigieuse grosseur, 108. On en conserve les dents pour divers usages, <i>ibid.</i>	<i>ibid.</i>
<i>Armadillo</i> , animal, 303.	303.

B

B <i>Alachann</i> , espece de composition estimée des Tonquinois, 33. Maniere dont on la fait, <i>ibid.</i>	<i>ibid.</i>
<i>Benconli</i> . Sa description, 219. Son terroir, 220. Ses arbres, 221. Ses animaux, <i>ibid.</i> Mœurs & Religion de ses habitans, <i>ibid.</i> Les Anglois s'y établirent pour le commerce du poivre, 223. Son Fort très régulier, 224.	224.
<i>Bois</i> de Tonquin, le meilleur des Indes, 28.	28.
<i>Bois</i> . Régal des Orientaux, 65.	65.
<i>Bœufs</i> . Chasse aux Bœufs, 332. & <i>suiv.</i> Maniere de conserver les peaux des Bœufs, 338. Isle aux Bœufs, sa description, 346.	346.
<i>Bois</i> flottant sur la mer, jette sur le rivage, 9. Bois de sang, 300. 301.	300. 301.
<i>Bois</i> . Coupeurs de Bois de Campêche, 327. Leur maniere de vivre, 328. & <i>suiv.</i>	328. & <i>suiv.</i>
<i>Boubis</i> . Particularitez curieuses de cet oiseau, 257. 258.	257. 258.
<i>Bugasses</i> . Sortes de Malayens qui font métier de la guerre, 131. Leurs exploits, 132.	132.

C

C <i>Cacao</i> d'une nouvelle espece, 368.	368.
<i>Cacao</i> . Ville considerable où les Compagnies des Indes Angloise & Hollandoise ont continué,	

T A B L E

ment des Commis , 16. Les Commis de Cacao ré-	
çoivent honnêtement l'Auteur & ses compagnons,	<i>ibid.</i>
Cacao , Capitale de Tonquin, 54. Nombre de ses	
maisons, 55. Leur forme, leurs fours, <i>ibid.</i> Leur	
usage,	56.
Cambodia . Royaume peu connu des Anglois, 128.	
Relation de ce que l'Auteur en a appris,	129.
Campêche . Description de la Baye de Campêche,	
280. Ses Salines, 281. 282. Ses Isles, 284. Vil-	
le de même nom, sa Forteresse, <i>ibid.</i> Prise par	
Christophe Mins, <i>ibid.</i> Reprise par les Boucaniers,	
285. Bois de Campêche fort estimé, 287. 288.	
Origine du trafic de ce bois, 294. Climat & sai-	
sons de Campêche, 297. Ses arbres & ses fruits,	
298. 299. Qualitez du bois de Campêche, 300.	
Ses Isles, arbres, animaux, oiseaux, &c. 302. &	
<i>suiv.</i> Maniere de vivre des coupeurs de bois de	
Campêche, 327. & <i>suiv.</i> Tumeurs qui vinrent à	
la jambe de l'Auteur, d'où il sortit deux vers, 340.	
Canards , de trois sortes,	315.
Cancres blancs & noirs,	267.
Caribes , sortes d'Indiens belliqueux,	232.
Caimanes . Isle où il ya beaucoup de Crocodiles, 264.	
Chaleur moins grande sous l'Equateur que sous les	
Tropiques, & pourquoi,	40.
Chapeaux fort estimez des Indiens,	378.
Chasse . Accident funeste arrivé à la chasse, 364. 379.	
Chasse des Bœufs. Aventures de quelques hommes	
qui se perdirent à cette chasse, 333. 336. 337. 338.	
Description de cette chasse,	349. & <i>suiv.</i>
Chat tigre, sa description,	306.
Chevottes , estimées à Mexique,	387.
Chiens , ont peur des Crocodiles,	324.
Chinois , aime fort le commerce,	119.
Chinois , grands joieurs 50. & 166. Fort sobres, 167.	
Cochinchine , Royaume. Sa ville capitale, 8. Cou-	

sur
 ibi
 Com
 Cogr
 Carle
 Corn
 ibi
 nid
 Corro
 bon
 Coust
 Croco
 bea
 ibi
 à int
 fero

D
 eur
 pou
 prof
 à la
 noiff
 150
 dent
 Jam
 mauf
 vivre
 de b
 Domea
 deur
 Domea
 vieu

DES MATIERES.

tume barbare de quelques lieux de la Cochinchine,
ibid. Raisons qu'ils alleguent de cette coûtume, 9.
Commerce, civilise les peuples, 141.
Cogreco. Oiseaux de la couleur des perdrix, 315.
Carlieux, oiseaux differens en grosseur, 316.
Corneilles de plusieurs sortes, 312. 313. Leur Roi,
ibid. Il est défendu de les tuer, 314. 315. Leurs
 nids. *ibid.*
Corrocco, oiseau, sa description, 312. La chair en est
 bonne, mais les os sont venimeux, *ibid.*
Cousins facheux à ceux qui naviguent, 380.
Crocodiles, poursuivent les Canots avec la gueule
 beante, 268. Enlevent les viandes qu'on mange,
ibid. En quoi ils different des Alligators, 322. Ils
 aiment fort la chair des chiens, 323. Ils sont plus
 feroces & plus hardis que les Alligators, 324.

D

Dampier. Ce qui lui arriva à l'occasion d'une
 pompe funebre, 112. 113. 114. Entretien qu'il
 eut avec un Religieux, 116. 117. 118. Il fait de la
 poudre à canon, 119. Son sentiment touchant les
 profits que la Compagnie Angloise pourroit faire
 à la Chine & au Japon, 123. 124. 125. 126. Con-
 noissance qu'il a aquisé de la diversité des terroirs,
 150. Son embarquement pour les Indes Occi-
 dentales, 230. Il côtoye toutes les Bayes de la
 Jamaïque, 234. 235. Peril où il se trouve de faire
 naufrage, 254. 255. Peine où il se trouve faite de
 vivres, 274. 275. Il s'associe avec des coupeurs
 de bois, 312. Il s'égare allant à la chasse, 333. 334.
Domea. Ville & Riviere de ce nom, 12. Sa profon-
 deur qui varie selon les divers tems, *ibid.*
Domea. Village commode pour les Hollandois qui
 viennent de Batavia, 14.

T A B L E

E

- E**quateur, L'air y est moins chaud que sous les tropiques : raison de cela , 39.
Eslaves. Pais où ceux qui ayant échoué gagnent la terre , sont faits Esclaves du Roi , 8. Raison qu'on allegue de cette coûtume , 9.
Eunneque. Histoire d'un homme qui se fit Eunneque , 100.
Européens. Leur avidité. 142.

F

- F**aucons pêcheurs. Maniere dont ils prennent les poissons , 317.
Fourmis de diverses sortes , 309. Leur fureur très dangereuse , *ibid.*

G

- G**Arres , poissons ronds , leur description , 319.
 Leur museau perce les côtes d'un Canot , *ibid.*
Galliguespes. Animaux qui ressemblent aux Lezards , 308.
Guerriers, Oiseaux , & l'ordre qu'ils tiennent en cherchant leur pâture , 237.

H

- H**Erbe qui croît sur les étangs , & flotte sur la surface de l'eau , 26.
Hippopotame pris pour une Vache marine , 358. 359.
 Refutation de cette opinion , *ibid.* Force extraordinaire de cet animal , 360. Description particulière de l'Hippopotame , 361.
Hollandois , veulent s'attirer tout le commerce des

Ep
 N
 Huis
 Hall
 tra
 Ho
 Re
 nier
 Indis
 de
 Len
 Johnsa
 138
 Jomour
 mes
 Irland
 L
 La
 bre
 Leprou
 Long
 de
 Ludfor
 pres
 M
 cripti

DES MATIERES.

Epicerie, 143. S'opposent au commerce des autres Nations, 200. 201. 202. 203.

Huitres, 247.

Hullock. Ruë dont il se sert pour n'être pas mal traité des Espagnols, 245.

I *Hor.* Royaume, Ville & Riviere du même nom, 5.

Fertile en poivre & autres bonnes denrées, *ibid.*

Religion de ses habitans, leur commerce, & maniere de construire leurs Vaisseaux, *ibid.*

Indiens fuyent les Villes, 347. Changent souvent de demeure, 348. Soumis à leurs Prêtres, 373.

Leurs Eglises, *ibid.* Leurs mœurs, 374.

Johnson Capitaine, son histoire, 135. 136. 137. Sa mort, 138. Combat de ses gens contre les Malayens, 139.

Joueurs. Peuples qui jouent tout, jusqu'à leurs femmes, 50. 51.

Irlandois mordu par un Alligator, 325.

L

L *Aque*. Ouvrages qu'on en fait, 75.

Larcin puni par la mutilation de quelque membre, 168. 169. 170.

Leproux, mendiants, 17.

Long, Capitaine; son histoire, & la pêche qu'il fit de chiens marins, 260. 261. 262.

Ludford, condamné à l'amende pour avoir pris d'autres gens pour des pirates, 109. 110.

M

M *Aix*, maniere de le préparer, 371.

Mallaca. Grande Ville, son détroit, 3. Sa description, 295. Les Portugais furent les premiers

T A B L E

Européens qui s'y établirent , 196. Elle est sous la
 puissance des Hollandois, 198. Son commerce, *ibid.*
 Vente qu'on y fait du poisson assez singuliere, 199.
Malayens sont tous des traîtres, 138. Ennemis mor-
 tels des Hollandois, & pourquoi, 143.
Mandarins de Tonquin, 99. Sont tous Eunuques,
 & par là ils parviennent aux plus grandes charges,
 100. 101. Ils ont de grands biens dont le Roi hé-
 rite après leur mort, 104. Amoureux des belles
 femmes, 105.
Mangeurs. Les plus grands mangeurs estiment les
 meilleurs Soldats, 87.
 Mariage des garçons à quatorze ans, & des filles à
 douze, 372. Raison de cette coutume, *ibid.*
Mendiants, venant dans de petits bateaux, 17.
Muniack, sorte de bitume, 39.

N

N II. Raisons de son débordement inconnus aux
 Anciens, 41. Aujourd'hui faciles à décou-
 vrir. *ibid.* & 42.

O

O *Occidentale* (côte) sa description, ses rivieres,
 ses habitans, 375 & *sui.* La Flotte Espa-
 gnole y vient de trois en trois ans, 385.
Oiseau bourdonnant, sa description, 311.
Oiseau, dont le bec est presque aussi gros que l'oi-
 seau même, 315.
Oranges de Tonquin, meilleures de toutes, 27.
Ours, qui vit de fourmis, 304.

P

P *Papier* de Tonquin, de soye, & d'écorce d'ar-
 bre, 74.
Parricotas, espece de poissons, dont la chair a un
 bon

bon
 tou
 Pêche
 Pelica
 Peres
 Perro
 Pins
 Pin la
 Pors
 Poteng
 Ind
 plus
 tien
 Pulo C
 Coel
 Pulo D
 Sop
 herb
 Gou
 trée
 Q
 Quin
 Ceux
 res d
 son c
 R
 Ay
 Ris
 nés

D E S M A T I E R E S .

bon goût, mais elle est venimeuse, 318. Opinons touchant ce venin, <i>ibid.</i>	
<i>Pêcheurs</i> (Isle des)	11.
<i>Pelicans</i> ,	317.
<i>Peres</i> qui vendent leurs enfans	45.
<i>Perroquets</i> , les plus beaux des Indes Occidentales,	389.
<i>Pins</i> (Isle des) sa description, 166. Ses animaux,	267.
<i>Pin</i> sauvage,	298.
<i>Pors-Royal</i> (Isle de) sa description,	288.
<i>Portugais</i> , sont les premiers qui ont découvert les Indes Orientales, 196. Pourquoi haïs, & les plus méprisables de toutes les Nations dans l'O- rient,	197.
<i>Pulo Canton</i> , Isle, 7. Beaucoup fréquentée par les Cochinchinois, - <i>ibid.</i>	
<i>Pulo Dinding</i> , Isle Hollandoise, sa description, 209. Son gouverneur, 210. Il n'y croit ni fruits ni herbes, 213. L'Auteur & ses amis bien traités du Gouverneur, <i>ibid.</i> Allarme qu'ils eurent à l'en- trée du souper,	214.

Q

Q uam. Oiseau de la grosseur d'une Poule d'Inde,	312.
Q uinam. Ville principale de la Cochinchine, 8. Ceux qui se sauvent du naufrage dans les ter- res de cette Ville sont faits esclaves, <i>ibid.</i> Rai- son de cette coutume,	9.

R

R ays. Poisson de trois sortes,	319.
R is de Tonquin, se recueille deux fois l'an- née,	29.

T A B L E

Riogo. A quoi l'on connoit l'éloignement où l'on est du rivage de la mer, 246, 262.

S

Serpens de diverses couleurs, 307. 308. D'une force prodigieuse, 309.
Singes plus laids que les autres, 302. Semblent vouloir devorer les gens, 303. Simagrées plaisantes de ces animaux, *ibid.*
Sloth ou le *Parassite*, animal à quatre pieds, 305.
Soldats, à quoi ceux de Tonquin connoissent les bons Soldats, 27. Soldats brigands & cruels, 265.
Squash. Animal, sa description, 302.
Sumatra (Ile de) fertile en poivre, 143.

T

Tarpon, espece de gros poisson, 241. Maniere de le prendre, 242.
Tabasco, Riviere, sa description, 264. Abonde en Chats & Veaux marins, 365. Indiens de Tabasco, 373, 374.
Tonquin, Royaume, sa description, 21. & *suiv.* Sa division & ses Provinces, 23. 24. 25. Fruits de Tonquin, 26. & *suiv.* Ses animaux, 30. 31. Pêche des habitans de Tonquin, 34. 35. Leur maniere d'appréter les viandes. 36. Climat & saisons de Tonquin, 38. Portrait & mœurs de ses habitans, 48. 49. Leurs habits, 50. Leurs bâtimens, 52. Leurs villages, bois & jardin, 53. 54. Leurs fours à quoi ils servent, 55. Ordre qu'ils observent pour se garentir du feu, 56. Rois de Tonquin, leur Palais, 57.
Tonquin. Sa Monarchie absolue, ses Rois, 81. C'est une Province ou une Colonie de la Chine, *ibid.*
 Rois de Tonquin autrefois maîtres de la Cochinchine.

V
 Vers
 arri
 Mand
 bles
 Villa

DES MATIERES

Chinois, & toujours en guerre avec cet Etat, 82.
 Leurs Elephans, 84. Leur Artillerie, 85. Leurs
 armes & marche de leurs Soldats, 86. 87. A quoi
 l'on connoit s'ils sont propres pour la guerre, *ibid.*
 Leur armée & leur general, 89. Leurs forces na-
 vales, 91. 92. 93. Leurs corps de garde, 95. Ad-
 ministration de la justice, 96. 97. Maniere de
 punir les criminels, 98. 99. Moyen dont ils se ser-
 vent pour éprouver ceux qui sont soupçonnez du
 crime d'adultere, 102. 103.
Tonquin. Comptoir Anglois de Tonquin, 58. Ha-
 bitans de Tonquin civils envers les étrangers, 60.
 Mœurs des Grands, des soldats & du peuple, *ibid.*
 Leurs mariages, 61. Leurs femmes se vendent aux
 étrangers, *ibid.* Leur gardent une exacte fidelité.
ibid. Funerailles des Tonquinois, 63. Leurs Fêtes,
 64. 65. 66. 67. Leur Religion, 68. Leurs Ido-
 les, 69. Leurs Prêtres, 70. Langage des Tonqui-
 nois, 72. Leurs écoles & maniere d'écrire, 73.
 Leurs arts mécaniques, 74. Leurs marchandises,
ibid. Porcelaine, 77. Pauvreté de ce pays, 80.
Trif. Isle, 289. Ses fruits, ses animaux, 290.
Tropiques. Pays qui sont sous les Tropiques, plus
 chauds que ceux qui sont sous la ligne, & pour-
 quoi, 39.
Tiphons, espece de tourbillons qui régnerent sur les
 côtes de Tonquin, 42.

V

Vache montagnarde, sa description, 356. Lieux
 où on la trouve, 357. Lettre à un savant tou-
 chant cet animal, 358.
Vers qui viennent aux jambes, 340. Accidens qui en
 arrivent, 341. Remede à ce mal, 342.
Vianes teintes en jaune, pour les rendre plus agrea-
 bles à la vûe, aimées des Orientaux, 157.
Villa de Mose, sa situation, 367. Son commerce, *ibid.*

TABLE DES MATIERES.

W

W Arner, Capitaine des Caribes, son histoire & sa mort, 232. 233.
Warders. Son histoire, 230. 231. Sauve l'Auteur & ses compagnons, 232.

Fin de la Table du troisieme Tome.

13.
histoire

12. 233.

l'Auteur

252.



